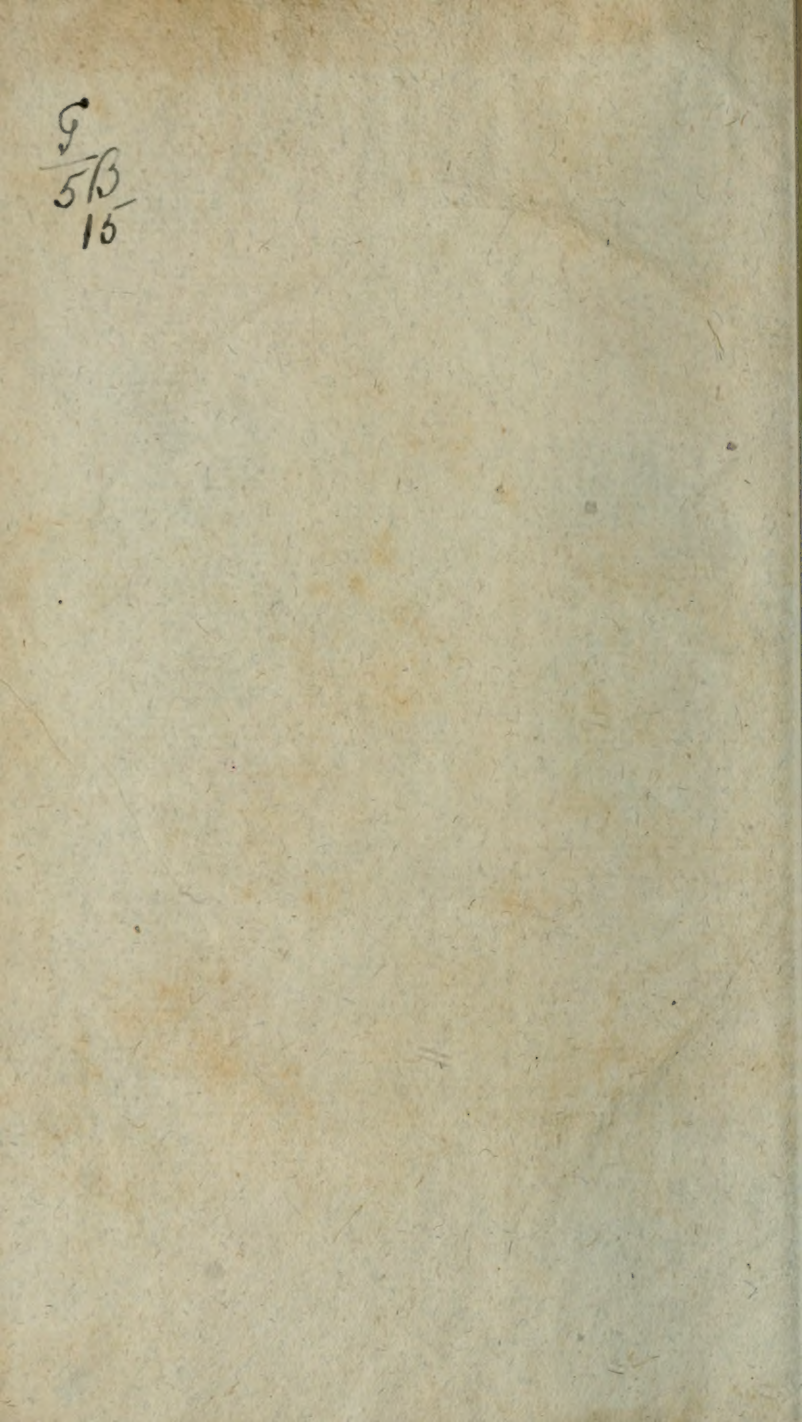



Universitas
BIBLIOTHECA




G
5B
15

ŒUVRES
COMPLETES
DE DÉMOSTHENE
ET D'ESCHINE,
TRADUITES EN FRANÇOIS,

Avec des Remarques sur les Harangues & Plaidoyers de ces deux Orateurs :

PRÉCÉDÉES

D'un discours préliminaire sur l'éloquence & autres objets intéressans ; d'un Précis historique sur la constitution de la Grece, sur le gouvernement d'Athenes, & sur la vie de Philippe ; d'un Traité de la jurisdiction & des loix d'Athenes ; &c.

Par M. l'abbé AUGER, *Vicaire général du diocese de Lescar, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris, & de celle de Rouen.*

Τί δὲ, εἰ αὐτοῦ τοῦ θηρίου τ' αὐτὰ ῥήματα βοῶντος ἀκηκόειτε !

Ita citat Plinius minor.

Que seroit-ce donc, si vous l'aviez entendu lui-même !

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez Crapart, Libraire, à l'entrée de la rue d'Enfer, n°. 129.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

TABLE PARTICULIERE

des principaux titres de ce volume.



AVERTISSEMENT
DU TRADUCTEUR.

J'ai suivi Denys d'Halicarnaſſe pour l'ordre chronologique des harangues de Démoſthene contre Philippe. A l'exemple de ce critique judicieux, j'appelle Philippiques, toutes les harangues faites contre Philippe, quoique la plupart d'entre elles ſoient connues ſous d'autres noms, que j'ai eu ſoin de marquer au bas de la page.

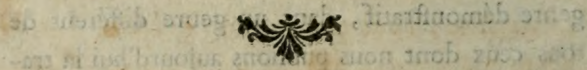
Les exordes de Démoſthene, dont la traduction ſuit celle des Philippiques, & des autres harangues politiques, ſont ſuivis, dans l'édition de Volfius, de deux diſcours, dont l'un eſt l'éloge des guerriers morts à Chéronée ; & l'autre, intitulé *erôtikos logos*, eſt fait à la louange d'un jeune homme nommé Epicrate. Comme les anciens critiques prétendent que ces deux diſcours ne ſont pas de Démoſthene, comme d'ailleurs ils ſont dans le genre démonſtratif, dans un genre différent de tous ceux dont nous publions aujourd'hui la traduction, nous ne les donnons pas ici. L'un (l'éloge des guerriers morts à Chéronée) a été publié avec les diſcours d'Iſocrate dans le même genre : quant à l'autre, nous avons cru qu'il ne devoit pas être

a 3

traduit, parcequ'il feroit trop peu agréable dans dans nos mœurs.

Il paroît, au refte, qu'on a à-peu-près tous les difcours que Démofthene avoit laiffés par écrit, excepté trois; une harangue fur les moyens de défendre les infulaires & les villes de l'Hellefpont, un plaidoyer où il fe juftifioit d'avoir reçu des préfens d'Harpalus; Denys d'Halycarnaffe parle de cette harangue & de ce plaidoyer dans fon épître à Ammæus : il eft parlé dans la bibliotheque grecque de Photius, d'un plaidoyer pour la tutele d'un certain Satyrus contre un nommé Charideme.

Nous avons terminé le volume par les lettres de Démofthene & d'Efchine, & par la harangue de ce dernier contre Timarque, tant pour compléter le volume, que pour qu'on ait dans les deux premiers tomes de traduction tout ce qui eft refté du rival de Démofthene.





RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES

ſur les harangues politiques de Démoſthene.

Les ſujets des harangues politiques ſont plus bornés & plus uniformes que ceux des grandes cauſes. Il faut beaucoup plus d'art pour celles-ci. L'expérience confirme cette idée. L'hiſtoire de France nous offre de belles harangues politiques, dans un tems qui ne produiſoit pas ſans doute de plaidoyers dont la lecture fût aujourd'hui ſupportable. Raiſon de cette différence. Catilinaires & philippiques de Cicéron oppoſées à ſes autres diſcours. Parallele abrégé de Cicéron & de Démoſthene pour les harangues politiques, d'après M. de Fénelon. En quoi ſur-tout les harangues politiques de l'orateur grec different des plaidoyers publics du même orateur. Avantage qu'on peut tirer de la lecture de ces harangues. Juſtification de Démoſthene, comme miniſtre, contre les reproches de quelques écrivains.

Dans le diſcours préliminaire, à la tête du premier volume, où nous faiſons des réflexions ſur l'éloquence, nous parlons des diſcours dans le genre délibératif & de ceux qui ſont dans le genre judiciaire : nous diſons qu'en général les premiers demandent plus de gravité & de nobleſſe que les autres, plus de force, de préciſion & de rapidité, qu'ils intéreſſent ſur-tout dans le moment où on

les prononce, mais que les ſujets, pour l'ordinaire, en ſont plus bornés & plus uniformes que dans les grandes cauſes, dans ces cauſes qui tiennent aux intérêts de l'état; que dans ces dernieres l'orateur a bien plus occaſion de déployer toutes les richeſſes du ſtyle, d'employer toutes les beautés de l'art, de montrer toutes les reſſources de ſon génie. Je crois ces idées vraies, & je les vois confirmées par l'expérience. Bien avant que nos François euſſent le goût de la bonne éloquence, nous voyons que différentes occaſions ont produit chez nous des diſcours fort éloquens dans le genre délibératif. M. l'abbé Garnier a enrichi le dix-neuvieme tome de notre hiſtoire de très belles harangues prononcées dans les aſſemblées des états convoqués ſous Charles VIII. Ces harangues m'ont paru dignes des beaux ſiecles d'Athenes & de Rome, du moins pour le fonds des choſes, pour la préciſion, la gravité & la nobleſſe avec leſquelles elles ſont traitées. Si les plus beaux plaidoyers de ce tems-là nous euſſent été tranſmis, probablement nous ne les trouverions pas ſupportables. Quelle eſt la raiſon de cette différence? ſans doute les grands intérêts, les intérêts preſſants qui occupent tout entiers ceux qui parlent, joints à la préſence d'une grande & auguſte aſſemblée, élevent & agrandiſſent leur eſprit, les mon-

tent naturellement au ton qu'ils doivent prendre, les retiennent dans de juftes bornes, & les empêchent de fe répandre en differtations inutiles. Quant à ceux qui écoutent, occupés des mêmes intérêts, remplis des mêmes fentimens, ils attendent de l'orateur des difcours graves, nobles, précis, dignes des objets importants qui les affemblent. Le fujet & les différentes parties de ces difcours font déterminés par les circonftances, il n'eft pas befoin d'un grand art pour les régler; au lieu qu'il en faut beaucoup pour diftribuer la multitude des objets que renferme une grande caufe, qui, quoiqu'intéreffante, n'offre jamais des intérêts auffi perfonnels, auffi preffans, pour les orateurs & pour les auditeurs.

Dans les catilinaires & dans les philippiques de Cicéron, on remarque plus de force & de véhémence, plus de fimplicité & de naturel, plus de rapidité & moins de prolixité que dans fes autres difcours. Les intérêts effentiels de l'état & les fiens propres qui l'occupoient & le preffoient, ne lui permettant pas de s'étendre, & de s'abandonner à la fécondité de fon génie, prefcrivoient des bornes à l'abondance de fon ftyle. Mais auffi dans ces mêmes philippiques & catilinaires, il n'y a pas autant d'art, à beaucoup près, ni autant de richeffe de diction, que dans les verrines du même ora-

teur, & dans la plupart de ses plaidoyers publics. On peut faire la même remarque pour les harangues politiques & pour les plaidoyers publics de Démosthene. Que de dignité en même tems & de simplicité, que de rapidité & de chaleur dans les premieres ! une noble franchise, un zele vraiment patriotique les distingue. « Démosthe-
« ne, dit M. de Fénelon, paroît sortir de soi,
« & ne voir que la patrie.... Il se sert de la pa-
« role comme un homme modeste de son habit
« pour se couvrir. Il tonne, il foudroie, c'est un
« torrent qui entraîne tout.... On pense aux cho-
« ses qu'il dit, & non à ses paroles : on le perd
« de vue, on n'est occupé que de Philippe qui
« envahit tout.... Cicéron, dit le même auteur,
« a je ne sais combien de sortes d'esprit. Il est
« même court & véhément toutes les fois qu'il
« veut l'être, contre Catilina, contre Antoine ;
« mais on remarque quelque parure dans son dis-
« cours. L'art y est merveilleux, mais on l'entre-
« voit ; l'orateur, en pensant au salut de la ré-
« publique, ne s'oublie pas & ne se laisse pas
« oublier ». J'adopte le sentiment de M. de Fénelon, & je pense que même dans les discours où Cicéron est plus vif, plus simple & plus naturel, il y a toujours un peu d'affectation & de recherche, que l'on ne trouve pas dans les harangues de

Démosthene qui sont du même genre. Quoi qu'il en soit du mérite comparé de ces deux orateurs, Démosthene lui-même, dont le caractere est la simplicité, nous offre bien plus de richesse, de pompe & de magnificence de style, une bien plus grande variété d'objets, un art bien plus admirable, une adresse bien plus subtile, par exemple, dans ses harangues sur la couronne & sur les prévarications de l'ambassade, que dans ses discours politiques dont les objets sont plus bornés & moins variés.

Nous avons mis à la tête du troisieme tome, des réflexions un peu plus étendues sur les plaidoyers publics, & principalement sur l'art de Démosthene dans ceux qui sont restés de lui. Le grand avantage que l'on peut tirer de ses harangues politiques, c'est d'y recueillir les belles maximes pour le gouvernement des états & pour la conduite de la vie, qu'il y a répandues ; c'est d'apprendre à connoître le peuple d'Athenes par les moyens divers qu'il y emploie pour l'animer contre Philippe, & le déterminer au bien de la patrie. Nous avons tracé, à la fin du précis historique, un portrait de ce peuple, qui a dominé long-tems dans la Grece par sa puissance & par sa sagesse ; mais dont le goût & les lumieres lui ont procuré un empire bien plus vaste & bien plus durable, un

empire qui a toujours ſubſiſté lors même que les Athéniens ont été aſſervis par les Romains, & qui ſubſiſte à préſent encore qu'ils n'exiſtent plus que dans la mémoire des hommes.

Qu'on me permette de juſtifier ici Démoſthene contre les reproches d'un écrivain dont j'eſtime fort d'ailleurs le jugement. M. l'abbé de Mably, qui me paroît n'avoir point aſſez étudié notre orateur, ni avoir aſſez approfondi ſon génie & ſon caractere, ſemble avoir pris à tâche, dans ſes obſervations ſur l'hiſtoire de la Grece, de l'abaiſſer pour élever ſon cher Phocion. Polybe, dit-il, lui reproche *de n'avoir point ſu lire dans l'avenir, & de n'avoir eu pour politique qu'un emportement téméraire.* Je n'ai point lu Polybe; ſans doute M. l'abbé de Mably le cite fidèlement, mais je penſe qu'il adopte trop facilement une imputation que je ne crois pas fondée, & dont il tire avantage pour ſoutenir ſon opinion. Démoſthene n'étoit ni général ni ſoldat, mais il avoit une autre ſorte de mérite, ſur lequel Philippe traverſé, Philippe vainqueur, & les Athéniens malheureux, lui ont rendu juſtice. Philippe diſoit de cet ardent républicain qui lui ſuſcitoit par-tout des obſtacles, & qui plus d'une fois avoit rompu ſes projets, qu'il valoit à la Grece pluſieurs armées. Après avoir lu une de ſes harangues où il fut frappé de

la ſagacité avec laquelle cet habile politique devinoit ſes deſſeins : « J'aurois donné, dit-il, ma « voix à Démoſthene pour me faire déclarer la « guerre & je l'aurois nommé général ». Vainqueur à Chéronée, au ſortir d'un repas qu'il donna pour célébrer ſon triomphe, il vint ſur le champ de bataille, & inſultant aux vaincus, il chantoit les premieres paroles du décret de Démoſthene : mais lorſque l'ivreſſe du vin & de la victoire fut diſſipée, & qu'il enviſagea de ſang-froid le péril qu'il avoit couru, il admira la politique adroite & profonde de cet illuſtre Athénien qui l'avoit forcé de riſquer en un ſeul jour les ſuccès de vingt années. Le peuple d'Athenes, ce peuple que l'hiſtoire nous repréſente ſi léger, ſi injuſte à l'égard des hommes qui l'avoient ſervi avec le plus de zele & de bonheur, le peuple d'Athenes, plus juſte qu'il ne l'étoit pour l'ordinaire, ſe livre encore, après la défaite de Chéronée, à un miniſtre par les conſeils duquel il pouvoit croire qu'il étoit malheureux, il ſe jette entre ſes bras, lui abandonne & lui confie le ſoin de la ville, condamne à l'exil un rival dont la malignité profite de l'événement pour tâcher d'exciter la haine publique contre celui auquel il l'impute. Je cite les faits ſans les accompagner de réflexions. *Démoſthene ne ſavoit*

point lire dans l'avenir, il n'avoit pour politique qu'un emportement téméraire! Mais qu'on liſe donc tous ſes diſcours contre Philippe, & ſes autres harangues politiques : n'y voit-on qu'un emporté qui cherche à enflammer les eſprits par des déclamations violentes? n'y voit-on pas un miniſtre habile, qui ſait ſe prêter aux circonſtances, qui raiſonne avec ſubtilité, qui démêle avec une ſagacité admirable les projets d'un monarque ambitieux, qui donne avec franchiſe à ſes concitoyens les avis les plus ſages, & qui n'anime ſa diction de cette véhémence qui lui étoit naturelle, que pour réveiller leur ardeur, pour les faire ſortir de cet aſſoupiſſement léthargique où il les voyoit plongés, pour les animer enfin contre un prince qui vouloit les aſſervir eux & tous les Grecs? Prévoyant les deſſeins de Philippe, que devoit-il faire? que devoit-il conſeiller à ſes compatriotes? devoit-il leur conſeiller de ſe joindre à lui, de l'aider à forger les chaînes de la Grece; ou de reſter neutres, ſpectateurs oiſifs de ſes progrès & de ſes conquêtes? Que prétendoit Phocion, dont j'admire les talens & les vertus? (je m'en ſuis expliqué dans le cours de ma traduction) : ſi les Athéniens fuſſent reſtés tranquilles, n'auroient-ils pas été mépriſés, & accablés en conſéquence? au

lieu qu'ils furent toujours ménagés par Philippe & par son fils Alexandre, parce qu'ils avoient montré du courage, parce qu'ils s'étoient rendus redoutables, grace aux conseils vigoureux de Démosthene. Jugera-t-on toujours les hommes d'après l'événement ? Que Philippe eût succombé à Chéronée sous les efforts des Athéniens & des Thébains réunis, tout le monde auroit regardé avec raison l'alliance d'Athenes & de Thebes comme le chef-d'œuvre de la politique du ministre qui l'avoit conseillée & conclue; tout le monde en auroit jugé comme en jugerent & Philippe vainqueur & les Athéniens vaincus, qui, témoins & acteurs dans l'événement, & , pour ainsi dire, encore sur le champ de bataille, lui ont rendu une justice que des dissertateurs lui refusent après plusieurs siecles. La statue qu'on lui a érigée après sa mort, dans un tems où le mérite des hommes est apprécié à sa juste valeur; cette statue, avec l'inscription de la base (1), n'est-elle pas une nouvelle preuve de la haute idée qu'on avoit de la sagesse & de la profondeur de sa politique ?

J'espere qu'on me pardonnera d'avoir mis quel-

(1) Les Athéniens, après la mort de Démosthene, lui érigerent une statue avec cette inscription : *Si tu avois eu, Démosthene, autant de bravoure que tu avois d'intelligence, les armes de Macédoine n'eussent jamais triomphé de la Grece.*

que chaleur à justifier un grand homme, qui se justifie beaucoup mieux que je n'ai fait, dans sa harangue sur la couronne à laquelle je renvoie.

SUPPLÉMENT à l'errata qui est à la fin de ce volume.

PAGE 11, l. 10, *mettez en note :* Philippe, par le moyen de son or, avoit dans toutes les républiques de la Grece des pensionnaires qui l'avertissoient fidelement de tout ce qui s'y passoit.

82, n. (1), l. 1, après, *lis.* avant.

223, l. 11, Sosigene, *lis.* Nicomaque.

240, l. 9, 10 & 11, *lis.* Nous avons chacun un pere; tous les citoyens en corps sont en quelque maniere les peres communs de la république.

253, l. 19 & suiv. *lis.* Votre pere étoit un fripon, s'il vous ressembloit : & les ancêtres de la république! ils ont été tels que le savent tous les Grecs sauvés deux fois par eux des plus grands périls. — *C'est une mauvaise ponctuation de Vossius qui m'avoit fait manquer d'abord le sens & le mouvement de l'orateur.*

404, l. 6 & 7. *lis.* Mais puisque plusieurs contredisent les sentimens de leur propre cœur, je les réfuterai en peu de mots.

547, l. 22 & 23, une maison dans la partie septentrionale de la ville, *lis.* une maison derriere la citadelle.— M. Larcher observe avec raison dans ses notes sur Hérodote que le nom grec *polis* se prenoit souvent, comme ici, pour la citadelle.

561, l. 8, d'Acarnanie, *lis.* d'Acharne.

SOMMAIRE

SOMMAIRE

DE LA PREMIERE PHILIPPIQUE.

PHILIPPE étoit monté ſur le trône de Macédoine; il s'y étoit affermi par ſes armes & par ſa politique, en ſoumettant tous les peuples voiſins ennemis de ſon royaume, en amuſant par des promeſſes & par des proteſtations d'amitié les Athéniens, qu'il craignoit plus qu'aucuns des autres Grecs, & avec leſquels, en conſéquence, il négocia une paix captieuſe, & conclut un traité dont il ſut faire tout l'uſage qu'il s'étoit propoſé. Poſſeſſeur tranquille de la couronne, il avoit formé en lui-même le hardi projet de dominer ſur une nation libre. Il s'étoit emparé d'Amphipolis, qu'il avoit promis de rendre aux Athéniens; mais loin de leur tenir parole, il leur avoit encore enlevé Pydna, Potidée & Méthone. Il avoit commis contre eux pluſieurs autres hoſtilités, dont il eſt dit quelque choſe dans le cours de cette harangue. Après avoir délivré la Theſſalie de ſes tyrans, il voulut mettre le pied dans la Grece, paſſer dans la Phocide, ſous prétexte d'y punir les Phocéens ſacrileges. Il eſſaya de s'emparer des Thermopyles, paſſage important qui lui ouvroit une entrée facile dans l'Attique. Il n'avoit pu réuſſir. Les Athéniens étoient accourus à propos & lui avoient fermé le paſſage. Mais ce ſuccès n'avoit pas entièrement diſſipé leurs alarmes: ils ne voyoient pas ſans terreur un prince actif, à la tête de troupes aguerries, chercher & ſaiſir toutes les occaſions de leur nuire; ils déſeſpéroient de pouvoir le vaincre.

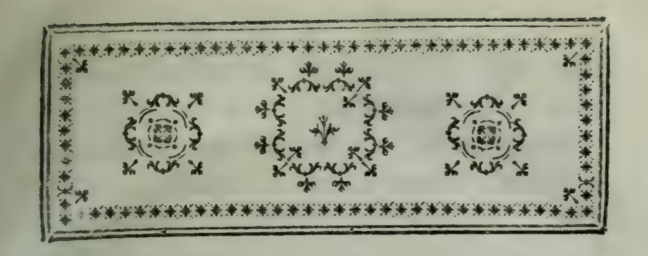
Demoſthene profite de cette diſpoſition des eſprits pour monter à la tribune, il y harangue ſes concitoyens, tâche de relever leur courage abattu, leur montre que Philippe

eſt un prince redoutable, mais non pas invincible, qu'il ne doit ſes ſuccès qu'à leur négligence. Il entre enſuite dans le détail de tout ce qu'ils doivent faire, des ſommes & des troupes qu'ils doivent lever pour tenir tête à leur ennemi & le réduire. Après quoi il emploie les traits les plus forts, les plus vifs & les plus piquans, pour réveiller leur pareſſe & les exciter à l'action.

Ce diſcours fut prononcé la premiere année de la CVII^e Olympiade, ſous l'archonte Ariſtodeme. Demoſthene n'avoit alors que trente ans. Il s'excuſe dans ſon exorde de monter le premier à la tribune, & il annonce qu'il va traiter un ſujet rebattu. Avant qu'il parlât, on avoit ſans doute délibéré plus d'une fois ſur les moyens d'arrêter Philippe; ainſi il peut donner ſon avis ſur un point déjà diſcuté par les anciens orateurs.

Il faut remarquer qu'une loi de Solon ordonnoit aux orateurs de monter à la tribune en ſuivant l'ordre de l'ancienneté, de laiſſer parler d'abord les plus âgés. Eſchine, dans ſa harangue contre Ctéſiphon, forme des vœux pour le rétabliſſement de cette loi qu'on avoit abolie. Mais quoique révoquée, elle ſe maintenoit encore par le crédit de la raiſon, qui d'elle-même impoſe aux jeunes gens des devoirs de bienſéance envers les anciens.





PHILIPPIQUES
DE
DÉMOSTHENE.

PREMIERE PHILIPPIQUE (1).

Si vous aviez, Athéniens, à délibérer ſur une matiere nouvelle, j'aurois laiſſé parler vos orateurs, & ſi leur avis m'avoit paru le meilleur, j'aurois gardé le ſilence; ſinon, j'aurois eſſayé moi-même de vous propoſer le mien. Mais comme je vois qu'après tout ce qu'ils vous ont déjà dit, vous revenez ſur les mêmes objets, j'eſpere que vous me pardonnerez de prendre la parole avant eux; d'autant plus que ſi dans les délibérations précédentes ils vous avoient donné le conſeil le plus

(1) C'eſt la premiere des quatre harangues nommées vulgairement l'PHILIPPIQUES.

ſage, vous ne ſeriez point dans la néceſſité de délibérer encore aujourd'hui.

Premièrement, Athéniens, vous ne devez pas vous laiſſer abattre par les circonſtances, quelque fâcheuſes qu'elles ſoient. Ce qui a cauſé vos malheurs par le paſſé, doit principalement vous donner des eſpérances pour l'avenir. Comment cela? c'eſt pour n'avoir rien fait de ce qu'il faut, que vos affaires vont auſſi mal; car ſi vous ne les aviez pas négligées, & qu'elles fuſſent toujours au même point, il n'y auroit plus d'eſpoir qu'elles puſſent jamais aller mieux. En ſecond lieu, vous devez vous rappeller ce que vous avez entendu dire, ce que pluſieurs d'entre vous ont vu par eux-mêmes, quelle étoit il n'y a pas long-tems la puiſſance de Lacédémone, & cependant avec quel noble courage, loin de rien faire d'indigne de vous, vous ſoutîntes la guerre contre elle pour la liberté de toute la Grece (1). Quel eſt mon but en parlant

---

(1) Lacédémone avoit entrepris de ſubjuguer tous les peuples de la Grece. Elle avoit raſé les murs d'Athenes & pris la Cadmée, qui étoit la citadelle de Thebes. Elle avoit réduit les Argiens & les Corinthiens à ſe faire honneur d'être ſes alliés de nom & ſes ſujets en effet. Thebes, pour ſecouer le joug, excita la guerre appellée *Béotique*, où les Athéniens eurent la meilleure part, & contribuerent le plus à la défaite des Lacédémoniens. La Cadmée avoit été

ainsi? c'est de vous convaincre, Athéniens, que vous n'avez rien à craindre tant que vous serez sur vos gardes, mais rien à espérer si vous restez dans l'inaction : témoin les forces immenses de Lacédémone dont vous triomphâtes, parceque vous étiez appliqués à vos affaires, & l'insolence actuelle de Philippe qui nous jette dans les plus vives alarmes, parceque nous ne songeons à rien.

Le monarque, dira-t-on, avec toutes les forces dont il dispose, & toutes les places qu'il nous a prises, n'est pas facile à vaincre. Je le sais, Athéniens; mais n'oublions pas que nous avions autrefois sous notre domination Pydna, Potidée, Méthone (2), tous les lieux circonvoisins; que plu-

---

prise la troisieme année de la quatre-vingt-dix-neuxieme Olympiade : quatre ans après, elle fut reprise. De là, jusqu'au tems où parle Démosthene, il n'y a donc que vingt-cinq ans, & par conséquent une grande partie de ses auditeurs pouvoit avoir vu la guerre Béotique. La puissance des Lacédémoniens étoit presque entièrement tombée, sur-tout depuis la bataille de Leuctres.

(2). Pydna & Potidée, villes de Macédoine sur les confins de la Thrace; Méthone, ville de Thrace. Les Athéniens possédoient ces trois places importantes, auxquelles ils ne paroissent pas néanmoins avoir été fort attachés, puisque nous ne voyons nulle part dans l'histoire qu'ils se soient donné beaucoup de mouvemens pour empêcher Philippe de s'en rendre maître. Ce prince s'empara de Pydna

ſieurs des peuples qui lui ſont maintenant ſoumis, étoient libres & indépendans, moins jaloux de ſon amitié que de la nôtre. Si donc Philippe eût penſé alors qu'étant dépourvu d'alliés, il ne lui étoit pas facile de vaincre une république maîtreſſe de places importantes qui dominoient ſes frontieres, jamais il n'eût obtenu tant de ſuccès, jamais il n'eût acquis tant de puiſſance. Mais toutes ces places, ô Athéniens, il les regardoit comme les prix de la guerre étalés aux yeux des combattans (1); il ſavoit que, ſelon le cours ordinaire des choſes, l'abſent eſt dépouillé par le préſent, le lâche par qui ne craint ni travaux ni périls. Animé de ces ſentimens, il a tout conquis & tout envahi, & ce qu'il n'a point emporté par le droit des armes, il l'a obtenu à titre d'alliance: car on s'allie toujours à celui que l'on voit le plus fort & le plus actif.

Si donc vous raiſonnez de même que Philippe, du moins aujourd'hui, puiſque vous ne l'avez pas

---

la troiſieme année de ſon regne, ç'eſt-à-dire environ ſix ans avant que cette harangue fût prononcée. Il conquit tout de ſuite Potidée, qu'il céda aux Olynthiens pour ſe les attacher davantage. Cinq ans après, il aſſiégea & prit Méthone, dont la conquête lui coûta un œil.

(1) C'eſt une métaphore empruntée des jeux où l'on étaloit les prix aux yeux des combattans, pour les animer davantage.

fait plutôt; ſi chacun de vous, lorſqu'il en ſera beſoin, & qu'il pourra ſe rendre utile, ſe diſpoſe de bonne foi à ſervir la république, les riches en contribuant de leurs biens, les jeunes en payant de leurs perſonnes; en un mot, ſi chacun veut agir comme pour ſoi-même, & faire ce qui eſt en lui ſans ſe repoſer ſur d'autres; alors, avec l'aide des Immortels, vous rétablirez vos affaires, vous réparerez les pertes cauſées par votre négligence, & vous parviendrez enfin à réprimer Philippe. Car ne vous figurez pas que ſon bonheur, comme celui des dieux, ait une conſiſtance inaltérable. Il en eſt, Athéniens, il en eſt qui le haïſſent, qui le craignent, qui lui portent envie, parmi ceux-mêmes qu'on lui croit le plus dévoués; & les amis de ſa fortune ont des paſſions, ſans doute, comme les autres hommes. S'ils tremblent maintenant, s'ils s'abaiſſent devant ſa puiſſance, c'eſt qu'ils ne voient autour d'eux aucun refuge, grace à cette inaction où vous languiſſez, & dont il faut ſortir ſans délai. Voyez, en effet, vous-mêmes à quel degré d'inſolence Philippe en eſt venu: il ne vous laiſſe le choix ni de l'action ni du repos; il vous menace, & même, dit-on, dans les termes les plus arrogans. Il n'eſt pas homme à ſe contenter de ſes premieres conquêtes; mais, tandis que tranquillement aſſis nous délibérons au lieu d'agir, il avance tou-

jours, nous enveloppe, & nous inveſtit de toutes parts.

Quand donc, Athéniens, quand ferez-vous ce qu'il convient de faire? qu'attendez-vous? un événement, la néceſſité? mais la plus preſſante néceſſité que je connoiſſe pour des hommes libres, c'eſt le déshonneur. Voulez-vous toujours, dites-moi, vous promener dans la place publique, vous demandant les uns aux autres, Que dit-on de nouveau? Eh! qu'y a-t-il de plus nouveau qu'un Macédonien vainqueur d'Athenes & dominateur de la Grece? Philippe eſt-il mort (1)? non, mais il eſt malade. Que vous importe? s'il n'étoit plus, vous vous feriez bientôt un autre Philippe, en négligeant tout, comme vous faites. Oui, c'eſt moins à ſes forces qu'à votre négligence, qu'il doit tous ſes ſuccès. Car enfin je ſuppoſe que vos vœux ſe trouvent remplis; je ſuppoſe que la fortune, toujours plus ardente à nous ſervir que nous-mêmes, veuille bien achever ſon ouvrage (& plût aux dieux qu'elle l'achevât!), ſachez qu'étant ſur les lieux, prêts à ſaiſir le moment d'une révolution

(1) Les Athéniens étoient grands nouvelliſtes. Il courut des bruits que Philippe étoit mort, à l'occaſion d'une bleſſure qu'il avoit reçue l'année d'auparavant au ſiege de Méthone, & qui lui cauſa une dangereuſe maladie.

ſubite, vous diſpoſeriez de tout à votre gré ; mais dans la poſition où vous êtes aujourd'hui, n'ayant rien d'arrêté dans vos préparatifs ni dans vos projets, vous ne pourriez rentrer dans Amphipolis (1), quand même les conjonctures vous en ouvriroient les portes.

Je ne vous parlerai pas davantage de la néceſſité où nous ſommes, & de laquelle je vous crois pleinement convaincus, de vous porter tous à agir avec la plus grande ardeur. Mais quels ſeroient les préparatifs les plus propres à nous tirer d'embarras ? que nous faut-il de troupes ? quels ſubſides pour les entretenir ? quels moyens, en un mot, avons-nous à prendre qui ſoient & les plus prompts & les

---

(1) Amphipolis, dans laquelle les Athéniens avoient conduit autrefois une colonie conſidérable, étoit fort propre à incommoder Philippe par ſa ſituation ſur les confins de la Macédoine & de la Thrace. Auſſi à peine ce prince fut-il monté ſur le trône, qu'il s'en empara. Mais hors d'état de la garder, il lui permit de ſe gouverner en république. Deux ans après, il l'aſſiégea de nouveau, avec proteſtation de la rendre aux Athéniens, ce qu'il fut bien éloigné de faire, quand il l'eut repriſe. Les Athéniens avoient le plus grand intérêt de recouvrer une ville de cette importance. Démoſthene, pour piquer & réveiller leur pareſſe, leur déclare que, dans leur poſition actuelle, ils ne pourroient y rentrer, quand même les conjonctures leur en ouvriroient les portes.

plus sûrs ? j'entrerai dans ce détail, après vous avoir demandé une grace. Ne prononcez sur rien, je vous supplie, avant que d'avoir tout entendu, jusques-là suspendez votre jugement ; & si je vous parois exiger de nouvelles dispositions, n'allez pas croire que ce soit retarder les affaires. Non, ce n'est pas vous donner le meilleur conseil que de vous proposer de marcher à l'ennemi dès l'instant même, nos pertes passées ne pouvant être réparées par nos forces présentes ; on doit plutôt vous montrer ce qu'il vous faudroit de troupes, de quelle nature elles doivent être, & comment vous fournirez à leur entretien, jusqu'au moment où, ayant terminé la guerre par un traité avantageux, ou par une victoire complete, vous vous serez mis pour toujours à l'abri d'insulte. Je me flatte de vous satisfaire sur ce que j'avance, sans empêcher personne d'ouvrir un meilleur avis. Je prends, il est vrai, de grands engagemens ; le détail me justifiera, vous en serez juges.

Je dis donc qu'avant tout vous devez équiper cinquante galeres, & vous résoudre, quand il sera tems, à les monter vous-mêmes. Je desire, outre cela, qu'on dispose pour la moitié de la cavalerie un nombre suffisant de vaisseaux de charge & de transport. C'est là, je pense, le moyen d'arrêter ces excursions soudaines & fréquentes que fait le

roi de Macédoine aux Thermopyles (1), dans la Querſonèſe, à Olynthe, où il lui plaît. Il faut lui apprendre que vous pouvez ſortir de votre profond aſſoupiſſement, comme vous en êtes déjà ſortis pour vous tranſporter en Eubée, quelque tems auparavant à Haliarte, dernièrement encore aux Thermopyles. Et quand vous en feriez moins que je ne dis, cet appareil ne ſera pas inutile. Lorſque Philippe vous ſaura prêts à marcher (& il le ſaura; car il n'eſt que trop de gens au milieu de vous, oui il n'en eſt que trop qui l'inſtruiſent de

---

(1) Pyles ou Thermopyles, paſſage important entre la Phocide & la Theſſalie. Philippe l'appelloit la clef de la Grece; il avoit déjà fait pluſieurs tentatives pour s'en ſaiſir. = *Dans la Querſonèſe.* La Querſonèſe, ou preſqu'iſle de Thrace, avoit été cédée depuis un an aux Athéniens per Cerſoblepte, trop foible pour la défendre contre Philippe. Cardie, ville conſidérable du pays, ne voulut point reconnoître les nouveaux ſouverains qu'on lui donnoit, & ſe jetta entre les bras de Philippe, qui, pour maintenir la révolte que probablement il avoit ſuſcitée lui-même, porta ſes armes dans la Querſonèſe. = *A Olynthe.* Nous parlerons d'Olynthe plus au long, & plus à propos, au ſujet des trois Olynthiennes. Philippe pouvoit avoir déjà commis quelques actes d'hoſtilité contre cette ville, mais il n'en avoit point formé le ſiege, ni fait aucune démarche en conſéquence: car Démoſthene ne paſſeroit pas auſſi légèrement ſur une entrepriſe dont il parle ailleurs avec

toutes vos démarches) Philippe, dis-je, ou redoutera vos préparatifs, & se contiendra par crainte; ou, s'il les méprise, il ne gardera point son pays, & rien ne vous empêchera d'y faire des descentes si vous en trouvez l'occasion.

Outre les opérations dont je viens de parler, & dont vous devez approuver le plan, je dis qu'il vous faut une armée toujours sur pied, toujours en état d'inquiéter Philippe. Et ne me parlez pas ici de ces dix mille, de ces vingt mille (1) étrangers

---

tant de force. Ce qui est une preuve que cette Philippique a été prononcée avant les Olynthiennes. = *En Eubée.* Eubée, isle de la mer Egée. Philippe fit plusieurs tentatives sur cette isle, lesquelles tantôt réussirent, tantôt échouerent, suivant que les Athéniens envoyoient des généraux habiles ou mal habiles au secours de la faction qui se déclaroit pour eux. = *Haliarte*, ville de Béotie. Diodore nous apprend que, peu d'années avant cette harangue, les Phocéens remporterent divers avantages sur Philippe en Béotie. Les Athéniens, unis avec eux d'intérêt & d'amitié, eurent sans doute part à leurs succès. = *Dernièrement encore aux Thermopyles.* Philippe, comme nous l'avons dit dans le sommaire, sous prétexte d'aller punir les Phocéens sacrileges, avoit voulu franchir ce passage, qui lui ouvroit une entrée dans l'Attique; les Athéniens étoient accourus à propos, & l'en avoient empêché.

(1) Les Grecs appelloient étrangers tous ceux qui n'étoient pas citoyens de leur république, & Barbares tous ceux qui n'étoient pas Grecs. On distinguoit encore dans

qu'on vous promet, ſoldats imaginaires (1) qui n'exiſtent que ſur le papier. Je veux une armée compoſée de citoyens ; & alors, ſoit que vous mettiez à la tête de vos troupes un ou pluſieurs généraux, tel homme ou tel autre, elles obéiront à leur chef, & le ſuivront par-tout. Je demande qu'on leur fourniſſe de quoi ſubſiſter.

Mais de quels ſoldats, de combien d'hommes ſera compoſée cette armée ? d'où tirera-t-elle ſa ſubſiſtance ? comment enfin ferez-vous ce que je propoſe ? c'eſt à quoi je vais répondre de ſuite & par ordre.

Ayez des étrangers, à la bonne heure ; mais ne

---

la milice athénienne l'étranger d'avec le mercenaire. Le premier nom ſe donnoit aux ſoldats que la république empruntoit de ſes alliés ; le ſecond, à ceux dont elle payoit les ſervices.

(1) *Soldats imaginaires qui n'exiſtent que ſur le papier.* Les Athéniens, depuis quelque tems, ſe diſpenſoient du ſervice ; ils écrivoient pour qu'on leur envoyât des troupes étrangeres : on leur faiſoit eſpérer qu'on leur en enverroit un certain nombre, que ſouvent on ne leur envoyoit pas, parcequ'ils les payoient mal. Le grec dit, *de toutes ces armées épiſtolaires*, c'eſt-à-dire, des armées qui n'exiſtent que dans des lettres. = *Je veux une armée compoſée de citoyens.* Athenes originairement n'avoit point d'autres ſoldats que ſes propres citoyens. Chacun ſans diſtinction ſervoit à ſon tour ; & l'on puniſſoit comme déſerteur quiconque, le jour marqué, ne ſe rangeoit

tombez pas dans une faute qui vous a nui plus d'une fois. Vous imaginant que vous n'en pouvez trop faire, prenant dans vos décrets les plus magnifiques résolutions, vous n'exécutez rien. Commencez d'abord par exécuter peu, & si cela ne suffit pas, ajoutez ce qui manque.

Je dis donc qu'il faut lever pour toute infanterie, deux mille hommes, dont cinq cents Athéniens, qui seront pris à l'âge que vous jugerez à propos, & qui serviront un tems marqué : ce tems ne sera pas long, mais réglé sur le nombre de ceux qui se succéderont dans le service. Le reste sera composé d'étrangers. Outre les deux mille hommes d'infanterie, j'en voudrois deux cents de cavalerie, & parmi eux au moins cinquante Athéniens qui servissent suivant les mêmes regles que les hommes de pied, & auxquels on fournît des bâtimens (1) de transport.

---

pas sous le drapeau. Cela ne s'observoit plus du tems de Démosthene. Le général choisi par la faction la plus puissante, formoit son armée d'étrangers & de mercenaires, qui servoient mal. Démosthene s'éleve & avec raison, contre cet abus qu'il voudroit abolir, & demande le rétablissement de l'ancienne discipline.

(1) L'armée que demande Démosthene paroîtra bien peu de chose, & presque digne de risée ; mais outre que les Grecs étoient dans le systéme de ne lever que de petites armées, avec lesquelles cependant ils défirent les troupes

Que faut-il de plus? une escorte de dix frégates légeres; précaution indispensable pour assurer la navigation de vos troupes, Philippe ayant sa marine.

Mais d'où tirer des vivres pour faire subsister les troupes? c'est de quoi je vais vous instruire, après que je vous aurai fait voir qu'une telle armée suffit, & pourquoi je voudrois que des citoyens servissent dans cette armée.

Je pense, Athéniens, qu'une telle armée suffit, parcequ'il nous est impossible pour le présent d'en lever une capable de tenir la campagne, & que nous sommes réduits à harceler Philippe avant que de le combattre en regle. Il ne faut donc pas que cette armée soit trop forte; nous n'aurions ni de quoi la payer ni de quoi l'entretenir. Il ne faut pas non plus qu'elle soit trop foible. Je voudrois qu'elle

---

innombrables du Roi de Perse, Démosthene ne demande pour le moment qu'un corps de troupes légeres pour harceler & inquiéter Philippe. = *Une escorte de dix frégates légeres.* En grec, *dix galeres légeres, ou légèrement armées.* Par galeres légeres, ou légèrement armées, les Grecs n'entendoient que les galeres armées en guerre qui escortoient les galeres de transport, pour la cavalerie, ou pour l'infanterie. = *Philippe ayant sa marine.* Philippe disposoit des ports & des flottes de Thessalie. D'ailleurs il avoit déjà fait bâtir des arsenaux de marine & construire des vaisseaux des bois de son pays.

fût composée en partie de citoyens obligés de s'embarquer avec les étrangers ; & en voici la raison. Je sais, pour l'avoir ouï dire, qu'Athenes entretenoit, il y a quelque tems, sur le territoire de Corinthe (1), une armée d'étrangers qui fut commandée successivement par Polystrate, Iphicrate, Chabrias & d'autres, & que vous-mêmes vous serviez avec eux. Je sais encore que, réunis avec ces étrangers, vous triomphâtes des Athéniens. Mais depuis que les troupes étrangeres servent seules pour vous, c'est de vos amis & de vos alliés qu'elles triomphent. L'ennemi va toujours se fortifiant ; pour elles, elles l'ont à peine apperçu qu'elles se retirent,

---

(1) Corinthe, ville célebre de la Grece. La guerre dont parle ici Démosthene précéda cette harangue de quarante-trois ou quarante-quatre années : elle dura huit ans. Tandis qu'Agésilas, Roi de Lacédémone, faisoit la guerre en Asie, les émissaires du Roi de Perse, pour affoiblir ou pour éloigner ce dangereux ennemi, entreprirent & vinrent à bout de soulever Thebes contre Lacédémone. Athenes entra dans la confédération avec Corinthe. On choisit cette derniere ville pour le lieu de l'assemblée. Les Athéniens prirent les armes, & leurs troupes allerent joindre celles des confédérés sur le territoire de Corinthe. = *Polystrate, Iphicrate, Chabrias, & d'autres*. Iphicrate & Chabrias, généraux Athéniens fameux. Ils se distinguerent sur-tout dans la guerre de Corinthe. L'histoire ne fait aucune mention d'un Polystrate qui ait eu part à cette guerre. Peut-être faudroit-

retirent, s'en vont chez Artabaze (1), & par-tout ailleurs plutôt que d'exécuter vos ordres. Leur général les ſuit, ne pouvant, ſans doute, les conduire où il veut s'il ne les paie pas.

Quel eſt donc mon avis ? d'ôter tout prétexte au général & aux ſoldats, & en conſéquence de fournir exactement la paie, & d'enrôler des citoyens qui ſoient comme les ſurveillans des uns & des autres. Car notre conduite actuelle eſt ridicule. En effet, ſi on vous demandoit : Athéniens, êtes-vous en paix? non, certes, diriez-vous, nous ſommes

---

il lire Calliſtrate, qui, ſuivant le témoignage de Xénophon & de Diodore, fut collegue d'Iphicrate & de Chabrias dans la guerre dont il s'agit. Si l'on en croit Démoſthene, Athenes employa encore dans cette occaſion d'autres généraux, dont les noms ne ſont pas parvenus juſqu'à nous, excepté celui de Callias, fils d'Hipponique, dont il eſt parlé dans Xénophon.

(1) *Artabaze*, ſatrape rebelle de l'Aſie mineure. Inveſti par ſoixante & dix mille hommes, & près de ſuccomber, il appella à ſon ſecours Charès, que les Athéniens avoient mis à la tête d'une puiſſante armée, avec ordre de remettre dans le devoir Byzance, Rhodes, Côs & Chio, révoltées contre eux. Charès abandonna la guerre dont il étoit chargé par la République, alla ſecourir Artabaze, le dégagea, & reçut une récompenſe proportionnée au bienfait. Démoſthene rejette la faute de Charès ſur la déſobéiſſance des ſoldats qu'on ne payoit point.

en guerre avec Philippe. Ne tirez-vous pas de votre ville dix généraux d'infanterie, deux de cavalerie, dix capitaines de l'une & de l'autre (1)? que font-ils donc? Excepté un d'entre eux que vous mettez à la tête de vos troupes, les autres à la ſuite de vos prêtres ne font qu'embellir la pompe des cérémonies religieuſes. Oui, ainſi que des ſtatuaires en argile (2), vous faites des généraux & des capitaines pour la montre & non pour le ſervice. Mais afin que votre armée fût véritablement l'armée d'Athenes, ne faudroit-il pas qu'il y eût des capitaines de cavalerie Athéniens, des capitaines d'in-

(1) En grec, *dix généraux, dix taxiarques, dix phylarques & deux hipparques.* Chacune des dix tribus éliſoit tous les ans un nouveau général. Athenes avoit donc tous les ans dix nouveaux généraux. Le commandement rouloit entre eux tous, & chacun exerçoit ſon jour la charge de généraliſſime. Le général, entre tous les autres droits de ſa charge, avoit celui de lever, d'aſſembler & de congédier les troupes. Il pouvoit être continué : Phocion le fut quatre fois. Un ſeul ordinairement étoit envoyé à la tête de l'armée; les autres, qui reſtoient dans la ville, étoient comme chez nous les miniſtres de la guerre. Dans les cérémonies de la religion, ils ſuivoient les proceſſions dont ils augmentoient la pompe. Le taxiarque commandoit l'infanterie de ſa tribu, le phylarque commandoit la cavalerie de la ſienne. Le phylarque obéiſſoit à l'hipparque, qui commandoit la moitié de la cavalerie athénienne.

(2) Les ſculpteurs étaloient à leurs portes des ſtatues

fanterie Athéniens, des Athéniens pour chefs? Faut-il que le commandant de cavalerie, qui est citoyen d'Athenes, aille secourir (1) Lemnos; & que Ménélas, qui est étranger, commande la cavalerie chargée de défendre vos possessions? Non que je veuille déprimer le mérite de Ménélas; je dis seulement que c'étoit du moins parmi vous qu'il falloit prendre votre général.

En convenant peut-être que j'ai raison jusqu'ici, vous êtes dans l'impatience de savoir où trouver des subsides, & ce qu'il en faut. Ecoutez encore là-dessus ce que je pense. Les subsides pour toute

---

d'argille: c'étoit l'enseigne de leur profession. Démosthene compare ingénieusement à ces statues, les généraux qui restoient à Athenes & ne servoient point.

(1) Lemnos, isle de la mer Egée. Byzance, Rhodes, Côs & Chio, soulevées contre Athenes, tâcherent d'envahir Lemnos, qui étoit soumise aux Athéniens, avec une flotte de cent voiles. Les Athéniens marcherent à son secours sous la conduite de leurs meilleurs capitaines. Après l'entreprise de Philippe sur les Thermopyles, qui arriva quatre ans après, ils se contenterent de poster à l'entrée de l'Attique, pour la défendre contre les tentatives de ce prince, un corps de cavalerie sous les ordres de Ménélas. M. de Tourreil prétend que ce Ménélas étoit frere de Philippe, né d'une autre mere. Mais d'autres ont observé avec raison que c'étoit un autre Ménélas, inconnu d'ailleurs. Quoique Ménélas & Philippe ne vécussent pas en fort bonne amitié, il n'est guere vraisemblable qu'A-

l'armée (& alors dans l'entretien des troupes je ne compte que les munitions de bouche) monteront à un peu plus de quatre-vingt-dix talens (1), dont quarante pour dix galeres d'escorte, à vingt mines par mois pour chacune ; une pareille somme pour les deux mille hommes d'infanterie ; ensorte que chaque soldat reçoive dix drachmes par mois pour sa nourriture. En donnant à chaque cavalier trente drachmes par mois, il faudra douze talens pour les deux cents hommes de cavalerie. C'est peu, dira quelqu'un, de ne pourvoir qu'aux vivres. Et moi, pourvu que notre armée n'en manque pas, je ne doute nullement qu'elle ne trouve dans la guerre même un moyen facile de se fournir le reste, & de se procurer une solde entiere, sans incommoder ni les Grecs ni les alliés. Je m'embarquerai moi-même si l'on veut, & je réponds du succès sur ma tête. Mais où trouver les subsides que

---

thenes eût donné une telle confiance au frere de son ennemi. Quoi qu'il en soit, le Ménélas dont il est ici question, étoit certainement un étranger ; & Démosthene se plaint qu'on eût choisi un étranger pour commander un corps de troupes athéniennes.

(1) M. Dacier évalue la drachme attique à dix sols de notre monnoie. La mine valoit cent drachmes, & par conséquent cinquante livres. Le talent valoit soixante mines, & par conséquent mille écus. D'après ces évalua-

je demande ? le voici, Athéniens. Greffier, lisez mon mémoire (1).

On lit un mémoire par lequel Démosthene montre sur quoi l'on peut prendre les 92 talens.

Voilà, Athéniens, ce que m'a suggéré mon zele. Dès que vous aurez adopté un projet, exécutez-le au plutôt, afin de combattre Philippe non plus avec des décrets & des lettres, mais les armes à la main.

Vous seriez, à ce qu'il me semble, plus en état de délibérer sur la guerre & sur ses préparatifs, si, observant la situation des lieux où vous devez porter vos armes, vous pensiez que notre ennemi profite des saisons qui lui sont favorables pour faire beaucoup d'expéditions. C'est lorsque les vents Etésiens (2) regnent, ou que l'hiver est venu, qu'il se met en marche, parcequ'il nous sait dans l'impossibilité de le joindre. Attentifs à cet incon-

---

tions ; la somme totale que demande Démosthene pour l'entretien des troupes se monte à 270000 livres : il est facile d'évaluer les autres sommes partielles.

(1) Chez les Athéniens & les Romains, ce n'étoit point l'orateur qui lisoit les pieces détachées du discours, c'étoit un greffier qu'il avoit auprès de lui : cet usage étoit fort commode, & soulageoit beaucoup celui qui parloit.

(2) Par les vents Etésiens, Démosthene entend ici l'été, tems où ces vents régnoient, & où les Grecs, à cause de

vénient, n'attendons pas le besoin pour faire nos levées, ce qui nous feroit manquer toutes les occasions; mais ayons à nos ordres une armée toujours prête. On peut lui assigner pour quartiers d'hiver, Lemnos, Thase, Sciathe, ou d'autres isles de ce pays-là, dans lesquelles se trouvent des ports, des grains, enfin tout ce qui est nécessaire pour une armée en campagne. Il ne sera pas difficile de savoir sur les lieux mêmes & dans les ports, quelle saison est plus avantageuse, quand il sera plus facile & plus sûr de rester à terre ou de se mettre en mer. Le général mis à la tête de vos troupes décidera, dans l'occasion, comment il les emploiera. Pour vous, votre objet est d'exécuter ce que je vous propose. Et si d'abord vous fournissez les subsides que je demande; si, après avoir disposé le reste, infanterie, cavalerie, vaisseaux, vous obligez toutes vos troupes à demeurer sous les armes; enfin si, devenus vous-mêmes les trésoriers & les distributeurs de vos fonds, vous faites rendre compte à votre général de sa conduite, vous cesserez dès-lors de délibérer toujours sans jamais rien exécuter.

---

la chaleur, se mettoient en quartier de rafraîchissement. Philippe, plein d'activité, choisissoit pour ses entreprises les saisons les plus rudes où ses ennemis étoient dans l'inaction. Ajoutez que ces vents étant du nord, étoient contraires pour aller d'Athenes en Macédoine.

Que gagnerez-vous encore ? vous ôterez à Philippe son plus grand revenu. Et quel est-il ? courant sur mer & enlevant les navires de vos alliés, il vous combat à leurs dépens. D'ailleurs, vous serez à l'abri vous-mêmes de ses incursions fréquentes. Vous ne le verrez plus désormais se jetter dans Imbros & dans Lemnos (1), emmener vos citoyens prisonniers, s'emparer de vos vaisseaux près de Gereste, & faire un butin immense ; vous ne le verrez plus descendre, comme il a fait dernièrement, dans le port de Marathon, & enlever la galere sacrée, sans que vous ayez pu empêcher aucune de ces hostilités, ni faire arriver vos secours à propos.

Cependant, pourquoi pensez-vous que les Pa-

---

(1) Imbros, isle vers la Quersonèse ; Lemnos, isle de la mer Egée. Les Athéniens avoient des colonies dans ces deux isles. Philippe, avec une flotte considérable, fit une descente à Lemnos dont il fit la conquête. De là, il passa à Imbros, qu'il conquit également, malgré les secours qu'Athenes y envoya. Il fit prisonniers dans l'une & dans l'autre un grand nombre d'Athéniens. Il s'avança au midi avec sa flotte victorieuse, il prit sous le cap de Gereste plusieurs vaisseaux richement chargés, & qui portoient sans doute le convoi destiné pour Imbros. Il pénétra jusqu'à la côte de Marathon, bourg de l'Attique. Il enleva la galere sacrée ou paralienne, destinée particuliérement à des usages de religion, & servant aussi à porter aux généraux les ordres de la république. Les

nathénées & les fêtes de Bacchus (1) se célebrent toujours dans le tems prescrit, soit que le sort en ait chargé des personnes intelligentes ou non ; fêtes néanmoins qui absorbent plus d'argent que vous n'en dépensez pour aucune de vos flottes, & qui surpassent peut-être en pompe & en magnificence celles du reste de la Grece ? Pourquoi au contraire vos flottes arrivent-elles toujours trop tard, soit que l'expédition ait pour but Méthone, Pagase ou Potidée ? en voici la raison. Toutes les dépenses de vos fêtes sont déterminées par une loi ; chacun de vous sait d'avance qui, dans sa tribu, sera à la tête des chœurs de musiciens ou des troupes d'athletes, à quel terme, par les mains de qui, combien chacun doit toucher, & ce qu'il doit faire.

Athéniens effrayés, envoyerent contre lui des troupes qui furent battues. Philippe, content d'avoir jetté l'effroi dans Athenes, prit la route de Macédoine, & s'empara, en chemin faisant, de Pagase, ville maritime des Athéniens en Thessalie, où ils envoyerent une flotte qui arriva trop tard. Démosthene a raison de vouloir que la république ait un corps de troupes réglé, qui jamais ne mette bas les armes, pour être en état d'arrêter les incursions fréquentes de Philippe.

(1) Les Panathénées étoient des fêtes qui se célébroient à Athenes, en l'honneur de Minerve, avec beaucoup d'appareil, aussi-bien que les fêtes de Bacchus & d'Eleusis, en l'honneur de Bacchus & de Cérès. = *Qui, dans sa*

On ne néglige rien dans nos fêtes; tout eſt prévu, tout eſt réglé : au lieu que dans vos armemens tout ſe fait ſans regle, ſans deſſein, ſans ordre. Apprenons-nous un mouvement de l'ennemi; nous commençons par nommer des armateurs (1), nous leur permettons d'uſer de la loi des échanges, nous nous occupons des moyens de trouver de l'argent; après quoi nous prenons le parti de faire embarquer des étrangers établis à Athenes, ou vivant ailleurs; enſuite nous nous décidons à nous embarquer nous-mêmes; enſuite... Nous délibérons encore ſur l'embarquement, & l'on nous a déjà pris les objets pour leſquels nous nous embarquerions : car nous perdons à nous préparer le

---

tribu, ſera à la tête.... En grec, *qui, dans ſa tribu, ſera chorege ou gymnaſiarque.* Dans les Panathénées & dans les Bacchanales, différens chœurs de muſiciens & de danſeurs diſputoient le prix de la muſique & de la danſe. On appelloit *chorege* le citoyen chargé de fournir aux frais de ces chœurs. Celui qui fourniſſoit aux dépenſes des troupes d'athletes ſe nommoit *gymnaſiarque.*

(1) *Des armateurs*, en grec, des *triérarques.* Ces triérarques étoient des particuliers que la république, dans certains cas, obligeoit d'armer une galere à leurs dépens. On jettoit pour cela les yeux ſur les citoyens eſtimés les plus riches. Mais ce qu'il y avoit de ſingulier, c'eſt que le citoyen nommé pour être du nombre des triérarques, pouvoit offrir d'échanger ſes biens contre ceux d'un autre citoyen qu'il

tems où il faudroit agir. L'occasion échappe, sans attendre les lenteurs de notre paresse ; & l'on reconnoît dans la conjoncture l'insuffisance des forces que l'on croyoit suffire pour le moment. Pour Philippe, il en est venu à ce point d'arrogance, qu'il écrit aux Eubéens les lettres qu'on va vous lire.

On lit les lettres de Philippe aux Eubéens (1).

Tout ce qu'on vient de vous lire, Athéniens, n'est que trop vrai, & n'a pas dû vous plaire. Toutefois si, pour anéantir une vérité désagréable, il suffisoit de la taire, nous ne devrions vous parler que pour vous flatter ; mais si cette fausse douceur devoit vous perdre : Athéniens, vous dirois-je, il est honteux de vous tromper vous-mêmes, & de laisser manquer toutes vos entreprises en différant toujours ce qui demanderoit quelque peine ; il est

---

prétendoit être plus riche que lui, & plus en état par conséquent de soutenir les frais nécessaires. Auquel cas ce dernier se trouvoit obligé ou d'accepter l'échange, ou d'armer à ses dépens. Voilà ce qu'entend Démosthene par ces mots ; *nous leur permettons d'user de la loi des échanges.* Il est vrai que dans l'intention de Solon cette loi étoit sage ; car elle mettoit les plus riches dans la nécessité de porter les charges publiques. Mais dans la pratique elle tiroit à conséquence, parceque les disputes qui naissoient au sujet de ces échanges, retardoient à contre tems le service de l'état.

(1) On ne sait pas dans quelle occasion Philippe écrivit

honteux de ne pouvoir comprendre que, pour faire la guerre avec avantage, il faut commander aux conjonctures & non leur obéir; que, comme un général ouvre la marche de ses troupes, de même un politique habile trace la route des événemens pour les faire arriver à son gré, sans être forcé de les attendre. Vous, Athéniens, avec plus de ressources qu'aucun autre peuple, avec plus de vaisseaux, plus de cavalerie & d'infanterie, des revenus plus considérables, vous ne vous servez à propos d'aucun de vos avantages, & vous ne faites jamais les choses à tems. Vous vous défendez contre Philippe comme ces Barbares (1) que nous faisons combattre dans nos jeux. Sont-ils frappés à la poitrine, ils portent la main à la poitrine; sont-ils frappés ailleurs, ils portent la main ailleurs. Mais voir venir leur adversaire, se mettre en garde & parer ses coups, c'est ce qu'ils ignorent, c'est à quoi ils ne pensent pas. Vous agissez de même avec

---

les lettres aux Eubéens, que fait lire Démosthene, & que nous n'avons pas. Il paroît qu'il y avoit des choses fort dures contre les Athéniens.

(1) Les Grecs étoient fort habiles dans la lutte & le pugilat; ils surpassoient de beaucoup les Barbares qui ne s'y étoient pas exercés parmi eux. Il n'est pas besoin de faire remarquer combien la comparaison qu'emploie ici Démosthene, est ingénieuse & piquante.

Philippe. Marche-t-il vers la Querſonèſe, vous ordonnez de ſecourir la Querſonèſe; veut-il paſſer les Thermopyles, vous courez aux Thermopyles, tourne-t il d'un autre côté, à droite ou à gauche, vous faites les mêmes mouvemens; c'eſt votre général, vous ne marchez que par ſon ordre, & vous ne voyez les choſes qu'après qu'elles ſont faites, ou au moment qu'elles ſe font. Peut-être pouviez-vous agir ainſi par le paſſé, mais vous ne le pouvez plus aujourd'hui que nous touchons à l'inſtant déciſif.

Pour moi il me ſemble que quelqu'un des dieux, rougiſſant pour Athenes de l'infamie où la jette ſa molleſſe, inſpire à Philippe une activité prodigieuſe. En effet, ſi ce prince, raſſaſié de conquêtes, vouloit s'arrêter dans ſa courſe & reſter tranquille, nous ſerions contens, ſans doute, du moins quelques uns de nous. Ce qui toutefois nous couvriroit de honte & d'opprobre aux yeux de tous les peuples. Mais cette ambition inſatiable qui lui fait tenter ſans ceſſe de nouvelles entrepriſes, ranimera peut-être votre courage, ſi vous ne l'avez pas tout-à-fait perdu.

Une choſe, Athéniens, me ſurprend, c'eſt qu'aucun de vous ne penſe qu'une guerre commencée pour nous venger du mal que Philippe nous a fait, ſe termine enfin à empêcher qu'il ne

nous en fasse de nouveau. Ce prince, n'en doutons pas, ne s'arrêtera jamais de lui-même. Attendrons nous donc qu'il s'arrête ? ou croirons-nous qu'il suffise d'envoyer contre lui des galeres sans troupes athéniennes, & de vaines espérances que tel & tel nous aura données ? ne nous embarquerons-nous pas nous-mêmes ? ne sortirons-nous pas de nos murs ? nos citoyens ne composeront-ils pas une partie des troupes, du moins à présent, puisqu'on ne l'a pas fait plutôt ? ne passerons-nous pas dans le pays de Philippe ? Mais où aborder ? me demandera quelqu'un. La guerre elle même, Athéniens, découvrira le foible de notre ennemi, pourvu que nous nous mettions en mouvement. Car si nous nous tenons renfermés dans nos murs sans autre occupation que d'écouter des harangueurs qui s'accusent & se déchirent les uns les autres, nous ne réussirons jamais. En effet, je pense, toutes les fois que nous mettons en campagne une armée, ne fût-elle composée qu'en partie de citoyens, les dieux & la fortune combattront avec nous. Mais tant que nous n'enverrons qu'un général sans troupes, un décret sans force, des espérances sans fondement prises à la tribune, nous ne pouvons réussir. Nos flottes sont la risée de nos ennemis & la terreur de nos alliés (1). Car

(1) *Et la terreur de nos alliés*, parceque, sans doute,

il n'eſt pas poſſible, non il ne l'eſt pas, qu'un homme exécute ſeul tout ce que vous deſirez. Il peut bien vous donner des paroles, vous faire des promeſſes, rejetter ſur d'autres ſes mauvais ſuccès; nos affaires cependant dépériſſent. Et peuvent-elles proſpérer, lorſque le chef d'une troupe miſérable de mercenaires mal payés, ayant eſſuyé une défaite, on voit ici des hommes vous faire hardiment de faux rapports ſur ce qui s'eſt paſſé loin d'Athenes; & vous, ſur des ouï-dire, condamner légèrement ou abſoudre le général qu'on accuſe? Quand donc pourrons-nous remédier à ces abus? ce ſera quand vous placerez dans votre armée des citoyens qui feront en même tems les ſoldats de la république, les ſurveillans des généraux, leurs juges après la campagne; enſorte qu'inſtruits de vos affaires par vos propres yeux, vous ne ſoyez pas réduits à ne les connoître que ſur le rapport d'autrui. Mais tel eſt de nos jours l'abus honteux qui a prévalu. Il n'eſt point de général qui ne s'expoſe à être condamné à mort deux ou trois fois dans un jugement, tandis qu'aucun n'oſe expoſer une fois ſa vie dans un combat. Ils préferent à un trépas glorieux la mort infâme des brigands & des

---

les ſoldats mal payés les affamoient ou les pilloient en faiſant des deſcentes ſur leurs terres.

malfaiteurs : car il ne convient qu'à un ſcélérat de perdre la vie par une ſentence ; c'eſt l'épée de l'ennemi qui doit l'ôter à un général.

Vous cependant, parcourant les places, vous débitez des nouvelles. Les uns diſent que Philippe, de concert avec les Lacédémoniens, trame la perte des Thébains (1), & qu'il cherche à diviſer les républiques ; d'autres, qu'il a envoyé une ambaſſade au roi de Perſe ; d'autres, qu'il fortifie des places dans l'Illyrie ; d'autres, . . . chacun de nous, en un mot, invente ſa fable & la promene. Pour moi, certes, je ne doute pas que Philippe, enorgueilli & enivré de ſes ſuccès, voyant que perſonne ne s'oppoſe à ſes conquêtes, n'enfante beaucoup de projets chimériques ; je ne crois pas toutefois qu'il ſe conduiſe de façon à laiſſer pénétrer ſes deſſeins par nos fabricateurs de nouvelles, c'eſt-à-dire, par les hommes les moins ſenſés de notre ville. Mais ſi, ſans nous arrêter à leurs ſonges,

---

(1) La victoire que les Thébains avoient remportée à Leuctres ſur les Lacédémoniens, leur avoit inſpiré une fierté inſupportable : on ſouhaitoit généralement que Thebes, enorgueillie par ſes ſuccès, fût humiliée. = *Au roi de Perſe*, en grec, *au roi.* Les Grecs appelloient le roi de Perſe *le grand roi*, ou ſimplement *le roi.* = *Dans l'Illyrie.* Philippe, depuis dix ans, avoit conquis une grande partie de l'Illyrie.

nous considérons que Philippe est notre ennemi ; qu'il nous enleve nos possessions, que depuis longtems il nous outrage ; que tous les peuples dont nous attendions du secours se sont tournés contre nous ; que toutes nos ressources ne sont plus qu'en nous-mêmes ; que différer de porter la guerre en Macédoine, c'est nous exposer à la voir embraser l'Attique : si nous faisons, dis-je, toutes ces réflexions, nous saurons, ô Athéniens, ce que nous ne devons pas ignorer, & nous ne serons plus étourdis de mille propos frivoles. Car enfin il n'est pas question ici de deviner ce qui peut-être arrivera, mais de vous bien persuader qu'il n'arrivera rien que de funeste, si vous manquez de vigilance & d'activité.

Pour moi qui, dans aucune occasion (1), ne voudrois chercher à vous plaire aux dépens de vos intérêts, je me suis fait un devoir, sur-tout dans la circonstance présente, de vous exposer mes sentimens avec liberté & sincérité. Je voudrois être assuré qu'il est aussi avantageux à l'orateur de vous donner les meilleurs conseils, qu'à vous de les

(1) Quoique Démosthene parlât pour la premiere fois contre Philippe, il avoit déjà prononcé plusieurs harangues pour le bien de la république, & par conséquent il avoit eu plus d'une occasion de conseiller ses citoyens en homme droit & sincere.

recevoir,

recevoir, alors je ſerois monté à la tribune avec beaucoup plus de confiance. Malgré l'incertitude du ſuccès de mes avis, je me ſuis réſolu à vous les propoſer, perſuadé qu'il eſt de votre intérêt de les ſuivre. Puiſſiez-vous, au reſte, embraſſer le parti qui doit vous être le plus utile à tous !



SOMMAIRE

DE LA SECONDE PHILIPPIQUE.

On ne ſait pas quel fut le ſuccès de la premiere Philippique. Il y a toute apparence que les Athéniens, qui n'étoient point attaqués perſonnellement s'endormirent, par la nonchalance qui leur étoit naturelle, ſur les progrès de Philippe. Celui-ci cependant, en habile politique, profitoit des diſſentions des principaux peuples de la Grece. Il ſecouroit les Theſſaliens, & travailloit à les délivrer de leurs tyrans. Il recevoit les Thébains dans ſon amitié, & attaquoit en toute occaſion les Athéniens, qui, de concert avec les Lacédémoniens, ne ſongeoient qu'à humilier Thebes, leur rivale. Pour la ſûreté de ſes frontieres, il n'avoit rien de plus à cœur que de s'étendre vers la Thrace, & il ne le pouvoit guere qu'aux dépens d'Athenes, qui, depuis la défaite de Xerxès, avoit en ce pays pluſieurs colonies, outre divers états alliés ou tributaires. Olynthe, ville de Thrace dans la péninſule de Pallène, étoit une de ces colonies. Elle avoit eu de fréquens démêlés, tantôt avec Athenes elle-même, tantôt avec Lacédémone, & enfin avec Amyntas, pere de Philippe; elle avoit même traverſé ce dernier à ſon avénement à la couronne. Mais comme ce prince étoit encore mal affermi ſur ſon trône, il uſa d'abord de diſſimulation, & rechercha l'alliance des Olynthiens, à qui, quelque tems après, il céda Potidée, qu'il avoit conquiſe avec eux & pour eux ſur les Athéniens.

Nous avons vu dans le diſcours précédent qu'il leur

avoit déjà cherché querelle en faisant des incursions sur leurs terres. Quand il se vit en état de faire éclore le dessein qu'il avoit conçu d'assiéger Olynthe, il prit ses mesures pour en former le siege. Les Olynthiens, dès qu'ils eurent démêlé le projet de Philippe & prévu l'orage qui les menaçoit, recoururent aux Athéniens, & solliciterent l'envoi d'un prompt secours.

Démosthene monte à la tribune, où l'importance de la délibération avoit déjà appellé plusieurs orateurs qui avoient parlé avant lui. Dans cette premiere Olynthienne, regardée ordinairement comme la seconde, l'orateur, après avoir félicité les Athéniens sur l'occasion favorable que les dieux leur offrent, les exhorte à en profiter sans craindre Philippe. Il représente ce Prince comme facile à vaincre. C'est un perfide qui ne trouvera plus de confiance dans les peuples qu'il a déjà trompés; c'est un ambitieux entêté de l'amour de la gloire, qui fatigue ses sujets par des expéditions continuelles, qui, par une avidité jalouse, veut tout attirer à soi, qui persécute & indispose ses meilleurs officiers: c'est un homme corrompu, livré aux vices les plus infâmes qui détruiront enfin sa puissance. Il est heureux, à la vérité; mais les dieux, sur la bienveillance desquels les Athéniens ont plus de raison de compter, l'abandonneront bientôt, pourvu qu'ils les voient sortir de leur inaction. Ici l'orateur oppose l'activité de Philippe à leur indolence, dont il entreprend de les tirer par la vue de leurs propres intérêts qui les sollicitent. Il demande en finissant, comme l'unique & sûr moyen de réussir, qu'on réforme les abus nouveaux, qu'on rappelle l'ancien ordre, qu'on pacifie les dissentions domestiques, & qu'on étouffe les cabales toujours renaissantes: ensorte que tout se réunisse au seul point de l'in-

térêt public, & que chacun, ſuivant ſes talens & ſes facultés, concoure à la deſtruction de l'ennemi commun.

Cette Philippique ou Olynthienne, ainſi que les deux ſuivantes, fut prononcée la quatrieme année de la CVII^e. Olympiade, ſous l'archonte Callimaque.



SECONDE PHILIPPIQUE (1).

ATHÉNIENS, ſi jamais les dieux nous ont donné des preuves ſenſibles de leur bienveillance, c'eſt aujourd'hui ſur-tout qu'ils s'expliquent par des témoignages frappans. Des ennemis qui ſe déclarent contre Philippe, des ennemis voiſins de ſes états & aſſez puiſſans pour ſe faire craindre, enfin des ennemis qui penſent aſſez mal de ce monarque pour regarder toute paix avec lui comme peu sûre, ou même comme la ruine de leur patrie; c'eſt là ce que j'appelle la faveur du ciel la plus inſigne & le bonheur le plus marqué. Vous devez donc, Athéniens, vous devez reconnoître un pareil bienfait par une conduite qui y réponde. Il ſeroit humiliant, que dis-je? ce ſeroit un opprobre, qu'après avoir abandonné les villes & les places dont vous étiez les maîtres, on vous vît encore rejetter les alliances & les occaſions que la fortune vient vous offrir.

N'attendez pas que je m'étende ici ſur les conquêtes de Philippe, & que je cherche par-là à ré-

(1) Autrement, premiere Olynthienne: c'eſt la ſeconde dans l'édition de Volfius.

veiller votre ardeur aſſoupie. Pourquoi ? c'eſt que, ſans doute, ce détail ne feroit que relever ſa gloire & conſtater votre honte Oui, plus les ſuccès de ce prince ſont incroyables, plus il doit paroître un homme étonnant : au contraire, plus les occaſions que vous avez perdues étoient favorables, plus vous devez rougir de n'avoir ſu en profiter. Je paſſerai donc ſous ſilence tout ce qui regarde la grandeur de Philippe ; il vous ſuffit de l'enviſager pour voir qu'elle eſt entièrement notre ouvrage. Je tairai des ſuccès dont il n'eſt redevable qu'à certains de vos miniſtres qui le ſervent, & que vous négligez de punir : mais tout ce qui n'a point de rapport à ſa fortune, tout ce qu'il eſt de votre intérêt de ſavoir, & que je croirai le plus propre à le décrier dans l'eſprit des gens ſages, c'eſt, Athéniens, ſur quoi je ne ſaurois me taire, & par où je vais commencer.

Si, ſans alléguer de preuves, je lui prodiguois les noms de parjure & de traître, on pourroit me regarder comme un vain déclamateur, & je n'aurois aucun droit de m'en plaindre : mais, ſans me conſumer en paroles inutiles, je puis le convaincre des plus grandes perfidies ; & je crois qu'il eſt convenable de les expoſer au grand jour pour deux raiſons ; la premiere, pour le faire connoître ; la ſeconde, pour que tous ceux qui pourroient le re-

douter comme un ennemi invincible, ſachent que tous les artifices dont il a uſé pour s'accroître, ſont épuiſés, & que ſa fortune eſt au moment de changer.

Pour moi, Athéniens, je pourrois, comme les autres, l'admirer & le craindre, ſi je l'euſſe vu s'avancer par des voies droites & légitimes; mais quand je me rappelle ce jour où les députés d'Olynthe, qui étoient venus pour vous parler, furent forcés de repartir ſans avoir été entendus (1), je reconnois qu'il a trompé notre bonne foi en nous flattant de nous rendre maîtres d'Amphipolis, & en paroiſſant vouloir exécuter ce projet fameux annoncé depuis long tems avec autant d'appareil que de myſtère : je vois qu'après nous avoir joués, il a ſurpris l'amitié des Olynthiens en leur donnant la ville de Potidée qu'il nous enlevoit malgré notre ancienne alliance avec la Macédoine : je vois qu'en dernier lieu il a ſéduit les Theſſaliens (2) par la

(1) L'hiſtoire ne nous apprend pas pour quel objet les Olynthiens avoient envoyé à Athenes des députés qui furent obligés de repartir ſans avoir rien dit. On ne ſait pas non plus quel étoit ce projet fameux dont parle enſuite l'orateur, & qu'il dit avoir été annoncé depuis long-tems avec autant d'appareil que de myſtère.

(2) Theſſaliens, peuple de la Grece, entre la Macédoine & les Thermopyles. Les Theſſaliens étoient opprimés par

promeſſe de leur rendre Magnéſie, & de prendre ſur lui tout le fardeau la guerre de Phocide. Enfin, de tous ceux qui ont eu affaire à ce Prince, il n'en eſt pas qu'il n'ait attirés dans ſes pieges; il a trompé tous ceux qui, faute de le connoître, ont pu ajouter foi à ſes paroles; & voilà l'origine de ſa grandeur. Mais s'il s'eſt élevé en perſuadant aux autres qu'il ne travailloit que pour eux, par la raiſon contraire, il tombera s'il eſt prouvé qu'il n'a jamais travaillé que pour lui-même. Or je ſoutiens que c'eſt la poſition où ſe trouve le roi de Macédoine. Si quelqu'un me conteſte ce que j'avance, je lui cede ma place; qu'il me diſe, ou plutôt qu'il vous prouve que je ſuis dans l'erreur, ou que des hommes, une fois trompés par ce monarque, voudront toujours l'être, ou qu'enfin les peuples de

---

des tyrans établis à Phères. Philippe, appellé par eux en Theſſalie, les délivra de leurs tyrans. Mais ce ſervice ne fut pas déſintéreſſé. Il prit, dans le cours de cette expédition, Magnéſie, ville de Theſſalie, aux bords de la mer Egée. Les Theſſaliens réclamoient Magnéſie; Philippe promettoit de la leur rendre, mais la gardoit toujours. = *De prendre ſur lui tout le fardeau de la guerre de Phocide.* La plupart des peuples de la Grece, & ſur-tout les Thébains & les Theſſaliens, déclarerent la guerre aux Phocéens qui avoient prophané, en les cultivant, des terres conſacrées à Apollon. Cette guerre fut fort longue, & fut appellée *la guerre de Phocide*, ou *la guerre ſacrée.*

Theſſalie, qu'il retient dans le plus dur eſclavage (1), ne s'eſtimeront pas trop heureux d'en ſortir.

En convenant de ce que je dis, on auroit tort de ſe figurer que Philippe, maître de tant de places, de tant de ports, de tant d'autres avantages dont il s'eſt aſſuré, ſe ſoutiendra toujours par la force. Il eſt vrai que quand la puiſſance eſt fondée ſur l'amour des peuples, & que des alliés qui font la guerre ont le même intérêt à la continuer, aucun travail ne les rebute, aucun revers ne les décourage, rien ne peut les faire changer de parti : mais lorſque la grandeur d'un homme n'eſt l'ouvrage, comme celle de Philippe, que de l'ambition & de la mauvaiſe foi, le plus léger échec, le moindre coup ſuffit pour l'ébranler & pour l'abattre. Car il n'eſt pas poſſible, Athéniens, non il ne l'eſt pas qu'un injuſte, un impoſteur, un parjure ait des ſuccès conſtans. Il peut bien tromper une fois, & réaliſer par haſard une partie de ſes eſpérances; mais bientôt il ſe démaſque, & ne tarde pas à voir l'édifice de ſa fortune ſe diſſoudre & s'écrouler. Et comme pour être durables, une maiſon, un vaiſ-

(1) Quand Philippe délivra la Theſſalie de ſes tyrans, il ſe mit inſenſiblement à leur place. Il ſe contrefit ſi bien, ſe montra ſi doux, ſi affable, ſi aimable même aux vaincus, que les Theſſaliens d'abord ſe livrerent à lui avec une confiance dont il abuſa pour les aſſervir.

ſeau, un bâtiment quelconque, doivent avoir un fondement ſolide; de même, pour être conſtamment heureuſe, une entrepriſe doit avoir pour principe & pour baſe la juſtice & la vérité: & c'eſt parlà que manquent toutes celles de Philippe.

Pour revenir à mon ſujet, je dis d'abord que vous devez ſecourir Olynthe, & la ſecourir le plus promptement, le plus efficacement qu'il vous ſera poſſible. Je dis en ſecond lieu que vous devez envoyer des députés aux Theſſaliens, afin de les inſtruire & de les animer: nous ſavons qu'ils ont réſolu de redemander Pagaſe (1), & de faire valoir leurs droits ſur Magnéſie. Cependant, Athéniens, que vos députés ne ſe préſentent pas avec de ſimples paroles, qu'ils annoncent des faits de votre part, qu'on ſache que vous vous êtes mis en campagne avec un courage digne de vous, & que vous êtes ſérieuſement occupés des affaires. Car ſi toute parole, ſans les effets, n'eſt qu'un vain ſon, elle doit paroître ſuſpecte ſur-tout dans la bouche de nos citoyens, qui courent d'autant plus riſque de n'être pas crus, qu'ils paſſent pour avoir le talent

---

(1) Pagaſe, ville maritime de Theſſalie, qui avoit appartenu aux Athéniens, ſur leſquels Philippe l'avoit conquiſe cinq ans auparavant. Les Theſſaliens lui redemandoient cette ville, qui, dans l'origine, étoit à eux.

de bien parler. Il faut donc changer de ſyſtême & de conduite, contribuer de nos fortunes, payer de nos perſonnes, nous porter à tout avec ardeur, ſans quoi on ne nous écoutera pas. Mais ſi nous agiſſons comme il eſt convenable & néceſſaire, nous verrons les amis de Philippe plus circonſpects & plus timides s'éloigner de lui, en même tems que nous découvrirons les vices intérieurs de ſes états & la foibleſſe de ſa puiſſance.

En général, les forces de la Macédoine, unies à d'autres, ne ſont pas mépriſables. Vous l'avez éprouvé vous-mêmes lorſque, ſous la conduite de Timothée (1), vous marchâtes contre les Olynthiens; les Olynthiens, à leur tour, en ont ſenti les heureux effets lorſqu'ils aſſiégerent Potidée; les

---

(1) Timothée, fils de ce Conon qui fut le reſtaurateur d'Athenes opprimée par Lacédémone. Il ſeconda puiſſamment ſon pere dans cette entrepriſe, & depuis il reconquit à ſa patrie un grand nombre de places, entre autres, Potidée. Philippe la prit aux Athéniens, aidé par les Olynthiens, & la donna à ceux-ci pour ſe les attacher. = *De ſecourir contre la famille des tyrans.* Tiſiphonus, Pytholaüs, Lycophron, tyrans de Phères, firent revivre la tyrannie de leur frere Alexandre, qu'ils avoient maſſacré, de concert avec ſa femme. Les Theſſaliens implorerent le ſecours de Philippe, qui les délivra de leurs tyrans.

Macédoniens viennent encore de ſecourir, contre la famille des tyrans, les Theſſaliens livrés à la diſcorde & déchirés par les factions. Le poids le plus léger, ajouté de part ou d'autre, fait pencher la balance. Mais de ſa nature la Macédoine eſt foible, elle peche par bien des côtés; & ces guerres, ces combats que pluſieurs admirent comme le principe de la grandeur de ſon roi, n'ont fait que rendre plus fragile encore cette nouvelle puiſſance.

Car ne vous imaginez pas que Philippe & ceux qui lui obéiſſent ſoient animés des mêmes ſentimens. Lui ne reſpire que la gloire, ne voit & ne pourſuit que la gloire au milieu des périls & des travaux, préférant aux douceurs d'une vie tranquille l'honneur d'avoir exécuté ce qu'aucun roi de Macédoine n'avoit encore entrepris. Ceux qu'il commande ſont bien loin de partager l'ambition qui le dévore: las de courir de contrée en contrée pour des expéditions ſans ceſſe renaiſſantes, ils dédéteſtent & maudiſſent une guerre qui les empêche de cultiver leurs champs, de vaquer à leurs affaires domeſtiques, & de s'occuper dans un pays dont les ports ſont fermés de toutes parts, du commerce des denrées qu'ils ont recueillies comme ils ont pu. De là vous pouvez juger, ſans peine, comment ſont diſpoſés à ſon égard le plus grand nombre de ſes ſujets.

Quant aux étrangers qu'il tient à ſon ſervice, & à cette infanterie qui compoſe ſa garde, ils paſſent, il eſt vrai, pour d'excellens ſoldats; mais ſi j'en crois le rapport d'un homme digne de foi, qui eſt du pays même, ils ne lui ſont pas plus attachés que d'autres. Si dans le nombre, me diſoit-il, il s'en trouve qui ſe diſtinguent par leur courage & par leurs talens, offenſé de leur gloire & voulant ſeul paroître, Philippe les écarte; car ſans parler de ſes autres vices, il eſt jaloux juſqu'à la fureur. En eſt-il quelqu'un, me diſoit-il encore, trop pudique & trop ſage pour approuver la licence de ſes mœurs, pour partager ſes excès & ſe prêter à ſes danſes infâmes (1)? il le néglige & n'en fait aucun cas. Il n'aime & n'approche de ſa perſonne que

(1) Ce que dit Démoſthene de la jalouſie, de l'intempérance & des diſſolutions de Philippe, paroît bien fort & un peu chargé: pluſieurs hiſtoriens cependant le confirment, & nous apprennent que ce prince n'aimoit point à partager la gloire du combat avec ſes ſoldats & ſes capitaines; qu'il maltraitoit ceux de ſes généraux qui ſe ſignaloient davantage; qu'il étoit intempérant juſqu'à la crapule, & ſe plaiſoit à boire juſqu'à perdre la raiſon; qu'enfin il avoit toujours à ſa ſuite une foule de flatteurs & de gens corrompus, dont la baſſeſſe & les infamies révoltent. Il n'eſt pas rare de voir des hommes qui allient les qualités les plus brillantes avec les vices les plus honteux. Les dits & geſtes, que d'autres hiſtoriens nous rap-

des brigands, des flatteurs, des scélérats, qui dans l'ivresse ne rougissent point de se livrer à des horreurs dont je rougirois de parler. Ce qui prouve la vérité de ce récit, c'est que d'indignes baladins, chassés d'ici pour leurs vices, un Callias, esclave public (1), & ses pareils, méprisables bouffons, faiseurs de chansons obscènes, diseurs de bons mots aux traits desquels Philippe abandonne ses convives, ce sont les gens avec lesquels il vit & les seuls qui lui plaisent.

Ces objets paroîtront peut-être peu importans aux yeux de quelques hommes frivoles; mais au tribunal des gens sensés, ils prouveront, ô Athéniens, toute la folie & toute la corruption de Philippe. Vous voyez maintenant ses vices couverts de l'éclat de ses succès (c'est le propre de la prospérité de jetter un voile sur tout ce qu'on a intérêt de cacher): mais au moindre revers qu'il éprouvera, vous verrez paroître au grand jour toutes ses infamies. Et ce moment n'est pas loin si les dieux

---

portent de Philippe, annoncent un monarque qui savoit estimer & récompenser le mérite dans ses officiers, se contenter d'une vie sobre & frugale, souffrir & même aimer la franchise: mais cela prouve seulement qu'il savoit, dans l'occasion, cacher ou réprimer ses défauts, ou que du moins il allioit de grands vices à de grandes qualités.

(1) Il y avoit des esclaves qui appartenoient à la ville,

le veulent, & si vous ne vous y refusez pas. Comme dans le corps humain, tant que les forces & la santé se soutiennent, les anciennes fractures & les maux des parties affectées, ne se font pas sentir; mais qu'à la premiere maladie qui survient, tous les vices assoupis jusqu'alors se réveillent & s'annoncent par des douleurs : de même dans les monarchies & dans les autres états, tout paroît sain & calme tant que la guerre est éloignée, mais au moment qu'elle approche des frontieres, le désordre se manifeste & tous les maux se découvrent.

En voyant Philippe prospérer, on a raison, j'en conviens, de le juger un ennemi redoutable; car la fortune a une grande influence dans les choses d'ici bas. Cependant si j'avois à choisir de votre fortune & de la sienne, & que je vous visse déterminés à faire seulement une partie de ce que vous devez, je n'hésiterois point, je prendrois la vôtre, assuré que le secours du ciel vous est plus dû qu'à lui (1). Mais vous vous reposez sans rien faire,

---

& qui étoient consacrés à ses plaisirs, à des fonctions publiques, sacrées ou profanes. Tel avoit été Callias, qui probablement avoit obtenu sa liberté & s'étoit retiré auprès de Philippe.

(1) Parceque les dieux devoient être irrités contre Philippe à cause de ses parjures & de ses vices.

& sans songer que l'indolent ne peut prétendre à l'affection & au secours des hommes, encore moins à la faveur & à la protection des dieux. Ne soyons donc pas surpris qu'un monarque, marchant à la tête de ses troupes, partageant leurs fatigues, se trouvant par-tout en personne, ne craignant aucune saison, ne négligeant aucune occasion, l'emporte sur nous qui temporisons, qui délibérons, qui perdons à demander ce qui se passe le tems où nous devrions agir. Quant à moi, je ne vois rien là qui m'étonne; au contraire, je trouverois bien plus étonnant que des hommes qui ne font rien de ce qu'ils devroient, eussent l'avantage sur un prince qui se porte à tout avec ardeur. Ce qui m'étonne véritablement, ô Athéniens, c'est que, par le passé, n'écoutant que votre courage & votre générosité, vous ayez, pour le seul bien de la Grece, déclaré la guerre à Lacédémone (1), que vous ayez sacrifié des avantages certains, prodigué vos finances, exposé vos personnes pour l'intérêt d'autrui, & que présentement qu'il s'agit de vos intérêts propres, vous répugniez à vous mettre en campagne, vous refusiez de contribuer; enfin, qu'après avoir sauvé tant de fois la

(1) C'est la même guerre dont il est parlé au commencement de la premiere philippique.

Grece en général & chacun de ſes peuples en particulier, vous reſtiez tranquilles lorſqu'on vous dépouille vous-mêmes : c'eſt là ce qui m'étonne. Et ce qui m'étonne encore, c'eſt qu'aucun de vous ne ſe demande depuis combien de tems vous êtes en guerre avec Philippe, & à quoi vous avez employé ce tems. Vous l'avez employé à différer au lieu d'agir, à eſpérer que d'autres agiroient pour vous, à vous faire mutuellement des reproches, à vous citer en jugement les uns les autres, à vous repaître de nouvelles eſpérances, à faire à-peu-près ce que vous faites aujourd'hui. Et après cela vous croirez qu'une conduite qui, de bonnes qu'elles étoient, a rendu vos affaires mauvaiſes, les rendra bonnes de mauvaiſes qu'elles ſont ! Un tel ſentiment n'eſt pas raiſonnable. La nature a voulu qu'il fût plus facile de conſerver que d'acquérir : or la guerre qui vous a enlevé votre bien ne vous laiſſe que la reſſource de le reprendre ; & cet ouvrage ne regarde que vous.

Je dis donc que vous devez contribuer de vos fortunes, ſervir vous-mêmes avec ardeur, ne pourſuivre aucune accuſation avant que vous ayez pris en main vos affaires. Alors, jugeant chacun d'après ſes œuvres, puniſſez qui ſera en faute, récompenſez qui le mérite ; & pour ce qui vous regarde, ne fourniſſez aucun ſujet, pas même de prétexte, de

ſe plaindre de vous : car pour avoir droit d'être ſéveres envers les autres, il faut n'avoir rien à ſe reprocher.

D'où vient, je vous prie, Athéniens, que les hommes mis à la tête de vos troupes abandonnent les guerres dont vous les chargez, & s'en vont combattre ailleurs ? c'eſt, puiſqu'il faut vous le dire, c'eſt que dans les guerres de la république, le prix de la victoire vous eſt réſervé tout entier; par exemple, ſi on prend Amphipolis, c'eſt pour vous ſeuls que cette ville eſt priſe, les généraux n'ont pour eux que les dangers, ſans avoir même de quoi payer le ſoldat. Au lieu que dans les expéditions étrangeres, le péril eſt moins grand, & le butin ſe partage : témoin Lampſaque, Sigée (1), & les vaiſſeaux enlevés au profit des chefs & de leurs troupes; or chacun, comme il eſt naturel, va du côté qui lui préſente les plus grands

---

(1) Nous avons vu dans la premiere Philippique, que Charès, pour gagner de quoi fournir la paie de ſes troupes, alla ſans ordre ſecourir Artabaze, ſatrape rebelle de l'Aſie mineure. Artabaze paya les ſervices de Charès, de deux villes de ſon gouvernement, Lampſaque & Sigée. Le même Charès, au lieu d'employer la flotte qu'il commandoit à reprendre Amphipolis, comme il avoit ordre de le faire, ſe joignit à des pirates, & s'aſſocia à leurs brigandages. Charès déféré, & pourſuivi juridiquement, n'oſa compa-

avantages. Quant à vous, ſi, jettant les yeux ſur vos affaires, vous voyez qu'elles ont une mauvaiſe iſſue, vous vous plaignez de ceux qui étoient chargés de les faire réuſſir ; on les accuſe, ils ſe juſtifient, & ſur l'expoſé de leurs raiſons vous les renvoyez abſous. Après quoi on ſe diſpute, on ſe diviſe, chacun prend parti ; & tout va mal. Autrefois, Athéniens, c'étoit par claſſe que l'on contribuoit, aujourd'hui c'eſt par claſſe que l'on délibere (1). Chaque claſſe a ſon orateur, chaque orateur a ſon général ; les trois cents ſe tiennent comme en réſerve pour appuyer un des deux partis ; & vous, comme le corps d'armée, vous vous rangez ſous divers chefs & combattez pour les uns ou pour les autres.

Cependant il conviendroit que, vous affranchiſſant de cette ſervitude, & réſolus à ne plus dépendre que de vous-mêmes, vous déterminaſſiez

roître ; mais telle étoit la mauvaiſe adminiſtration d'Athenes, qu'il reparut quelque tems après, & que ſa faction eut le crédit de le remettre à la tête des armées.

(1) Le peuple d'Athenes étoit diviſé en dix tribus. Pour fournir aux contributions, on tiroit de chaque tribu un certain nombre de citoyens, que l'on partageoit en vingt claſſes. On y taxoit chacun à proportion de ſon bien & des beſoins de l'état. Chaque claſſe, compoſée d'hommes également riches, avoit ſon chef. = *Les trois cents ſe tiennent comme en réſerve.* On appelloit, dans Athenes, *les trois*

que chaque citoyen, ſans diſtinction, parlera, votera, agira pour la patrie. Car ſi, autoriſant les uns à nous commander en maîtres, vous obligez les autres à équiper des vaiſſeaux, à fournir des contributions, à marcher à la guerre, tandis qu'un petit nombre débarraſſés de tout ſoin, n'auront qu'à porter contre ceux-ci des décrets, jamais vous ne réunirez vos forces à propos : les particuliers que vous aurez ſurchargés reſteront en arriere, & vous ſerez dans le cas de pourſuivre vos citoyens au lieu de combattre vos ennemis.

Je dis donc, pour abréger, que chacun doit contribuer à proportion de ſa fortune, que chacun doit ſervir un certain tems & marcher à ſon tour; qu'il faut laiſſer également à tous la liberté de dire ſon avis, l'adopter quand il eſt le meilleur, & non quand tel ou tel l'a donné. Si vous prenez ce parti, ô Athéniens, vous n'applaudirez pas ſeulement à l'orateur ſur-le-champ, mais par la ſuite vous vous applaudirez vous-mêmes du changement heureux arrivé dans vos affaires.

---

cents, les trois cents plus riches citoyens, choiſis pour ſupporter les charges de l'état, & pour avancer des ſommes conſidérables dans les occaſions preſſantes. S'ils étoient plus chargés que les autres, ils jouiſſoient dans la ville d'une plus grande diſtinction.



SOMMAIRE

DE LA TROISIEME PHILIPPIQUE.

DEMADE, corrompu par l'or de Philippe, avoit combattu fortement, mais inutilement, l'avis de Démosthene. Le discours de celui-ci fit son effet. On envoya au secours des Olynthiens trente galeres & deux mille hommes sous la conduite de Charès. Mais ce général, au lieu d'aller au secours d'Olynthe, s'étoit contenté de faire une descente du côté de Pallène; il y avoit mis en fuite un corps de huit cents volontaires attachés au service de Philippe; &, sans avoir exécuté aucun des articles qui faisoient l'objet de sa commission, il étoit retourné triomphant à Athenes, où il avoit donné un festin magnifique au peuple, qui, jugeant de l'importance de l'exploit par la somptuosité du repas, décerna une couronne d'or à Charès, & crut Philippe perdu.

Les Athéniens ne délibéroient plus que sur la manière de punir leur ennemi, lorsque Démosthene, qui voyoit l'inutilité du secours qu'on avoit d'abord décerné, la ville d'Olynthe assiégée en forme (1), & sollicitant de nouveaux secours par une seconde ambassade, monta à la tribune & prononça cette seconde olynthienne, comptée ordinairement pour la troisieme. Il commence par combattre la

(1) Philippe, après s'être emparé de plusieurs places dans la Chalcide, pays de Thrace, proche Olynthe, & avoir jetté l'épouvante dans toute la contrée, s'étoit avancé vers Olynthe, qu'il serroit de près.

folle confiance des Athéniens, en leur prouvant qu'ils doivent ſonger à ſecourir leurs alliés, & non à attaquer Philippe; il leur conſeille de profiter, inſtruits par l'expérience, de l'occaſion qui ſe préſente, & qui eſt la plus favorable qu'ils puiſſent deſirer. Il leur indique les fonds ſur leſquels ils pourroient prendre de quoi fournir aux dépenſes néceſſaires: c'eſt une matiere délicate qu'il traite avec beaucoup d'adreſſe. Il les anime contre Philippe, les excite par le ſentiment de la honte, de la crainte, de la gloire, par l'exemple de leurs ancêtres: il finit par expoſer les déſordres de leur gouvernement, & les moyens d'y remédier.

J'ai dit que l'article des fonds que Démoſthene indique étoit une matiere délicate: en voici la raiſon.

Quand les Athéniens, à la fin de la guerre d'Egine, eurent fait une paix de trente ans avec les Lacédémoniens, ils réſolurent de mettre en réſerve dans leur tréſor mille talents chaque année, avec défenſe, ſous peine de mort, qu'on parlât jamais d'y toucher, à moins qu'il ne s'agît de repouſſer les ennemis qui tenteroient d'envahir l'Attique. Cette loi s'obſerva d'abord avec beaucoup d'exactitude. Périclès enſuite, dans le deſſein de faire ſa cour au peuple, propoſa de diſtribuer aux citoyens un certain nombre d'oboles les jours qu'on célébreroit des jeux & des ſacrifices, & de payer à chacun une certaine rétribution pour le droit de préſence, dans les aſſemblées où l'on agiteroit les matières d'état, ſauf à reprendre en tems de guerre le fonds ſur lequel on feroit ces diſtributions en tems de paix; mais le peuple y prit un tel goût, qu'il ne voulut plus qu'on les retranchât en aucun cas. On alla plus loin; on établit qu'on emploieroit les mêmes fonds à toutes les dépenſes qu'entraîneroient les jeux; il

fut même défendu, ſous peine de mort, de propoſer en forme de les rendre à leur premiere deſtination. Cette folle diſſipation eut d'étranges ſuites. On ne pouvoit la réparer que par des impoſitions dont l'inégalité arbitraire perpétuoit les querelles entre les citoyens, & mettoit dans les préparatifs une lenteur qui, ſans épargner la dépenſe, en ruinoit tout le fruit. Comme les artiſans & les gens de marine, qui compoſoient plus des deux tiers du peuple d'Athenes, ne contribuoient pas de leurs biens, & n'avoient qu'à payer de leurs perſonnes, le poids des taxes tomboit uniquement ſur les riches. Ceux-ci ne manquoient pas de murmurer & de reprocher aux autres que les deniers publics ſe conſumoient en fêtes, en comédies & en ſuperfluités ſemblables. Le peuple, qui ſe ſentoit le maître, ſe mettoit peu en peine de leurs plaintes, & n'étoit pas d'humeur à prendre ſur ſes plaiſirs de quoi ſoulager des hommes qui poſſédoient, à ſon excluſion, les emplois & les dignités. D'ailleurs, il s'agiſſoit de la vie, ſi on oſoit ſeulement lui en faire la propoſition dans les formes. Démoſthene haſarda, à deux différentes repriſes, d'entamer cette matière, mais il le fit avec beaucoup d'art & de circonſpection. Après avoir démontré l'indiſpenſable néceſſité où l'on étoit de mettre ſur pied une armée pour arrêter les entrepriſes de Philippe, il laiſſe entrevoir qu'il n'y a point d'autres fonds pour lever & entretenir des troupes, que celui qui étoit deſtiné aux diſtributions du théâtre. Il demande qu'on nomme des magiſtrats-légiſlateurs, non pour établir de nouvelles loix, il n'y en avoit que trop, mais pour examiner & abolir celles qui ſe trouveroient contraires au bien de la république. Il n'encouroit pas la peine capitale portée par la loi, parcequ'il ne propoſoit point en forme qu'on l'abolît, mais qu'il demandoit ſeulement

qu'on nommât des magiſtrats-légiſlateurs pour en faire l'examen. Il montroit ſeulement la néceſſité qu'il y avoit d'abolir une loi qui faiſoit gémir les plus zélés citoyens, & les réduiſoit à l'alternative, ou de ſe perdre eux-mêmes par un conſeil courageux, ou de laiſſer périr leur patrie par un ſilence timide.

Avant de paſſer au diſcours, il faut lever une contradiction apparente qui ſe trouve entre un endroit de cette Philippique où Démoſthene dit que les Athéniens commanderent quarante-cinq années dans la Grece, & un autre endroit de la neuvieme Philippique où il prétend qu'ils commanderent parmi les Grecs ſoixante & treize années. Toute la Grece ne formoit qu'une nation compoſée de pluſieurs républiques indépendantes les unes des autres. Un intérêt commun réuniſſoit tous les Grecs; leur liberté, qu'ils avoient à défendre contre les rois Perſe, qui vouloient les aſſervir. Un intérêt particulier les diviſoit; la prééminence, empire ou primauté, que les principales villes deſiroient avoir ſur toutes les autres; c'eſt-à-dire, le droit ou de régler les affaires les plus importantes de chaque ville en particulier, & de la nation en général, ou de commander les armées levées pour la défenſe commune. Les Lacédémoniens poſſéderent long-tems dans la Grece la prééminence ou l'empire; mais les Grecs, révoltés par la dureté inſupportable de Pauſanias, général de Lacédémone, & gagnés par la douceur, l'équité & l'humanité de Cimon & d'Ariſtide, généraux d'Athenes, ſe détacherent inſenſiblement des Lacédémoniens, & conférerent l'empire, d'un commun accord & par un conſentement volontaire, aux Athéniens qui s'étoient le plus diſtingués dans les victoires celèbres remportées ſur terre & ſur mer contre les Perſes. La défaite de Xerxès & le commencement de

la guerre du Péloponèſe, forment la double époque, qui renferme les quarante-cinq ans de domination que les Athéniens exercerent ſur les Grecs volontairement ſoumis. Car après la guerre du Péloponèſe, les Grecs ne recevoient qu'avec peine la loi d'Athenes. Thucydide lui-même, quoiqu'Athénien, avoue que, dans le cours de cette guerre, tous les cœurs penchoient du côté de Lacédémone. Ajoutez les vingt-ſept années de la guerre du Péloponèſe aux quarante-cinq écoulées entre la défaite de Xerxès & cette guerre, l'empire des Athéniens aura duré ſoixante-douze ans révolus, ou ſoixante-treize commencés. Selon ce dernier calcul, Démoſthene dit dans la neuvieme Philippique, qu'Athenes a commandé dans la Grece l'eſpace de ſoixante-treize ans. Il eſt donc facile d'accorder la contradiction apparente de notre orateur, pourvu qu'on diſtingue les tems de l'obéiſſance volontaire & de l'obéiſſance involontaire des Grecs aux Athéniens.



TROISIEME PHILIPPIQUE (1).

Les difcours des orateurs à la tribune, me paroiffent, ô Athéniens, s'accorder mal avec l'état où je vois nos affaires. Les orateurs nous exhortent à réprimer les injuftices de Philippe, & l'état de nos affaires demande que nous fongions d'abord à nous garantir nous-mêmes de fes infultes. Ceux qui parlent d'attaquer le roi de Macédoine, me femblent donc manquer abfolument & abandonner le véritable objet de la délibération. Je fais que dans le principe Athenes pouvoit à la fois défendre fes domaines & attaquer le monarque : j'ai vu, ce tems n'eft pas éloigné, qu'elle pouvoit l'un & l'autre. Quoi qu'il en foit, je perfifte à croire qu'il nous fuffit, avant tout, de prendre des mefures pour fauver nos alliés. Ce point une fois obtenu, nous penferons aux moyens de réduire Philippe. En général, avant que d'avoir établi ce qui doit précéder, il eft inutile de raifonner fur ce qui doit fuivre.

La circonftance préfente, Athéniens, exige au-

(1) Autrement, feconde olynthienne : c'eft la troifieme dans l'édition de Volfius.

jourd'hui plus que jamais une délibération ſérieuſe & réfléchie. Mais ce que je trouve de difficile, c'eſt moins le conſeil qu'il faut vous donner que la maniere de vous le donner; & je ſuis convaincu, d'après ce que j'ai ouï dire & ce que j'ai vu moi-même, que ce n'eſt pas l'ignorance, mais la négligence qui a ruiné preſque toutes vos affaires. Souffrez donc que je vous parle avec franchiſe, puiſque je vous dis la vérité, ſans autre intention que de rendre pour la ſuite votre ſituation meilleure. Vous le voyez vous-mêmes, ce ſont les ménagemens nuiſibles de quelques orateurs complaiſans qui vous ont réduits à l'état où vous êtes. Au reſte, il me paroît néceſſaire, avant tout, de vous remettre ſous les yeux quelques faits paſſés.

Vous vous rappellez, ſans doute, qu'on vint vous annoncer, il y a trois ou quatre ans, que Philippe aſſiégeoit dans la Thrace Hérée (1), place forte; c'étoit au mois de décembre. Après bien des diſcours & bien du tumulte, vous décidâtes de mettre en mer quarante vaiſſeaux, de faire embarquer toute votre jeuneſſe, & de lever une con-

---

(1) Hérée, fortereſſe de Thrace, qui étoit voiſine de Méthone, & dépendoit des Athéniens. = *De faire embarquer toute votre jeuneſſe.* En grec, *de faire embarquer tous les citoyens juſqu'à l'âge de 45 ans.* Un Athénien étoit

tribution de soixante talens. Cependant l'année expira : vinrent les mois de septembre, d'octobre & de novembre. Dans ce dernier mois à peine, après les fêtes de Cérès, vous envoyâtes Charideme (1) avec cinq talens & dix vaisseaux mal équipés. En effet, comme on vous avoit annoncé que Philippe étoit malade, & que même bientôt après on avoit débité qu'il étoit mort, jugeant pour lors inutile de faire de grands préparatifs, vous renonçâtes au projet d'armer une flotte. Toutefois, c'étoit là le moment. Car si nous avions alors secouru Hérée avec toute l'ardeur que nous nous proposions, Philippe, revenu en santé, ne nous inquiéteroit pas tant aujourd'hui. Mais on ne peut changer ce qui est fait. Une nouvelle occasion se présente ; & quelle est cette occasion, Athéniens? celle qui me porte à vous rappeller une ancienne faute pour que vous n'y retombiez pas de nouveau. Comment profiter

---

dispensé du service à l'âge de 40 ans, par une loi à laquelle on ne dérogeoit que dans le cas d'une extrême nécessité. = *Après les fêtes de Cérès.* En grec, *après les mystères.* On appelloit ainsi la fête qu'on célébroit en l'honneur de Cérès, à Eleusis, ville de l'Attique.

(1) Charideme, Oritain de naissance, éleve d'Iphicrate, & gendre de Cersoblepte, avoit mérité, par ses services, le droit de cité dans Athenes. = *Que Philippe étoit malade, & que même...* Philippe eut un œil crevé au

de la conjoncture ? Obſervez, je vous prie, que ſi vous ne ſecourez Olynthe de toutes vos forces & de tout votre pouvoir, on pourra vous reprocher d'avoir ſecondé vous-mêmes votre ennemi dans ſes conquêtes.

Les Olynthiens avoient une puiſſance capable de balancer les forces de la Macédoine; Philippe n'oſoit ſe commettre avec eux ni eux avec Philippe. D'ailleurs, nous avions conclu la paix avec Olynthe; & c'étoit déjà pour ce prince un contre-tems aſſez fâcheux, de voir à ſes portes réconciliée avec nous, une ville puiſſante toujours prête à le traverſer. Nous penſions qu'il ne falloit rien négliger pour la mettre aux priſes avec le monarque. Ce qui étoit alors l'objet de tous nos vœux, le voilà enfin arrivé, n'importe comment. Que nous reſte-t-il donc, ſinon de ſecourir les Olynthiens avec promptitude & avec vigueur ? Non, nous ne pouvons nous en diſpenſer; &, ſans parler de la honte dont nous nous couvririons, ſi nous abandonnions par négligence quelque partie des affaires, que n'aurions-nous pas à craindre pour l'avenir, les Thébains étant auſſi mal diſpoſés à notre égard qu'ils le ſont (1), le tréſor des Phocéens étant épuiſé, &

ſiege de Méthone : il en fut dangereuſement malade.

(1) Les Thébains haïſſoient mortellement la république

rien n'empêchant Philippe de tomber ſur l'Attique après s'être emparé d'Olynthe? Attendre pour agir qu'il vienne nous attaquer, c'eſt vouloir approcher de ſoi le péril lorſqu'on peut le regarder le loin, c'eſt ſe mettre dans le cas d'implorer bientôt le ſecours d'autrui lorſqu'on peut actuellement ſecourir les autres. Cependant les choſes en viendront là ſi vous laiſſez échapper l'occaſion, vous le ſavez tous.

Nous ſommes convaincus, dira-t-on peut-être, de la néceſſité de ſecourir Olynthe, & nous la ſecourrons; mais dites-nous comment il faut nous y prendre. Ecoutez donc, Athéniens, écoutez ſans ſurpriſe un avis auquel pluſieurs de vous ne s'attendent pas. Nommez des légiſlateurs (1), non pour établir des loix, vous n'en avez que trop, mais pour abolir celles qui vous ſont nuiſibles dans la circonſtance. Je parle ici clairement des loix

---

d'Athenes, qui, depuis les batailles de Leuctres & de Mantinée, favoriſoit Lacédémone, & qui, nouvellement encore, avoit pris contre eux le parti des Phocéens dans la guerre ſacrée. Cette guerre, qui duroit depuis ſept ans, avoit engagé les Phocéens dans de grandes dépenſes.

(1) En grec, *nommez des nomothetes*. Les nomothetes étoient à Athenes des magiſtrats chargés d'examiner & d'abroger les loix qui préjudicioient à la république. = *Des loix concernant le théâtre & la milice*. Les loix mili-

concernant le théâtre & la milice. Les unes destinent aux spectacles les fonds militaires, & les distribuent à des citoyens qui refusent de se mettre en campagne; les autres assurent l'impunité à ceux qui se dispensent de servir à leur tour, & par là découragent ceux qui sont occupés de leur devoir. Quand vous aurez aboli ces loix, & rendu plus sûr le ministere d'un orateur zélé, cherchez alors quelqu'un qui propose des partis évidemment utiles. Avant cela, ne comptez pas trouver un ministre qui hasarde de se perdre en donnant les meilleurs avis; vous n'en trouverez pas, d'autant plus que celui qui vous donneroit de tels conseils, essuieroit de votre part quelque mauvais traitement sans faire le bien de la république, & que d'ailleurs il rendroit plus dangereuse à l'avenir la fonction d'un bon ministre. C'est à ceux qui ont proposé les loix à les abolir, c'est à eux qu'il faut s'adresser; &

---

taires de Solon exigeoient, à la rigueur, que tout Athénien, à son tour, s'enrôlât & servît en personne: autrement elle le notoit d'infamie, le bannissoit de la place publique & des temples. Mais des loix postérieures à celles-là y dérogeoient, & relâchoient si fort de l'ancienne discipline, que chacun se dispensoit impunément du service, sans autre raison que la fainéantise. Démosthene voudroit que l'on fît revivre les loix de Solon. Par rapport aux loix concernant le théâtre, voyez plus haut, page 54.

il ne feroit pas jufte que les auteurs de ces loix continuaffent à jouir de vos bonnes graces qu'ils n'auroient acquifes qu'en vous portant un coup mortel; tandis qu'un miniftre zélé refteroit chargé de votre haine qu'il encourroit en voulant rétablir nos affaires. Non, avant que d'avoir réglé ce que je vous dis, ne vous attendez pas à trouver parmi vous un citoyen ou affez accrédité pour attaquer impunément de pareilles loix, ou affez infenfé pour fe jetter lui-même dans un péril manifefte.

Sachez encore qu'un décret eft inutile, fi vous n'y joignez une volonté ferme de faire fans délai ce qu'il ordonne. Si les décrets feuls étoient fuffifans pour vous faire exécuter ce qu'ils portent, ou pour l'exécuter eux-mêmes, vous qui multipliez les décrets à l'infini, vous ne verriez pas vos affaires n'avancer que fi peu ou plutôt point du tout: Philippe ne nous infulteroit pas depuis tant d'années; il eût déjà été reprimé il y a long-tems en vertu de nos décrets. Mais les chofes n'en vont point ainfi. Quoique la parole & la délibération marchent avant l'action, l'action eft la premiere pour l'excellence & l'efficacité. Vous favez parler & délibérer, ce n'eft pas ce qui vous manque; agiffez feulement. Oui, il eft parmi vous des orateurs qui ont le talent de bien confeiller, & vous manquez moins que d'autres de pénétration pour difcerner les

les bons conseils ; vous vous mettrez au plutôt en état d'agir, si vous êtes sages.

Eh ! quel autre tems, quelle occasion plus favorable attendez vous ? quand ferez-vous ce que vous devez si vous ne le faites aujourd'hui ? Philippe ne s'est-il pas emparé de toutes nos places ? s'il venoit à se rendre maître de quelque partie de l'Attique, ne seroit-ce point pour nous le comble du déshonneur ? ceux que nous nous proposions de défendre s'ils étoient attaqués, ne le sont-ils pas ? celui qui les attaque n'est-il pas votre ennemi ? n'est-il pas saisi de nos possessions ? n'est-ce pas un (1) Barbare ? .... & tout ce qu'on voudra dire ? Mais peut-être, après avoir tout cédé à Philippe, & l'avoir presque secondé dans ses entreprises, nous chercherons sur qui rejetter nos maux ; car ce n'est point à nous-mêmes que nous nous en prendrons, je le sais. Dans une déroute, nul des fuyards ne s'en prend à lui-même, mais à son général, à ses compagnons, à tout le monde. Cependant on n'a été vaincu que parceque tous ont fui. Tel qui accuse les autres pouvoit tenir ferme ; & si chacun l'eût fait, on eût été

(1) Les Grecs traitoient de *Barbares* toutes les autres nations, sans en excepter les Macédoniens, à qui plusieurs d'entre eux avoient refusé & refusoient encore le titre de Grecs.

vainqueur. De même à présent, un ministre ne donne-t-il pas le meilleur conseil; qu'un autre se leve, &, sans l'accuser, qu'il parle lui-même. Quelqu'un vous propose-t-il ce qu'il y a de mieux à faire; faites-le avec l'aide des dieux. Mais ses discours ne sont pas agréables. Ce n'est pas sa faute; à moins qu'il ne soit obligé de vous adresser des vœux flatteurs (1), & qu'il ne s'en dispense. Dans ce cas il est répréhensible, rien n'étant si aisé que de recueillir un certain nombre d'expressions & de mots dont les sons chatouillent vos oreilles. Au lieu qu'il n'est pas aussi facile de bien choisir dans une délibération sérieuse, qui demande que l'utile soit toujours préféré à l'agréable, si on ne peut avoir l'un & l'autre.

Mais, dira-t-on, si on pouvoit nous laisser les deniers du théâtre, & nous indiquer pour la guerre d'autres revenus, ne seroit-ce pas le meilleur? oui, si la chose est possible. Je serois surpris néanmoins qu'il fût arrivé, ou que jamais il arrivât, qu'un homme, qui a consumé en dépenses inutiles les fonds qu'il avoit, trouve dans les fonds qu'il n'a pas de quoi fournir aux dépenses nécessaires. Les

(1) Certains orateurs avoient coutume, dans leurs discours, après avoir donné des conseils au peuple, de le flatter en beaux termes des plus heureux succès. Démosthene se moque de cet usage, & en parle d'un ton ironique.

diſpoſitions du cœur, ſans doute, donnent un grand poids à de pareils propos : il eſt fort aiſé de ſe tromper ſoi-même; & l'on penſe comme on eſt affecté. Les affaires cependant ne marchent pas au gré de nos deſirs. Voyez donc, Athéniens, voyez les choſes comme elles ſont; & vous pourrez vous mettre en campagne, & vous aurez de quoi payer vos troupes. Car il n'eſt pas d'un peuple ſage & généreux de manquer, faute d'argent, les occaſions favorables, & de dévorer enſuite les plus grands affronts; ni d'un peuple jadis ſi prompt à courir aux armes pour s'oppoſer aux violences des Corinthiens & des Mégariens (1), de laiſſer Philippe s'aſſujettir les villes grecques, faute de pourvoir à la ſubſiſtance du ſoldat.

Et je ne cherche pas, en parlant de la ſorte, à

(1) L'orateur ne parle pas des Athéniens actuels, mais de leurs peres qu'ils repréſentoient. Car l'expédition dont il rappelle le ſouvenir, étoit arrivée environ un ſiecle auparavant. Corinthe & Mégares, villes célebres de la Grece, en étoient venues à une rupture au ſujet de leurs limites. Mégares s'unit avec Athenes, dont elle implora le ſecours. Les Corinthiens, perſuadés que cette république, occupée à d'autres guerres, ne pourroit ſuffire à celle-ci, firent une irruption ſur les terres de Mégares. Les vieillards & les jeunes gens reſtés dans Athenes, coururent à la défenſe de leur alliée, chercherent l'ennemi & le battirent. Douze ans après, les Mégariens pouſſerent l'ingratitude juſqu'à

choquer imprudemment plusieurs d'entre vous. Je ne suis ni assez insensé, ni assez ennemi de moi-même, pour m'attirer la haine des particuliers sans aucune vue d'intérêt public. Mais je pense qu'un bon citoyen doit préférer dans ses discours le salut de la patrie à l'agrément des paroles. Je sais par ouï-dire, comme vous le savez vous-mêmes, que c'étoient d'après cette regle que se conduisoient les ministres du tems de nos peres, ces ministres que ceux de nos jours louent sans les imiter; le fameux Aristide, Nicias, Périclès, celui dont je porte le nom (1). Mais depuis qu'on a vu paroître des orateurs complaisans qui vous demandent: que desirez-vous ? que proposerai-je ? en quoi vous serai-je agréable? on sacrifie les intérêts de la république aux dou-

---

massacrer chez eux la garnison athénienne, jusqu'à s'unir, contre Athenes leur bienfaitrice, avec Lacédémone, & même avec Corinthe leur mortelle ennemie. Les Athéniens, outrés d'un procédé si affreux, résolurent d'en tirer vengeance, & prirent les armes contre les Mégariens.

(1) Aristide, Nicias, Périclès, un autre Démosthene que l'orateur qui parle, & d'une autre famille, étoient aussi bons généraux qu'excellens ministres. Aristide est connu par son équité & son désintéressement, qui le firent surnommer *le Juste*. Nicias, général Athénien, fort riche & fort libéral, fut tué à la guerre de Sicile, dont il avoit dissuadé ses citoyens. Périclès, l'honneur de sa patrie & de son siecle, grand politique, grand capitaine, grand ora-

ceurs d'un plaiſir paſſager. Et de là qu'arrive-t-il? Vos orateurs jouiſſent d'une fortune brillante, tandis que l'état eſt couvert d'opprobre. Or obſervez les traits principaux qui marquent la différence de votre conduite & de celle de vos ancêtres. Je ne ferai pas long, & ne vous dirai rien qui ne vous ſoit connu; car pour voir proſpérer vos affaires, il vous ſuffit des exemples que vous trouvez chez vous, vous n'avez pas beſoin d'en chercher ailleurs.

Vos ancêtres donc à qui les orateurs ne faiſoient pas leur cour, & qu'ils ne flâttoient pas comme les vôtres vous flattent, commanderent quarante-cinq années dans la Grece (1) qui reconnoiſſoit leur empire; ils amaſſerent dans le tréſor plus de dix mille

---

teur. Ses rares talens le firent régner dans Athenes avec une telle autorité, que ſes envieux le traitoient de nouveau Piſiſtrate. Démoſthene, fameux capitaine Athénien, ſe diſtingua dans la guerre du Péloponèſe. Il eut ordre d'aller renforcer l'armée de Nicias en Sicile, où il périt auſſi malheureuſement que le chef qu'il alloit ſecourir.

(1) Voyez ſommaire page 56. = *Plus de dix mille talens.* Nous avons vu plus haut que le talent valoit environ mille écus de notre monnoie. Ainſi dix mille talens faiſoient dix millions d'écus, & par conſéquent trente millions de livres. Ariſtide avoit impoſé aux alliés d'Athenes une eſpece de contribution qui peu-à-peu ſe convertit en tribut, & la mit en état d'amaſſer des ſommes conſidérables.

talents ; le roi de Macédoine leur obéiſſoit, comme un Barbare doit obéir à des Grecs (1) ; ils remporterent ſur terre & ſur mer, avec leurs propres milices, pluſieurs victoires célebres, & ſeuls de tous les hommes, ils acquirent par leurs actions une gloire ſupérieure à l'envie. Voilà ce qu'ils furent dans la Grece ; voici ce qu'ils étoient dans leur ville comme hommes publics & comme particuliers. Comme hommes publics, ils nous ont conſtruit de ſi beaux édifices, élevé un ſi grand nombre de temples ſuperbes, ſuſpendu à la voûte de ces temples de ſi riches offrandes, qu'ils ne nous ont laiſſé aucun moyen d'enchérir ſur leur magnificence. Comme particuliers, ils étoient ſi ſimples & ſi attachés aux mœurs antiques, que ceux qui connoiſſent la maiſon d'Ariſtide, celle de Miltiade (2), & des

(1) Tout Grec naiſſoit & mouroit avec une haute opinion de lui-même. Nous avons déjà remarqué que les Macédoniens étoient regardés comme Barbares (c'eſt-à-dire, comme n'étant point Grecs) par pluſieurs peuples de la Grece. Remarquons de plus, d'après le témoignage de l'hiſtoire, que les premiers rois de Macédoine ne dédaignoient pas de vivre ſous la protection, tantôt d'Athenes, tantôt de Lacédémone, tantôt de Thebes, & que les prédéceſſeurs de Philippe n'oſoient déſobéir aux ordres des généraux Athéniens.

(2) Perſonne ne porta jamais plus loin le déſintéreſſe-

autres grands hommes de ce tems-là, voient que rien ne les distingue des maisons voisines. Ce n'étoit pas pour augmenter leur fortune, mais pour agrandir la république, qu'ils prenoient part au gouvernement. Par leur fidélité à l'égard des Grecs, leur piété envers les dieux, & leur esprit d'égalité avec leurs concitoyens, ils parvinrent, comme ils le devoient, au comble de la prospérité.

Voilà comment alloient les affaires d'Athenes sous les chefs illustres dont je parle; & comment vont-elles aujourd'hui sous les honnêtes citoyens qui nous gouvernent? vont-elles de même ou à peu près? Sans parler du reste, (j'aurois trop à dire), vous voyez, par exemple, qu'en un tems où nous n'avons plus de rivaux en tête, où les Lacédémoniens sont abattus (1) & les Thébains occu-

---

ment qu'Aristide & Miltiade. Toute la succession du premier ne put suffire aux frais de ses funérailles; il ne laissa pour dot à ses deux filles que la reconnoissance publique. Toute la fortune du second ne put payer une amende de cinquante talens à laquelle l'avoient fait condamner ses envieux; &, à la honte de la patrie, on laissa mourir en prison ce grand homme, qui avoit amassé plus de gloire que de richesses.

(1) Les batailles de Leuctres & de Mantinée avoient beaucoup affoibli & presque anéanti la puissance de Lacédémone. Les Thébains étoient occupés de la guerre de Phocide.

pés chez eux, où nul autre peuple ne pouvant nous diſputer la prééminence, nous pourrions défendre nos propres biens & régler les droits des autres; en ce tems, dis-je, nous ſommes dépouillés de nos poſſeſſions, nous avons dépenſé ſans fruit plus de quinze cents talents (1), perdu pendant la paix les alliés que nous nous étions faits pendant la guerre, & formé contre nous-mêmes un ennemi redoutable; ou que quelqu'un ſe leve, & me diſe ſi d'autres que nous ont pu accroître à ce point la puiſſance de Philippe.

Mais, dira-t-on, ſi les affaires du dehors ſont en mauvais état, celles du dedans vont beaucoup mieux. Quelle preuve peut-on en donner? Des murs recrépis, des chemins réparés, des fontaines, & autres objets ſemblables. Mais voyez les citoyens à qui vous devez ces beaux monumens de leur adminiſtration; ils ont paſſé, les uns de la miſere à l'opulence, les autres de l'obſcurité à la ſplendeur; quelques uns ſe ſont bâti des maiſons

---

(1) *Plus de quinze cents talens*, plus de quinze cents mille écus. Charès avoit diſſipé un pareil nombre de talens deſtinés à reprendre Amphipolis. = *Perdu pendant la paix.* Ce fut après avoir conclu la paix avec les Athéniens, que Philippe s'empara de Pydna, de Potidée, & d'autres villes de Thrace, qu'Athenes s'étoit ſoumiſes par ſes armes, & qu'elle avoit rendues ſes alliées.

dont la magnificence insulte même à nos édifices publics : leur fortune a augmenté à mesure que l'état a dépéri. Et quelle est la cause de ce désordre ? pourquoi tout alloit-il autrefois si bien, & va-t-il aujourd'hui si mal ? C'est qu'autrefois le peuple, ne craignant pas de se mettre lui-même en campagne, étoit arbitre de toutes les graces, maître de ses ministres ; & que ceux-ci se contentoient d'obtenir de lui les honneurs, les dignités, tous les avantages. Aujourd'hui, au contraire, ce sont les ministres qui disposent des graces, tout se fait & s'obtient par eux. Vous autres, citoyens avilis, peuple énervé, sans alliés & sans finances, on vous regarde comme des valets, comme une populace qui fait seulement nombre, trop heureux qu'on vous fasse part des deniers du théâtre, qu'on vous distribue du pain (1) ; &, ce qui est le comble de la lâcheté, vous vous croyez redevables à ceux qui vous donnent ce qui est à vous. Enfermés dans vos murs, amorcés par de modiques largesses, on vous apprivoise, pour ainsi dire, on vous rend souples & dociles. Mais est-il possible que des hommes qui vivent d'une maniere basse & mé-

---

(1) *Qu'on vous distribue du pain.* En grec, *qu'on vous envoie des morceaux de bœuf.* C'étoit la coutume de distribuer des viandes au peuple dans certaines circonstances.

prisable aient des sentimens nobles & élevés ? Les sentimens pour l'ordinaire sont tels que le genre de vie que l'on mene. Pour moi, certes, je ne serois pas étonné que vous traitassiez plus mal celui qui vous expose les désordres de l'état que ceux qui en sont les auteurs. Car vous ne nous accordez pas toujours la liberté de tout dire ; je suis même surpris que vous me l'accordiez en ce moment.

Si donc renonçant, du moins aujourd'hui, à une conduite indigne de vous, vous prenez le parti de vous mettre en campagne, d'agir comme vous devez, & d'employer vos fonds domestiques pour acquérir des possessions étrangères, peut-être, Athéniens, peut-être vous gagnerez quelque insigne avantage, & vous perdrez le goût des distributions que l'on peut comparer à ces alimens foibles que les médecins permettent à leurs malades, moins pour rendre les forces que pour soutenir la vie. En effet, les distributions, sans fournir à tous vos besoins, ne sont qu'un appât qui vous attire, qui vous détourne d'objets essentiels, & fomente votre paresse.

Vous voulez donc, dira quelqu'un, qu'on paie les soldats avec les fonds des distributions. Je veux, du moins, que dès à présent il n'y ait dans Athenes qu'un ordre de citoyens, & que quiconque recevra sa part des deniers de la république, la serve

de tout ſon pouvoir ſuivant les circonſtances. Eſt-on en paix ; participant aux largeſſes communes, on aura l'avantage de reſter chez ſoi ſans que le beſoin arrache aucune action dont on puiſſe rougir. Eſt-on en guerre, comme dans la conjoncture préſente ; on ſervira la patrie, ainſi qu'il eſt juſte, en portant les armes, pour prix des mêmes largeſſes. A-t-on paſſé l'âge militaire ; ce qu'on reçoit maintenant ſans le mériter par le ſervice, on le recevra alors en ſe rendant útile, & en veillant aux affaires du dedans. En un mot, ſans rien ajouter preſque ni rien retrancher, je ramene l'ordre dans la république & j'en bannis le déſordre, en voulant que ceux qui ont part à ſes libéralités ſervent dans les armées, jugent dans les tribunaux, faſſent tout ce qu'ils pourront ſuivant que le permettra leur âge, ou que la circonſtance l'exigera. Je n'ai jamais dit qu'il fallût diſtribuer à ceux qui ne font rien pour la patrie, le ſalaire de ceux qui la ſervent ; ni que vous duſſiez vous abandonner à l'inaction & à l'indolence, toujours irréſolus, vous demandant ſi tel ou tel chef de troupes étrangères a remporté pour vous quelque avantage : car voilà aujourd'hui tout ce que vous faites. Ce n'eſt pas que je blâme ceux qui font pour vous une partie de ce que vous devez ; mais, ſans doute, des Athéniens doivent remplir pour eux-mêmes les fonctions

dont ils honorent les autres, & ne pas abandonner la réputation de bravoure que leurs ancêtres leur ont acquise par tant de travaux & de périls.

Je vous ai donné à peu près les avis que je crois les meilleurs : puissiez-vous, au reste, embrasser le parti que demandent l'intérêt de la république, & celui de tous les citoyens !



SOMMAIRE

DE LA QUATRIEME PHILIPPIQUE.

Les Athéniens laisserent subsister la loi qui affectoit les fonds de la caisse militaire à des distributions en tems de paix ; mais ils ne surent pas mauvais gré à Démosthene de la liberté qu'il avoit prise. Ils accorderent aux Olynthiens un secours de quatre mille soldats étrangers, & de cent cinquante chevaux, dont ils donnerent le commandement à Charideme. Les Olynthiens, encouragés par ce renfort, hasarderent un seconde bataille, où ils ne furent gueres plus heureux que dans la premiere. Voyant donc que les étrangers à la solde d'Athenes leur avoient été d'un foible secours, ils envoyerent une troisieme députation, avec ordre de demander des troupes composées de vrais Athéniens ; ce qui donna lieu à une troisieme Olynthienne qui se trouve la premiere dans les éditions de Démosthene.

Dans ce discours, l'orateur expose alternativement les avantages & les désavantages de Philippe, la maniere dont ce prince est devenu si puissant par la faute & la négligence des Athéniens qui n'ont point arrêté ses premieres démarches. Il les exhorte à profiter du moins de l'occasion présente, qui est telle que s'ils n'en profitent pas, ils attireront certainement la guerre dans l'Attique, & s'ils en profitent, ils répareront infailliblement leurs fautes passées. Mais ils doivent pour réussir servir eux-mêmes, agir comme pour eux. Il leur conseille d'envoyer deux corps de troupes, l'un à Olynthe pour la secourir efficacement, l'autre en Macédoine pour ravager les états de

Philippe. Il leur parle encore de l'article des diſtributions, proteſtant toujours qu'il ne propoſe pas en forme d'en abroger la loi, mais qu'il les exhorte, ſoit qu'ils l'abrogent, ſoit qu'ils la conſervent, à remplir tous à l'envi les devoirs de bons citoyens. Il finit par les exciter de nouveau à ſecourir avec ardeur une ville dont le ſalut intéreſſe les pauvres comme les riches, les miniſtres comme les particuliers.



QUATRIEME PHILIPPIQUE (1).

Je crois, Athéniens, que, dans l'objet actuel de votre délibération, vous préféreriez à tous les trésors du monde l'avantage d'être éclairés sur les vrais intérêts de la république. Vous devez donc écouter volontiers ceux qui se disposent à vous donner des conseils. Car, outre que vous pouvez profiter des avis sages qu'a médités un orateur avant de paroître à la tribune, vous êtes encore assez heureux pour qu'il vienne sur-le-champ à quelques uns de vos ministres des réflexions utiles; & la réunion de ces lumieres vous met en état de choisir le meilleur parti.

L'occasion présente semble élever la voix, & vous dire que vous devez vous occuper sérieusement de la défense des Olynthiens, si vous avez à cœur votre propre conservation. J'ignore quelle est là-dessus votre façon de penser; voici la mienne.

Je voudrois qu'on se décidât sur-le-champ à se-

(1) Autrement, troisieme Olyntienne : c'est la premiere dans l'édition de Volfius.

courir Olynthe (1), qu'on préparât le ſecours au plutôt, & que les troupes fuſſent compoſées de nos citoyens, afin d'éviter l'inconvénient dans lequel on eſt déjà tombé. Je voudrois encore qu'on fît partir, avant tout, des députés pour annoncer nos réſolutions, & veiller ſur les lieux à nos intérêts. Nous avons affaire à un ruſé politique, à un homme qui ſait profiter des conjonctures; & il eſt à craindre que, ſoit en relâchant de ſes droits s'il eſt à propos, ſoit en faiſant des menaces (& alors on peut croire à ſa parole), ſoit en cherchant à décrier nos lenteurs & notre inaction, il ne parvienne à détacher de nous & à attirer à lui quelque partie de la Grece.

Heureuſement, ô Athéniens, ce qui fait la plus grande force du roi de Macédoine, eſt aujourd'hui votre plus grand avantage. Etre ſeul confident de tous ſes ſecrets, être en même tems le général des armées, le diſpenſateur des finances, le maître de tous les deſſeins, commander par-tout en perſonne; cela influe beaucoup dans la guerre ſur la promptitude & la juſteſſe de l'exécution: mais auſſi cela même eſt un obſtacle à l'envie qu'auroit

(1) Les Athéniens avoient bien déjà envoyé du ſecours à Olynthe; mais ſans y aller eux-mêmes, ils y avoient envoyé des ſoldats mercenaires.

Philippe

Philippe de ſe rapprocher des Olynthiens. Ceux-ci, en effet, voient qu'ils combattent, non pour la gloire ou pour une partie de leur ſol, mais pour empêcher la ruine & l'aſſerviſſement de leur patrie. Ils ſavent comment le prince a payé les ſervices des traîtres d'Amphipolis & de Pydna qui lui ont ouvert les portes de ces deux villes (1). Et en général, les monarques doivent être ſuſpects aux républiques, ſur-tout quand ils en ſont voiſins.

Convaincus de ces vérités, & d'ailleurs remplis de tous les ſentimens convenables, vous devez, maintenant plus que jamais, vous porter à agir, vous animer, &, tournant toutes vos penſées du côté de la guerre, contribuer avec zele de vos fortunes & payer de vos perſonnes. Car vous n'avez plus ni raiſon ni prétexte qui vous diſpenſe de faire tout ce qui eſt en vous. L'avantage de mettre Olynthe aux priſes avec Philippe, cet avantage ſi ardemment deſiré s'offre de lui-même, & avec les circonſtances les plus favorables. En effet, ſi les

(1) Philippe, devenu maître d'Amphipolis & de Pydna à la faveur des intelligences qu'il avoit dans ces deux villes, ſe défit des traîtres, ou par l'exil, ou par la mort. L'exemple fut inutile pour les deux principaux magiſtrats d'Olynthe : car l'année qui ſuivit les Olynthiennes, ils imiterent une trahiſon ſi mal payée, & en reçurent la même récompenſe.

Olynthiens euſſent entrepris la guerre à votre ſollicitation, on pourroit moins compter ſur leur alliance & ſur leurs ſentimens actuels; mais comme ils haïſſent Philippe parcequ'ils ont eux-mêmes ſujet de s'en plaindre, ce qu'ils ont ſouffert de lui & ce qu'ils en craignent, doit nous aſſurer de leur haine contre ce monarque. Prenez garde, Athéniens, de laiſſer échapper une telle occaſion, & de tomber dans la faute que vous avez déjà commiſe plus d'une fois.

Par exemple, ſi lorſque nous venions de ſecourir l'Eubée (1), lorſque Hiérax & Stratoclès, députés des Amphipolitains, nous exhortoient de deſſus cette tribune à nous mettre en mer, & à venir prendre poſſeſſion de leur ville; ſi dans cette circonſtance nous euſſions montré pour nos propres intérêts la même chaleur que nous avions témoignée pour le ſalut des Eubéens, rentrés alors

(1) Neuf ans après cette harangue, l'Eubée s'étoit diviſée en deux factions, dont l'une réclama le ſecours de Thebes, & l'autre celui d'Athenes. Les Thébains d'abord ne rencontrerent point d'obſtacle, & firent ſans peine triompher leur faction. Mais à l'arrivée des Athéniens, tout changea de face. Ils repouſſerent les Thébains, les chaſſerent de l'iſle, & y rétablirent le calme. Ils firent cette expédition avec la plus grande promptitude; en moins de cinq jours ils ſe trouverent prêts, & le ſuccès

dans Amphipolis, & redevenus maîtres de cette place, nous aurions évité tous les embarras où nous nous trouvâmes depuis. Et ensuite, si, lorsqu'on nous annonçoit le siege de Pydna, de Potidée, de Méthone, de Pagase, & des autres places qu'il est inutile de nommer, nous avions secouru avec ardeur & comme il convenoit, la premiere d'entre elles qui fut assiégée, Philippe seroit aujourd'hui moins fier & plus traitable. Mais, grace à cette indolence qui nous fait abandonner le présent & qui nous tranquillise sur l'avenir, ce prince s'est agrandi, il est devenu plus puissant que ne le fut jamais aucun roi de Macédoine. Voici maintenant une grande occasion; quelle est-elle? celle dont je parle, qui s'offre d'elle-même, & n'est pas moins importante qu'aucune de celles qui aient précédé.

Pour moi, quoique beaucoup de choses n'aillent pas selon nos desirs, il me semble que celui d'entre

---

fut aussi prompt que les préparatifs. = *Lorsque Hiérax & Stratoclès*. . . . . Les députés étrangers montoient à la tribune pour exposer leur commission & pour se faire mieux entendre du peuple. Hiérax & Stratoclès, au nom d'Amphipolis menacée d'un nouveau siege par Philippe, offroient de se remettre, eux & leur ville, sous la protection d'Athenes; mais Athenes rejetta l'offre, de peur de rompre la paix conclue avec Philippe l'année d'auparavant.

nous qui ſe rappelleroit toutes les faveurs que nous avons reçues des dieux, devroit ſe ſentir pénétré d'une profonde reconnoiſſance. En effet, ſi l'on peut juſtement imputer à notre négligence les pertes que nous avons eſſuyées dans la guerre, on doit attribuer à une protection divine le bonheur de ne les avoir pas éprouvées plutôt, & l'avantage d'une alliance capable, ſi nous en profitons, de les réparer toutes. Mais, à mon avis, il en eſt des peuples comme des particuliers. Un particulier qui conſerve les biens qu'il a reçus de la fortune, lui en témoigne ſa gratitude; tandis que celui qui les diſſipe imprudemment, perd avec eux le ſouvenir de ſes bienfaits: ainſi, dans le gouvernement de l'état, un peuple qui n'a pas ſu profiter des occaſions, ne ſe rappelle pas même les faveurs qu'il avoit obtenues auparavant du ciel. Car le mal préſent, pour l'ordinaire, fait oublier le bonheur paſſé.

Nous devons donc à l'avenir veiller davantage à nos propres intérêts, réformer notre conduite, & par-là effacer les taches qu'elle a faites juſqu'ici à notre gloire. Que ſi, pour comble de négligence, nous abandonnons les Olynthiens qui ont recours à nous, & que Philippe s'empare de leur ville, je vous le demande, qui pourra l'empêcher d'aller où il voudra?

A-t-on jamais réfléchi ſur la maniere dont ce monarque, ſi foible d'abord, eſt devenu ſi puiſſant? Il commença par la prise d'Amphipolis, qui fut ſuivie de celle de Pydna, de Potidée, de Méthone; puis il entra dans la Theſſalie. Alors, ayant diſpoſé de Phères, de Pagaſe, de Magnéſie, de tout le pays, en un mot, comme il voulut, il partit pour la Thrace (1). Là, après avoir donné & ôté des couronnes, il tomba malade. Il ne fut pas plutôt rétabli, que, ſans ſe livrer à l'inaction, il attaqua les Olynthiens. Je ne parle pas de ſes expéditions dans l'Illyrie (2), dans la Péonie, contre Arymbas; & où n'en a-t-il pas fait? Pourquoi tout ce détail? dira-t-on; c'eſt pour que vous

(1) Thrace, grande contrée d'Europe. Nous voyons dans Juſtin que Philippe porta ſes armes dans la partie de la Thrace, nommée *la Chalcidique*, qu'il y uſa de ſa perfidie accoutumée, & ſoumit la province entiere, après avoir, par ſes artifices, détrôné, pris ou tué, les rois d'alentour.

(2) Les Illyriens, peuples voiſins de la Macédoine, avoient remporté une grande victoire ſur Perdicas, frere de Philippe, l'année que celui-ci parvint à la couronne; ils s'étoient emparés de pluſieurs villes de ſon royaume: Philippe, la ſeconde année de ſon regne, paſſa dans l'Illyrie, vengea ſon frere, & reprit ce qu'il avoit perdu. = Les Péoniens, peuples de la Thrace, dans les commencemens du regne de Philippe, étoient tombés ſur la Macé-

ſachiez, Athéniens, pour que vous conceviez combien il eſt nuiſible d'abandonner toujours quelque partie des affaires, & quelle eſt cette ambition de Philippe qui le dévore, qui lui fait attaquer ſucceſſivement tous les peuples, ſans lui permettre de s'arrêter, & de s'en tenir à ſes premieres conquêtes. Mais ſi ce prince eſt perſuadé qu'il doit toujours aller en avant, & nous, au contraire, que nous ne devons rien entreprendre avec vigueur, à quoi pouvons-nous enfin nous attendre ? Au nom des dieux, eſt-il parmi vous quelqu'un d'aſſez ſimple pour ignorer que la guerre viendra d'Olynthe à Athenes, ſi nous n'y prenons garde ? Et en ce cas je crains bien que, ſemblables à ces imprudens qui empruntent à gros intérêts, & qui, après avoir joui d'une aiſance paſſagere, perdent juſqu'à leurs propres fonds ; je crains que nous ne

---

doine qu'ils avoient ravagée : Philippe tourna ſes armes contre eux, les attaqua, les battit & les ſubjugua. = Arymbas, fils d'Alcetas, roi d'Epire, & frere de Néoptoleme, dont Philippe avoit épouſé la fille, connue ſous le nom d'*Olympias*. La mort d'Alcétas mit aux mains les deux freres pour le partage de la ſucceſſion. Arymbas vouloit régner ſeul ; il alléguoit ſon droit d'aîneſſe & la coutume du royaume, qui de tems immémorial n'avoit eu qu'un roi. Philippe, qui ſoutenoit ſon beau-pere, obligea Arymbas, par la force des armes, à partager également ſon royaume avec Néoptoleme.

ſentions trop tard combien il nous en coûte de nous être livrés à l'indolence ; je crains qu'après avoir toujours cherché ce qui nous flattoit pour le moment, nous ne nous trouvions enfin réduits à faire bien des choſes contre notre gré, & obligés de défendre notre propre pays.

Rien de ſi facile, dira-t-on, que de s'ériger en cenſeur, tout le monde en eſt capable : propoſer un bon avis pour la circonſtance, voilà ce qu'on attend d'un miniſtre. Je n'ignore pas, Athéniens, que, quand il arrive quelque événement fâcheux, vous faites tomber votre courroux, non ſur les auteurs de vos maux, mais ſur les orateurs qui ont parlé les derniers ; je ne crois pas toutefois que la conſidération de ma ſûreté particuliere doive me fermer la bouche ſur les intérêts de l'état.

Je dis donc que, dans la conjoncture préſente, vous devez envoyer des troupes, & du côté d'Olynthe pour ſauver les places des Olynthiens, & en Macédoine que vous attaquerez par terre & par mer. Si vous négligez l'un ou l'autre, je doute que votre expédition réuſſiſſe. Car ſi, tandis que vous ravagerez le pays de Philippe, le prince, ſupportant ce dommage, vient à bout d'emporter la ville, de retour dans ſes états il ſe vengera ſans peine ; ou ſi, tandis que vous vous contenterez de ſecourir Olynthe, Philippe, voyant ſon pays en ſûreté,

continue vivement le siege, il forcera, avec le tems, les assiégés de se rendre. Il faut donc un secours puissant, & distribué comme je dis.

Voilà ce que je pense par rapport au secours. Quant aux (1) subsides, vous avez de quoi y fournir plus qu'aucun autre peuple; mais l'argent que vous avez entre les mains, vous le recevez à tel titre qu'il vous plaît. Si vous le rendez aux soldats, vous n'avez pas besoin d'autres fonds; sinon, vous en aurez besoin, ou même vous manquerez absolument de fonds. Quoi donc! dira quelqu'un, proposez-vous d'affecter cet argent aux dépenses de la guerre? non, certes; mais je crois qu'il faut lever des troupes, que cet argent leur appartient, & que dans un état, ceux qui en reçoivent les deniers doivent le défendre & payer de leurs personnes. Vous, au contraire, vous recevez l'argent de la république sans nulle raison, sans rendre nul service, pour assister à des jeux. Il ne reste donc que la ressource d'une contribution plus ou moins forte, selon l'exigence du cas: car enfin il faut de l'argent, & sans argent rien ne se fait. Plusieurs prétendent qu'il est d'autres moyens d'en avoir. Parmi ces moyens choisissez les meilleurs; & tandis

---

(1) Pour tout cet article, voyez plus haut pag. 54, ce que nous avons dit des distributions.

qu'il en eſt encore tems, hâtez-vous d'agir.

Il eſt à propos d'examiner la ſituation actuelle de Philippe, qui n'eſt pas auſſi agréable ni auſſi brillante qu'on pourroit le croire en n'y faiſant pas aſſez d'attention. Non, ce prince n'eût jamais entrepris cette guerre s'il eût cru trouver de la réſiſtance; il eſpéroit emporter la ville d'aſſaut, mais il a été trompé. Cet embarras imprévu le trouble & l'inquiete; ajoutez encore les craintes que lui donnent les Theſſaliens. Ce peuple eſt perfide par caractere (1), il le fut toujours; & le monarque l'éprouve aujourd'hui plus que perſonne. Ils ont décidé de lui redemander Pagaſe, & l'ont empêché de fortifier Magnéſie. J'ai même entendu dire à quelques-uns d'entre eux, qu'ils ne lui permettroient plus de percevoir des droits dans leurs ports & dans leurs marchés. Car enfin, diſent-ils, il ſeroit plus à propos d'employer cet argent aux beſoins communs de la Theſſalie que de le laiſſer entre les mains de Philippe. Or s'il eſt privé de ce revenu, comment entretiendra-t-il ſes troupes

(1) Les Theſſaliens, dans la Grece, étoient fort décriés par leur perfidie. Un trahiſon s'appelloit vulgairement *un tour de Theſſaliens*, & pour fauſſe monnoie, on diſoit, *monnoie de Theſſalie.*

étrangeres ? Pour ce qui eſt des Péoniens, des Illyriens, de tous les autres peuples qu'il a conquis, ils aimeroient mieux, ſans doute, être indépendans que d'être eſclaves. Ils ne ſont pas accoutumés à obéir ; & Philippe, à ce qu'on dit, eſt devenu inſolent : ce qui m'étonne d'autant moins, que des ſuccès inattendus ôtent la raiſon aux gens peu ſages. Auſſi eſt-il ſouvent plus difficile de conſerver que d'acquérir.

Profitons, ô Athéniens, des contre-tems de notre ennemi, agiſſons vivement & ſa délai, envoyons des députés par-tout où il eſt néceſſaire, animons les autres, & marchons nous-mêmes. Ah ! ſi une occaſion pareille s'offroit au monarque, & que la guerre fût ſur les confins de l'Attique, avec quelle ardeur ne viendroit-il pas nous attaquer ? Et vous ne rougiriez pas de n'oſer faire, quand vous en avez l'occaſion, ce qu'il feroit bien volontiers s'il le pouvoit !

Sachez, outre cela, que vous avez aujourd'hui à choiſir de porter la guerre dans le pays ennemi ou de la recevoir dans le vôtre. Si Olynthe réſiſte, vous combattrez ſur les terres mêmes du roi de Macédoine que vous ravagerez, tandis que vous cultiverez vos champs ſans crainte. Si Philippe ſe rend maître de la ville, qui l'empêchera de

venir ici ? les Thébains ? pour ne rien dire de plus (1), ils s'uniroient bientôt à lui pour tomber sur nous. Les Phocéens? eux qui ne peuvent se défendre sans notre secours. Quel autre peuple l'empêcheroit ? Mais, peut-être, Philippe n'en aura pas la volonté. Mais ce seroit le comble de la folie, s'il ne faisoit point, quand il en aura le pouvoir, ce dont il se vante déjà avec tant d'imprudence. Il seroit superflu de montrer fort au long combien il est différent de combattre sur nos terres ou sur les siennes. Oui, s'il vous falloit camper hors de vos murs seulement un mois, & faire vivre une armée dans votre pays, je dis même sans que nul ennemi le foulât, le dommage qu'éprouveroient vos campagnes l'emporteroit sur toutes les dépenses de la derniere guerre (2). Mais si l'en-

---

(1) Les Athéniens en vouloient beaucoup aux Thébains pour plusieurs raisons, & sur-tout parceque Lysandre, général de Lacédémone, s'étant rendu maître d'Athenes, & délibérant avec les alliés sur ce qu'on feroit de cette ville, les Thébains avoient opiné à la détruire. Aussi l'orateur, pour entrer dans les sentimens de ses concitoyens, quoiqu'il dise beaucoup, annonce qu'il pourroit dire plus. = *Les Phocéens ? eux qui* . . . Une longue suite de mauvais succès dans la guerre sacrée qui duroit encore, avoit fort affoibli les Phocéens.

(2) *De la derniere guerre.* La guerre que les Athéniens

nemi vient nous attaquer chez nous, à quel dégât ne faut-il pas s'attendre? Ajoutez l'affront & la honte, plus ſenſibles que toutes les pertes pour des hommes qui penſent.

Convaincus de ces vérités, excitons-nous tous à ſecourir Olynthe, & à porter la guerre en Macédoine : ceux qui ſont riches, afin que, ſacrifiant une légere portion des biens qu'ils poſſedent par la faveur des dieux, ils jouiſſent paiſiblement du reſte; ceux qui ſont en âge de porter les armes, afin que, s'étant aguerris dans le pays de Philippe, ils reviennent plus en état de défendre leur patrie qui n'aura pas été entamée; ceux qui vous gouvernent par la parole, afin qu'il leur ſoit plus facile de rendre compte des conſeils qu'ils vous auront donnés, car vous les jugerez ſuivant l'iſſue qu'auront vos affaires. Puiſſent-elles donc réuſſir pour que chacun y trouve ſon avantage!

---

avoient faite en Thrace, & qui leur coûta quinze cents mille écus.



SUCCÈS DES OLYNTHIENNES.

Les Athéniens, ſur les vives inſtances de Démoſthene, envoyerent au ſecours d'Olynthe le général Charès avec dix-ſept galeres, deux mille hommes d'infanterie, & trois cents de cavalerie, tous citoyens d'Athenes comme elle le deſiroit; mais Philippe s'en empara l'année ſuivante, malgré le ſecours & les efforts des Athéniens qui ne purent la défendre contre ſes ennemis domeſtiques. Deux de ſes citoyens, Euthycrate & Laſthene, qui étoient les premiers de la ville, & actuellement en charge, la trahirent. Le vainqueur détruiſit de fond en comble cette ville malheureuſe, réduiſit les habitans en ſervitude, & n'épargna pas même les traîtres qui la lui avoient livrée. La priſe d'Olynthe fit autant de peine aux Athéniens qu'elle cauſa de joie à Philippe: ils parurent fort ſenſibles à ſon malheur; ils recueillirent ceux qui avoient pu échapper, condamnerent à mort un de leurs citoyens qui avoit traité une Olynthienne en eſclave, & ne voulurent pas entendre Charès qui ſe préparoit à rendre compte du ſuccès de la guerre.



SOMMAIRE

DE LA CINQUIEME PHILIPPIQUE.

PHILIPPE, maître d'Olynthe & de toutes les villes voisines, vouloit absolument passer les Thermopyles, & terminer la guerre de Phocide; il étoit bien aise en conséquence d'écarter les Athéniens qui pourroient être un obstacle à ses projets, & de les amuser par de belles promesses. Il leur fit donc faire des propositions par quelques uns d'entre eux qui lui étoient dévoués. Athenes se divisa en deux factions; les uns vouloient la paix, & les autres s'y opposoient de toutes leurs forces. Eschine étoit d'abord un des plus contraires à Philippe, dont il devint ensuite la créature. Le roi de Macédoine ménagea si bien les esprits, & fit tant par sa politique, qu'il amena les Athéniens à desirer la paix, qui fut enfin conclue après plusieurs ambassades de part & d'autre. Les choses furent arrangées à son plus grand avantage. Il s'étoit emparé de plusieurs villes de Thrace, profitant de la lenteur affectée des députés d'Athenes envoyés vers lui pour recevoir son serment & conclure la paix. La plupart de ces députés lui étoient dévoués. Il se servit d'Eschine qui étoit de ce nombre, pour endormir les Athéniens à son retour par des promesses qu'il étoit bien éloigné de vouloir tenir. Cependant il s'empare des Thermopyles, entre dans la Phocide, se déclare le vengeur d'Apollon, jette l'épouvante parmi les Phocéens, qui, se croyant vaincus, demandent la paix, & se livrent à sa merci. Il assemble à la

hâte le conſeil des Amphictyons, & les établit, pour la forme, ſouverains juges de la peine encourue par les Phocéens ſacrileges. Sous le nom de ces juges, dévoués à ſes volontés, il ordonne entre autres choſes qu'on ruinera toutes les villes de la Phocide. Il ne s'oublie pas en cette occaſion. Il ſe fait tranſporter le droit de ſéance au conſeil amphictyonique, dont les Phocéens étoient déclarés déchus. Quelques uns des principaux peuples, entre autres les Athéniens, n'avoient point eu de part au décret qui recevoit Philippe au nombre des Amphictyons. Ce prince, en vue d'éloigner les obſtacles qu'il pouvoit rencontrer dans l'exécution de ſon deſſein, avoit aſſemblé tumultuairement les ſeuls Amphictyons qui lui étoient dévoués. Mais on pouvoit encore conteſter cette élection comme clandeſtine & comme irréguliere; il en demande donc la confirmation aux peuples, qui, en qualité de membres de ce corps, avoient droit, ou de rejetter le nouveau choix, ou de le ratifier.

Athenes reçut l'invitation circulaire. Dans l'aſſemblée du peuple qui fut convoquée pour délibérer ſur la demande de Philippe, pluſieurs vouloient qu'on n'y eût aucun égard; Démoſthene ne fut point de leur avis. Il n'approuvoit nullement la paix qu'on avoit conclue avec Philippe; mais il ne croyoit pas qu'on dût la rompre dans la conjoncture préſente. Il monte donc à la tribune, & après avoir rappellé, ſans doute pour donner plus de poids à ſon avis, pluſieurs circonſtances dans leſquelles il avoit prévu ce qui devoit arriver & en avoit averti les Athéniens, il leur conſeille de condeſcendre au décret preſque unanime des Amphictyons, de ne point s'expoſer aux ſuites dangereuſes d'un refus qui ne manqueroit pas de ſuſciter contre Athenes le nouvel Amphictyon, & ceux qui l'avoient nommé;

enfin, de céder au tems, crainte de pis, & de consentir à ce qu'ils ne pouvoient empêcher.

Il y a beaucoup d'apparence que l'avis de Démosthene fut suivi. Comme dans un de ses discours il reproche à Eschine d'avoir été le seul qui ait osé parler pour Philippe & appuyer sa demande, Libanius, persuadé qu'autrement l'orateur seroit tombé en contradiction avec lui-même, croit qu'il composa, sans la prononcer, cette harangue qu'on ne peut nier être son ouvrage. Mais, outre qu'on ne voit pas la raison qui auroit déterminé Démosthene à composer un discours qu'il n'eût point eu dessein de prononcer, il y a une grande différence entre parler en faveur de quelqu'un pour appuyer sa demande, & conseiller seulement de ne pas le refuser, de peur que ce refus n'ait des suites dangereuses.

Ce discours fut prononcé la troisieme année de la CVIII[e] Olympiade, sous l'archonte Archias.



CINQUIEME PHILIPPIQUE (1).

Ce qu'il y a d'embarraſſant & de difficile dans la délibération actuelle, ô Athéniens, c'eſt que, d'un côté, nous avons fait par notre négligence bien des pertes ſur leſquelles il ſeroit ſuperflu de raiſonner longuement, & que, de l'autre, ne pouvant nous accorder ſur les moyens de conſerver ce qui nous reſte, nous ſommes toujours diviſés ſur nos vrais intérêts. Mais ce qui augmente encore l'embarras, c'eſt que, par un défaut qui vous eſt propre, au lieu de ſonger à prévenir le mal, vous ne délibérez que quand le mal eſt fait. De là vient que, tout en applaudiſſant à l'orateur qui vous reproche vos fautes, vous laiſſez les affaires vous échapper au moment même où il ſemble qu'elles vous occupent. Malgré ces obſtacles de votre part, je me flatte (& c'eſt ce qui me fait monter à la tribune) que ſi, renonçant à tout eſprit de contention, vous voulez m'entendre avec la tranquillité d'un peuple qui délibere ſur les intérêts de la patrie, & ſur les affaires de la plus grande importance; je me flatte

(1) Autrement, harangue ſur la paix.

que mes avis & mes difcours vous mettront en état d'améliorer votre fituation, & de réparer vos pertes.

Je fais que, quand on le peut prendre fur foi, il eft un moyen facile de réuffir auprès de vous, c'eft de vous parler de foi-même, & de vous rappeller les avis qu'on a ouverts dans l'occafion. Mais ce moyen me déplaît fi fort, que je me fais une peine d'y avoir recours, quoique j'en voie la néceffité. Je m'y réfous néanmoins, perfuadé que vous jugerez mieux des confeils que je vous donne, fi je vous rappelle quelques uns de ceux que je vous donnai par le paffé.

Et d'abord, lorfque, pendant les troubles de l'Eubée, on vous confeilloit de fecourir (1) Plutarque, & de vous charger d'une guerre auffi dif-

(1) Philippe pratiquoit des intelligences dans l'Eubée; il étoit près de la foumettre. Plutarque d'Erétrie députa vers les Athéniens, & les conjura de venir délivrer cette ifle qui alloit fe rendre aux Macédoniens. Les Athéniens fe porterent avec la plus grande ardeur à fecourir Plutarque, malgré l'avis de Démofthene qui ne vouloit pas qu'on écoutât fa propofition. Son avis fut juftifié par l'événement. Plutarque trahit ceux dont il avoit imploré le fecours. Cette trahifon inattendue n'empêcha pas Phocion, chef de troupes athéniennes, d'attaquer Philippe, de remporter fur lui un avantage confidérable, & de chaffer d'Erétrie le perfide Plutarque. Mais Moloffus, fon fuc-

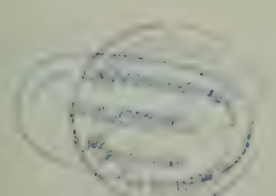
pendieuſe que peu honorable, je fus le premier & le ſeul qui montai à la tribune pour m'y oppoſer. Peu s'en fallut que je ne fuſſe mis en pieces par ces perfides qui, pour un vil intérêt, vous engagerent dans mille fautes énormes. Le déshonneur dont cette guerre vous couvrit, & les inſultes que vous eſſuyâtes, telles que jamais peuple n'en éprouva de la part de ceux qu'il vouloit ſecourir, vous firent bientôt reconnoître la bonté de mes avis, & la perverſité des citoyens qui vous avoient donné de mauvais conſeils.

Dans une autre occaſion, voyant le comédien Néoptoleme (1) obtenir de vous toute licence, grace à ſon talent, porter à la république des coups mortels, abuſer de ſon crédit pour employer toutes vos forces & toutes vos reſſources en faveur de

---

ceſſeur dans le commandement de l'armée, fut vaincu par Philippe, & fait priſonnier avec ſes ſoldats.

(1) Néoptoleme étoit en même tems bon poète tragique & bon acteur. Démoſthene le traite de ſimple comédien. Quoique les comédiens ne fuſſent point déshonorés chez les Grecs, & qu'ils n'y fuſſent pas exclus des premiers emplois, cependant, comme on ſent toujours en ſoi-même quelque répugnance à ſe donner en ſpectacle, & à faire métier d'amuſer les autres; par un ſentiment naturel on n'eſtimoit pas beaucoup les comédiens de profeſſion, même dans la Grece, où leur état n'étoit point diffamant. Les comédiens & les poètes avoient beaucoup



Philippe, je parus encore & je dénonçaï le traître ſans nul eſprit de haine & de malignité, comme l'événement le fit voir. Je ne m'en prendrai pas aux défenſeurs de Néoptoleme, puiſque perſonne n'oſa le défendre, mais à vous-mêmes, Athéniens. Quand vous euſſiez aſſiſté à de vains ſpectacles, & que vous n'euſſiez pas eu à délibérer ſur des affaires publiques & ſur le ſalut de l'état, vous n'auriez pu nous écouter, lui avec plus d'intérêt, moi avec plus de répugnance. Aucun de vous néanmoins n'ignore maintenant que cet homme qui fit alors un voyage chez nos ennemis, ſous prétexte d'aller recueillir en Macédoine l'argent qui lui étoit dû pour revenir ici s'acquitter des charges (1); que

---

de crédit auprès des Athéniens. Grands amateurs de ſpectacles, ils pardonnoient ſans peine à quiconque ſavoit les divertir. Le Néoptoleme dont il eſt ici queſtion avoit été nommé l'année précédente l'un des dix ambaſſadeurs de la république peur conclure la paix. Après avoir fait pluſieurs voyages en Macédoine pour y exercer ſes talens, il s'y établit enfin pour toujours.

(1) *S'acquitter des charges.* Il eſt ici queſtion des charges onéreuſes, ſur-tout de l'armement d'une ou de pluſieurs galeres à ſes dépens, & de l'intendance des jeux. Il falloit être riche pour fournir aux dépenſes de ces deux objets. Mais auſſi les citoyens qui portoient ces charges étoient plus diſtingués que les autres dans l'état. Les dignités & les premiers emplois étoient pour eux.

cet homme qui se plaignoit sans cesse, qui trouvoit affreux qu'on fît un crime à quelqu'un d'aller recevoir ses dettes, que ce même homme, dis-je, réalisa les fonds qu'il possédoit chez nous, & alla s'établir auprès de Philippe avec toute sa fortune.

Ces deux premiers faits, justifiés par l'événement, sont une preuve de la droiture & de la sincérité des discours que je vous tins alors.

Je vais vous rappeller une troisieme circonstance, après quoi j'entre en matiere. Au retour de l'ambassade (1) où mes collegues & moi nous avions reçu les sermens pour la paix, on vous promettoit de la part de Philippe, qu'il rétabliroit Thespies & Platée, qu'il conserveroit les Phocéens quand il les auroit soumis, ruineroit la ville des Thébains,

---

(1) Il y eut deux ambassades pour la paix, dont furent Eschine & Démosthene. L'une, pour savoir quelles étoient les intentions de Philippe, s'il étoit vraiment déterminé à la paix; l'autre, pour conclure la paix & la cimenter par la religion des sermens. C'est au retour de cette seconde ambassade qu'Eschine amusa le peuple des fausses promesses de Philippe, dont Démosthene fait ici le détail. = *Rétabliroit Thespies & Platée.* Thespies & Platée, villes de Béotie, protégées par les Athéniens, & que les Thébains, ennemis mortels d'Athenes, avoient entièrement ruinées. = *Qu'il conserveroit les Phocéens.* Philippe subjugua les Phocéens l'année même de cette harangue, & les traita avec la plus grande rigueur. Il ordonna qu'on rui-

vous feroit rendre Orope, & vous donneroit l'Eubée en dédommagement d'Amphipolis ; on vous flattoit d'espérances frivoles & chimériques qui vous firent abandonner les Phocéens contre tout honneur & toute justice, contre vos propres intérêts (1) : pour moi, sans rien dissimuler, sans vous rien cacher de ce que je prévoyois, je vous annonçai nettement que j'ignorois toutes ces promesses du monarque, que je ne les croyois pas même, qu'enfin on vous amusoit de vaines paroles.

Si sur tous ces points j'ai mieux vu que les autres,

---

neroit les villes de la Phocide, qu'on les réduiroit toutes en bourgs de soixante feux au plus, que ces bourgs seroient placés à une certaine distance l'un de l'autre, & que les habitans paieroient un tribut annuel. = *Vous feroit rendre Orope.* Orope, ville sur les confins de la Béotie & de l'Attique. Elle avoit appartenu aux Athéniens : ceux-ci la voyoient avec peine entre les mains des Thébains, qui s'en étoient emparés. Philippe promettoit de la leur faire rendre. = *Vous donneroit l'Eubée en dédommagement d'Amphipolis.* Amphipolis paroissoit aux Athéniens d'une telle importance, qu'ils n'avoient point voulu jusqu'alors renoncer au droit & à l'assurance de la recouvrer quelque jour. La cession d'Amphipolis étoit un des articles du nouveau traité. Pour adoucir cette perte à laquelle le peuple étoit sensible, on publia que Philippe lui cédoit l'isle d'Eubée en dédommagement.

(1) Les Phocéens étoient alliés d'Athenes : d'ailleurs

je n'en tirerai pas vanité, & ne l'attribuerai pas à une rare prudence. Deux causes ont pu me rendre plus éclairé & plus prévoyant. La premiere, c'eſt la faveur de la fortune (1), dont le pouvoir eſt ſupérieur à toute la ſageſſe humaine, à tous les efforts du génie. La ſeconde, c'eſt cette incorruptibilité avec laquelle je juge & je parle de tout. Non, on ne pourroit montrer qu'un ſeul préſent ait jamais influé ſur mes diſcours & ſur mes démarches dans l'adminiſtration. Ce qu'il y a dans les affaires d'avantageux pour l'état, s'offre donc auſſi-tôt à moi. Mais ſi l'orateur qui peſe les intérêts publics a reçu quelque argent, cet argent agit ſur ſon eſprit comme un poids dans la balance, il le précipite & l'entraîne, de ſorte qu'il ne peut plus juger ſainement des choſes.

Au reſte, voici mon avis dans la conjoncture préſente. Soit qu'on veuille procurer à la république des fonds, des alliés, ou d'autres reſſources, le premier ſoin qu'on doit avoir, c'eſt de ne pas

---

Philippe, maître de la Phocide, le devenoit des Thermopyles, ce qui lui donnoit les clefs de la Grece. Les Athéniens devoient donc, par honneur & par intérêt, s'oppoſer à la ruine des Phocéens.

(1) Les anciens donnoient beaucoup à la Fortune; ils croyoient qu'elle influoit ſur tout ce qu'ils faiſoient, diſoient & penſoient.

rompre la paix actuelle. Non que je la croie fort avantageuse & digne de vous ; mais quelle qu'elle soit, s'il ne falloit point la faire, il ne faut point la rompre aujourd'hui qu'elle est faite. Car nous avons laissé échapper bien des objets qui, étant alors entre nos mains, nous donnoient, pour la guerre, plus de sûretés & de facilités que nous n'en aurions à présent.

Nous devons prendre garde, en second lieu, de jetter les peuples qui composoient l'assemblée, & qui se parent du titre d'Amphictyons (1), dans la nécessité de nous attaquer tous de concert ; il ne faut pas au moins leur en fournir le prétexte. Si nous étions de nouveau en différend avec Philippe pour recouvrer Amphipolis, ou pour quelque autre raison particuliere dans laquelle n'entreroient ni les Thessaliens, ni les Argiens, ni les Thébains, je crois qu'aucun d'eux n'épouseroit la querelle

(1) Nous avons dit dans le sommaire que Philippe, après avoir soumis les Phocéens, avoit assemblé à la hâte les seuls Amphictyons qui lui étoient dévoués, & qu'il leur avoit fait décider entre autres choses qu'il jouiroit du droit de séance au conseil amphictyonique, dont les Phocéens étoient déclarés déchus. Démosthene conseille aux Athéniens de ne pas irriter des peuples qui auroient fait valoir leur titre d'Amphictyons pour se liguer contre Athenes, sous prétexte de soutenir leurs décrets.

du monarque, moins encore que tout autre (qu'on me permette le dire) les Thébains eux-mêmes (1). Ce n'eſt pas qu'ils ſoient bien intentionnés pour Athenes, ou peu jaloux de plaire à Philippe ; mais ils ſavent, quelque ſtupides qu'on les ſuppoſe, que s'ils ont la guerre avec les Athéniens, ils en ſupporteront tous les maux, tandis qu'un tiers (2) épiera & ſaiſira le moment d'en recueillir le fruit. Ils ne s'expoſeront donc pas, eux & les autres, à prendre les armes contre nous, à moins qu'ils n'aient tous des raiſons pour partager la querelle. Si nous nous retrouvions aux priſes avec les Thébains pour la ville d'Orope, ou pour quelque

---

(1) Les Thébains étoient auſſi oppoſés aux Athéniens que dévoués à Philippe ; on pouvoit donc être révolté de la propoſition avancée par Démoſthene. = *Quelque ſtupides qu'on les ſuppoſe.* Les habitans de la Béotie, dont Thebes étoit la ville principale, paſſoient dans la Grece pour des hommes épais & ſtupides. Pindare & Plutarque, tous deux de Béotie, ſans être vrais Béotiens, convenoient eux-mêmes de la ſtupidité de leurs compatriotes.

(2) Ce tiers étoit Lacédémone, qui, abattue par les batailles de Leuctres & de Mantinée que les Thébains avoient gagnées contre elle, n'attendoit qu'une occaſion favorable pour ſe relever. Elle auroit ſans doute profité d'une guerre entre Athenes & Thebes pour remettre ſous le joug les peuples du Péloponèſe que les Thébains en avoient affranchis.

autre objet ſemblable, nous n'aurions pareillement rien à craindre des autres Grecs. Ils nous ſecourroient même nous ou les Thébains, ſi on nous attaquoit injuſtement, mais non pas ſi nous voulions attaquer. On verra, pour peu qu'on y réfléchiſſe, que c'eſt là l'eſprit des confédérations, & qu'elles ſont néceſſairement telles par leur nature. Nul peuple ne porte la bienveillance pour nous & pour les Thébains juſqu'à vouloir qu'une des deux puiſſances, non contente de ſe maintenir, opprime ſa rivale. Tous veulent pour eux-mêmes que nous ne ſoyons opprimés ni les uns ni les autres; mais aucun ne voudroit que nous fuſſions les maîtres, & que nous dominaſſions dans la Grece.

Qu'y a-t-il donc à craindre, & que doit-on éviter, ſelon moi? de fournir aux peuples des ſujets de plainte, & un prétexte commun pour marcher contre nous. Car ſi les Argiens, les Meſſéniens, le Mégalopolitains (1), & tous les habitans du

(1) Argiens, Meſſéniens, Mégalopolitains, tous peuples du Péloponèſe que les Thébains avoient affranchis de la domination des Lacédémoniens, ſous laquelle ceux-ci vouloient les faire rentrer, en profitant de l'embarras que cauſoit aux Thébains la guerre de Phocide. Ils avoient propoſé à la ville d'Athenes une alliance dont elle ne paroiſſoit pas éloignée. Les Athéniens inclinoient fort à favoriſer, ils favoriſoient même ſecrètement, ſans oſer

Péloponèſe qui ſont du même parti, ſont mal diſpoſés pour notre république, parceque nous avons recherché l'alliance de Lacédémone, & que nous paroiſſons nous prêter à ſes entrepriſes; ſi les Thébains qui, comme on dit, nous haïſſent naturellement, nous haïſſent encore davantage parceque nous recueillons ceux qu'ils ont bannis (1), & qu'en toute maniere nous manifeſtons à leur égard nos diſpoſitions peu favorables; ſi les Theſſaliens en veulent à notre ville parcequ'elle reçoit les fugitifs de la Phocide, & Philippe parcequ'elle lui diſpute le titre d'Amphictyon: je crains que toutes ces puiſſances, animées par un reſſentiment particulier, ne ſe liguent contre Athenes, ſous prétexte de défendre les decrets amphictyoniques, & qu'ainſi chaque peuple ne ſe porte légèrement à nous faire la

---

le faire ouvertement, Lacédémone extrêmement affoiblie par les victoires d'Epaminondas, pour humilier Thebes enorgueillie par ces mêmes victoires.

(1) Pluſieurs villes de la Béotie, dans le cours de la guerre ſacrée, avoient ſoutenu les Phocéens contre les Thébains. Ceux-ci, devenus maîtres de ces villes à la fin de la guerre, en maltraitoient les habitans, dont la plupart ſe réfugierent chez les Athéniens leurs alliés. = *Si les Theſſaliens en veulent à notre ville....* Les Theſſaliens avoient eu beaucoup de part à la guerre de Phocide. Ils devoient donc trouver mauvais qu'Athenes tînt un aſyle ouvert aux Phocéens leurs ennemis.

guerre contre ſon propre intérêt ; ce qui eſt arrivé dans les troubles de la Phocide (1). Vous n'ignorez pas, je crois, que les Thébains, les Theſſaliens & Philippe, ſans avoir chacun le même but principal, ont tous concouru à la même fin. Les Thébains, par exemple, n'ont pu empêcher que Philippe, pénétrant juſqu'aux Thermopyles, ne s'emparât de ce paſſage, & que, venu le dernier, il ne ravît la gloire de leurs travaux : ils ont acquis des poſſeſſions (2) & perdu l'honneur. Comme ils ne pouvoient obtenir ce qu'ils deſiroient qu'autant que ce prince ſeroit maître des Thermopyles, quoique mécontens qu'il s'en emparât, ils l'ont ſouffert parcequ'ils vouloient acquérir Orchomene & Coronée, & qu'ils ne le pouvoient par eux-mêmes.

---

(1) La guerre de Phocide partageoit la Grece & duroit depuis dix ans. Les deux partis étoient épuiſés d'hommes & d'argent. Philippe, auquel les Thébains eurent recours, n'eut qu'à paroître pour terminer cette guerre longue & ſanglante, dont le ſuccès lui fut auſſi honorable qu'avantageux. Il lui valut le paſſage important des Thermopyles, le titre d'Amphictyon, & le droit de préſider aux jeux pytiques.

(2) Les Phocéens s'étoient emparés, dans la Béotie, de pluſieurs villes que Philippe abandonna aux Thébains après qu'il eut ſubjugué la Phocide. Orchomene & Coronée, dont il eſt parlé quelques lignes plus bas, étoient de ce nombre.

Il en eſt qui prétendent que le roi de Macédoine a livré ces deux villes aux Thébains de force & non de gré. Pour moi je ne le puis croire, & je ſais qu'en tout cela il n'avoit rien plus à cœur que de s'emparer des Thermopyles, de préſider aux jeux pythiques (1), & de paſſer dans la Grece pour avoir terminé la guerre de Phocide, & réglé le ſort des Phocéens; c'eſt là ce qu'il ambitionnoit ſurtout. Quant aux Theſſaliens, ils ne vouloient l'agrandiſſement ni des Thébains ni de Philippe, qu'ils jugeoient nuiſible à leurs affaires; mais ils deſiroient de recouvrer le droit de ſéance & de ſuffrage à l'aſſemblée des Amphictyons (2), & pour

(1) Les jeux pythiques étoient des jeux qu'on célébroit tous les cinq ans en l'honneur d'Apollon Pythien, ainſi nommé parcequ'il avoit tué le ſerpent Python. Les Amphictyons avoient dans ces jeux le titre de juges & d'arbitres. Philippe, comme nouvel Amphictyon, ſe fit adjuger le droit d'y préſider, droit dont les Corinthiens, qui l'avoient eu juſqu'alors, étoient dépoſſédés.

(2) En grec, *ils deſiroient d'être poſſeſſeurs de ces deux choſes, de l'aſſemblée des Thermopyles & des prérogatives de Delphes.* Les Amphictyons s'aſſembloient deux fois l'année, le printems à Delphes, & l'automne aux Thermopyles. Les Theſſaliens, on ne ſait pour quelle raiſon, avoient perdu le droit de ſéance à l'aſſemblée des Amphictyons; ils obtinrent ou ils recouvrerent ce droit par le crédit de Philippe, leur protecteur.

parvenir à ce but ils ont ſecondé ce monarque dans ſes projets. Ainſi des intérêts particuliers les entraînant chacun, les ont fait tous agir contre leur gré. D'après ces réflexions, il eſt conſtant que nous ne pouvons trop nous obſerver.

Mais devons-nous, par une lâche politique, ſouffrir qu'on nous faſſe la loi? eſt-ce là, me dira-t-on, votre conſeil? Non, certes, Athéniens. Mais je penſe avoir aſſez prouvé que je ne dis rien de déraiſonnable, & qu'en ſuivant mon avis, vous ne ferez rien d'indigne de vous, vous éviterez la guerre, & donnerez à tous les peuples une grande opinion de votre ſageſſe.

Quant à ceux qui, peu inquiets des ſuites d'une guerre nouvelle, ne craignent point d'avancer que nous devons en braver les haſards, qu'ils écoutent ce raiſonnement. Nous laiſſons Orope aux Thébains: ſi on nous demandoit quel eſt notre vrai motif, c'eſt, dirions-nous, pour nous épargner les embarras de la guerre. Nous venons de céder par le traité de paix Amphipolis au roi de Macédoine; nous ſouffrons que les Cardiens (1) ſe ſéparent des

(1) Cerſoblepte, hors d'état de ſe maintenir contre Philippe dans la Querſonèſe de Thrace, l'abandonna aux Athéniens, qui, pour mieux s'en aſſurer la poſſeſſion, y fonderent des colonies. Cardie, ville conſidérable du pays, quoique compriſe dans le traité, refuſa de s'y ſoumettre,

autres peuples de la Querſonèſe ; que le roi de Carie occupe les iſles de Chio, de Cos & de Rhodes ; que les Byzantins enlevent ſur mer nos bâtimens ; & pourquoi cela ? ſans doute parceque nous penſons qu'il nous eſt plus avantageux de jouir de la paix & du repos, que de nous ſuſciter des ennemis & d'émouvoir des querelles pour de ſemblables ſujets. Ne ſeroit-ce donc pas le comble de la déraiſon que, pour un titre vain & chimé-

---

& ſe jetta entre les bras de Philippe. Les Athéniens qui redoutoient ce prince, ſouffrirent, quoiqu'avec peine, que cette ville s'exceptât de la loi commune au reſte de la Querſonèſe. = *Que le roi de Carie.....* Chio, Cos & Rhodes, dépendantes des Athéniens, ſe ſouleverent contre eux, & firent pendant trois ans la guerre appellée *la guerre des Alliés*. Athenes employa pour les réduire ſes meilleurs capitaines, mais ce fut en vain ; il fallut conſentir que les peuples alliés demeuraſſent tous libres & indépendans. Ils ne firent que changer de maître. Mauſole, roi de Carie, qui les avoit aidés à ſecouer le joug d'Athenes, leur impoſa le ſien. Hidriée ſon frere ſuccéda à ſon royaume & à tous ſes droits. Il régnoit en Carie lorſque Démoſthene prononça ſon diſcours ſur la paix. = *Que les Byzantins enlevent nos vaiſſeaux.* Les Byzantins s'étoient ligués avec les inſulaires de Chio, de Cos & de Rhodes dans la guerre des alliés Ils étoient grands pirates : les Athéniens avoient déjà ſouffert & ſouffroient encore de leur goût pour la piraterie..

rique (1), on vous vît braver en même tems toutes ces puiſſances, vous qui, dans la crainte de les offenſer chacune ſéparément, ſacrifiez des intérêts chers & eſſentiels ?

---

(1) *Pour un titre vain & chimérique.* En grec, *pour une ombre dans Delphes. Pour une ombre*, c'eſt le nom que Démoſthene donne par mépris au titre d'Amphictyon, qu'il regardoit comme n'étant plus qu'une ombre, un titre vain & chimérique. Il ajoute *dans Delphes*, parceque les Amphictyons s'aſſembloient à Delphes une fois l'année.



SOMMAIRE

SOMMAIRE

DE LA SIXIEME PHILIPPIQUE.

PHILIPPE, vainqueur de la Phocide, maître des Thermopyles, & honoré du titre d'Amphictyon, avoit tourné ſes armes du côté de l'Illyrie & de la Thrace. Il y avoit déjà fait pluſieurs conquêtes lorſque le Péloponèſe attira ſon attention. Argos & Meſſene, villes célebres de cette contrée, étoient ſur le point d'être opprimées par Lacédémone. Elles eurent recours à Philippe. Ce prince avoit conclu la paix avec les Athéniens, qui, ſur la foi de leurs orateurs gagnés par ſes préſens, avoient cru qu'il alloit abandonner les Thébains. Mais loin de ſe détacher de ceux-ci, il partagea avec eux les fruits de la victoire quand il eut ſubjugué la Phocide. Les Thébains ſaiſirent avec joie cette occaſion favorable de lui ouvrir une porte pour entrer dans le Péloponèſe, où leur haine invétérée contre Sparte ne ceſſoit de fomenter les diviſions, & d'entretenir la guerre. Ils ſollicitoient donc Philippe de s'unir avec eux, & avec les Meſſéniens & les Argiens, pour humilier enſemble Lacédémone.

Le monarque écouta volontiers la propoſition d'une alliance qui s'accordoit avec ſes vues. Il fit ordonner par les Amphictyons que Lacédémone laiſſeroit jouir Argos & Meſſene d'une indépendance entiere; & pour appuyer le décret des états généraux de la Grece, il envoya un corps de troupes dans le Péloponèſe. Lacédémone alarmée réclama le ſecours des Athéniens, & preſſa fortement, par ſes députés, la concluſion d'une ligue néceſſaire à

la sûreté commune. Toutes les puiſſances intéreſſées à traverſer cette ligue, firent leurs diligences pour en venir à bout. Philippe repréſenta aux Athéniens par ſes ambaſſadeurs, qu'ils auroient tort de ſe déclarer contre lui ; que s'il n'avoit pas rompu avec Thebes, il n'avoit rien fait en cela contre les traités, qui faiſoient foi qu'il n'avoit rien promis à cet égard. Les députés de Thebes, d'Argos & de Meſſene, preſſoient auſſi les Athéniens très vivement, & leur reprochoient de n'avoir déjà que trop favoriſé les Lacédémoniens, ennemis de Thebes & tyrans du Péloponèſe.

Démoſthene, inſenſible à tout le reſte, & uniquement attentif aux vrais intérêts de ſa patrie, monte à la tribune, & parle en faveur de Lacédémone, prouvant avec force que c'eſt à la république d'Athenes que Philippe en veut, & qu'il en doit vouloir. C'étoit là en effet le but principal de ſon diſcours. Après avoir reproché aux Athéniens leur molleſſe, il les excite à réprimer l'ambition de Philippe, dont ils ont tout à craindre. Il expoſe quelles étoient les véritables vues de ce prince en favoriſant Argos & Meſſene, en préférant l'amitié des Thébains à celle des Athéniens. Il détruit, par des preuves ſans replique, les raiſons de ceux qui s'obſtinoient à ſoutenir que le roi de Macédoine n'étoit pas bien diſpoſé pour la république de Thebes, en même tems qu'il établit d'une maniere invincible, par le caractere des Athéniens & par celui du monarque, qu'il eſt & doit être mal intentionné pour eux. Afin de développer la politique ambitieuſe du roi de Macédoine, & de montrer combien les monarques doivent être ſuſpects aux républiques, il rapporte un morceau frappant d'un diſcours qu'il avoit tenu aux Meſſéniens, & par lequel il avoit voulu leur inſpirer de la défiance contre Philippe. Il finit

par exhorter le peuple à punir les traîtres qui, au retour de l'ambaſſade pour les ſermens, l'avoient amuſé de belles promeſſes, & contre leſquels il croit néceſſaire, pour pluſieurs raiſons, d'informer juridiquement.

Cette Philippique eſt une des plus belles. Philippe diſoit après l'avoir lue : j'aurois donné ma voix à Démoſthene pour me faire déclarer la guerre, & je l'aurois nommé général.

Elle fut prononcée la premiere année de la CIX Olympiade, ſous l'archonte Lyciſcus.



SIXIEME PHILIPPIQUE (1).

JE vois, Athéniens, que lorſqu'un orateur vous parle de tous les attentats que Philippe ne ceſſe de commettre contre la foi des traités, il ne manque pas d'être applaudi, que ſes diſcours vous paroiſſent juſtes & raiſonnables; mais qu'au fond ils n'operent rien d'utile, & ne produiſent aucun des fruits qu'on devoit en attendre. Et même, par un abus auſſi étrange que nuiſible, plus on prouve fortement que le roi de Macédoine viole la paix faite avec vous, & qu'il a de mauvais deſſeins contre tous les Grecs, plus il eſt difficile de vous donner de bons conſeils. Voici, ſelon moi, la cauſe de ce déſordre. Ce feroit, ſans doute, par des actions, & non par des paroles, qu'il faudroit attaquer les projets d'un ambitieux, cependant vos orateurs, dans la crainte de vous déplaire, ſe contentent de vous repréſenter tout ce qu'il y a d'injurieux & de violent dans la conduite du roi de Macédoine, ſans oſer vous dire quels feroient les

(1) C'eſt la ſeconde des quatre harangues nommées vulgairement Philippiques.

moyens de le réprimer : vous, tranquillement assis pour nous entendre, vous avez, il est vrai, plus d'ardeur & de vivacité que Philippe, ou pour trouver vous-mêmes de bonnes raisons, ou pour saisir les nôtres; mais aussi quelle indolence s'il s'agit de repousser vivement ses attaques! De là, par une conséquence nécessaire & fort naturelle, appliqués chacun & livrés à votre objet, vous réussissez vous & ce prince, vous, quand il faut parler, lui, quand il faut agir. Si donc aujourd'hui encore il suffit de discuter vos droits, la chose est fort aisée & ne demande aucune peine : mais s'il faut chercher des remedes au mal présent, empêcher qu'insensiblement il n'empire, & que le prince n'acquiere de telles forces qu'il ne soit plus possible de le combattre; changeant alors le systême de nos délibérations, nous devons tous également, orateurs & auditeurs, préférer des conseils utiles & salutaires à des déclamations agréables & faciles.

Et d'abord, Athéniens, si en considérant les progrès de Philippe, & combien sa domination s'est accrue, quelqu'un de vous se figure que nous ne devons pas nous en alarmer, & qu'il n'y a rien dans tout cela qui nous menace; pour moi, cette indifférence m'étonne, & bien convaincu que Philippe est notre ennemi, je vous conjure tous d'écouter sur quoi je fonde mes craintes; afin que

vous jugiez, si prudemment, vous devez vous en rapporter à mes défiances, ou à la sécurité de ces hommes qui se tranquillisent sur la foi du monarque.

Après la conclusion de la paix, devenu maître du passage des Thermopyles & de toutes les villes de la Phocide, qu'a fait le prince? en faveur de qui a-t-il usé de son pouvoir? Sans doute en faveur de Thebes, & non d'Athenes. Pourquoi? c'est qu'agissant non par amour de la paix & du repos, ni par des motifs d'équité, mais au gré d'une ambition injuste & sans bornes, il savoit parfaitement que, du caractere dont nous étions, il ne pourroit nous déterminer, quoi qu'il fît pour nous ou qu'il nous promît, à lui sacrifier en vue de notre utilité propre aucune des villes de la Grece; mais que s'il attentoit à leur liberté, alors le zele de la justice, la crainte de l'ignominie, & un soin généreux du salut public, nous porteroient à attaquer l'oppresseur comme s'il n'existoit point de paix entre nous & lui. Il pensoit des Thébains, & il n'a pas été trompé dans son attente, qu'ils ne s'opposeroient pas à ses entreprises, en considération de ce qu'il faisoit pour eux, & que, loin de le traverser, ils le seconderoient de tout leur pouvoir s'il l'exigeoit. C'est par le même principe qu'il protege encore à présent les peuples de Messene &

d'Argos. Et en cela, Athéniens, il fait votre éloge, puiſqu'il juge par-là que, ſeuls de tous les peuples, vous ne pourriez trahir la cauſe commune des Grecs, ni abandonner la gloire de les défendre pour quelque faveur & quelque avantage que ce pût être.

Les événemens de nos jours, comme ceux qu'il trouve dans nos hiſtoires, ont dû lui donner de vous cette idée, & une toute contraire des Argiens & des Thébains. Il a lu, je n'en doute pas, & il a entendu dire que vos ancêtres (1), qui pouvoient commander au reſte des Grecs, en obéiſ-

(1) Après la bataille de Salamine, Xerxès, croyant devoir ſe retirer dans ſes états, laiſſa Mardonius dans la Grece avec trois cents mille hommes de ſes meilleures troupes. Ce général entreprit de ſoumettre les Athéniens. Il employa d'abord la voie de la négociation. Il chargea Alexandre, alors roi de Macédoine, un des ancêtres de Philippe, ami & allié des Athéniens, de les engager à ſe ſoumettre au roi de Perſe, à condition qu'ils jouiroient d'une entiere liberté, qu'ils rentreroient dans la poſſeſſion de leur pays, qu'ils l'augmenteroient de telle province qu'ils jugeroient à propos, qu'enfin ils ſeroient libres chez eux & maîtres dans la Grece. Les Athéniens rejetterent avec un noble orgueil les offres que vint leur faire Alexandre de la part de l'ennemi, prirent la réſolution d'abandonner leur ville pour la ſeconde fois; réſolution généreuſe qui fut couronnée par deux victoires ſigna-

ſant au roi de Perſe, furent indignés de la propoſition qu'Alexandre, roi de Macédoine, vint leur en faire au nom des Barbares; qu'incapables de ſe rendre, ils déſerterent leur ville, s'expoſerent aux derniers malheurs, & ſe ſignalerent enſuite par ces prodiges de courage que tout le monde aime à décrire, mais dont perſonne encore n'a pu parler dignement : auſſi je les paſſerai ſous ſilence comme étant au-deſſus de toute expreſſion. Quant aux ancêtres des Argiens & des Thébains (1), il ſait que les uns ne ſe ſont pas oppoſés aux Barbares, que les autres ont même joint leurs armes aux leurs. Il a donc ſenti que ces deux peuples, uniquement occupés de leur utilité particuliere, ne ſongeroient pas aux intérêts communs des Grecs; il a penſé

---

lées qu'ils remporterent en un ſeul jour, l'une ſur terre, à Platée, où Mardonius fut tué, & toutes ſes troupes taillées en pieces; l'autre ſur mer, à Mycale, dans laquelle Cimon, amiral de la flotte athénienne, prit aux Perſes deux cents vaiſſeaux. Il n'eſt pas beſoin de faire ſentir combien il y a d'adreſſe à citer un exemple dans lequel paroît un ancien roi de Macédoine qui joue un rôle ſi bas vis-à-vis des Athéniens d'alors qui en jouoient de ſi beaux.

(1) L'hiſtoire nous apprend que lorſque Xerxès envoya ſommer les peuples de la Grece de reconnoître ſa domination, les Thébains ne tarderent pas à ſubir le joug, &

qu'en vous choisissant pour amis, il ne pourroit vous déterminer à rien faire d'injuste, au lieu qu'en s'attachant les autres il les engageroit à le seconder dans ses injustices. Tel est donc le motif de la préférence qu'il leur a donnée & qu'il leur donne encore sur vous : car ce n'est pas qu'il leur voie une marine supérieure à la vôtre (1); ou que l'empire qu'il s'est acquis dans le continent, lui fasse dédaigner celui de la mer & des villes maritimes; ou qu'enfin il ait oublié les protestations & les promesses qui lui ont obtenu de vous la paix.

Mais on me dira : Persuadé de tout ce que vous dites, le monarque a voulu s'attacher les Thébains, non par des vues ambitieuses, ni pour aucun des

---

que dès que la fortune parut incliner pour le roi de Perse, ils se jetterent avec ardeur dans son parti, & servirent sous ses étendards. Elle rapporte que les Argiens s'obstinerent à garder la neutralité, & à ne point concourir à la défense commune, sous prétexte qu'on refusoit de partager le commandement entre eux & les Lacédémoniens.

(1) La marine des Athéniens étoit du double plus forte que celle de tous les autres Grecs ensemble, & chaque vaisseau pouvoit se battre contre deux vaisseaux ennemis. Des trois cents vaisseaux qui composoient la flotte grecque à Salamine, il y en avoit deux cents athéniens. Il sortit trois cents voiles du port d'Athenes pour l'expédition de Sicile.

motifs que vous lui prêtez, mais parcequ'il les jugeoit mieux fondés que nous (1).

De toutes les raifons, c'eft la feule qu'il ne peut alléguer préfentement. Un prince, en effet, qui ordonne aux Lacédémoniens de laiffer libre Meffene, prétendroit-il n'avoir agi que par des vues de juftice en livrant aux Thébains Orchomene & Coronée ?

Mais il a été forcé (c'eft là ce qui refte à dire en fa faveur), & il a cédé malgré lui ces deux villes, invefti & preffé par la cavalerie theffalienne & l'infanterie thébaine (2). Fort bien. On dit en conféquence que les Thébains lui deviennent fufpects,

---

(1) L'union de Philippe avec les Thébains avoit un beau côté, la vengeance d'Apollon & le châtiment des profanateurs de fon temple. = *Un prince, en effet, qui ordonne. . . .* Thebes prétendoit commander dans la Béotie, comme Sparte dans le Péloponèfe. Après la défaite des Phocéens, Philippe avoit livré aux Thébains Orchomene & Coronée, villes de Béotie, fur lefquelles les Thébains n'avoient pas plus de droit que les Lacédémoniens fur Meffene.

(2) La Theffalie étoit abondante en bons chevaux, & les Theffaliens étoient d'excellens cavaliers. Les Thébains excelloient en infanterie; la cohorte facrée en faifoit l'élite. Philippe avoit dans fon armée de la cavalerie theffalienne & de l'infanterie thébaine, & quelques uns préten-

& nos nouvelliſtes vont débitant par-tout qu'il projette de fortifier Elatée. Oui, &, à ce qu'il me ſemble, il le projettera long-tems. Mais il ne forme pas ſimplement le projet de tomber ſur Lacédémone avec les peuples de Meſſene & d'Argos, il envoie déjà des troupes, il fournit de l'argent, & on l'attend lui-même à la tête d'une puiſſante armée. Il veut donc perdre les Lacédémoniens, ennemis des Thébains, en même tems qu'il ſonge à rétablir la Phocide qu'il a détruite en faveur de ces mêmes Thébains ! qui pourroit le croire ? Pour moi je penſe que s'il eût d'abord favoriſé les Thébains malgré lui, ou que s'il ſe défioit à préſent d'eux, il n'attaqueroit pas leurs ennemis avec tant d'ardeur & de conſtance. Il eſt donc clair par la conduite qu'il tient à préſent, qu'il n'agiſſoit pas d'abord ſans un plan formé.

De tout ce que je viens de dire, on peut aiſé-

---

doient que ce prince, inveſti, pour ainſi dire, par ces troupes étrangeres qui ſervoient ſous lui, avoit fait bien des choſes contre ſon gré. = *Qu'il projette de fortifier Elatée.* Elatée, la plus grande ville de toute la Phocide, ſur le fleuve Céphiſe, & la mieux ſituée pour tenir en reſpect les Thébains. Auſſi dès que Philippe s'apperçut que les Thébains ſe refroidiſſoient pour lui, il commença par s'emparer d'Elatée. On avoit démantelé cette place, comme toutes les autres de la Phocide.

ment conclure que c'eſt contre Athenes que le monarque dreſſe toutes ſes batteries, & que c'eſt maintenant pour lui une ſorte de néceſſité d'agir contre vous. Car raiſonnons; il voudroit dominer; or comme il vous croit ſeuls capables de lui diſputer l'empire, c'eſt vous ſeuls qu'il attaque depuis long-tems. Et il ne peut ſe diſſimuler ſes torts à votre égard, puiſque les places qu'il vous a priſes, Amphipolis & Potidée, lui ſervent à couvrir ſes frontieres, & que ſans elles il ne ſe croiroit pas en ſûreté dans ſon royaume. Il ſait donc également & qu'il cherche à vous perdre, & que vous pénétrez ſon deſſein. Ne vous jugeant pas dépourvus d'intelligence, convaincu que vous n'avez que trop ſujet de le haïr, il eſt animé contre vous, il s'attend à quelque entrepriſe de votre part, ſi vous en trouvez l'occaſion, & s'il ne ſe hâte de vous prévenir. En conſéquence il ne s'endort pas, il épie le moment de vous ſurprendre; une partie des Thébains, & ceux des Péloponéſiens qui penſent comme eux, il les flatte & les ménage, perſuadé qu'ils ſont trop avides pour ne point ſaiſir les avantages préſens, & trop ſtupides pour porter leurs yeux dans l'avenir.

Il ne faudroit néanmoins qu'un peu de réflexion pour ſe convaincre de la politique ambitieuſe du roi de Macédoine. J'en donnai un jour aux peuples

de Meſſene & d'Argos, des preuves ſenſibles qu'il n'eſt peut-être pas inutile de vous rappeller aujourd'hui.

Meſſéniens (1), leur diſois-je, penſez-vous que les Olynthiens euſſent ſouffert patiemment qu'on leur parlât mal de Philippe, lorſqu'il leur abandonnoit Anthémonte, ville ſur laquelle les premiers rois de Macédoine prétendirent toujours avoir des droits; lorſqu'épouſant leur haine contre les Athéniens, il leur donnoit Potidée avec toutes les terres qui en dépendent après en avoir chaſſé notre colonie? devoient-ils s'attendre alors à ce qu'ils éprouvent, ou auroient-ils cru quiconque leur eût prédit leur déſaſtre? Vous ne le penſez pas. Cependant, leur diſois-je, après avoir joui peu de tems du terrein d'autrui, ils ont perdu pour jamais leur propre territoire; ils s'en ſont vus honteuſement chaſſés, ils ont été je ne dis ſeulement vaincus par Philippe, mais trahis & vendus les uns par les autres. Car, Meſſéniens, une liaiſon trop intime avec les

---

(1) On ne ſait pas dans quelle circonſtance Démoſthene fit aux Meſſéniens la harangue dont il rapporte ici un morceau frappant. = *Anthémonte*, ville de Macédoine, poſſédée depuis long-tems par les ancêtres de Philippe. = *Nicée*, ville des Locriens. Phalécus, général des Phocéens, à la fin de la guerre ſacrée, livra cette place à Philippe, qui la remit aux Theſſaliens.

monarques, n'eſt jamais ſûre pour les républiques. Et les Theſſaliens, ajoutois-je, lorſque Philippe chaſſoit leurs tyrans, & que de plus il leur donnoit Nicée & Magnéſie, penſez-vous qu'ils duſſent s'attendre à voir établir chez eux une odieuſe tétrarchie (1), ou qu'un prince qui leur rendoit le droit amphictyonique, dût s'emparer de leurs revenus ? qui l'eût penſé ? La choſe eſt arrivée cependant, & elle n'eſt que trop viſible. Pour vous, leur diſois-je, vous voyez Philippe vous donner & vous promettre ; priez les dieux, ſi vous êtes ſages, de ne pas voir bientôt qu'il vous a joués & indignement trompés. On a inventé beaucoup d'ouvrages pour défendre les villes & les mettre à l'abri d'inſulte ; des remparts, des murs, des foſſés, des fortifications de mille eſpeces, qui toutes exigent la main des hommes & des frais immenſes. Le bon politique trouve en lui-même une arme défenſive, commune à tous, utile & ſalutaire principalement aux villes libres contre l'ambition des rois. Et quelle eſt cette arme ? la défiance. Portez-la toujours avec vous, ayez ſoin de vous en couvrir : tant que vous

---

(1) *Tétrarchie*, il y a dans le grec *décadarchie*. C'eſt viſiblement une faute de copiſte ; il faut *tétrarchie*. La Theſſalie étoit diviſée en quatre cantons, dans chacun deſquels Philippe établit un commandant, ou *tétrarque*.

ne la quitterez pas, vous n'avez rien à craindre. Car enfin, leur disois-je, que desirez-vous le plus? n'est-ce pas la liberté? mais ne voyez-vous pas que les titres mêmes dont Philippe s'honore sont contraires à cette liberté, l'objet de vos vœux? Oui, tout prince & tout monarque est naturellement ennemi de l'indépendance & des loix. Prenez garde, Messéniens, qu'en cherchant à éviter la guerre, vous ne rencontriez la servitude.

Quoique les Messéniens aient reconnu la vérité de mes discours, & qu'ils y aient donné de grands applaudissemens; quoique les autres députés (1) leur aient tenu le même langage, & en ma présence, & probablement encore depuis mon départ, ils n'en compteront pas moins sur l'amitié de Philippe, & continueront de se fier à ses vaines promesses. Au reste, que des Messéniens, que des hommes du Péloponèse, agissent contre leurs lumieres, je n'en suis pas étonné: ce qui m'étonne, c'est que vous, Athéniens, qui voyez par vous-mêmes qu'on vous tend des pieges, qu'on vous investit de toutes parts, & à qui nous le répétons tous les jours, vous vous exposiez, par votre inac-

(1) Quels étoient ces autres députés dont parle Démosthene? il ne l'explique pas lui-même, & il n'est guere possible de le savoir d'ailleurs.

tion, à tomber, sans y prendre garde, dans les mêmes malheurs que les autres: tant l'indolence & le plaisir du moment vous font oublier vos vrais avantages pour l'avenir.

Vous délibérerez par la suite, si vous êtes sages, sur le parti que vous avez à prendre; je vais vous dire l'information juridique qu'il seroit à propos d'ordonner sur-le-champ (1).

Il faudroit citer devant vous, Athéniens, ceux qui, sur les promesses qu'ils vous apportoient de Macédoine, vous ont engagés à conclure la paix. Pour moi je n'aurois jamais consenti à aller en ambassade, & vous, je le sais, vous n'auriez jamais mis bas les armes, si vous eussiez prévu la conduite de Philippe après la paix; conduite bien différente de ce qu'on promettoit alors de sa part. Il faudroit encore citer d'autres citoyens, & quels citoyens? ceux qui disoient, lorsqu'après la conclusion de la paix, au retour de la seconde ambassade, m'étant apperçu qu'on cherchoit à vous en imposer, je vous en avertissois, je protestois

(1) Le texte est ici un peu embarrassé. Au moyen d'un léger changement, j'ai tâché d'en tirer un sens raisonnable & bien suivi. Dans tout le reste du discours, Démosthene en veut sur-tout à Eschine, & à quelques autres citoyens avec lesquels il avoit été deux fois en ambassade vers Philippe pour conclure la paix.

contre

contre la surprise, je ne voulois pas qu'on abandonnât les Thermopyles & la Phocide ; ceux qui disoient qu'étant un buveur d'eau (1), je devois être un homme difficile & chagrin, que Philippe se conduiroit en tout à notre gré, dès qu'il auroit passé les Thermopyles, qu'il fortifieroit Thespies & Platée (2), réprimeroit l'insolence des Thébains, perceroit l'isthme de la Quersonèse à ses dépens, qu'enfin il vous donneroit Orope & l'Eubée en dédommagement d'Amphipolis. On vous débitoit ces discours, ici, dans cette tribune ; vous vous les rappellez, sans doute, malgré votre facilité à oublier les torts qu'on vous cause. Vous avez donc conclu la paix, & pour comble de déshonneur,

(1) Démosthene, soit par dégoût pour le vin, soit par régime, ne buvoit que de l'eau. Ses ennemis en prirent occasion de le plaisanter. Philocrate, un d'entre eux, osa même, dans un discours public, employer ce début risible : *Il n'est pas surprenant, Athéniens, que Démosthene & moi nous ne pensions pas de même ; il boit de l'eau, & moi je bois du vin.*

(2) Thespies & Platée, deux villes de Béotie, aussi ennemies des Thébains que dévouées aux Athéniens. = *Perceroit l'isthme de la Quersonèse.* Les Athéniens étoient maîtres de la Quersonèse de Thrace, par la cession que leur en avoit fait Cersoblepte, mais cette presqu'isle étoit continuellement exposée aux incursions des Thraces. L'unique moyen de les arrêter étoit de percer l'isthme. Le

vous avez, ſur de frivoles promeſſes, lié par le traité vos deſcendans mêmes (1) : tant vous fûtes alors indignement abuſés.

Mais pourquoi de ma part ces réflexions ? pourquoi demandé-je qu'on cite devant vous des miniſtres perfides ? je vais vous dire la vérité avec franchiſe & ſans déguiſement. Ce n'eſt pas, certes, pour m'attirer les invectives de mes anciens adverſaires en les invectivant moi-même, & leur fournir un nouveau moyen de mériter les largeſſes de Philippe ; ce n'eſt pas non plus pour me répandre en déclamations inutiles. Mais, à mon avis, les progrès du prince pourront vous inquiéter davantage par la ſuite, d'autant plus que je vois les affaires empirer tous les jours ; & ſans deſirer que

---

moindre petit trajet eût été pour eux une barriere inſurmontable, parcequ'ils n'avoient point de vaiſſeaux. Philippe, par ſes députés, avoit promis aux Athéniens de percer l'iſthme à ſes dépens. Il n'exécuta point ſa promeſſe.

(1) Selon la formule uſitée, les Athéniens avoient inſéré dans leur traité de paix les mots de *paix perpétuelle*, *de paix conclue avec eux & leurs deſcendans*. Ce n'étoit qu'une formule ; car cette perpétuité, pour l'ordinaire, ſe bornoit à un petit nombre d'années. Mais Démoſthene releve toutes les circonſtances qui peuvent aggraver le crime des traîtres qu'il dénonce ſans les citer nommément.

mes conjectures ſoient juſtes, j'appréhende qu'elles ne ſoient trop tôt vérifiées. Lors donc qu'il ne vous ſera plus libre de négliger les événemens, que vous ne nous entendrez plus dire qu'on médite votre ruine, mais que vous le ſaurez par expérience, que vous le verrez de vos propres yeux, je crois qu'alors vous vous livrerez à la mauvaiſe humeur & à l'emportement. Or je crains que vos députés, vous ayant caché les projets d'un monarque auquel ils ſe ſont vendus, je crains, dis-je, que les bons citoyens qui s'efforcent de réparer les maux qu'a faits leur perfidie, ne viennent à encourir votre diſgrace; car, pour l'ordinaire, ce n'eſt point ſur les coupables, mais ſur les premiers qui ſe rencontrent, que vous faites tomber votre courroux.

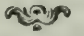
Puis donc que l'orage encore éloigné nous permet de conférer ſur nos intérêts communs, je ſuis bien aiſe de vous faire reſſouvenir, quoique vous ne l'ignoriez pas, quel eſt l'homme (1) qui vous perſuada d'abandonner à Philippe la Phocide & les Thermopyles; ces deux poſtes importans, qui,

(1) C'eſt Eſchine dont Démoſthene veut ici parler. = *D'abandonner à Philippe la Phocide & les Thermopyles...* Il ſuffit d'avoir une légere teinture de géographie pour comprendre quels avantages Philippe pouvoit tirer de la conquête des Thermopyles & de la Phocide, & comment elle lui ouvroit une entrée dans l'Attique & le Péloponèſe.

ouvrant à ce prince un paſſage dans l'Attique & le Péloponèſe, vous réduiſent à délibérer, non plus ſur les droits & les intérêts des autres Grecs, mais ſur votre propre pays, & ſur la guerre contre l'Attique; guerre qui répandra l'alarme parmi nous lorſqu'elle éclatera, & qui exiſte proprement du jour où vous fûtes trompés. En effet, qu'on ne vous en eût pas impoſé, Athenes ſeroit aujourd'hui ſans crainte. Par mer, Philippe n'avoit point de forces aſſez conſidérables pour deſcendre dans notre pays (1); par terre, il n'eût pu franchir les Thermopyles, ni traverſer la Phocide. Il eût donc été contraint de s'en tenir au traité ſans faire aucun mouvement, & de ſe renfermer dans les bornes de la juſtice; ſinon, il ſe fût engagé dans une guerre pareille à celle qui le força, il y a quelque tems, de rechercher la paix. J'en ai dit aſſez pour vous rappeller les manœuvres d'un citoyen coupable. Puiſſent les dieux ne pas vous en donner des preuves trop ſenſibles! Non, je ne voudrois pas qu'il en coûtât des périls & des malheurs à la patrie, pour qu'un citoyen ſubiſſe la mort qu'il a méritée.

---

(1) Quoique Philippe eût formé lui-même une marine, comme nous l'avons remarqué plus haut, elle n'étoit rien en comparaiſon de celle d'Athenes.



SOMMAIRE

DE LA SEPTIEME PHILIPPIQUE.

LES Athéniens, éclairés par Démosthene sur leurs vrais intérêts, & animés par son discours, étoient disposés à s'unir avec Lacédémone qui sollicitoit leur alliance. Philippe, ne voulant point avoir sur les bras deux ennemis si redoutables, renonça à son entreprise sur le Péloponèse, & tourna ses armes du côté de la haute Thrace, où il fit plusieurs conquêtes. Ce prince actif & ambitieux se trouvoit par-tout, soit par lui-même, soit par ses généraux. Sans parler de ses autres exploits, il prit l'Halonèse sur le corsaire Sostrate. Plusieurs villes grecques se mirent sous sa protection, entre autres Cardie, ville considérable de la Quersonèse. Les entreprises & les démarches de Philippe renouvellerent le chagrin & les clameurs du peuple d'Athenes. Ils envoyerent Démosthene, Polyeucte, Clitomaque & l'orateur Lycurgue dans le Péloponèse pour former une ligue générale contre le roi de Macédoine. Démosthene étoit revenu & avoit assuré que les secours du Péloponèse ne tarderoient pas à être prêts. Philippe, instruit de ces mouvemens, envoya Python à Athenes, avec une lettre qui ne s'est point conservée, mais dont les principaux articles se trouvent dans la harangue sur l'Halonèse.

Cette lettre contenoit 1°. que l'Halonèse lui appartenoit légitimement, puisqu'il en avoit fait la conquête sur les pirates; qu'il vouloit bien cependant en faire un don aux Athéniens; il offroit de s'en rapporter à des arbitres pour cet objet & pour d'autres.

2°. Il leur propoſe de conclure un traité de commerce entre ſes ſujets & leurs citoyens.

3°. Il exhorte les Athéniens de ſe joindre à lui pour rendre les mers libres.

4°. Il eſt faux que ſes ambaſſadeurs aient permis aux Athéniens de réformer le traité à leur gré.

5°. Les Athéniens ont décidé eux-mêmes qu'Amphipolis étoit à lui, puiſqu'ils avoient mis dans le traité que chacun garderoit ce qu'il avoit.

6°. Les Athéniens avoient ajouté une autre clauſe au traité; ſavoir, que les villes grecques qui n'y étoient point compriſes, demeureroient libres : il déclare qu'il ſouſcrit à cet article.

7°. Il annonce que les Athéniens ont tort de ſe plaindre perpétuellement qu'il leur ait manqué de parole, puiſqu'il ne leur a jamais rien promis.

8°. Il eſt prêt de s'en rapporter à des arbitres pour les conquêtes qu'il a faites depuis la paix.

9°. Il rappelle aux Athéniens qu'il leur a toujours rendu leurs priſonniers de guerre.

10°. A l'égard de la conteſtation des Cardiens avec les villes athéniennes de la Querſonèſe au ſujet des limites, il leur propoſe encore de remettre cette affaire à des arbitres. Il ſe charge de faire conſentir les Cardiens à ce qui ſera décidé.

Python (1), en préſentant cette lettre, l'appuya d'un diſcours où il défendit ſon maître avec ſon éloquence ordinaire.

---

(1) Python de Byzance, grand orateur, avoit obtenu le droit de cité à Athenes, puis s'étoit tourné du côté de Philippe. Il avoit une

On verra comment l'orateur d'Athenes répond à tous ces articles. Quoique ſon diſcours ſe trouve parmi les œuvres de Démoſthene, & qu'il ne ſoit pas ſans mérite, je crois cependant, avec pluſieurs critiques anciens & modernes, qu'il n'eſt pas de Démoſthene. Il ne me paroît ni dans ſon ton ni dans ſa maniere. Les critiques l'attribuent à Hégéſipe. Ce qui l'a fait inſérer parmi les œuvres de Démoſthene, c'eſt qu'il eſt preſque certain, par le témoignage d'Eſchine, que Démoſthene parla dans cette circonſtance. Il eſt intitulé *ſur l'Halonèſe*, parceque ſans doute c'étoit le premier article de la lettre, & que c'eſt le premier que l'orateur diſcute.

Cette harangue fut prononcée la ſeconde année de la CIX Olympiade, ſous l'archonte Pythodore.

éloquence vive & perſuaſive à laquelle il étoit difficile de réſiſter. Philippe s'en ſervit avec avantage dans pluſieurs députations. Mais Python trouvoit en Démoſthene un homme qui ſavoit lui répondre, & qui ramenoit bientôt les eſprits qu'il avoit entraînés.



SEPTIEME PHILIPPIQUE (1).

LES reproches dont Philippe charge les orateurs qui difcutent vos droits à la tribune, ne doivent pas, Athéniens, nous impofer filence fur vos vrais intérêts ; & il feroit honteux que les lettres qu'il vous écrit, nous empêchaffent de nous expliquer librement. Je parcourrai d'abord tous les articles de fa lettre, & je parlerai enfuite des difcours de fes députés (2).

Il débute par l'Halonèfe, qu'il vous donne comme étant à lui. Vous avez tort, dit-il, de la répéter comme étant à vous ; elle n'étoit pas à vous quand il l'a prife, & vous n'y avez aucun droit à

(1) Autrement, harangue fur l'Halonèfe.

(2) L'orateur ne parle point dans fa harangue des difcours des députés, il annonce feulement à la fin qu'il travaillera à rédiger une réponfe pour les difcours dont Python & les députés qui l'accompagnoient, appuyerent fans doute la lettre de Philippe. Cette circonftance des députés qui accompagnoient Python, femble annoncer que c'eft du même fait que veut parler Démofthene dans fa harangue pour Ctéfiphon. *Quand Philippe*, dit-il, *envoya Python le Byzantin, & avec lui les députés de tous fes alliés, dans le deffein de vous confondre &c.*

présent qu'il la possede. Lorsque nous avons été chez lui en ambassade, il nous disoit qu'ayant pris cette isle sur les pirates, elle devoit être à lui.

Il n'est pas difficile de détruire cette raison, & d'en montrer la foiblesse. Tous les pirates s'emparent de places qui appartiennent à d'autres; ils les fortifient, & de là ils inquietent les navigateurs. Quiconque auroit vaincu & domté des pirates, ne seroit pas, sans doute, reçu à dire que ce qu'ils ont pris & qu'il a pris sur eux, lui appartient. Convenir (1) d'un tel principe, ce seroit décider vous-mêmes que, si les pirates s'emparoient d'une place ou de l'Attique, ou de Lemnos, ou d'Imbros, ou de Scyros, & qu'ils en fussent chassés par d'autres que par nous, la place qu'ils nous auroient enlevée, appartiendroit à ceux qui auroient défait ces brigands.

Le monarque n'ignore pas la foiblesse des raisons qu'il allegue, il sait mieux que personne qu'il a tort; mais il se flatte que vous vous laisserez tromper par certains de vos orateurs qui lui ont

(1) Les raisons de l'orateur sont solides, à moins que, par négligence, les Athéniens n'aient laissé l'Halonèse entre les mains des pirates, & qu'ils veuillent la reprendre comme étant à eux, lorsque Philippe l'a conquise sur ces mêmes pirates, à ses dépens & à ses risques.

promis de difpofer ici les chofes à fon gré, & qui rempliffent aujourd'hui leurs engagemens. Il n'ignore pas non plus qu'à quelque titre que vous poffédiez l'ifle, vous l'aurez toujours à titre de don ou de reftitution. Pourquoi donc ne fe fert-il pas du mot de rendre (1), qui eft le terme convenable; & emploie-t-il celui de donner, qui n'eft point jufte? Ce n'eft pas afin de prétendre qu'il vous fait une grace, pareille prétention feroit ridicule; mais il veut montrer à tous les Grecs que les Athéniens fe trouvent heureux de recevoir d'un Macédonien des places maritimes: ce qui feroit pour vous une honte.

Quand il dit que là-deffus il s'en rapportera à des arbitres, il vous fait infulte; il voudroit que des Athéniens plaidaffent pour des ifles avec un homme originaire de Pella (2), & qu'ils fiffent décider par d'autres fi elles font à eux ou à lui. D'ailleurs, fi cette puiffance d'Athenes qui a déli-

---

(1) Efchine reproche à Démofthene, comme une mauvaife chicane, la diftinction de don & reftitution; *c'eft lui*, dit-il, *dont les chicanes éternelles ont fermé toute voie d'accommodement. Si Philippe n'envoie pas de députés... S'il nous donne l'Halonèfe, difputant fur les mots & fur les fyllabes, il doit*, difoit-il, *non la donner, mais la rendre.*

(2) Pella étoit la capitale de Macédoine, & le lieu de la naiffance de Philippe.

vré les Grecs, ne peut vous conſerver les places maritimes, & que des arbitres à qui vous vous en ſerez rapporté, vous les adjugent, en ſuppoſant qu'ils ne ſoient pas corrompus par Philippe; que gagnerez-vous par-là, ſinon de déclarer que vous renoncez à toutes les poſſeſſions du continent, & d'apprendre à tous les peuples que vous n'en réclamerez aucune contre ce prince, les armes à la main, puiſque les poſſeſſions de la mer ſur laquelle vous vous dites ſi puiſſans, vous les réclamez, non par la force, mais par des diſcuſſions juridiques?

Par rapport au traité de commerce entre vous & lui, il a envoyé, dit-il, ſes miniſtres pour le conclure. Il veut que les affaires de commerce portées devant vos tribunaux, ne ſoient pas jugées en dernier reſſort, comme la loi le demande, mais qu'elles ſoient reportées devant lui, & qu'on appelle de vos jugemens aux ſiens. Il voudroit réuſſir, & vous faire convenir par-là que, loin de vous croire fondés à faire des plaintes au ſujet de Potidée, vous reconnoiſſez vous-mêmes la légitimité de la priſe & de la poſſeſſion (1). Cependant ceux

---

(1) J'avoue que je ne vois pas quel rapport il y a entre la priſe de Potidée qui avoit appartenu aux Athéniens, & le traité de commerce que Philippe vouloit conclure; & j'aime mieux dire que cela fait alluſion à quelque circonſ-

des Athéniens qui habitoient Potidée, se sont vus dépouillés de toute leur fortune, quoique nous ne fussions plus en guerre avec Philippe, que nous eussions fait alliance avec lui, & qu'il eût engagé sa foi vis-à-vis d'eux. Il veut donc que vous annonciez, par des effets, que vous ne vous plaignez pas de sa conduite, & que vous ne vous regardez pas comme lésés. Mais après tout, qu'est-il besoin de traités de commerce entre les Athéniens & les Macédoniens? le tems passé nous prouve qu'ils seroient inutiles. Ni Amyntas, pere de Philippe, ni les autres rois de Macédoine, n'ont jamais fait de pareils traités avec notre république, quoique pourtant il y eût alors plus de commerce entre les deux peuples. La Macédoine nous étoit soumise, elle nous payoit tribut (1); & alors, bien plus qu'aujourd'hui, nous fréquentions leurs ports &

---

tance que l'on ignore, que de donner une explication forcée.

(1) Les premiers rois de Macédoine ne dédaignoient pas de vivre sous la protection tantôt d'Athenes, tantôt de Thebes. Les Athéniens, du tems de Perdiccas, un des prédécesseurs de Philippe, régnoient plus que lui dans son royaume. Il leur paya tribut pendant cinquante-cinq ans; mais cette Macédoine, si foible pendant plusieurs siecles, devint sous Philippe, l'arbitre de la Grece; tant le génie d'un seul homme influe sur la fortune d'un royaume.

eux les nôtres. Outre cela, les procès pour le commerce n'étoient pas jugés aussi régulièrement que de nos jours. Ils sont à présent jugés tous les mois, ensorte que, vu la distance des lieux, il ne seroit pas à propos de conclure le traité que demande Philippe. Au reste, quoiqu'anciennement les choses ne fussent pas réglées comme aujourd'hui, on ne trouvoit aucun avantage à faire de pareils traités, à se transporter, pour obtenir justice, ou d'Athenes en Macédoine ou de Macédoine à Athenes. Les Macédoniens étoient jugés chez nous par nos loix, & nous chez eux par les leurs. Sachez donc qu'on ne veut conclure le traité dont je parle, que pour vous faire convenir que vous n'auriez plus bonne grace à revendiquer Potidée.

Quant aux pirates (1), il dit que vous devez vous réunir vous & lui pour purger la mer des brigands qui l'infestent; & il n'a en cela d'autre dessein sinon que vous lui accordiez l'empire des mers, & que vous déclariez que, sans le secours

(1) Le métier de pirate étoit honorable en Grece avant que les divers établissemens qui composoient le corps hellénique, fussent formés. Voilà pourquoi on demande dans l'Odyssée, à Télémaque, s'il ne fait point le métier de corsaire. Ils furent ensuite regardés comme des ennemis publics, lorsque chaque peuple eut sa police, & chaque particulier sa patrie.

de Philippe, vous n'êtes pas en état de les défendre. Il veut, de plus, en naviguant par-tout, & en abordant à toutes les isles, sous prétexte de protéger la navigation, pouvoir nous débaucher les insulaires, & non seulement transporter à Thase, par le moyen de nos généraux, les Thasiens réfugiés en Macédoine (1), mais encore s'assujétir les autres isles en faisant accompagner nos généraux de ses troupes, comme pour partager avec eux le soin de garder la mer. Il en est cependant qui disent qu'il n'a pas besoin de puissance maritime. Il n'en a pas besoin! & il équippe des navires, bâtit des arsenaux (2), il veut mettre des flottes à la voile, & faire à grands frais des préparatifs de batailles navales. Non, il n'a rien plus à cœur que d'être puissant sur mer. Croyez-vous donc, Athéniens, que Philippe vous presseroit de lui accorder un pareil avantage, s'il n'avoit du mépris pour vous, & de la confiance en ceux qu'il a pris ici pour ses amis? ces hommes qui ne rougissent pas de sacrifier leur patrie à un Macédonien,

---

(1) On ne sait point par l'histoire quels étoient ces exilés de Thase. Thase étoit une isle de la mer Egée, située sur les côtes de Thrace, entre l'embouchure du Nessus & celle du Strymon.

(2) Nous avons déjà vu que Philippe avoit créé une marine.

& qui, en recevant ſes préſens, croient enrichir leurs maiſons lorſqu'ils vendent & la ville & leurs maiſons.

Pour ce qui eſt du pouvoir que nous ont accordé les députés du prince, de faire quelques changemens dans le traité de paix; parceque nous avons ajouté un article reconnu pour juſte chez tous les peuples, *que chacun garderoit ce qu'il avoit*, il nie qu'il nous ait accordé ce pouvoir, & que ſes députés nous en aient parlé, uniquement appuyé ſur ce que ſes amis d'Athenes l'ont prévenu que vous étiez ſujets à oublier ce qui ſe dit dans vos aſſemblées. Mais c'eſt la ſeule choſe dont vous n'ayez pu perdre le ſouvenir. Il y eut un décret de porté dans la même aſſemblée où les députés du monarque vous avoient parlé en ſon nom; or il n'eſt pas poſſible que, les diſcours des députés étant tenus le même jour, vous ayez ratifié un décret qui eût dit le contraire. C'eſt donc vous & non pas moi qu'il attaque dans ſa lettre, quand il avance que vous lui avez envoyé un décret en réponſe à des objets dont on ne vous avoit point parlé. Les députés eux-mêmes, à qui le décret donnoit un démenti, au lieu de vous dire, lorſque vous leur liſiez ce décret pour réponſe, & que vous les invitiez à jouir chez vous des droits de l'hoſpitalité; Athéniens, nous n'avons jamais tenu les diſcours

qu'on nous prête, on nous fait dire le contraire de ce qui eſt ; les députés, dis-je, au lieu de tenir ce langage, ſe retirerent tranquillement ſans ouvrir la bouche.

Au reſte, puiſque vous approuvâtes alors les diſcours de Python, chef de la députation, je ſuis bien aiſe de vous rappeller ce qu'il vous diſoit; car je ſais que vous ne l'avez pas oublié. Il diſoit à peu près les mêmes choſes qu'écrit maintenant Philippe. Il accuſoit les orateurs de calomnier ſon maître, & ſe plaignoit de vous. Le prince, vous diſoit-il, eſt porté à vous faire du bien, & feroit plus jaloux de votre amitié que de celle d'aucun peuple de la Grece, mais vous vous oppoſez vous-mêmes à ſes deſirs, en écoutant les diſcours des orateurs qui le calomnient, de ces hommes qui ſollicitent ſes largeſſes en même tems qu'ils cherchent à le décrier. Lorſqu'on lui rapporte ces diſcours, & toutes ces injures que vous vous plaiſez à entendre, il change de ſentiment en ſe voyant ſuſpect à ceux à qui il vouloit rendre ſervice. Il demandoit donc que les orateurs du peuple, au lieu de ſe déchaîner contre une paix qu'il ne falloit point rompre, changeaſſent les articles qui pourroient déplaire, aſſurant que Philippe en paſſeroit par tout ce que vous auriez décidé. S'ils continuent de crier, ajoutoit-il, ſans rien propoſer qui puiſſe maintenir la paix, & qui ôte tout

tout sujet de méfiance sur le roi de Macédoine, vous ne devez pas écouter de pareils hommes.

Vous approuviez ce que disoit Python, & trouviez ses demandes justes, comme elles l'étoient en effet. Mais s'il parloit de la sorte, ce n'étoit point pour qu'on réformât dans le traité de paix les articles qui étoient avantageux à Philippe, & pour lesquels ce prince avoit prodigué son or; mais c'est qu'il s'étoit concerté avec ceux des nôtres qui se chargent d'instruire nos ennemis, & qui ne croyoient pas que personne proposât rien de contraire au décret de Philocrate (1) qui nous avoit fait perdre Amphipolis.

Pour moi, Athéniens, je n'ai rien proposé de contraire aux loix, mais j'ai contredit par un décret celui de Philocrate qui contredisoit les loix; & c'est ce que je vais démontrer. Le décret de Philocrate qui vous a fait perdre Amphipolis, étoit contraire aux anciens décrets qui vous ont donné la possession

(1) Philocrate, citoyen & orateur d'Athenes, homme audacieux & vendu à Philippe, si l'on en croit Démosthene. Après avoir joui de quelque crédit dans sa ville, comme on vouloit lui faire son procès, craignant d'être condamné, il se condamna lui-même, & se retira en exil. J'ignore quels étoient ces décrets anciens qui donnoient à Philippe la possession d'Amphipolis. Par rapport à Amphipolis, voyez plus haut page 9.

de ce pays. Le décret de Philocrate étoit donc contraire aux loix ; & il n'étoit pas possible que l'auteur d'un décret conforme aux loix, s'accordât avec un décret qui leur étoit contraire. En portant un décret conforme à ces décrets anciens qui vous donnoient un pays que vous possédiez justement, je n'ai rien proposé que de conforme aux loix, & j'ai convaincu Philippe de vous tromper, de ne chercher qu'à rendre suspects vos orateurs fideles, sans avoir intention de réformer le traité.

Au reste, vous savez tous qu'après vous avoir permis de réformer le traité, il nie maintenant vous avoir donné cette permission. Il va plus loin, & dit qu'Amphipolis est à lui, & que vous l'avez décidé vous-mêmes en décidant qu'il garderoit ce qu'il avoit. Oui, vous avez décidé qu'il garderoit ce qu'il avoit, mais non qu'Amphipolis est à lui. Car on peut avoir le bien d'autrui; tous ceux qui sont saisis d'un bien n'ont pas ce qui est à eux, & plusieurs détiennent ce qui est aux autres. Ce n'est donc là qu'une subtilité frivole. Il se rappelle le décret de Philocrate; & il a oublié la lettre qu'il vous a écrite lorsqu'il assiégeoit Amphipolis, & dans laquelle il reconnoît que cette ville est à vous. Il promettoit de vous la rendre quand il l'auroit prise, comme étant à vous, & non à ceux qui s'en étoient emparés. Apparemment ceux qui en

étoient maîtres avant que Philippe l'eût prise, étoient saisis d'un bien des Athéniens ; & depuis qu'il l'a prise, ce n'est plus un bien des Athéniens, c'est le sien. Olynthe, Apollonie, Pallène (1), ne sont pas à d'autres, elles lui appartiennent. Vous semble-t-il donc qu'il s'observe en vous écrivant, & que du moins il cherche à paroître ne rien dire & ne rien faire qui ne soit reconnu comme juste par tous les hommes ? N'est-ce point braver l'opinion des peuples, que de prétendre qu'une ville que les Grecs & le roi de Perse ont décidé & déclaré être à vous, n'est pas à vous, mais à lui.

Il est un autre changement que vous avez fait dans le traité ; vous avez mis pour clause que tous les autres Grecs qui n'étoient pas du nombre des confédérés, seroient libres & indépendans, & que si on marchoit contre eux, ils seroient secourus par les confédérés. Vous ne pensiez pas qu'il fût de la justice & de l'honneur que, tandis que nous serions en paix Philippe & nous, nos alliés & les siens, ceux qui ne seroient ni alliés de Philippe ni les nôtres, fussent abandonnés & laissés à la merci des plus puissans : vous vouliez qu'ils trouvassent leur sûreté dans la paix dont nous jouissions, &

(1) Olynthe, Apollonie, Pallène, villes de Thrace, dont Philippe s'étoit emparé.

que nous fussions réellement en paix ayant mis bas les armes. Quoique Philippe, dans sa lettre, ainsi que vous venez de l'entendre, convienne de la justice de cet article, & qu'il l'adopte, il a pris la ville de Phères (1), & a mis garnison dans la citadelle, afin, sans doute, qu'elle soit indépendante. Il marche contre Ambracie; il a emporté de force, après avoir ravagé le territoire, Pandosie, Buchete, Elatée, trois villes de la Cassiopée, & colonies d'Eléens, qu'il a assujetties à son beau-frere Alexandre. Oui, certes, il est fort jaloux que les Grecs soient libres & indépendans; les effets le prouvent.

Pour ce qui est des promesses qu'il ne cesse de vous faire, & des grands services qu'il s'engage à vous rendre, il dit que j'avance un mensonge, & que je le calomnie auprès de tous les Grecs, puisqu'il ne nous promit jamais rien. Il a le front de le dire, lui qui a marqué dans une lettre, maintenant déposée aux archives du sénat, que si la

(1) Phères, ville de Thessalie, opprimée par des tyrans; elle implora le secours de Philippe qui les chassa, mais qui la tyrannisa à son tour. = *Trois villes dans la Cassiopée.* Cassiopée, contrée d'Epire; Buchete, Pandosie & Elatée, étoient trois villes de cette contrée que prit Philippe, & qu'il donna à Alexandre, roi d'Epire, son beau-frere, parcequ'elles étoient à sa bienséance.

paix se faisoit, il fermeroit la bouche à ceux des orateurs qui lui étoient contraires, tant il nous rendroit de services signalés, qu'il spécifieroit même dès à présent, s'il étoit sûr que la paix dût se faire. Ces services étoient tout prêts, sans doute, & il attendoit, pour effectuer sa promesse, que la paix se fît. La paix s'est faite; les grands services qu'on nous promettoit se sont évanouis, & il ne reste que la désolation des Grecs, telle que vous la voyez. Il s'oblige encore, dans la lettre actuelle, si vous donnez votre confiance à ceux de vos ministres qui vous parlent en sa faveur, & si vous punissez ceux qui le calomnient auprès de vous, il s'oblige à vous combler de bienfaits. Mais quels seront ses bienfaits? il ne vous rendra pas même vos possessions qu'il dit être les siennes: quant aux avantages qu'il vous promet, ils n'auront pas lieu dans les contrées qui nous sont connues, parce-qu'il craindroit de s'attirer la haine des Grecs; apparemment qu'il paroîtra tout-à-coup quelque autre pays, quelque autre monde où il ira chercher les dédommagemens dont il nous flatte.

Par rapport aux villes qu'il nous a prises en tems de paix, contre la foi des sermens & des traités, comme il n'a rien de bon à dire, & que son injustice est manifeste, il propose de s'en rapporter à l'arbitrage d'un tribunal neutre & impartial, sur

des objets pour lesquels il n'est pas besoin d'un jugement d'arbitres ; c'est le calendrier qui est juge. Nous savons tous quel mois & quel jour la paix s'est faite. Nous savons également quel mois & quel jour Serrie, Ergisque & le Mont-Sacré (1) ont été pris. Ces faits n'ont pas été assez cachés pour qu'il soit besoin d'une décision arbitrale ; ils sont connus de tout le monde : on sait que la paix étoit faite un mois avant que les places fussent prises. Il dit encore vous avoir renvoyé tous les citoyens d'Athenes qui étoient ses prisonniers. Mais ce Carystien (2), ami de notre ville, que vous aviez redemandé par trois ambassades, Philippe, par une envie extrême de vous obliger, l'a fait mourir, & n'a pas même rendu son corps pour qu'on lui donnât la sépulture.

Il est bon d'examiner ce qu'il nous écrit au sujet de la Quersonèse, & de savoir outre cela comment il procede. Disposant de tout le pays qui est hors du Forum, comme étant à lui & non pas à vous,

---

(1) Serrie, Ergisque & le Mont-Sacré, trois villes & places de Thrace, dont Philippe s'étoit emparé pendant la conclusion de la paix. La paix n'étoit qu'arrêtée, & non conclue, quand elles furent prises par Philippe.

(2) Ce Carystien étoit probablement quelque criminel pour qui les Athéniens s'étoient intéressés. Caryste, ville d'Eubée.

il en a donné la jouiſſance au Cardien Apollonide. Cependant, les limites de la Querſonèſe, ce n'eſt pas le Forum (1), mais un autel de Jupiter entre Leuque & Ptelée, dans l'endroit où l'on devoit tirer un foſſé pour marquer ces limites. C'eſt ce que montre une inſcription gravée ſur l'autel de Jupiter. Voici l'inſcription.

INSCRIPTION (2).

Les habitans de Ptélée & de Leuque ont érigé ce magnifique autel à Jupiter pour être la borne des deux territoires. Le fils de Saturne, le ſouverain des dieux, ſert lui-même de limite, & partage les domaines des deux villes.

Ce pays, dont la plupart de vous connoiſſent l'étendue, il en diſpoſe comme de ſon bien, jouit

(1) Le Forum, Leuque & Ptélée, étoient probablement trois villes, trois places, ou trois pays de la Querſonèſe; il n'en eſt parlé ni dans Etienne ni dans Strabon.

(2) Cette inſcription eſt en vers dans le grec; j'ai cru pouvoir me diſpenſer de la rendre en vers françois. Je ſuivrai le même uſage dans les autres diſcours où il ſe rencontrera des citations en vers. Je penſe qu'il eſt inutile à un traducteur de ſe donner cette peine, ſur-tout quand la meſure du vers n'importe pas à la traduction, & qu'il ſuffit de préſenter le fond de la choſe.

lui-même d'une partie, & a fait préſent du reſte; enfin, il s'empare de toutes nos poſſeſſions. Peu content de s'approprier le pays qui eſt au-delà du Forum, il vous écrit, dans la lettre dont je parle, qu'il faut terminer devant des arbitres vos démêlés avec les Cardiens (1) qui habitent en-deçà du Forum, avec les Cardiens, dis-je, poſſeſſeurs d'un pays qui eſt à vous. Et voyez ſi vos démêlés avec eux ſont peu importans. Ils diſent que le pays qu'ils occupent eſt à eux & non pas à vous; que les poſſeſſions que vous y avez ſont des poſſeſſions étrangeres, mais que les biens qu'ils y ont ſont des biens propres, & que Callippe (2), un de vos miniſtres, l'a déclaré dans un décret. Et ils ne vous en impoſent pas pour le décret, qui réellement a été porté. J'en ai accuſé l'auteur, mais vous l'avez renvoyé abſous. Cependant, c'eſt lui qui eſt cauſe

(1) Cardiens, peuple de la Querſonèſe, qui étoient ſous la domination d'Athenes, mais qui, s'étant ſouſtraits à l'empire de cette république, s'étoient mis ſous la protection de Philippe. Athenes eut avec eux pluſieurs démêlés.

(2) Il paroît que ce Callippe eſt le même que celui contre lequel Démoſthene a compoſé un plaidoyer que nous avons encore; il eſt annoncé dans ce plaidoyer comme un homme éloquent & puiſſant.

qu'on vous dispute actuellement un pays considérable. Si vous avez la foiblesse de plaider avec des Cardiens, & de faire décider par des arbitres si le pays qu'ils nous contestent est leur propriété ou la vôtre ; pourquoi n'agiriez-vous pas de même à l'égard des autres peuples de la Quersonèse ? Par un dernier trait d'insolence, Philippe va jusqu'à dire que si les Cardiens refusent de s'en rapporter à des arbitres, il les y forcera lui-même; comme si vous ne pouviez pas forcer des Cardiens à vous rendre justice. C'est probablement parceque vous ne le pouvez pas, qu'il vous promet de le faire lui-même. N'est-il pas visible qu'il vous comble de bons offices ?

Il en est parmi vous qui disent que sa lettre est bien faite. Ils méritent beaucoup plus votre haine que Philippe. Car enfin ce prince, en traversant vos intérêts, se procure de la gloire & de grands avantages : au lieu que, s'il vous reste encore quelque étincelle de raison (1), vous devez perdre

---

(1) *S'il vous reste encore quelque étincelle de raison*, en grec, *si vous avez la cervelle à la tête & non aux talons.* Cette façon de parler basse & triviale, telle que Démosthene ne s'en permet point, a été une preuve pour les critiques, que le discours n'étoit pas de Démosthene.

ſans reſſource des citoyens d'Athenes qui ſignalent leur zele pour un roi de Macédoine & non pour la patrie. Il faut maintenant qu'aux diſcours des députés & à cette lettre ſi bien faite, je trouve une réponſe qui ſoit auſſi ſolide qu'elle vous ſera utile.



SOMMAIRE

DE LA HUITIEME PHILIPPIQUE.

Les harangues d'Hégéſipe & de Démoſthene avoient animé encore davantage les Athéniens contre Philippe. Ce prince continuoit ſes conquêtes dans la haute Thrace, où il étoit pour lors. Nous avons déjà vu que Cerſoblepte avoit cédé la Querſonèſe aux Athéniens, & que Cardie, une des principales villes de ce pays, avoit refuſé de ſe ſoumettre avec les autres à leur domination, & s'étoit miſe ſous la protection du roi de Macédoine. Les Athéniens envoyerent une colonie dans la Querſonèſe. Diopithe (1) partit à la tête d'une armée pour conduire la colonie, & pour obſerver les démarches de Philippe. Ce général, voyant que Philippe continuoit à protéger Cardie, & regardant la protection qu'il donnoit à une ville rebelle comme un acte d'hoſtilité, ſans avoir reçu l'ordre, & bien perſuadé qu'on ne le déſavoueroit point, ſe jette bruſquement ſur les terres de ce prince, dans la Thrace maritime (2), les ravage, les pille, & remporte un riche butin qu'il met en sûreté dans la Querſonèſe. Philippe ne pouvant pour lors s'en faire raiſon par la voie qu'il eût voulu, ſe contenta de s'en plaindre par des lettres aux Athéniens. Les créatures qu'il avoit dans Athenes font leur devoir; ils

(1) Diopithe étoit pere de Ménandre, fameux poète comique que Térence a fidélement copié.

(2) Philippe étoit occupé dans la haute Thrace à une guerre importante.

déclament contre Diopithe, décrient ſa conduite, le dénoncent comme auteur de la guerre, l'accuſent d'exaction & de piraterie, ſollicitent ſon rappel, & pourſuivent avec chaleur ſa condamnation. Démoſthene, qui, dans cette conjoncture, voyoit l'intérêt public lié à celui de Diopithe, entreprit ſa défenſe. C'eſt ce qui fait le ſujet de la harangue ſur la Querſonèſe.

L'orateur y juſtifie le général d'Athenes, en montrant dans Philippe un prince occupé à faire tout ce qui peut nuire aux Athéniens, un ennemi dangereux, qui ne ceſſe de commettre contre eux des hoſtilités, qui cherche à envahir leurs poſſeſſions au mépris de la paix. Diopithe, ſelon lui, peut uſer de repréſailles, d'autant plus qu'il trouve ſur les terres qu'il ravage & qu'il pille, de quoi nourrir & payer ſes troupes, pour l'entretien deſquelles on ne lui avoit point remis d'argent. Il expoſe aux Athéniens le tort qu'ils auroient de congédier leur armée, le tort qu'on a de leur donner ce conſeil, les inconvéniens ſans nombre que renferme ce parti. Si Diopithe eſt vraiment coupable, il faut qu'ils le rappellent & lui faſſent ſon procès, mais non pas qu'ils congédient & diſperſent leurs troupes, & qu'ils ſe livrent ſans défenſe aux attaques d'un prince qui ne met jamais bas les armes. Dans tout le reſte du diſcours, ce ſont des déclamations fortes & véhémentes, par leſquelles Démoſthene anime les Athéniens contre Philippe, qu'il repréſente comme un ennemi irréconciliable, qui travaille à les aſſervir, qui veut, qui doit vouloir détruire leur république. Il réfute fortement & vivement les citoyens peu inſtruits ou mal intentionnés, qui leur conſeilloient la paix, qui leur en exaltoient les avantages. Il ſe compare aux miniſtres, ſes adverſaires, & montre combien il l'emporte ſur eux pour le zele

& le courage. Il répond en peu de mots à l'objection frivole de quelques uns d'entre eux, qui lui reprochoient de ne donner que des discours quand il falloit des actions, & fait voir qu'un ministre ne doit à ses citoyens que de sages conseils. Il finit par un précis animé de ce qu'ils doivent faire dans la circonstance présente, & conclut en disant que les plus beaux discours sont inutiles s'ils ne veulent point agir, s'ils n'agissent pas comme il convient.

Ce discours fut prononcé la troisieme année de la CIX Olympiade, sous l'archonte Sosigene.



HUITIEME PHILIPPIQUE (1).

Il faudroit, Athéniens, que vos orateurs, ſans affecter ni craindre de choquer perſonne, vous expoſaſſent ſimplement l'avis qu'ils jugent le plus utile, ſur-tout lorſque vous délibérez ſur des affaires publiques & importantes. Mais puiſque pluſieurs d'entre eux n'apportent à la tribune qu'un eſprit de contention, ou d'autres motifs pareils, il faut que vous, inſenſibles à tout le reſte, vous vous faſſiez un devoir de réſoudre & d'exécuter ce qu'exige l'intérêt de l'état.

Les affaires de la Querſonèſe, & les expéditions que Philippe fait dans la Thrace depuis près d'un an, tel eſt l'objet principal de la délibération préſente : cependant la plupart des diſcours n'ont roulé que ſur les entrepriſes & les projets de Diopithe. On peut, ſelon moi, examiner à loiſir les fautes qu'on impute à des citoyens dont vous pouvez hâter ou différer la punition ; il n'eſt pas néceſſaire qu'on s'en occupe ſur l'heure : mais nos places & tous nos avantages, dont Philippe, notre ennemi,

(1) Autrement, harangue ſur la Querſonèſe.

à la tête d'une puiſſante armée dans l'Helleſpont (1), tâche de s'emparer, & que nous perdrons ſans reſſource ſi nous ne nous hâtons de le prévenir. Voilà les objets ſur leſquels il vous importe de prendre au plutôt le parti convenable, ſans vous laiſſer détourner par de vaines imputations, par des débats étrangers & tumultueux.

Parmi tous les propos ſinguliers qu'on vous tient d'ordinaire, ce qui m'a le plus ſurpris, c'eſt d'entendre dire, il y a quelques jours, dans le ſénat, qu'un miniſtre devoit conſeiller nettement la guerre ou la paix. Oui, ſans doute, ſi Philippe reſte tranquille, s'il ceſſe d'envahir nos poſſeſſions au mépris des traités, & de ſoulever contre nous tous les peuples, il faut, ſans plus diſcourir, garder la paix, & je n'y vois aucun obſtacle de votre part. Mais ſi nous avons ſous les yeux & conſignées dans des regiſtres, les conditions auxquelles la paix a été faite & jurée; ſi avant le départ de Diopithe & des citoyens envoyés en colonie, qu'on accuſe de rallumer la guerre, Philippe étoit convaincu, & cela par vos décrets qui dépoſent

(1) On appelloit Helleſpont, non ſeulement le petit détroit qui ſépare l'Europe & l'Aſie, mais encore les villes & les pays d'alentour. La Querſonèſe étoit dans le voiſinage de l'Helleſpont.

authentiquement contre ses injustices, de s'être emparé d'abord de plusieurs de nos places, de s'être attaché depuis & d'avoir soulevé contre nous les Grecs & les Barbares, que prétend-on en disant qu'il faut choisir entre la guerre & la paix ? nous n'avons pas le choix ; & il ne nous reste qu'un parti aussi juste que nécessaire, mais dont on affecte de ne point parler. Quel est-il ? de repousser qui nous attaque. A moins qu'on ne dise que Philippe n'attaque pas notre ville, & ne rallume pas la guerre, tant qu'il ne touche ni à l'Attique ni au Pirée. Si ce sont là, au jugement de quelques uns, les regles de la justice & les conditions de la paix, qui ne voit clairement qu'une telle opinion, aussi absurde que contraire à l'équité & peu sûre pour vous, contredit encore les reproches dont on charge Diopithe ? Car pourquoi permettrons-nous à Philippe de faire tout ce qu'il voudra, pourvu qu'il ne touche point à notre pays, & défendrons-nous à Diopithe de secourir les peuples de la Thrace, l'accusant, s'il le fait, de rallumer la guerre ?

Mais, dira-t-on, la conduite du roi de Macédoine ne justifie pas les violences de nos troupes qui ravagent l'Hellespont ; Diopithe a tort d'enlever les vaisseaux ; il ne faut pas le souffrir. Oui, j'y consens, arrêtons cette licence. Je crois néanmoins que si l'on vous donne ce conseil par esprit de

de droiture & par amour de la juſtice, il ne ſuffit pas, en décriant auprès de vous le général qui eſt à la tête de vos troupes & qui leur procure la paie, de vous engager à congédier l'armée actuellement au ſervice d'Athenes; on doit de plus vous prouver que Philippe congédiera la ſienne, ſi vous déférez à cet avis. Si non, penſez qu'on ne fait que jetter la république dans les mêmes inconvéniens qui juſqu'ici ont ruiné nos affaires. Car, ſans doute, vous n'ignorez pas que rien juſqu'à préſent n'a donné au prince plus d'avantage ſur nous que ſa diligence à nous prévenir. Toujours à la tête d'une armée ſur pied, formant de loin ſes projets, il attaque tout-à-coup ceux qu'il juge à propos. Ici, on ne ſe remue & on ne ſe prépare que quand on reçoit la nouvelle de quelque événement. De là, notre adverſaire reſte poſſeſſeur paiſible de ce qu'il a une fois envahi; tandis que nous, manquant les occaſions, perdant toutes nos dépenſes, nous venons ſeulement montrer notre haine contre l'ennemi, notre deſſein de l'arrêter; & arrivés trop tard, nous ne remportons que de la honte.

Soyez donc perſuadés, ô Athéniens, que tous les vains diſcours dont on vous amuſe, n'ont pour but que de vous enchaîner dans vos murs, afin qu'Athenes n'ayant pas d'armée en campagne, Philippe diſpoſe de tout comme il voudra. Examinez, je

vous prie, ce qu'il fait maintenant. Il eſt dans la Thrace à la tête d'un corps de troupes conſidérable; & ſuivant le témoignage de gens qui voient les choſes de près, il mande des renforts de Macédoine & de Theſſalie. Si donc attendant le retour des vents Etéſiens, il tombe ſur Byzance & l'aſſiege (1), croyez-vous que les Byzantins perſéverent dans leur folie, & qu'ils ne vous appellent pas à leur ſecours? pour moi je ne le puis croire; & à moins que Philippe ne les prévînt quand même ils ſe défieroient de quelques peuples plus que de nous, ils les recevroient dans leur ville, plutôt que de la livrer à ce monarque. Etant donc privés du ſecours que nous ne pourrons leur envoyer, ou que nous n'aurons plus ſur les lieux, leur perte eſt infaillible. Un mauvais génie les aveugle, & ils portent l'extravagance juſqu'à l'excès, je l'accorde;

---

(1) L'événement juſtifia Démoſthene en tout point. Philippe aſſiégea Byzance quelques années après ce diſcours; Byzance eut recours aux Athéniens, & Phocion, à la tête d'une armée, obligea Philippe de lever le ſiege. Nous avons déjà vu que les Byzantins entrerent dans la ligue de Chio, de Cos & de Rhodes contre Athenes, & vinrent à bout enſemble de ſe ſouſtraire à ſa domination. Les Byzantins avoient donc lieu de ſuppoſer que les Athéniens, mécontens de leur conduite, pourroient dans l'occaſion leur en marquer leur reſſentiment.

mais il faut les ſauver, notre intérêt l'exige.

D'ailleurs eſt-il bien ſûr que le roi de Macédoine ne ſe jettera pas ſur la Querſonèſe? A en juger par la lettre qu'il nous a écrite, il veut ſe venger de quelques habitans de cette iſle. Si nous conſervons nos troupes, elles pourront ſecourir ce pays & attaquer le ſien. Mais ſi une fois nous venons à les diſperſer, quel parti prendrons-nous s'il marche contre la Querſonèſe? Ferons-nous le procès à Diopithe? grands dieux! mais à quoi cela ſervira-t-il? Partirons-nous d'ici pour la ſecourir? mais ſi les vents nous en empêchent (1)? Philippe, dit-on, n'oſera l'attaquer. Qui peut nous en répondre? Ne voyez-vous pas, Athéniens, dans quel tems de l'année on vous conſeille de vuider l'Helleſpont, & de le livrer à ce prince? Mais ſi au retour de la Thrace, il ne tombe ni ſur la Querſonèſe ni ſur Byzance (car c'eſt encore une choſe qu'il faut prévoir), & qu'il aille attaquer Chalcide ou Mégares (2), comme il attaqua dernierement Orée;

(1) Apparemment qu'on touchoit pour lors à l'été, qui eſt la ſaiſon des campagnes, & dans laquelle régnoient les vents étéſiens, vents qui n'étoient pas favorables pour aller d'Athenes dans la Querſonèſe.

(2) Chalcide & Orée, deux villes puiſſantes de l'Eubée. Nous avons déjà vu que Philippe fit ſur l'Eubée pluſieurs tentatives dont nous ignorons le tems, & qui eurent divers

vaut-il mieux le combattre ici en le laiſſant apporter la guerre dans l'Attique, que de le retenir en l'occupant au loin ? je ne crois pas qu'il y ait à héſiter dans le choix.

Convaincus de tout ce que je dis, loin de chercher à décrier & à licencier l'armée que Diopithe s'efforce de conſerver pour la défenſe de l'état, vous devez l'augmenter vous-mêmes d'un nouveau renfort, envoyer de l'argent au général, & lui procurer à propos tout ce qui eſt néceſſaire. En effet, ſi l'on demandoit à Philippe lequel il aimeroit mieux, ou que les troupes commandées par Diopithe, quelles qu'elles ſoient, je ne l'examine pas ici, fuſſent entretenues, renforcées, autoriſées par la ville, ou qu'elles fuſſent réformées & diſperſées ſur de vains reproches; il choiſiroit le dernier, ſans doute. Il en eſt donc ici qui font préciſément ce que pourroit ſouhaiter Philippe. Et vous demandez après cela ce qui a perdu nos affaires ! je vais vous répondre avec ſincérité, & vous mettre ſous les yeux l'état préſent de notre ville, & les déſordres de notre conduite actuelle.

ſuccès. Mégares faiſoit partie de l'Attique dont elle fut démembrée. Elle étoit à une égale diſtance de Corinthe & d'Athenes; Philippe la trouvoit à ſa bienſéance, & auroit bien voulu s'en rendre maître.

Nous n'avons ni la volonté de contribuer de nos biens, ni le courage de nous mettre en campagne; avides pour nous des revenus publics, nous laiſſons notre général manquer d'argent; au lieu de lui ſavoir gré de l'abondance qu'il ſe procure lui-même, nous nous attachons à obſerver ſes démarches, à décrier ſes entrepriſes, à blâmer les moyens dont il uſe pour réuſſir, & ainſi du reſte. Diſpoſés de la ſorte, nous ne pouvons nous réſoudre à ne nous mêler que de ce qui nous regarde; nous louons les miniſtres zélés pour notre gloire, en même tems que nous ſoutenons ceux qui combattent leurs avis. Vous êtes dans l'uſage de demander à vos orateurs quand ils montent à la tribune, que faut-il donc faire? je vous demanderai moi, que faut-il donc dire? car ſi vous continuez à ne pas contribuer de vos biens, à ne pas vous mettre en campagne, à diſſiper les revenus publics, à laiſſer manquer d'argent votre général, à lui faire un crime de l'abondance qu'il ſe procure lui-même; ſi vous perſéverez dans ce déſordre, ſans pouvoir vous réſoudre à ne vous mêler que de ce qui vous regarde, je ne ſais que vous dire. Que ſi en ce jour vous permettez même aux calomniateurs de Diopithe de l'accuſer ſur les projets qu'on lui prête, ſi vous daignez écouter leurs plaintes, que vous dira-t-on? il faut vous apprendre ce que vous gagneriez

à ſuivre leurs conſeils : je vous parlerai avec franchiſe, je ne le pourrois autrement.

Tous les généraux qui partent de vos ports (j'atteſterois ce fait à mes plus grands riſques) reçoivent une contribution des habitans de Chio & d'Erythrée, & de tous ceux qu'ils peuvent, je dis des Grecs aſiatiques. S'ils n'ont qu'un ou deux vaiſſeaux, la contribution eſt légere ; elle eſt plus conſidérable, s'ils ont un plus grand nombre de navires. Les peuples qui leur donnent peu ou beaucoup, ne ſont point aſſez inſenſés pour le faire ſans intérêt ; ils achetent d'eux, par exemple, la liberté & la ſûreté de leur commerce maritime, l'avantage d'être eſcortés & défendus contre les pirates. C'eſt par affection, diſent-ils, qu'ils nous donnent ; c'eſt à titre de préſens qu'ils nous fourniſſent des ſubſides. Il eſt certain qu'aujourd'hui encore ils en fourniront tous à Diopithe qu'ils voient à la tête d'une armée. Car ne recevant rien d'ici, & n'ayant rien par lui-même, où voulez-vous qu'il prenne le pain des ſoldats ? lui viendra-t-il du ciel ? il ne peut l'eſpérer. Il les nourrit donc de ce qu'il prend, de ce qu'on lui donne & de ce qu'il emprunte. Ses accuſateurs auprès de vous, ne font donc qu'avertir les peuples de ne pas reconnoître les ſervices qu'il leur a déjà rendus, ſoit en agiſſant ſeul, ſoit en ſe joignant à eux, puiſqu'on veut

le punir de ceux mêmes qu'il se dispose à leur rendre. Oui, c'est là le but de ces propos que certaines gens vous rebattent : *Il doit former un siege ; il n'épargne point les Grecs* (1). Qui d'entre eux s'intéresse si fort pour les Grecs Asiatiques ? ils sacrifieroient donc à des étrangers les intérêts de la patrie. C'est encore là le motif de leur empressement à demander qu'on envoie dans l'Hellespont un général pour remplacer Diopithe, & pour le forcer de se démettre (2). Eh ! si Diopithe est en faute, s'il enleve les vaisseaux ; un ordre, oui un simple ordre de votre part, l'arrêtera tout court.

---

(1) *Il n'épargne point les Grecs ;* Démosthene dit, *il livre les Grecs*, sans doute aux violences & à l'avidité du soldat. Il faut supposer que Diopithe faisoit des excursions chez les Grecs Asiatiques, & qu'il en obligeoit quelques uns par la force des armes, de fournir à l'entretien de ses troupes.

(2) Il y a toute apparence que les ennemis de Diopithe l'avoient représenté comme un homme violent & impérieux, qui ne voudroit pas obéir aux ordres de la république, & contre lequel il falloit équiper des galeres pour l'obliger par la force des armes, de revenir à Athenes. Ils vouloient donc que le général qu'on enverroit pour remplacer Diopithe, partît avec des troupes, afin qu'il pût le forcer de se démettre s'il faisoit résistance. J'ai ajouté *& pour le forcer de se démettre ;* ce que ne dit pas Démosthene, mais ce qu'il suppose.

Les loix nous ordonnent de pourſuivre juridiquement de ſemblables prévaricateurs, & non pas, certes, d'armer contre eux des flottes à grands frais. De telles précautions contre des citoyens ſeroient le comble de la folie. C'eſt contre les ennemis, ſur leſquels nos loix n'ont aucune priſe, qu'il faut entretenir des troupes, armer des flottes, lever des ſubſides; & il le faut de toute néceſſité. Une dénonciation juridique, un décret, une révocation (1), voilà ce qui ſuffit contre nous autres. C'eſt là ce qui ſuffiſoit contre Diopithe, & ce que devoient propoſer des hommes ſages. Ce qu'on vous propoſe maintenant ne peut venir en penſée qu'à des traîtres gagés pour vous nuire.

Qu'il y ait chez nous de pareils hommes, c'eſt une choſe triſte; mais ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt que vous, Athéniens, vous nous écoutiez dans des diſpoſitions auſſi peu raiſonnables. Quelqu'un monte-t-il à cette tribune, pour accuſer Diopithe, Charès, Ariſtophon (2), pour rejetter ſur eux, ou ſur quelqu'autre, la cauſe de tous nos maux; vous ne manquez pas d'approuver ſes diſ-

---

(1) *Une révocation*, en grec, *la galere paralienne*, autrement la galere ſacrée, qui ſervoit à porter aux généraux les ordres de la république, & à les ramener quand ils étoient révoqués.

(2) *Charès*, *Ariſtophon*, deux généraux Athéniens qui

cours & d'y applaudir. Un miniſtre, ami du vrai, vous demande-t-il à quoi vous penſez; vous dit-il que Philippe ſeul eſt la cauſe de tous vos maux & de vos embarras actuels, que vous n'avez plus rien à craindre s'il s'arrête dans ſa courſe; ſans pouvoir diſconvenir de cette vérité, vous témoignez qu'elle vous choque, comme ſi elle vous portoit un coup mortel. Il faut vous dire quel eſt le principe de ces diſpoſitions; & puiſque je vous parle pour votre avantage, que du moins je le faſſe avec liberté. Quelques-uns de vos miniſtres vous ont rendus auſſi ardens & auſſi redoutables dans vos aſſemblées que lents & mépriſables dans vos armemens. Si donc on impute vos diſgraces à quelqu'un de vos citoyens, dont vous pouvez vous ſaiſir, vous écoutez volontiers ce qu'on vous dit. Si on les rejette ſur un prince qu'il ne vous eſt poſſible de réduire que par la voie des armes, vous êtes embarraſſés & la vérité vous déplaît. Il faudroit, au contraire, que vos miniſtres vous accoutumaſſent à être doux & humains dans vos aſſemblées, puiſqu'on y traite avec des citoyens & avec des alliés; & à ne vous montrer ardens & redoutables que

---

avoient beaucoup de vanité & peu de mérite. Il paroît que Démoſthene étoit favorable au premier; car dans toutes les circonſtances il tâche au moins de l'excuſer, s'il ne le loue pas.

dans vos armemens, puiſqu'alors il s'agit de vaincre des rivaux & des ennemis. Mais, grace aux adulations continuelles de certains hommes & à leurs complaiſances exceſſives, tandis que, dans vos aſſemblées, pleins d'une délicateſſe ſuperbe vous voulez être flattés & n'écouter que ce qui vous fait plaiſir, vous éprouvez les plus cruels embarras dans les affaires & les événemens qui ſurviennent.

Cependant, j'en atteſte les dieux, ſi chaque peuple de la Grece vous demandant compte des occaſions que vous a fait perdre votre négligence, vous diſoit : Athéniens (1), vous nous envoyez députés ſur députés, on nous repréſente de votre part que Philippe en veut à notre liberté & à celle de tous les Grecs, qu'il faut nous précautionner contre ce monarque. [Oui, c'eſt là ce que vous faites dire aux peuples de la Grece, vous ne pouvez le nier.] Eh quoi! ajouteroient-ils, ô les plus lâches des hommes! depuis ſix mois entiers que le prince eſt hors de ſon royaume, que la maladie (2), la rigueur

---

(1) Athenes, alarmée des progrès de Philippe, ſur-tout depuis la priſe d'Olynthe, travailloit ouvertement ou ſecrètement à ſoulever tous les Grecs contre lui. Il n'eſt pas beſoin de faire appercevoir la beauté & l'adreſſe de la proſopopée qu'emploie ici Démoſthene.

(2) Philippe étoit pour lors dans la haute Thrace, où ſans doute il fut malade.

de la ſaiſon & la guerre l'empêchent d'y revenir ; avez-vous délivré l'Eubée, ou repris ce qui vous appartenoit ? Tandis que vous reſtez chez vous oiſifs, ſains d'eſprit & de corps, ſi toutefois on peut être jugé tel quand on agit avec auſſi peu de force & de raiſon, il a établi dans l'Eubée deux tyrans, l'un à Sciathe (1), & l'autre en face de l'Attique pour la tenir en reſpect. Vous n'avez pas même, ſi vous ne pouviez rien de plus, traverſé ſes démarches ; mais le laiſſant tout faire, lui abandonnant tout, vous avez aſſez fait connoître que, dût-il mourir mille fois, vous n'en agiriez point davantage. Pourquoi donc nous envoyer des députés ? pourquoi vous déchaîner contre le roi de Macédoine ? pourquoi nous fatiguer de vos plaintes ? Si les Grecs nous tenoient ce langage, que pourrions-nous répondre ? pour moi je ne le vois point.

Il eſt des gens qui croient embarraſſer l'orateur en lui demandant ce qu'il faut faire. Voici ma réponſe auſſi courte que vraie & ſolide ; rien de ce que vous faites maintenant. Je vais néanmoins entrer dans le détail ; & puiſſiez-vous être auſſi em-

---

(1) *L'un à Sciathe.* Sciathe, iſle de la mer Egée, qui étoit une des dépendances de l'Eubée. = *L'autre en face de l'Attique.* C'étoit à Orée, ville ſituée en face de l'Attique.

preſſés à ſuivre de bons conſeils qu'à les demander !

Avant toute choſe, ſoyez bien perſuadés, & là-deſſus ceſſez de diſputer les uns avec les autres, que Philippe a rompu la paix & qu'il nous fait la guerre, qu'il a de mauvais deſſeins contre nous, qu'il en veut à notre ville, à ſon ſol, à tous ſes habitans, à ceux mêmes qui ſe flattent le plus d'avoir ſes bonnes graces. Que ces derniers jettent les yeux ſur Euthycrate & Laſthene (1), citoyens d'Olynthe, qui regardés d'abord comme ſes meilleurs amis, ont péri miſérablement après avoir livré leur patrie. Mais c'eſt ſur-tout à notre gouvernement qu'il en veut, c'eſt à le détruire que tendent tous ſes projets. Et l'on peut dire que ſa conduite eſt conſéquente. Il voit que, quand même il s'empareroit de tout le reſte, il ne ſera jamais poſſeſſeur tranquille, tant que vous vivrez ſous le régime démocratique ; mais que dans un revers de

(1) Philippe aimoit la trahiſon & n'aimoit pas les traîtres. Euthycrate & Laſthene lui avoient livré leur ville. Appellés traîtres par ſes ſoldats, ils lui en demanderent juſtice, mais il les paya de cette ironie plus piquante que l'injure dont ils ſe plaignoient : *ne prenez pas garde*, leur dit-il, *à ce que diſent des hommes groſſiers qui nomment chaque choſe par ſon nom.*

fortune, comme il peut lui en arriver, les peuples qui ne le ſuivent maintenant que par force, ſe jetteront entre vos bras. Vous êtes portés par caractere non à vous agrandir, non à uſurper la domination, mais à empêcher qu'un autre ne l'uſurpe, à l'en dépouiller s'il en eſt ſaiſi, & en général à traverſer les projets des ambitieux, & à vouloir que tous les hommes ſoient libres. Philippe ne veut donc pas, & c'eſt raiſonner en habile politique, non il ne veut pas avoir continuellement à craindre de notre amour pour la liberté. Nous, en conſéquence, nous devons d'abord le regarder comme l'ennemi irréconciliable de toute démocratie, & nous bien convaincre d'une vérité qui nous fera donner aux affaires toute l'attention qu'elles demandent. Nous devons enſuite tenir pour certain que c'eſt contre Athenes qu'il diſpoſe & dirige toutes ſes batteries, & que dans quelque endroit qu'on cherche à l'arrêter, on agit pour nous. Nul de vous, en effet, n'eſt aſſez ſimple pour croire que de miſérables villages dans la Thrace (car de quel autre nom appeller Drongile, Cabyle, Maſtire, & d'autres places qu'il a priſes ou qu'il veut prendre?) que de telles conquêtes faſſent l'objet de ſes vœux, & que pour elles il brave frimas, travaux, dangers. Quoi? les ports de notre ville, ſes arſenaux,

ſes galeres, ſes mines d'argent (1), ſes revenus immenſes, il les dédaigneroit, il vous en laiſſeroit poſſeſſeurs paiſibles ; & pour le ſeigle & le millet de la Thrace, il iroit s'enſevelir dans des contrées affreuſes, au milieu, des glaces & des neiges ! non, il n'en eſt pas ainſi ; mais c'eſt pour s'emparer d'Athenes & de tous les avantages dont elle eſt en poſſeſſion, qu'il agit dans la Thrace & ailleurs.

Que doivent donc faire des hommes ſages ? trop convaincus des deſſeins d'un monarque ambitieux, ils doivent s'arracher à cette indolence exceſſive qui les perd, contribuer de leurs biens, faire contribuer leurs alliés, travailler à conſerver les troupes qui ſont encore ſous les armes, afin que, comme Philippe a une armée prête à attaquer tous les Grecs & à les aſſervir, vous en ayez une, auſſi, prête à les ſecourir & à les ſauver. Non, vous ne ferez jamais rien à propos avec des milices levées à la hâte : il faut avoir une armée ſur pied, lui fournir

(1) *Ses mines d'argent.* Ces mines étoient dans l'Attique, ſur le mont Laurium. Elles étoient fort riches, & devenoient plus fécondes à meſure qu'on y creuſoit davantage. = *S'enſevelir dans des contrées affreuſes*, en grec, *dans les ſouterrains de la Thrace.* Les Thraces creuſoient ſous terre pour y ſerrer leurs grains, des eſpeces de gre-

des vivres, & une caisse militaire, prendre des mesures pour que cette caisse soit bien régie, faire rendre compte à vos questeurs de l'administration des deniers ainsi qu'à votre général des opérations de la campagne. Agissez avec ardeur conformément à ce plan; & vous forcerez Philippe, ce qui seroit le mieux, sans doute, à observer les conditions de la paix, & à se renfermer dans la Macédoine; ou du moins vous le combattrez à forces égales.

On ne peut suivre un tel plan, dira quelqu'un, sans qu'il en résulte de grandes dépenses, beaucoup de soins & de peines. Je l'avoue: mais en supputant les maux qui ne manqueront pas de fondre sur notre ville si nous refusons de prendre le parti convenable, on verra qu'il est de notre avantage de nous y porter avec zele. Oui, quand même un dieu (ici la parole d'aucun mortel ne pourroit suffire) quand même un dieu nous répondroit, que, quoique vous restiez dans l'inaction, & que vous abandonniez tout à Philippe, ce prince ne finira point par attaquer notre ville, il seroit honteux cependant, j'en atteste tout l'Olympe, il seroit indigne de la

---

niers qu'ils appelloient *sirroi* ou *siroi.* = *Au milieu des glaces & des neiges.* Tous les poètes Grecs & Latins s'accordent à nous faire de la haute Thrace le portrait le plus affreux. Tous l'appellent la patrie de Borée, la mere des neiges, le pays des frimas, le séjour des aquilons.

gloire de notre république & des grands exploits de nos ancêtres, de ſacrifier à notre repos la liberté de tous les autres Grecs. Pour moi, j'aimerois mieux mourir que de vous donner un pareil conſeil. Si un autre vous le donne & qu'il vous perſuade, à la bonne heure, n'armez point, abandonnez tout. Mais s'il n'eſt perſonne qui ne rejette ce lâche ſentiment, ſi nous prévoyons tous que plus nous laiſſerons Philippe étendre ſes conquêtes, plus nous trouverons en lui un ennemi puiſſant & redoutable, pourquoi différer? pourquoi temporiſer? attendons-nous pour agir que la néceſſité nous preſſe? mais ce qui eſt vraiment une néceſſité pour des hommes libres nous preſſe depuis long-temps, & n'a plus beſoin d'être attendu : loin de nous cette autre eſpece de néceſſité faite pour les ſeuls eſclaves! Et en quoi l'eſclave differe-t-il ici de l'homme libre? pour l'un, la néceſſité la plus preſſante, c'eſt l'appréhenſion du déshonneur, & je ne vois pas qu'on puiſſe en imaginer de plus forte; pour l'autre, c'eſt la crainte du châtiment. Puiſſiez-vous, Athéniens, ne jamais connoître cette derniere! il n'eſt pas même ſéant d'en parler.

Je détaillerois volontiers les artifices dont uſent certains miniſtres pour vous ſéduire : je tairai les autres & ne citerai que celui-ci. Vient-on à parler

de

de Philippe, un d'eux ſe leve auſſitôt; que la paix eſt agréable! dit-il; qu'il eſt fâcheux d'avoir à entretenir des troupes! on cherche à diſſiper nos finances. Ils vous tiennent ces propos & d'autres ſemblables, par leſquels ils vous arrêtent, & laiſſent au monarque la liberté d'agir tout à ſon aiſe. En conſéquence vous goûtez le plaiſir du repos & de l'inaction, plaiſir qui peut-être vous coûtera bien cher; tandis que ces miniſtres obtiennent du crédit auprès de vous, & l'argent de Philippe.

Pour moi, voici quel eſt mon avis: ce n'eſt pas vous, qui par vous-mêmes n'êtes déjà que trop pacifiques, qu'il faut exhorter à la paix, mais le prince qui ne ceſſe de commettre des hoſtilités; ſi on le perſuade, plus d'obſtacle de votre part. Et ce n'eſt pas ce que nous dépenſerons pour nous défendre, que nous devons regarder comme fâcheux, mais ce que nous aurons à ſouffrir ſi nous ne voulons rien dépenſer. Enfin, c'eſt en prenant des moyens sûrs pour conſerver nos finances, & non en abandonnant nos intérêts, que nous devons empêcher qu'elles ne ſe diſſipent. Au reſte, je ſuis étonné que des malverſations qu'il vous eſt aiſé de prévenir, & que vous ſerez toujours les maîtres de punir, alarment ſi fort certaines gens; tandis que Philippe qui envahit ſucceſſivement toute la Grece pour tomber enſuite ſur nous, ne les alarme pas.

Tome II. M

Doù vient donc qu'aucun de ces gens-là, voyant le prince toujours les armes à la main, commettre ouvertement des injustices, s'emparer de nos places, ne l'accuse de violer la paix ; & que si nous vous conseillons de l'arrêter & de ne pas lui laisser le champ libre, ils nous reprochent de rallumer la guerre. Voici leur motif. Ils veulent faire retomber sur les ministres qui vous donnent les meilleurs avis, le mécontentement que pourront vous donner les inconvéniens de la guerre, car elle en entraîne, oui elle entraîne beaucoup après elle : ils veulent, en vous occupant à juger ces ministres, vous empêcher de réprimer le monarque, & en se portant accusateurs échapper eux-mêmes à la peine de leurs trahisons. Voilà ce qui leur fait dire qu'il en est parmi nous qui veulent rallumer la guerre ; delà naissent les débats qui vous animent les uns contre les autres. Mais je sais, moi, qu'avant qu'aucun Athénien songeât à proposer la guerre, Philippe a envahi plusieurs de nos places, & que tout récemment encore il a envoyé du secours aux rebelles de Cardie. Si cependant nous ne voulons point convenir qu'il nous fait la guerre, il seroit le plus insensé des hommes de chercher à nous en convaincre. Mais lorsqu'il marchera contre nous, que dirons-nous alors ? il dira, lui, qu'il ne nous fait pas la guerre. Il le disoit dernierement aux Ori-

tains, lorſque ſes ſoldats étoient dans leur pays ; il l'avoit dit auparavant aux habitans de Phères avant qu'il fût devant leurs murailles ; il le diſoit anciennement aux Olynthiens juſqu'à ce qu'il fût tout près de leur ville à la tête d'une armée. Lorſqu'il ſera à nos portes, dirons-nous encore de ceux qui nous exhortent à nous défendre, qu'ils rallument la guerre ? il ne nous reſte donc qu'à ſubir le joug ; car voilà le ſort qui nous eſt réſervé, ſi, tandis qu'on nous attaque ſans relâche, nous ne ſongeons pas à repouſſer la violence.

Ajoutez, Athéniens, que vous riſquez encore plus que les autres peuples. Philippe ne veut pas ſeulement aſſervir votre république, non, mais la détruire. Il conçoit que vous ne voulez pas obéir, & que vous ne le pourriez pas, quand vous le voudriez, étant accoutumés à commander ; il conçoit qu'à la premiere occaſion vous pourriez lui ſuſciter plus d'embarras que tous les Grecs enſemble. Attendez-vous donc de ſa part, aux dernieres extrémités ; déteſtez & puniſſez les miniſtres qui lui ſont vendus. Il n'eſt pas poſſible, non, il ne l'eſt pas que vous triomphiez des ennemis étrangers, avant que d'avoir puni vos ennemis domeſtiques qui ſont à leurs gages. Trouvant toujours ces derniers dans votre chemin, toujours arrêtés par les obſtacles qu'ils vous offrent, vous ſerez infailliblement prévenus par les autres.

D'ailleurs, pourquoi penſez-vous que Philippe vous outrage dès à préſent ? eh ! fait-il autre choſe ? pourquoi vous effraie-t-il déjà par des menaces, tandis que du moins il cherche à ſéduire les autres peuples en affectant de les obliger ? Par exemple, c'eſt après une foule de bons offices, qu'il a jetté les Theſſaliens dans l'eſclavage. Qui pourroit dire combien il trompa les malheureux Olynthiens, en débutant par leur donner Potidée, & en y ajoutant depuis un ſi grand nombre de faveurs ? Maintenant encore, après avoir délivré les Thébains d'une guerre longue & difficile, il les amuſe en leur ſoumettant la Béotie. Tous ces peuples, dont les uns ont déjà ſouffert ce que tout le monde ſait, & dont les autres ſouffriront bientôt ce que le ſort leur prépare, ont du moins joui d'abord de quelques avantages. Quant à vous, ſans parler de ce que le monarque vous a pris pendant la guerre, en quoi ne vous a-t-il pas trompés juſques dans la concluſion de la paix ? que ne vous a-t-il pas ravi ? Né s'eſt-il pas emparé de la Phocide & des Thermopiles ? dans la Thrace, ne s'eſt-il pas rendu maître de Doriſque, de Serrie, de la perſonne de Cerſoblepte (1) ? ne domine-t-il pas à préſent

---

(1) Cerſoblepte, roi de Thrace, allié d'Athenes. Quoique les Athéniens en euſſent reçu la Querſonèſe, ſoit par

dans Cardie, & ne s'en glorifie-t-il pas ? Pourquoi donc cette différence de procédés à l'égard d'Athenes ? c'eſt que de toutes les villes grecques, la nôtre eſt la ſeule où il ſoit libre de parler pour les ennemis ; & où le traître qui a reçu le ſalaire de ſa trahiſon, puiſſe plaider en toute sûreté la cauſe de l'uſurpateur devant ceux mêmes qu'il dépouille. Il n'étoit pas sûr à Olynthe de parler pour Philippe, quand le peuple n'en avoit reçu aucun ſervice, & qu'il ne jouiſſoit pas de Potidée. Il n'eût pas été sûr chez les Theſſaliens de parler pour Philippe, avant qu'il eût chaſſé leurs tyrans, & qu'il les eût rétablis dans le droit amphictyonique. Il n'étoit pas sûr à Thebes de parler pour ce prince, avant qu'il eût ſoumis la Béotie aux Thébains, & qu'il eût ruiné la Phocide. Mais dans Athenes, quoique Philippe vous ait enlevé Amphipolis & Cardie, quoiqu'il ſe ſoit fortifié dans l'Eubée pour tenir l'Attique en reſpect, & que même à préſent il marche contre Byzance, il eſt toujours sûr à nos orateurs de parler pour lui. Que dis-je ? c'eſt par-là qu'on a vu les partiſans de ce prince, d'obſcurs & de pauvres qu'ils étoient devenir tout-à-coup

---

négligence, ſoit par ingratitude, ils le laiſſerent à la merci de Philippe, qui le fit priſonnier & le dépouilla de ſon royaume.

riches & fameux, & qu'au contraire, votre richesse s'est changée en indigence, & votre gloire en opprobre. Car c'est dans le nombre des alliés, c'est dans la confiance & l'attachement des peuples que je fais consister la richesse d'une république; richesse essentielle dont vous êtes absolument dépourvus. Grace à cette indifférence qui vous fait négliger vos vraies ressources & qui ruine vos affaires, Philippe est devenu heureux & puissant, formidable aux Grecs & aux barbares; tandis que vous êtes décriés, abandonnés, somptueux, il est vrai, & magnifiques dans vos marchés, mais dignes de risée & de mépris dans vos armemens. Je remarque, au reste, que plusieurs de vos orateurs ne prennent pas pour eux-mêmes les conseils qu'ils vous donnent : ils vous exhortent à demeurer en repos quoique vous soyez attaqués, eux qui ne peuvent s'y tenir au milieu de nous quoiqu'on ne les attaque pas.

Et après cela quelqu'un d'entre eux montant à la tribune, osera me dire : Vous ne proposez donc pas la guerre dans un décret ! par un procédé lâche & timide, vous n'osez en prendre sur vous les risques !

Pour moi, bien éloigné d'être audacieux, impudent & effronté, je m'estime néanmoins plus courageux que ces ministres qui affectent tant

d'assurance. En effet, juger, proscrire, proposer des largesses, intenter des accusations, sans égard à l'intérêt commun, cela ne demande aucun courage. On peut être hardi quand on a pour garant de sa sûreté, la certitude de ne courir aucun risque en ne disant & ne faisant rien qui ne vous soit agréable. Mais s'opposer souvent à vos volontés pour votre avantage, n'être occupé que de vous servir, jamais de vous flatter, choisir la partie du ministere dans laquelle la fortune domine plus que la raison, & se rendre responsable de l'une & de l'autre : voilà ce qui caractérise le citoyen utile, l'homme vraiment courageux ; & non, à l'exemple de plusieurs, vous faire sacrifier les plus grandes ressources de l'état à une satisfaction passagere. Loin que je me propose de telles gens pour modeles, loin que je les regarde comme des citoyens dignes d'Athenes, si on me demandoit, qu'avez-vous fait pour la république ? sans citer les vaisseaux que j'ai équipés, les jeux auxquels j'ai présidé, les contributions dans lesquelles je suis entré, les prisonniers de guerre que j'ai rachetés, & d'autres actions semblables ; je me contenterois de dire que dans l'administration, je me suis frayé une route particuliere, que pouvant, ainsi que tant d'autres, accuser, flatter, proscrire, en un mot, faire ce que font la plupart, je ne me suis porté à

aucune de ces démarches, ni de mon propre mouvement, ni par ambition, ni par intérêt; mais que je ne ceſſe de vous donner des conſeils, qui, en diminuant ma faveur auprès de vous, augmenteront votre gloire ſi vous les ſuivez. Je puis parler de la ſorte ſans craindre de choquer l'envie. Eh! me regarderois-je comme un bon citoyen, ſi parmi les fonctions de miniſtre, je préférois celles qui, m'élevant auſſitôt au premier rang dans ma ville, vous placeroient au dernier dans la Grece? Il faut qu'un bon patriote n'ait d'autre but dans les conſeils qu'il donne, que d'illuſtrer ſa république, & qu'il propoſe toujours les partis les plus utiles, non les plus faciles. La nature conduit d'elle-même à ceux-ci; au lieu que le miniſtre integre ne peut porter aux autres ceux qui l'écoutent, ſans recourir aux raiſons les plus fortes.

J'ai encore entendu dire à quelqu'un, que je donnois les meilleurs avis, mais qu'après tout ce n'étoient que des paroles, & qu'il falloit à la république des effets & des actions.

Sur cela voici mon ſentiment, je ne le diſſimule pas. Le devoir d'un orateur ſe borne, ſelon moi, à vous donner les meilleurs avis; & il eſt aiſé de s'en convaincre par cet exemple frappant. Vous ſavez, je penſe, que Timothée vous conſeilloit un jour de ſecourir & de ſauver l'Eubée que les Thébains

vouloient asservir (1). Voici à-peu-près ce qu'il vous disoit : « Vous délibérez, Athéniens, sur le parti que vous avez à prendre, & les Thébains sont dans l'isle ! ne couvrirez-vous pas la mer de vos vaisseaux ? n'irez-vous pas sur l'heure au Pirée ? ne vous embarquerez-vous pas ? » Voilà ce que disoit Timothée ; vous avez agi : ses discours & vos actions ont fait réussir l'entreprise. Si donc Timothée vous eût donné le meilleur conseil, comme il fit alors, & que livrés à l'indolence vous n'eussiez rien fait, Athenes eût-elle obtenu les succès qui l'ont couverte de gloire ? non, sans doute. Il en est de même de ce que d'autres & moi nous pourrions vous dire. L'orateur ne vous doit qu'un bon conseil ; l'exécution ne regarde que vous.

Je vais faire un résumé de mon avis, & je cede la tribune. Je dis donc qu'il faut lever des contributions ; conserver les troupes qui sont actuellement sur pied ; corriger ce qu'on trouvera de mal,

---

(1) Les Thébains, soutenus de la faction qui les avoit appellés en Eubée, y subjuguoient déjà plusieurs villes lorsque la faction opposée demanda du secours aux Athéniens. Timothée, aussi grand capitaine que bon orateur, appuya fortement la demande, par un discours dont Démosthene rapporte ici un endroit remarquable. Le discours de Timothée fit son effet. Les Athéniens secoururent l'Eubée avec la plus grande ardeur, & réussirent.

ſans tout détruire pour ſatisfaire aux plaintes de quelques-uns ; envoyer de toutes parts des députés qui, ſervant l'état de leur mieux, inſtruiſent & animent les Grecs. Avant toute choſe, il faut punir les miniſtres qui ſe laiſſent corrompre, les déteſter, les pourſuivre par-tout & ſans relâche, afin qu'on voie que les citoyens vertueux ont pris le bon parti pour eux-mêmes & pour les autres. Si vous agiſſez comme je dis, ſi vous ceſſez de laiſſer tout aller à l'abandon, peut-être, Athéniens, peut-être vos affaires changeront-elles bientôt de face. Mais ſi vous reſtez dans vos murs, auſſi ardens pour applaudir à l'orateur, que lents & tardifs quand il faut agir, je ne vois point de diſcours qui, ſans action de votre part, puiſſe ſauver la république.



SOMMAIRE

DE LA NEUVIEME PHILIPPIQUE.

Ce discours est de même date que le précédent. Diopithe étoit toujours dans la Quersonèse à la tête de son armée ; Philippe continuoit ses conquêtes dans la Thrace ; il envoyoit des troupes dans l'Eubée, & en asservissoit les villes principales avec le secours des plus puissans citoyens dont il s'étoit fait des créatures ; il se disposoit à marcher contre Byzance ; il intriguoit de tous côtés, & ne perdoit point de vue son projet d'envahir la Grece.

Démosthene monte à la tribune, il fait aux Athéniens les plus vifs reproches sur leur négligence & leur délicatesse dans les assemblées ; négligence & délicatesse qui ont ruiné leurs affaires qu'il est encore possible de rétablir. Il entreprend de leur prouver que Philippe, quoiqu'en paix avec eux, leur fait réellement la guerre, & les trompe par les apparences d'une paix simulée, comme il a déjà trompé plusieurs peuples ; il les anime contre un prince dont toutes les actions & toutes les démarches ne tendent qu'à leur perte. Il est surpris de la tranquille indifférence de tous les peuples de la Grece ; de ce que tous ils voient sans alarmes les mouvemens d'un monarque ambitieux, qui est mal intentionné contre tous, qui ne travaille qu'à les asservir. La cause de cette indifférence, il la trouve dans la facilité à souffrir, à écouter les citoyens qui se laissent corrompre & qui trahissent leur patrie, tandis qu'autrefois on punissoit avec la derniere rigueur ceux qui étoient convaincus de la moindre corruption.

Après avoir montré en paſſant la maniere la plus efficace de combattre le roi de Macédoine, il expoſe fort au long les maux qu'ont occaſionnés, dans toutes les villes, la perfidie des traîtres, & l'aveuglement des peuples qui les écoutoient. Il exhorte les Athéniens à craindre pour eux les mêmes maux & à les éviter, inſtruits par l'exemple des autres. Il les engage à faire eux-mêmes tout ce qui convient, & à ſolliciter tous les Grecs de ſe réunir contre l'ennemi commun. En finiſſant, il les excite, par des motifs d'honneur, à prendre en main la défenſe de la Grece.

Cette Philippique me paroît la plus belle de toutes; celle où il y a le plus d'idées grandes & nobles, de mouvemens vifs & rapides; celle dont le ton eſt le plus impoſant & le mieux ſoutenu.



NEUVIEME PHILIPPIQUE (1).

DANS preſque toutes vos aſſemblées, ô Athéniens, on vous met ſous les yeux les attentats que Philippe ne ceſſe de commettre contre vous & les autres Grecs, au mépris de la paix & des traités; vous ſentez par vous-mêmes, quoique vous n'en conveniez qu'avec peine, qu'il faudroit tous enſemble s'occuper des moyens d'arrêter & de punir l'inſolence de ce monarque: cependant, au point où je vous vois réduits par votre négligence, je ne crains pas d'avancer, quoiqu'il m'en coûte de le dire, que, quand vous vous ſeriez entendus vos orateurs & vous, eux pour vous donner les plus mauvais conſeils, vous pour prendre les plus mauvais partis, il ne ſeroit pas poſſible que vos affaires allaſſent plus mal. Le triſte état où nous les voyons, vient, ſans doute, de plus d'une cauſe; mais ſi l'on examine ces cauſes dans le détail, & ſi l'on en juge comme on doit, on trouvera que la principale eſt la conduite de certains de vos miniſtres

(1) C'eſt la troiſieme des quatre harangues connues ſous le nom de Philippiques.

qui cherchent plus à vous flatter qu'à vous servir. Parmi ces miniſtres, les uns ſe bornant au talent qui leur donne auprès de vous du crédit & de la conſidération, ne voient rien au-delà, & voudroient que vous n'euſſiez pas vous-mêmes des vues plus étendues; les autres, toujours occupés à décrier & à citer en jugement ceux qui ſont entrés dans les affaires, ne font que mettre les citoyens aux priſes avec les citoyens, détourner votre attention du véritable objet, & par-là aſſurer à Philippe la liberté de dire & de faire tout ce qu'il voudra. Tel eſt l'abus qui regne parmi vous, & la vraie ſource de vos fautes & de vos malheurs.

Au nom des dieux, Athéniens, ne vous offenſez pas de ma ſincérité; mais plutôt faites cette réflexion. De tout tems Athenes fut le ſéjour de la liberté; & pour cette raiſon vous avez voulu que l'étranger qui habite dans vos murs, & même vos eſclaves, partageaſſent avec vous le privilege de parler librement (1). Auſſi les eſclaves chez vous s'expliquent-ils avec plus de hardieſſe que les citoyens ne font ailleurs. C'eſt de vos délibéra-

(1) Les Athéniens ſe piquoient d'être les plus humains des peuples. Les étrangers étoient fort bien reçus dans Athenes; ils y avoient la liberté de tout dire & de tout faire, d'y vivre à leur fantaiſie, & de manifeſter leurs

tions ſeules que la liberté s'eſt vue bannie : & de là il arrive que dans vos aſſemblées, pleins d'une délicateſſe ſuperbe, vous voulez être flattés, n'écouter que ce qui vous fait plaiſir ; & que dans les affaires & les événemens qui ſurviennent, vous éprouvez les plus cruels embarras. Si donc vous êtes toujours dans les mêmes diſpoſitions, je n'ai qu'à me taire ; mais ſi vous m'autoriſez à vous parler ſans feinte, je ſuis prêt à parler. Oui, malgré le triſte état où vous a plongés votre indolence, vous êtes encore les maîtres d'y remédier : je le dirai même, au riſque d'avancer une propoſition étrange & invraiſemblable ; ce qui a cauſé vos malheurs par le paſſé, doit principalement vous donner des eſpérances pour l'avenir. Comment cela ? c'eſt pour n'avoir rien fait de ce qu'il faut, que vos affaires vont auſſi mal. Car ſi vous ne les aviez pas négligées, & qu'elles fuſſent toujours au même point ; il n'y auroit plus d'eſpoir qu'elles puſſent jamais aller mieux. Mais ce n'eſt que de votre molleſſe & de votre inaction, non de vos forces, que Philippe a triomphé. Et comment l'auroit-il em-

---

ſentimens ſur tous les objets. Les eſclaves même y jouiſſoient de toute la liberté dont peut jouir un eſclave ; ils y étoient traités avec une douceur qui les rendit utiles à leurs maîtres dans pluſieurs occaſions importantes.

porté sur vous ? vous ne vous êtes pas même mesurés avec lui.

Au reste, si nous convenions tous que ce prince enfreint la paix, & qu'il nous fait la guerre, un ministre n'auroit qu'à proposer les moyens les plus faciles & les plus sûrs de réprimer ses violences. Mais puisque dans le tems même qu'il emporte des villes de force, qu'il retient nos possessions, qu'il opprime tous les Grecs, on voit ici des gens assez peu raisonnables pour écouter des orateurs qui répetent sans cesse qu'on travaille parmi nous à rallumer la guerre ; il est nécessaire, sans doute, de prévenir l'erreur, & de réformer là-dessus vos idées : car il est à craindre que celui qui vous aura conseillé de vous défendre, ne soit accusé un jour de vous avoir excités mal à propos à prendre les armes.

Je considere donc & j'examine avant tout, s'il nous est libre de choisir entre la guerre & la paix. Est-il en notre pouvoir, sommes-nous libres de rester en paix ? c'est par où je commence ; je dis que nous devons y rester, & je demande que l'auteur d'un pareil avis l'appuie d'un décret & d'effets solides, sans nous flatter de vaines espérances. Mais si, les armes à la main, suivi d'une puissante armée, le monarque nous amuse du nom de paix, tandis qu'il nous fait réellement la guerre, que nous

nous reste-t-il, sinon de repousser ses attaques? Voulez-vous, à son exemple, vous contenter de dire que vous êtes en paix? j'y consens. Mais qu'à la faveur d'un mot, un homme s'avance de proche en proche jusques sous nos murs, & qu'on soutienne que ce n'est pas là nous faire la guerre, je dis que c'est manquer de raison, & vouloir que nous soyons en paix avec Philippe, & non Philippe avec nous. Et voilà ce que le prince achete avec tout l'or qu'il distribue, l'avantage de nous attaquer sans que nous entreprenions de nous défendre. Attendre pour nous mettre en garde qu'il nous ait fait l'aveu de ses mauvais desseins, ce seroit le comble de la folie. Non, il n'en conviendra jamais, marchât-il déjà contre l'Attique & le Pirée, si l'on en juge par sa conduite à l'égard des autres peuples. C'est lorsqu'il n'étoit plus qu'à quarante stades d'Olynthe, qu'il déclara aux habitans qu'il falloit de deux choses l'une, qu'ils désertassent leur ville, ou qu'il cesfât d'être roi de Macédoine. Jusques là, si on l'accusoit de méditer leur perte, il se fâchoit, & cherchoit par ses ambassadeurs à dissiper les mauvais bruits. Il s'acheminoit pareillement vers les Phocéens comme vers des alliés & des amis: leurs propres députés marchoient même à sa suite; & plusieurs parmi nous soutenoient que ce voyage pourroit devenir funeste aux Thébains. Derniè-

rement encore, il s'est emparé de la ville de Phères, quoiqu'il fût entré en Thessalie comme ami & comme allié. Il disoit enfin aux malheureux Oritains, que c'étoit par un effet de sa bienveillance qu'il leur envoyoit des troupes, qu'ayant appris les dissentions qui déchiroient leur ville, il vouloit y rétablir la tranquillité; qu'il étoit d'un digne ami & d'un allié fidele de ne pas les abandonner en pareille occasion. Et vous penserez encore que Philippe a mieux aimé employer l'artifice que la force avec des peuples qui, ne pouvant former contre lui d'entreprises, auroient pu se précautionner contre les siennes; mais que pour vous il ne vous fera la guerre qu'après une déclaration dans les formes! vous penserez, dis-je, qu'il ne cherchera pas à vous tromper lorsqu'il vous voit si disposés à l'être! vous êtes dans l'erreur.

Eh! sans doute, il seroit le plus insensé des hommes, si, tandis que, fermant les yeux sur ses injustices, vous êtes occupés à vous accuser les uns les autres, il alloit lui-même terminer vos débats & vos querelles, vous avertir de vous tourner contre lui, enfin ôter à ses créatures qui voudroient vous persuader qu'on ne vous fait point la guerre, les raisons fausses par lesquelles, ils vous endorment. Mais, grands dieux! est-il un homme raisonnable qui juge par les paroles, plutôt que par

les actions, si on est en guerre ou en paix avec lui? non, assurément. Or Philippe, aussitôt après la paix conclue, avant que Diopithe fût à la tête de vos troupes, avant le départ de votre colonie dans la Quersonèse, s'est emparé de Serrie & de Dorisque, il a chassé de Serrie & du Mont-Sacré les garnisons qu'y avoit mises notre général: & dans quelle circonstance? il avoit juré la paix. Qu'on ne dise point: pourquoi parler de ces places? doit-on s'embarrasser d'objets aussi minces? Si vous en jugez de la sorte, si vous ne vous en embarrassez pas, c'est autre chose: il n'est pas moins vrai que les plus légeres infractions d'un traité, sont toujours des infractions. Mais, je vous prie, lorsqu'il envoie des troupes dans la Quersonèse (1), que ni le roi de Perse, ni aucun des Grecs ne nous disputerent jamais; lorsqu'il y soutient des rébelles, qu'il en convient, qu'il nous le mande dans une lettre; que fait-il? il prétend, lui, qu'il ne nous fait pas la guerre: je suis, moi, si éloigné de dire qu'il observe la paix avec vous, que je prétens, quand

(1) La Quersonèse avoit appartenu autrefois aux Athéniens, qui l'avoient perdue: elle venoit de leur être cédée par Cersoblepte. Cardie, ville considérable de ce pays, refusa de se soumettre aux Athéniens avec les autres, & recourut à Philippe qui la prit sous sa protection.

N ij

je le vois entreprendre ſur Mégares, établir des tyrans dans l'Eubée, pénétrer actuellement dans la Thrace, former de ſourdes pratiques dans le Péloponèſe, exécuter tous ſes projets les armes à la main, je prétens qu'il enfreint la paix, & qu'il vous fait la guerre. Direz-vous qu'on eſt en paix avec une ville dont on médite le ſiege, juſqu'à ce que les machines ſoient aux pieds des murs? non, ſans doute; & un homme qui diſpoſe tout pour ma perte, me fait une guerre réelle, quoiqu'il ne lance encore ſur moi ni flèches ni javelots. Que riſquez-vous donc, ſi Philippe réuſſit? vous riſquez de perdre l'Helleſpont, de voir le prince, continuant ſes hoſtilités, ſe rendre maître de l'Eubée & de Mégares, de voir tout le Péloponèſe embraſſer ſes intérêts. Et après cela, je dirai qu'un homme qui dreſſe de telles batteries contre Athenes, eſt en paix avec elle? non; mais je dis qu'il vous fait la guerre du jour où il ruina les Phocéens; que vous agirez ſagement ſi vous repouſſez ſes attaques, & que ſi vous différez encore, vous ne le pourrez plus quand vous le voudrez.

Je penſe ſi différemment des autres orateurs, qu'il me ſemble que, ſans perdre le tems à délibérer ſur la Querſonèſe & ſur Byzance, on doit voler à leur ſecours, les mettre à l'abri de toute inſulte, pourvoir à ce que nos troupes, qui ſont

maintenant ſur les lieux, ne manquent de rien; enfin, prendre des meſures pour ſauver la Grece comme étant menacée du plus grand péril. Je vais vous dire d'où naiſſent mes frayeurs: ſi vous trouvez que je raiſonne juſte, entrez dans mes raiſons, & que vos propres intérêts vous faſſent agir, ſuppoſé que ceux d'autrui ne vous touchent pas; ſi, au contraire mes conjectures vous paroiſſent fauſſes, & ne partir que d'une imagination troublée, ne m'ecoutez, ni à préſent, ni par la ſuite, comme un homme dont la tête eſt ſaine.

Je ne dirai pas que la puiſſance de Philippe, originairement ſi foible & ſi reſſerrée, a toujours été en ſe fortifiant & s'agrandiſſant, qu'aujourd'hui les Grecs ſont livrés à la défiance & à la diſcorde, & qu'après toutes les conquêtes qu'il a déjà faites, il y auroit moins à s'étonner qu'il ſubjuguât le reſte de la Grece, que de voir ce qu'il eſt devenu de ce qu'il étoit d'abord. Je laiſſe cette réflexion & d'autres ſemblables pour m'attacher à ce point unique. Tous les Grecs, en commençant par vous, ont accordé à Philippe un droit qui de tout tems fut la ſource de toutes nos guerres; & ce droit quel eſt-il? de faire tout ce qu'il lui plaît, de ruiner les peuples les uns après les autres, d'envahir leurs poſſeſſions, de forcer les villes & de les aſſervir. Vous, Athéniens, vous fûtes les ar-

bitres de la Grece pendant ſoixante & treize années (1) ; les Lacédémoniens le furent pendant près de trente ; les Thébains ont eu quelque ſupériorité dans ces derniers tems, après la bataille de Leuctres : cependant on ne vous accorda jamais, ni à vous, ni aux Thébains, ni aux Lacédémoniens, le droit de faire tout ce qu'il vous plairoit. Non, il s'en faut beaucoup. Mais tous les Grecs, ceux mêmes qui n'avoient pas à ſe plaindre d'Athenes, ſe liguerent avec ceux qui ſe croyoient offenſés, pour vous attaquer, vous, ou plutôt vos peres, qui ſembloient traiter certaines villes avec peu de modération. Lorſqu'enſuite les Lacédémoniens furent devenus les maîtres, & poſſeſſeurs du commandement dont ils nous avoient dépouillés, ils éprouverent un ſoulevement général de la part des Grecs, de

---

(1) Voyez à ce ſujet plus haut page 56. = *Les Lacédémoniens le furent pendant près de trente* ; depuis que Lyſandre eut détruit Athenes, juſqu'à la premiere guerre que les Athéniens, rétablis par Conon, entreprirent contre Lacédémone pour ſe ſouſtraire eux & les autres Grecs à ſa tyrannie. Les Lacédémoniens, pendant leur domination, aboliſſoient par-tout le gouvernement démocratique, & les Athéniens l'oligarchique. = *Les Thébains ont eu quelque ſupériorité.* Epaminondas, un des plus grands hommes que la Grece ait produits, remporta à Leuctres, contre les Lacédémoniens, une victoire déciſive qui procura l'em-

ceux mêmes à qui ils n'avoient fait aucun mal, parcequ'abusant de leur pouvoir, ils vouloient innover, & changer la constitution des républiques. Ne citons plus qu'un exemple, qui seul pourroit suffire. Athenes & Lacédémone qui, dans le principe, n'avoient aucun sujet de plainte réciproque, ont cru devoir prendre les armes pour venger les torts faits à d'autres sous leurs yeux. Toutes les fautes cependant qu'on pourroit reprocher aux Lacédémoniens pendant trente années qu'ils ont commandé, ou à nos peres pendant soixante & dix, sont peu de chose ou plutôt ne sont rien, comparées aux attentats de Philippe contre la Grece, depuis treize ans au plus qu'a commencé son élévation (1). Et c'est ce que je puis prouver en peu de mots.

Je ne parle pas d'Olynthe, de Méthone, d'A-

pire de la Grece aux Thébains ses compatriotes. Cette puissance qu'il fit naître ne lui survécut que de quelques années. Thebes se vit bientôt réduite à s'appuyer de la protection de Philippe, qui dominoit à son tour dans la Grece.

(1) Philippe régnoit sur la Macédoine depuis dix-neuf ans; mais il ne se fit proprement un nom dans la Grece que la huitieme année de son regne, pendant laquelle il chassa les tyrans de Phères en Thessalie, & tailla en pieces l'armée des Phocéens commandés par Onomarque.

pollonie, de trente deux villes dans la Thrace, qu'il a toutes si cruellement détruites, qu'on ne pourroit dire, en les voyant, si jamais elles furent habitées ; je ne parle pas des Phocéens, cette nation puissante qu'il a totalement ruinée : dans quel état sont les Thessaliens ? n'a-t-il pas démantelé leurs places & changé la forme de leur gouvernement ? n'a-t-il pas soumis tout le pays à des tétrarques (1), afin d'asservir non quelque canton en particulier, mais la nation entiere ? l'Eubée, cette isle voisine de Thebes & d'Athenes, ne l'a-t-il pas livrée à des tyrans ? Quel orgueil dans ses lettres ! je ne suis en paix qu'avec ceux qui veulent m'obéir, écrit-il en termes formels. Et l'on ne peut dire qu'il écrit sans effectuer. Il marche vers l'Hellespont ; il étoit déjà tombé sur Ambracie (2) ; il est maître d'Elide, ville si importante dans le Péloponèse ; il cherchoit dernièrement à surprendre Mégares. En un mot, la Grece, les pays barbares, rien ne peut assouvir sa cupidité. Tous tant que nous sommes de Grecs, nous le savons, nous le voyons, & au lieu d'en être indignés, au lieu de nous envoyer des

---

(1) Voyez plus haut page 126 ce que nous avons dit des tétrarques ou commandans établis par Philippe dans la Thessalie.

(2) Philippe fit une expédition contre Ambracie, ville

députés les uns aux autres, une lâche indifférence nous enchaîne dans nos villes, & nous a empêchés jusqu'à ce jour de rien faire pour l'intérêt général. Non, nous n'avons encore pu former de ligue, & nous réunir contre l'ennemi commun; mais nous le laissons imprudemment s'agrandir de toutes parts, nous imaginant, ce semble, que le tems mis à la destruction d'un autre est un tems gagné pour nous, incapables de rien décider, de rien exécuter pour le salut de toute la Grece. Personne, cependant, n'ignore que Philippe, semblable à une fievre contagieuse, ou à une maladie épidémique, atteint celui-là même qui paroît le plus éloigné du péril.

Vous le savez aussi, tout ce que les Grecs eurent quelquefois à souffrir de nous ou des Lacédémoniens, au moins le souffroient-ils de la part de vrais enfans de la Grece; & nos fautes pourroient être comparées à celles d'un enfant légitime né dans une famille riche, dont les dissipations, toutes blâmables qu'elles pourroient être, ne lui ôteroient pas ses droits aux biens dont il abuse. Mais

---

d'Epire, qui ne lui réussit pas. = *Il est maître d'Elide.* Elide, ville du Péloponèse. Philippe s'étoit rendu maître de cette ville par la voie de la confédération, & non par celle des armes.

ſi un vil eſclave, ſi un enfant ſuppoſé, pilloit & diſſipoit une fortune qui ne lui appartient pas, combien plus, grands dieux! trouverions-nous une telle conduite affreuſe & révoltante! Et nous penſerions autrement des entrepriſes de Philippe! de Philippe qui, loin d'être Grec, loin de tenir aux Grecs par aucun endroit, ne jouit pas même parmi les barbares d'une origine illuſtre, n'eſt qu'un miſérable Macédonien, ſorti d'un lieu d'où il ne vint jamais un bon eſclave (1). A quelle inſolence, toutefois, ne ſe porte-t-il pas? ſans parler des villes grecques qu'il a ruinées de fond en comble, ne préſide-t-il pas aux jeux pythiques, ces jeux communs de la nation? s'il n'y vient pas lui-même, ne délegue-t-il pas ſes eſclaves (2) pour y préſider? maître des Thermopyles, & des autres paſſages

---

(1) Nous avons dejà vu que pluſieurs peuples de la Grece, les Athéniens entre autres, diſputoient le titre de Grec à Philippe, qui prétendoit deſcendre d'Hercule, par Caranus, premier roi de Macédoine. Au reſte, les Macédoniens ne jouiſſoient pas dans la Grece d'une grande conſidération avant que Philippe les eût illuſtrés par ſon courage. Ils deſcendoient des Thraces, ſi décriés chez les Grecs, que le nom de Thrace paſſoit parmi eux pour une injure. Les eſclaves qui venoient de Macédoine n'étoient pas eſtimés.

(2) *Ses eſclaves*, c'eſt-à-dire, ſes courtiſans ou ſes

de la Grece, ne fait-il pas garder ces postes par des soldats mercenaires ? ne s'est-il pas arrogé les privileges sacrés dont il a dépouillé les Phocéens, privileges auxquels tous les Grecs n'avoient point droit de prétendre, & dont il nous a frustrés, nous, les Thessaliens, les Doriens, & les autres Amphictyons ? ne prescrit-il pas aux Thessaliens la forme de leur gouvernement ? n'envoie-t-il pas des troupes, & à Porthmos pour en chasser le peuple d'Erétrie, & à Orée pour y établir le tyran Philistide (1) ? Spectateurs oisifs, les Grecs le regardent agir ; & comme des gens qui voient tomber la grele, chacun fait des vœux pour qu'il ne vienne point fondre sur son pays, sans que personne entreprenne de l'arrêter dans sa course. On ne songe pas à venger

---

sujets. Les sujets d'un roi n'étoient que des esclaves aux yeux de ces anciens républicains. = *Les privileges sacrés* ; en grec, *le droit de consulter l'oracle le premier.* Philippe, après avoir terminé la guerre de Phocide, se fit transporter le droit qu'avoient les Phocéens, comme maîtres du temple, de consulter l'oracle les premiers. Ce droit auroit dû être donné, suivant Démosthene, aux anciens Amphictyons. Tous les Grecs n'y pouvoient pas prétendre, parcequ'il falloit jouir du titre d'Amphictyon, & que tous les Grecs n'en jouissoient pas.

(1) On verra plus bas que Porthmos étoit une place importante d'Eubée qui dépendoit d'Erétrie, & que Philistide étoit un citoyen d'Orée dévoué au roi de Macédoine.

les injures communes, on ne venge pas même les ſiennes propres; & c'eſt là le comble de l'inſenſibilité. Philippe n'eſt-il pas tombé ſur Ambracie & ſur Leucade, villes des Corinthiens? celle de Naupacte, ne l'a-t-il pas enlevée aux Achéens & promiſe aux Etoliens (1)? n'a-t-il pas pris Echine aux Thébains? & à préſent ne marche-t-il pas contre Byzance, qui eſt notre alliée? je ſupprime le reſte. N'eſt-il pas encore maître de Cardie, une des plus fortes places de la Querſonèſe? Tous pareillement outragés, nous temporiſons, nous nous regardons, nous craignons d'agir, nous nous défions les uns des autres, tandis que Philippe nous attaque tous également. Mais ſi cet homme traite avec tant de hauteur la Grece entiere, que ſera-ce quand il nous aura aſſervis chacun en particulier?

---

(1) Naupacte, ville dans l'Etolie, appartenoit aux Achéens, qui en étoient ſéparés par le golphe de Corinthe. Philippe la promit & la donna en effet aux Etoliens, qu'elle accommodoit par ſa proximité. = *Echine.* Il y avoit deux villes de ce nom, l'une dans l'Acarnanie, l'autre fondée par les Thébains dans la Phtiotide. C'eſt de la derniere qu'il eſt ici queſtion. = *Ne marche-t-il pas contre Byzance?* Philippe la menaçoit déjà, mais l'effet ne ſuivit pas ſi-tôt la menace. Il attaqua auparavant Périnthe, dont il leva le ſiege pour marcher à celui de Byzance.

Quelle eſt donc la ſource de ce déſordre ? car ce n'eſt pas ſans raiſon, ſans une juſte cauſe, que tous les Grecs, autrefois ſi jaloux de leur liberté, ſont maintenant ſi diſpoſés à la ſervitude. Il régnoit alors, ô Athéniens, il régnoit dans le cœur de tous les peuples un ſentiment qu'on n'y trouve plus aujourd'hui ; ſentiment qui a triomphé de l'or des Perſes, qui a maintenu toute la Grece libre, qui l'a rendue victorieuſe ſur terre & ſur mer, & avec lequel on a vu diſparoître ſa proſpérité. Et quel étoit-il ce ſentiment ? étoit-ce le réſultat d'une politique raffinée ? non ; c'étoit la haine générale contre tout homme qui acceptoit des préſens de ceux qui vouloient opprimer la Grece ou ſimplement la corrompre. Le plus difficile alors étoit de convaincre le coupable : il étoit puni avec la derniere rigueur, ſans qu'il pût apporter d'excuſe ou eſpé-pérer de pardon. On ne pouvoit acheter de la main, ni des orateurs, ni des généraux, les occaſions favorables que la fortune ménage quelquefois à la négligence & à la pareſſe, au préjudice même de l'activité & de la vigilance. Alors on ne vendoit ni la concorde qui doit régner entre les Grecs, ni la défiance où ils doivent être des tyrans & des Barbares, en un mot, rien de ce qui aſſure notre liberté. De nos jours, tout cela ſe vend comme à l'encan : & qu'avons-nous en échange ? des abus qui

ont troublé & ruiné la Grece; on porte envie à celui qui reçoit, on ne fait que rire s'il l'avoue, on lui pardonne s'il eſt convaincu, on ſait mauvais gré à ceux qui ſe plaignent d'une telle licence; enfin un vil eſprit d'intérêt a prévalu par-tout. Nous ne fûmes jamais plus puiſſans que nous le ſommes aujourd'hui. Troupes, vaiſſeaux, finances, reſſources diverſes pour la guerre, ſoutiens & forces d'un état, rien ne nous manque; mais tout cela devient inutile, ſans effet & d'aucun ſecours, grace à la vénalité de nos traîtres.

Qu'il regne à préſent des abus dangereux, vous le voyez par vous-mêmes, ſans qu'il ſoit beſoin de mon témoignage : il faut vous prouver que nos peres penſoient ſur cet article bien différemment de nous. Je vais vous en convaincre par une inſcription qu'ils graverent ſur une colonne de bronze, placée dans notre citadelle, non pour s'inſtruire eux-mêmes, & s'exciter à prendre des ſentimens qu'ils trouvoient dans leurs propres cœurs, mais pour vous laiſſer un monument & un exemple du zele qu'on doit montrer en pareille circonſtance. Que porte donc l'inſcription ? le voici : *Soit diffamé Arthmius* (1), *fils de Pythonax, de Zélie, &*

(1) Voici à quelle occaſion les Athéniens publierent contre Arthmius le décret fulminant dont il eſt ici queſ-

regardé comme ennemi des Athéniens & de leurs alliés, lui & ſa race. On ajoute pour quelle raiſon, *pour avoir apporté de l'or des Perſes dans le Péloponèſe;* on ne dit pas, à Athenes. Voilà ce que porte l'inſcription. Rentrez donc en vous-mêmes, au nom de Jupiter & de tous les dieux, & conſidérez avec quelle ſageſſe, avec quelle dignité ſe gouvernoient vos peres. Un habitant de Zélie, un certain Arthmius, eſclave du roi de Perſe (car Zélie eſt en Aſie), pour avoir apporté de l'or, par ordre de ſon maître, je ne dis pas à Athenes, mais dans le Péloponèſe, eſt déclaré ennemi des Athéniens & de leurs alliés; il eſt noté d'infamie, lui & ſa race, & non pas d'une infamie ordinaire qui ſe borne à le flétrir dans notre ville:

---

tion. L'Egypte ſecoua le joug d'Artaxerxès Longue-main, qui fit marcher contre elle une armée formidable; mais il ne put réduire cette province rebelle, parcequ'elle étoit ſecourue par les Athéniens. La colere d'Artaxerxès ſe tourna contre ceux-ci; il envoya des agents ſecrets dans le Péloponèſe, pour leur ſuſciter des ennemis à force de largeſſes; mais la tentative fut inutile. Les Lacédémoniens ne voulurent pas ſe prêter au reſſentiment du roi de Perſe. Arthmius étoit un des principaux émiſſaires de ce prince. = *De l'or des Perſes;* en grec, *de l'or des Medes.* Les Medes avoient été réunis à l'empire des Perſes, & ne faiſoient avec eux qu'un ſeul & même peuple.

qu'importoit, en effet, à un Zélitain une pareille flétrissure ? ce n'est pas là non plus ce que l'inscription signifie : mais les loix capitales portent qu'on proscrira le coupable qui aura échappé à la punition. C'étoit donc une action agréable aux dieux de tuer Arthmius : car, ajoute la loi, *que celui-là meure qui est noté d'infamie ;* c'est-à-dire, qu'on peut, sans crime, tuer un homme ainsi diffamé (1). Il est donc certain que vos peres se croyoient obligés de veiller au salut commun de la Grece ; autrement, se seroient-ils inquiétés qu'un inconnu corrompît par argent, ou par séduction, des citoyens du Péloponèse. Telle étoit leur séverité à punir les corrupteurs, qu'ils alloient même jusqu'à les proscrire, & graver leur infamie sur le bronze. Aussi les Grecs étoient alors redoutables aux Barbares, & non les Barbares aux Grecs. C'est tout le contraire de nos jours, parceque vous pensez d'une maniere toute différente sur cet article & sur beaucoup d'autres. Et quels sont aujourd'hui vos sentimens ? l'ignorez-vous ? faut-il que

---

(1) Démosthene prouve ici que l'infamie dont fut noté Arthmius avoit la force d'une proscription. = *Jusqu'à graver leur infamie sur le bronze ;* en grec, *jusqu'à graver leurs noms sur des colonnes*, pour les noter d'infamie. On appelloit en grec *stèlitai* ceux dont les noms étoient ainsi gravés sur des colonnes.

nos

nos reproches tombent ſur vous ſeuls, lorſque les autres Grecs ne ſont pas dans de meilleures diſpoſitions, lorſqu'ils ſont à peu près auſſi répréhenſibles ? Je dis donc ſimplement que l'état de nos affaires demande une attention extrême, & que dans la circonſtance il faudroit vous donner un conſeil utile. Et quel conſeil ? me le permettez-vous ? ne vous en offenſerez-vous pas (1) ? Greffier, liſez mon mémoire.

On lit le mémoire de Démoſthene, qui contient ce qu'il propoſe.

J'admire, au reſte, la ſimplicité de ceux qui viennent nous dire, pour nous raſſurer, que les forces de Philippe n'égalent pas encore celles qu'avoient, il n'y a pas long-tems, les Lacédémoniens, qui étoient les maîtres de la terre & de la mer, alliés du roi de Perſe (2), dont l'ambition ne trouvoit

(1) Les Athéniens, naturellement pareſſeux, n'aimoient pas qu'on les tirât de leur indolence pour les faire agir ; & probablement Démoſthene propoſoit dans ſon mémoire de lever des milices athéniennes, pour attaquer Philippe & réprimer ſon ambition.

(2) Ce fut après l'expédition imprudente & malheureuſe d'Athenes, en Sicile, que les Lacédémoniens contracterent avec le roi de Perſe une alliance qui les mit en état de faire la loi aux Athéniens leurs rivaux.

nulle part de résistance, & dont toutefois Athenes sut arrêter les progrès.

Pour moi, je pense que tout a bien changé : tout est parvenu à un point que ne connoissoient pas nos ancêtres ; ce qui est sur-tout vrai de la guerre. Autrefois, dit-on, les Lacédémoniens & les autres Grecs ne tenoient la campagne que quatre ou cinq mois, & pendant la belle saison. On entroit dans le pays ennemi : après l'avoir ravagé, on licencioit les troupes toutes composées de citoyens, & chacun s'en retournoit chez soi. Telles étoient la franchise & la noblesse avec lesquelles on procédoit alors, qu'on vouloit vaincre par des moyens légitimes, à force ouverte, & non acheter la victoire à prix d'argent. Aujourd'hui, vous le voyez vous-mêmes, ce sont les traîtres qui ont tout perdu (1) : les combats & les batailles ne décident plus rien. Philippe, sans traîner après lui sa lourde phalange, va par-tout où il veut, suivi d'une troupe

(1) Philippe se vantoit d'avoir emporté plus de villes par ses largesses que par ses armes, & ne reconnoissoit de place imprenable que celle où l'on ne pouvoit faire entrer un convoi d'argent. Il avoit des citoyens à ses gages dans toutes les villes de la Grece. = *Sa lourde phalange.* On peut voir dans l'histoire ancienne de M. Rollin la description de la phalange macédonienne dont Philippe se servit avec tant d'avantage dans ses grandes expéditions.

de cavalerie ou d'infanterie légere, d'archers étrangers, & d'autres corps pareils. Avec ce camp volant, il se jette sur les villes dont les habitans sont en dissention; & quand il voit que, retenus par des défiances mutuelles, ils n'osent sortir pour le combattre, il fait avancer ses machines, & donne l'assaut. Je n'ajoute pas que toutes les saisons lui sont indifférentes, & qu'il se met en marche l'hiver comme l'été.

D'après ces connoissances & ces réflexions, prenez garde de laisser entrer l'ennemi dans l'Attique, & de vous perdre vous-mêmes en vous reposant sur la simplicité de nos anciennes guerres avec Lacédémone. Prévenez les choses de loin, ayez des troupes prêtes, empêchez le monarque de sortir de ses états, évitant de le combattre en bataille rangée. Car si pour la guerre en général, nous avons sur lui une foule d'avantages dont nous profiterons quand il nous plaira d'agir, si nous pouvons entrer dans son royaume par mille endroits (1), le piller & le ravager de toutes parts, il a plus d'expérience que nous dans les combats en regle. Mais inutile-

(1) Quoique les Athéniens eussent perdu Amphipolis, Pydna & Potidée, qui leur ouvroient plus d'une porte en Macédoine; ils avoient encore Thase, Lemnos & d'autres isles voisines, d'où ils pouvoient facilement tenter une descente dans ce royaume.

ment vous attaquerez le roi de Macédoine par la force des armes, si, par une sage prévoyance, vous ne faites encore la guerre aux orateurs agens de ce prince. Comptez qu'il vous est impossible de vaincre l'ennemi du dehors, avant de punir ces ennemis domestiques qui lui sont vendus : ce que vous ne voulez ni ne pouvez, j'en atteste tous les dieux. Oui, vous en êtes venus à un tel point, dirai-je d'aveuglement ou d'égarement ? de quel terme me servir ? il m'est arrivé plus d'une fois de craindre qu'un génie malfaisant ne travaille à notre perte : vous en êtes, dis-je, venus à un tel point, que, soit malignité, soit jalousie, soit goût pour la satyre, soit quelque autre motif, vous laissez monter à la tribune des mercenaires qui ne peuvent désavouer ce titre, & leur donnant toute liberté de parler, vous riez des invectives dont ils nous chargent. Mais ce n'est pas là ce qu'il y a de plus révoltant, quoiqu'il le soit beaucoup ; de tels hommes, qui le croiroit ? ont moins de risques à courir dans le ministere que l'orateur le mieux intentionné. Examinez, cependant, quels maux causa toujours chez les peuples cette facilité à écouter les traîtres : je ne rapporterai que des faits connus.

A Olynthe, parmi ceux qui se mêloient des affaires, les uns parloient pour Philippe auquel ils étoient dévoués ; les autres, qui avoient en vue le

bien, vouloient éloigner la ſervitude. Quels ſont ceux qui ont perdu leur patrie, qui ont livré la cavalerie, & par-là ont cauſé la ruine d'Olynthe? Sans doute, les partiſans de Philippe, ces ames vénales, qui, tant que ſubſiſta leur ville, ne ceſſerent de noircir & de calomnier les vrais défenſeurs de l'état, juſqu'à ce qu'ils euſſent perſuadé au peuple de bannir Apollonide (1).

Et ce n'eſt pas à Olynthe ſeulement que ce déſordre produiſit les plus triſtes effets. A Erétrie, lorſque le peuple, après avoir chaſſé Plutarque & les étrangers qui étoient à ſa ſolde, eut repris ſa ville & Porthmos, les uns étoient pour nous, les autres pour le roi de Macédoine. Les infortunés Erétriens, écoutant ceux-ci préférablement, ou plutôt n'écoutant qu'eux, ſe déterminerent à exiler ceux de leurs chefs qui étoient les plus fideles. Phi-

---

(1) Philippe s'apperçut dans deux batailles qu'il livra aux Olynthiens, qu'Apollonide, général de la cavalerie olynthienne, montroit une valeur & un zele capables de retarder ſes progrès. Il ſe conduiſit de façon à faire croire qu'Apollonide avoit des intelligences avec lui; il le fit enſuite accuſer par des citoyens d'Olynthe, ſes créatures. Apollonide fut dépoſé & banni, & on donna ſa place à Laſthene & à Euthycrate, qui étoient vendus au roi de Macédoine, & qui lui livrerent la cavalerie.

lippe, leur ami & leur allié, envoie Hipponique (1) avec un détachement de mille hommes, &, rasant Porthmos, les soumet à trois tyrans, Hipparque, Automédon, Clitarque. Enfin, comme ils travailloient sérieusement à secouer le joug, il les chassa deux fois de leur pays avec des troupes étrangeres qu'il envoya deux fois sous la conduite d'abord d'Euryloque & ensuite de Parménion.

Vous faut-il encore d'autres exemples? A Orée, Philistide, de concert avec Ménippe, Socrate, Thoas & Agapée (2), qui présentement y sont les maîtres, agissoit visiblement pour le roi de Macédoine. Un certain Euphrée, qui autrefois avoit demeuré chez vous, faisoit tous ses efforts pour

---

(1) Hipponique, inconnu d'ailleurs. Hipparque, Automédon & Clitarque, citoyens d'Erétrie vendus à Philippe. Porthmos, place importante d'Eubée qui dépendoit d'Erétrie. = *Euryloque, Parménion.* On ne connoît point le premier; le second est connu dans l'histoire d'Alexandre. Il commandoit, au passage du Granique, l'aile gauche de l'armée de ce prince, & eut beaucoup de part à ses expéditions.

(2) Philistide, Ménippe, Thoas, Agapée, citoyens d'Orée, dévoués au roi de Macédoine. Philistide, si l'on en croit l'histoire, étoit un fort méchant homme; Philippe l'employa parcequ'il lui étoit utile. = *Euphrée*, citoyen

défendre la liberté & l'indépendance de ses compatriotes. Il seroit trop long de vous dire quels affronts & quels outrages il essuya de la part des Oritains. L'année d'avant la prise d'Orée, ayant découvert la trahison de Philistide & de ses complices, il dévoila leurs manœuvres. Dirigés & payés par le monarque, une foule de factieux se liguent contre lui, & le traînent en prison comme perturbateur du repos public. Le peuple, témoin de ces violences, au lieu de se déclarer pour Euphrée, & de sévir contre ses persécuteurs, applaudissoit aux uns, insultoit à l'autre, & disoit de son défenseur le plus zélé, qu'il avoit bien mérité ce qu'il souffroit. Les traîtres, devenus par-là tout-puissans, agissoient & intriguoient tout à leur aise pour livrer leur patrie. On s'en appercevoit, mais on gardoit le silence, effrayé sans doute par le traitement d'Euphrée. Tel étoit enfin l'abattement général, que, même à la veille du plus grand malheur, personne n'osa élever la voix avant que l'ennemi fût au pied des murs. Alors, les uns dé-

d'Orée, avoit demeuré quelque tems à Athenes, où il s'étoit instruit à l'école de Platon. Il y a toute apparence qu'il n'étoit guere connu des Athéniens, & qu'il s'étoit élevé depuis peu dans sa patrie par son mérite & par son zele.

fendoient la ville, les autres la trahiſſoient. Dès qu'elle fut priſe par des moyens ſi lâches & ſi honteux, les créatures du prince s'emparent du gouvernement; &, dominant ſeuls, ils perſécutent ceux qui avoient tout fait & étoient encore prêts à tout faire pour ſauver le chef du bon parti, & ſe ſauver eux-mêmes; ils chaſſent les uns, font mourir les autres: quant à Euphrée, en ſe donnant lui-même la mort, il prouva qu'il ne s'étoit oppoſé au monarque qu'avec des intentions droites & pures.

Mais pourquoi les Olynthiens, les Erétriens, les Oritains, écoutoient-ils ceux qui parloient pour Philippe plus volontiers que ceux qui parloient pour la patrie? vous en cherchez peut-être la raiſon avec ſurpriſe: vous la trouvez chez vous. Les orateurs qui ont en vue le bien, ne peuvent pas toujours, quand ils le voudroient, dire des choſes agréables, parcequ'il faut indiquer les moyens propres à rétablir les affaires. Les traîtres, dans les objets mêmes où ils ſervent l'ennemi, flattent & ménagent en tout leurs auditeurs. Ceux-là, par exemple, propoſoient d'impoſer une taxe, ſuivant ceux-ci, il n'en falloit pas. Les uns conſeilloient de ſe préparer à la guerre, & de ſe tenir ſur ſes gardes: les autres, juſqu'à l'inſtant fatal, ne ceſſoient d'exhorter à jouir de la paix; & ainſi

du refte, pour ne pas entrer dans le détail. Les uns donc tenoient des difcours flatteurs & agréables pour le moment ; les autres ouvroient des avis qui auroient fauvé l'état, mais qui devoient déplaire. Qu'ont fait les peuples ? ils ont enfin abandonné tout, non par hafard, ni par complaifance, ni par ignorance, mais par découragement, croyant tout défefpéré. Pour moi, certes, je tremble que vous ne foyez un jour dans ce cas, quand les réflexions, venues trop tard, ne feront plus d'aucun fecours. Auffi je hais, j'abhorre ceux qui vous conduifent à ces extrémités : car, foit perfidie, foit imprudence, ils vous jetteront dans le défefpoir. Aux dieux ne plaife que les chofes en viennent jamais là ! Eh ! plutôt mourir mille fois, que de facrifier, par une lâche condefcendance pour Philippe, quelques uns de vos fideles orateurs ! Les Oritains ont été bien récompenfés d'avoir donné leur confiance aux créatures du prince, & rejetté les confeils d'Euphrée. Les Erétriens ont gagné beaucoup à renvoyer vos députés, & à fe livrer à un tyran qui les traite en efclaves, & ne leur épargne ni les verges ni les tortures. On a bien ménagé les Olynthiens, pour avoir mis Lafthene à la tête de leur cavalerie, & avoir chaffé Apollonide. Ce feroit une folie & une lâcheté de vous réfoudre à un pareil avenir, en vous conduifant

aussi mal que les autres, en négligeant ce qu'il y a de plus essentiel, & vous imaginant, sur la foi d'orateurs perfides, qu'Athenes est d'une grandeur qui la met au-dessus de tout accident funeste. Quelle honte cependant, pour vous, de dire, lorsqu'il sera arrivé quelque événement fâcheux! *Mais aussi qui eût pensé que pareilles choses arriveroient! Il auroit fallu prendre tel parti; il auroit fallu éviter tel piege.* Les Olynthiens pourroient dire aujourd'hui ce qu'ils auroient dû faire, ou ne pas faire, pour se garantir de leur perte. Les Oritains pourroient le dire, ainsi que les Phocéens, ainsi que tous les peuples qui ont péri. Mais à quoi ces propos serviroient-ils? Tant qu'un navire, quel qu'il soit, peut encore lutter contre les vagues, les matelots, le pilote, tout l'équipage doit être en action pour empêcher qu'on ne le fasse périr, soit à dessein, soit par imprudence: dès que les flots l'ont surmonté, tout soin est inutile. Nous, de même, tandis que nous subsistons encore, que nous avons des forces suffisantes, de grandes ressources, une haute réputation, que ferons-nous? Il en est peut-être qui sont impatiens de le savoir. Eh bien! je vais le dire, & même en proposer le décret, afin que vous le fassiez mettre à exécution, si vous l'approuvez.

Je dis donc que nous devons commencer par

nous mettre en défense, par nous munir de galeres, de troupes & d'argent. En effet, dussent tous les autres Grecs accepter la servitude, vous, Athéniens, vous devriez combattre pour la liberté. Lorsque nous aurons fait tous nos préparatifs, & que nous les aurons exposés aux yeux de toute la Grece, animons alors les autres peuples, envoyons par-tout des députés qui annoncent nos desseins dans le Péloponèse, dans l'isle de Chio, & au roi de Perse, puisque ce prince n'est pas moins intéressé que nous à arrêter les progrès du roi de Macédoine. Par-là, si vos raisons persuadent, vous aurez des alliés qui, au besoin, partageront avec vous le péril & la dépense : sinon, vous gagnerez du tems ; & comme vous avez en tête un ennemi qui agit seul, & non une république qui ramasse lentement ses forces, ce délai ne sera pas inutile. Ainsi ne le furent pas, l'année précédente, nos ambassades dans le Péloponèse, & les plaintes qu'y répandirent contre Philippe, conjointement avec moi, Polyeucte, cet excellent citoyen, Hégésippe, Clitomaque, Lycurgue (1), & nos autres collegues : plaintes effi-

---

(1) Polyeucte, Lycurgue & Hégésippe, orateurs & ministres d'Athenes assez connus ; Clitomaque inconnu d'ailleurs.

caces par lesquelles nous arrêtâmes ce prince, nous l'empêchâmes d'envahir Ambracie, & de se jetter sur le Péloponèse.

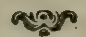
Je ne vous dis pas néanmoins d'animer les autres, si vous-mêmes vous ne voulez rien faire de ce qu'exigent vos intérêts propres. Car il seroit ridicule de s'inquiéter des affaires d'autrui quand on néglige les siennes, & d'effrayer les autres sur l'avenir quand soi-même on est tranquille sur le présent. Je ne dis pas cela non plus, mais je dis qu'il faut payer nos troupes de la Quersonèse, leur envoyer les secours dont elles ont besoin, armer nous mêmes les premiers, & après que nous aurons donné l'exemple, instruire, avertir, exhorter, presser alors les autres Grecs. Voilà ce qui convient à la dignité d'Athenes. Et ne vous imaginez pas que Chalcide & Mégares (1) sauveront la Grece, tandis que vous fuirez les peines & les embarras. Trop heureuses ces deux villes de pouvoir se défendre elles-mêmes ! C'est vous qui devez vous charger du salut commun ; c'est à vous que vos ancêtres ont transmis cet honneur ; c'est pour vous qu'ils l'ont acquis par une foule de combats glorieux. Si vous restez toujours oisifs, évitant d'agir

(1) Mégares & Chalcide étoient regardées par Athenes comme deux boulevards qui la couvroient.

vous-mêmes, & ne cherchant que ce qui flatte votre molleſſe, je vous annonce que vous ne trouverez perſonne qui agiſſe pour vous; je crains d'ailleurs que bientôt une néceſſité indiſpenſable ne vous faſſe vouloir ce qui vous déplaît tant aujourd'hui. Car enfin, s'il étoit des Grecs diſpoſés à tout faire pour vous, ils ſe ſeroient montrés il y a long-tems, puiſque vous ne pouvez vous réſoudre à ſortir de votre inaction : mais il n'en eſt pas.

Voilà, Athéniens, ce que j'avois à vous dire, & ce que j'ai à propoſer dans un décret, dont l'exécution, ce me ſemble, peut encore rétablir nos affaires. Si quelqu'un trouve un avis meilleur, qu'il parle & qu'il vous le communique. Puiſſe le parti que vous prendrez, quel qu'il ſoit, tourner à l'avantage & au bonheur de l'état!

Nota. Diopithe, dont il eſt parlé dans ce diſcours, & ſur-tout dans le précédent, n'avoit pas été condamné, & étoit reſté dans la Querſonèſe, à la tête de ſon armée; Philippe ne tarda pas à ſe venger lui-même. Diopithe le croyant éloigné, ravageoit le territoire des Cardiens. Le prince l'attaqua bruſquement avec les troupes qui l'accompagnoient, renforcées de la garniſon de Cardie. Diopithe, ſurpris, fut défait, après la réſiſtance que peut faire un homme de courage. Il périt en cette occaſion, & fruſtra les ennemis de Philippe des hautes eſpérances qu'ils avoient conçues de ſa valeur.



SOMMAIRE

DE LA DIXIEME PHILIPPIQUE.

PHILIPPE pourſuivoit ſes conquêtes dans la Thrace, & ſe diſpoſoit à aſſiéger Périnthe & Byzance ; il avoit aſſervi l'Eubée : Démoſthene monte à la tribune pour déterminer les Athéniens à réprimer l'ambition de cet ennemi infatigable. Cette harangue eſt preſque d'un bout à l'autre, une répétition des idées & des raiſonnemens contenus dans les précédentes. Démoſthene y reproche aux Athéniens leur inaction & leur négligence ; il les anime contre Philippe, qui veut anéantir leur république, & contre les traîtres qui le ſecondent dans ſes projets. Il réfute les citoyens qui exagéroient les avantages d'une paix illuſoire.

On ne doit pas être ſurpris que Démoſthene, obligé de rebattre la même matiere, devant le même peuple, qui avoit toujours les mêmes défauts, qui tomboit toujours dans les mêmes fautes, ſe ſoit répété quelquefois ; il eſt au contraire ſurprenant qu'il ait trouvé dans dix harangues qui roulent toutes ſur le même ſujet, tant d'idées nouvelles & de nouveaux tours. Mais une choſe qui doit ſurprendre, & qui eſt vraiment ſurprenante, c'eſt qu'après avoir attaqué les diſtributions du théâtre dans deux des Philippiques qui précedent, il les defende dans celle-ci, & blâme ceux qui les attaquent. Je crois que le ſeul moyen d'excuſer cet orateur de changer ici de ſentiment & de langage, c'eſt de dire qu'ayant attaqué les diſtributions du théâtre dans les premiers

diſcours, & s'étant apperçu depuis que le peuple vouloit abſolument les conſerver, qu'elles occaſionnoient cependant entre les pauvres & les riches des altercations très vives, dont l'état ſouffroit, l'amour du bien public le fait changer d'avis, & chercher des raiſons pour perſuader aux riches qu'ils ne doivent point envier aux pauvres les ſecours légers qu'ils reçoivent de l'état. Il termine cette harangue par une invective éloquente contre Ariſtodeme, un des orateurs partiſans de Philippe.

Cette Philippique fut prononcée la quatrieme année de la CIX Olympiade, ſous l'archonte Soſigene.



DIXIEME PHILIPPIQUE (1).

PERSUADÉ que, dans la délibération actuelle, il eſt queſtion de grands intérêts & des beſoins preſſans de la république, je vais tâcher, Athéniens, de vous dire ce qui me ſemble devoir être le plus utile pour vous. Si nous nous trouvons aujourd'hui dans un état fâcheux, il faut nous en prendre à nos fautes, qui, commencées depuis bien des années, continuent toujours; & dont la plus dangereuſe encore, comme la plus difficile à corriger, eſt le peu d'attention que vous donnez aux affaires. Vous vous en occupez pendant le tems où aſſis dans la place publique, vous écoutez tranquillement les nouvelles qu'on vous annonce; mais bientôt, de retour dans vos maiſons, vous en détournez votre penſée, & n'en conſervez pas même le ſouvenir.

Philippe, ainſi qu'on vous l'apprend de toutes parts, eſt d'une audace & d'une avidité ſans bornes; & vous n'ignorez pas, ſans doute, qu'on ne

(1) C'eſt la derniere des quatre harangues appellées Philippiques.

le

le réprimera jamais avec des paroles & des harangues. Pour vous en convaincre, il suffiroit de considérer que toutes les fois qu'il a fallu se défendre en discutant le droit, nous n'avons jamais succombé ni paru manquer de raisons. Oui, nous triomphons par-tout, nous l'emportons sur tous, quand il n'est question que de discours. Les affaires de Philippe en vont-elles pour cela plus mal, & les nôtres en vont-elles mieux ? il s'en faut bien. Le monarque prend les armes, se met en marche, affronte tous les hasards; nous, contens de discuter nos droits, nous nous bornons, les uns à parler, les autres à écouter : de-là qu'arrive-t-il ? les actions, comme il est naturel, l'emportent sur les paroles; & les peuples examinent, non ce que nous avons dit ou pourrions dire de solide sur les injustices de ce prince, mais ce que nous faisons pour les arrêter : or ce que nous faisons ne peut sauver aucun de ceux qu'il opprime. En voilà assez sur cet objet, passons à d'autres.

Deux partis divisent toute la Grece. Les uns ne veulent être ni tyrans ni esclaves, mais vivre égaux & indépendans sous des loix communes; les autres, jaloux de commander à leurs compatriotes, obéissent à quiconque peut les seconder dans leurs projets d'ambition. Les partisans du roi de Macédoine, qui aspirent chez eux à la domi-

nation suprême, ont réussi dans toutes les villes; & je ne sais si la vôtre n'est pas la seule où la démocratie conserve quelque apparence de vigueur. Les créatures du monarque l'emportent sur le parti contraire, par tous les moyens qui assurent le succès d'une entreprise. Le premier de ces moyens & le plus en usage, c'est qu'ils trouvent un homme prêt à leur fournir de l'argent pour engager dans leurs intérêts des ames vénales. Un second avantage, & qui ne le cede pas au premier, c'est qu'ils ont à leurs ordres des troupes pour réduire leurs adversaires. Mais nous, outre que nous manquons de ces ressources, nous ne pouvons même nous réveiller de notre assoupissement, & il (1) semble que nous soyons plongés dans une léthargie profonde. De là (car il faut vous parler sans détour), de là le décri où nous sommes, décri si général, que parmi les peuples qui sont en péril, les uns nous disputent l'honneur du commandement, les autres le droit d'assigner le lieu de la conférence, quelques-uns enfin aiment mieux se défendre seuls qu'avec notre secours.

---

(1) *Il semble que nous soyons plongés dans une léthargie profonde*; en grec, *nous ressemblons à des gens qui ont pris un breuvage de mandragore, ou quelque autre breuvage.* La mandragore est une plante dont le jus assoupit.

Et pourquoi entré-je dans ces détails désagréables? Jupiter & tous les dieux me sont témoins que, sans nulle intention de vous offenser, je veux vous faire comprendre que, dans le gouvernement des états, comme dans la conduite de la vie, les effets d'une négligence habituelle ne se font pas sentir à mesure qu'on néglige quelques objets particuliers, mais présentent à la fin un total effrayant.

Voyez Serrie & Dorisque : vous abandonnâtes, après la paix, ces deux places qui ne sont peut-être pas connues de plusieurs d'entre vous. C'est néanmoins la perte de ces deux villes, qu'on regardoit alors comme peu importante, qui a entraîné la ruine de la Thrace & de Cersoblepte votre allié. Philippe voyant que ce prince & ses états n'attiroient point votre attention, & n'obtenoient de vous aucun secours, rasa Porthmos, & mit des tyrans dans l'Eubée pour tenir Athenes en respect. On lui a laissé prendre Porthmos; peu s'en faut qu'il n'ait pris Mégares. Indifférens à toutes ces entreprises du monarque, vous restâtes tranquilles, sans vous mettre en devoir de réprimer son ambition, il s'ouvrit par argent les portes d'Antrones, & peu de tems après il se rendit maître d'Orée. Je passe sous silence la prise de Phères,

l'expédition d'Ambracie, les maſſacres d'Elide (1), & mille actes pareils. Mon deſſein n'eſt pas de vous faire un dénombrement exact de ſes violences & de ſes uſurpations, mais de vous prouver qu'il ne ceſſera point d'outrager tous les Grecs & de tout envahir, ſi on ne l'arrête.

Il eſt des gens qui, avant que d'entendre de quoi il s'agit, s'empreſſent de demander, que faut-il donc faire? rien ne feroit plus louable ſi c'étoit dans l'impatience d'en venir à l'exécution, mais c'eſt pour ſe délivrer de l'orateur. Quoi qu'il en ſoit, voici quel eſt mon avis.

Avant tout, ô Athéniens, il faut vous perſuader que Philippe a rompu la paix, & qu'il nous fait la guerre, qu'il a de mauvais deſſeins contre nous, qu'il en veut à notre ville, à ſon ſol, j'ajouterai même à ſes dieux tutélaires; eh! puiſſent ces dieux le perdre & ſe venger! mais c'eſt ſur-tout à notre gouvernement qu'il en veut, c'eſt à le détruire que tendent tous ſes projets. Et c'eſt maintenant pour lui une ſorte de néceſſité d'agir contre

(1) Philippe, chef des alliés dans la guerre de Phocide, avoit fait proſcrire les Phocéens & les fauteurs de leur impiété. Une troupe d'Eléens bannis enrôla une partie des ſoldats Phocéens qui s'étoient ſauvés en Crete avec leur général Phalecus, & vint attaquer Elide dans le Pélopo-

vous. Car raiſonnons : il voudroit dominer ; or comme il vous croit ſeuls capables de lui diſputer l'empire, c'eſt vous ſeuls qu'il attaque depuis long-tems. Et il ne peut ſe diſſimuler ſes torts à votre égard, puiſque les places qu'il vous a priſes, Amphipolis & Potidée, lui ſervent à couvrir ſes frontieres, & que ſans elles il ne ſe croiroit pas en ſûreté dans ſon royaume. Il ſait donc également, & qu'il cherche à vous perdre, & que vous pénétrez ſon deſſein. Comme il ne vous juge pas dépourvus d'intelligence, il ſent que vous n'avez que trop ſujet de le haïr. Outre ces motifs, ajoutez encore qu'il ne peut ignorer que, quand même il s'emparereroit de tout le reſte, il ne ſera jamais poſſeſſeur tranquille, tant que vous vivrez ſous les loix de la démocratie ; mais que dans un revers de fortune, comme il peut lui en arriver, les peuples qui ne le ſuivent maintenant que par force, ſe jetteront entre vos bras. Vous êtes portés par caractere non à vous agrandir, non à uſurper la domination, mais à empêcher qu'un autre ne l'uſurpe, à l'en dépouiller s'il en eſt ſaiſi, & en général à

---

nèſe. Les habitans de cette ville, ſecourus des Arcadiens, battirent cette armée de rebelles & de ſacrileges, & les ayant pris tous à diſcrétion, ils les maſſacrerent pour exécuter le décret qui les avoit proſcrits. C'eſt là ce que Démoſthene appelle les *maſſacres d'Elide.*

traverser les projets des ambitieux, & à vouloir que tous les hommes soient libres. Philippe ne veut donc pas, & c'est raisonner en habile politique, non il ne veut pas avoir continuellement à craindre de notre amour pour la liberté. Nous devons donc d'abord le regarder comme l'ennemi irréconciliable de tout gouvernement démocratique & ensuite tenir pour certain que c'est contre Athenes qu'il dispose & dirige toutes ses batteries. Nul de vous, en effet, n'est assez simple pour croire que de misérables villages dans la Thrace (car de quel autre nom appeller Drongile, Cabyle, Mastire, & d'autres places dont maintenant on le dit maître) que de telles conquêtes fassent l'objet de ses vœux, & que pour elles il brave frimas, travaux, dangers. Quoi ? les ports d'Athenes, ses arsenaux, ses navires, son territoire, toute cette splendeur & toute cette puissance dont aux dieux ne plaise que ni lui ni aucun autre nous dépouille jamais ! il les regarderoit sans envie, il vous en laisseroit possesseurs paisibles ; & pour le seigle & le millet de la Thrace, il iroit s'ensevelir dans des contrées affreuses, au milieu des glaces & des neiges ! non il n'en est pas ainsi ; mais c'est pour s'emparer de notre ville & de tous les avantages dont nous jouissons qu'il agit dans la Thrace & ailleurs.

Pénétrés de cette vérité, n'allez pas, ô Athéniens, exiger d'un orateur plein de zele & de droiture qu'il propose la guerre dans un décret : ce seroit non vouloir les intérêts de la république, mais chercher à qui vous en prendre si vous êtes malheureux. En effet, si la premiere, la seconde, la troisieme fois que Philippe viola les traités, qu'il a enfreints à plusieurs reprises, quelqu'un eût proposé dans un décret d'armer contre lui, & que ce prince eût secouru les Cardiens comme il fait à présent sans qu'aucun de nous ait proposé de l'attaquer, n'extermineroit-on pas l'auteur d'un pareil décret ? ne lui imputeroit-on pas le secours donné aux Cardiens ? Ne cherchez donc point un ministre que vous puissiez punir des injustices de Philippe, & livrer aux fureurs de ses créatures. Et quand une fois vous aurez de vous-mêmes résolu la guerre, alors, sans disputer davantage pour savoir si l'on devoit prendre ce parti, défendez-vous avec la même ardeur que le prince vous attaque ; fournissez à vos troupes de la Quersonèse de l'argent & d'autres secours, contribuez chacun de vos biens, ayez des troupes, des galeres, de la cavalerie, des vaisseaux pour la transporter, en un mot tout ce que la guerre exige. Car votre conduite actuelle n'est pas raisonnable ; & tout ce que Philippe

peut ſouhaiter, c'eſt de vous voir toujours les mêmes, toujours indécis, vous épuiſant toujours en dépenſes inutiles, toujours embarraſſés ſur le choix de vos généraux, vous emportant toujours, & vous accuſant les uns les autres. Remontons à la ſource du mal, & voyons le remede. Vous attendez à l'extrémité, &, jamais prêts quand il faut, vous ne marchez que quand vous apprenez un événement; vous arrivez trop tard, & vous retombez dans l'inaction. Autre événement qui ſurvient; nouvelles meſures priſes en tumulte. Mais ce n'eſt pas là le moyen de réuſſir. Non, vous ne ferez jamais rien à propos avec des milices levées à la hâte. Il faut avoir une armée ſur pied, lui fournir des vivres, & une caiſſe militaire, prendre des meſures pour que cette caiſſe ſoit bien régie, faire rendre compte à vos queſteurs de l'adminiſtration des deniers ainſi qu'à votre général des opérations de la campagne, ſans lui laiſſer aucun prétexte d'aller ailleurs, ou de faire autre choſe que ce qui lui eſt preſcrit. Agiſſez ſans délai conformément à ce plan; & vous forcerez le monarque à obſerver les conditions de la paix, à ſe renfermer dans la Macédoine, ou du moins vous le combattrez à forces égales. Vous demandez aujourd'hui; que fait Philippe? où marche-t-il? Peut-

être, Athéniens, peut-être demandera-t-il alors avec la même inquiétude ; où est descendue l'armée d'Athenes ? où va-t-elle ?

On ne peut suivre un tel plan, dira quelqu'un, sans qu'il en résulte de grandes dépenses, beaucoup de soins & de peines. Je l'avoue ; & il n'est que trop vrai que la guerre entraîne de grands embarras. Mais en supputant les maux qui ne manqueront pas de fondre sur notre ville si nous refusons de prendre le parti convenable, on verra qu'il est de notre avantage de nous y porter avec zele. Oui, quand même un dieu (ici la parole d'aucun mortel ne pourroit suffire) quand même un dieu nous répondroit que, quoique vous restiez dans l'inaction & que vous abandonniez tout à Philippe, ce prince ne finira point par nous attaquer, il seroit honteux cependant, j'en atteste tout l'Olympe, il seroit indigne de la gloire de notre république, & des grands exploits de nos ancêtres, de sacrifier à notre repos la liberté de tous les autres Grecs. Pour moi, j'aimerois mieux mourir que de vous donner un pareil conseil. Si un autre vous le donne & qu'il vous persuade, à la bonne heure, n'armez point, abandonnez tout. Mais s'il n'est personne qui ne rejette ce lâche sentiment, si nous prévoyons tous que plus nous laisserons Philippe étendre ses conquêtes, plus nous trouverons en lui un ennemi

puiſſant & redoutable ; pourquoi différer ? pourquoi temporiſer ? attendons-nons pour agir que la néceſſité nous preſſe ? mais ce qui eſt vraiment une néceſſité pour des hommes libres, nous preſſe depuis long-tems, & n'a plus beſoin d'être attendu : loin de nous cette autre eſpece de néceſſité faite pour les ſeuls eſclaves ! Et en quoi l'eſclave differe-t-il ici de l'homme libre ? pour l'un, la néceſſité la plus preſſante, c'eſt l'appréhenſion du déshonneur, & je ne vois pas qu'on puiſſe en imaginer de plus forte : pour l'autre, c'eſt la crainte du châtiment. Puiſſiez-vous, Athéniens, ne jamais connoître cette derniere ! il n'eſt pas même ſéant d'en parler.

Ne ſe porter qu'avec lenteur à aider la patrie de ſa perſonne & de ſa fortune, ce n'eſt pas une conduite louable, non, il s'en faut beaucoup ; on peut néanmoins l'excuſer par quelque prétexte. Mais ne vouloir rien entendre, ne point vouloir délibérer ſur des objets eſſentiels, c'eſt une indifférence inexcuſable. Vous ne nous écoutez, comme vous faites aujourd'hui, que quand le péril preſſe, & vous ne prenez jamais conſeil à loiſir. Lorſque Philippe arme contre vous, négligeant d'armer à ſon exemple, & de vous mettre en marche, vous reſtez oiſifs, & vous fermez la bouche à l'orateur qui vous exhorte à ſortir de votre inaction. Vous ap-

prend-on le ſiege ou la priſe d'une place, vous écoutez alors, vous armez à la hâte. Mais lorſque vous refuſiez de nous entendre, c'étoit le tems d'écouter nos diſcours, de prendre une réſolution; & maintenant que vous demandez conſeil, vous devriez être en campagne, faire tête à l'ennemi. Il arrive de là que, tout au contraire des autres hommes qui deliberent pour prévenir le mal, vous ne délibérez que quand le mal eſt fait.

Il nous reſte une reſſource que nous avons trop négligée juſqu'à ce jour, & dont nous ſommes encore à tems de profiter. La république a ſur-tout beſoin d'argent dans la conjoncture préſente. Or je remarque un concours de circonſtances heureuſes, dont nous pouvons tirer un grand parti. Les peuples (1) en qui le roi de Perſe met ſa confiance, & auxquels il reconnoît même avoir des obligations, mécontens de Philippe, agiſſent contre lui. D'ail-

(1) Il s'agit ici des Thébains qui avoient utilement ſervi & ſecouru le roi de Perſe, Artaxerxès Ochus, au ſiege de Péluſe, ville d'Egypte. Nous avons vu dans la harangue précédente que Philippe avoit pris Echine aux Thébains. Il eſt probable que ceux-ci ne purent ſupporter patiemment cette perte, & qu'ils ſe mirent en devoir de réprimer l'ambition de Philippe, qui les avoit ménagés juſqu'alors. Cet emportement des Thébains fut paſſager, & n'eut pas de ſuite.

leurs, le confident & l'agent (1) des desseins du roi de Macédoine sur la Perse, venant d'être arrêté, le monarque sera instruit de tout le mystere, non par nous dont le rapport pourroit être suspect, mais par celui même qui conduisoit l'intrigue, & qui lui en révelera le secret. Il ajoutera donc foi aux alarmes que nous chercherons à lui donner, & nos députés n'auront plus à lui tenir que des discours qu'il écoutera sans peine. Liguons-nous, lui diront-ils, contre un ennemi qui est aussi le vôtre. Philippe vous sera bien plus redoutable lorsqu'il nous aura vaincus. Il marchera hardiment contre vous, si, faute de secours, nous venons à succomber. D'après ces motifs, ô Athéniens, envoyons une ambassade au roi de Perse pour conférer avec lui, sans écouter ce qu'on répete depuis si long-tems, *c'est un barbare*, *c'est l'ennemi commun des Grecs;* sans consulter, en un mot, ces vieux préjugés qui nous ont déjà nui plus d'une fois. Pour moi, quand je vois quelqu'un redouter un prince enfermé dans son palais de Suze & d'Ecbatane (2), prétendre qu'il a de mauvais desseins

(1) Ceci regarde l'Eunuque Hermias, gouverneur d'Atarne en Mysie, avec lequel Philippe entretint de secretes intelligences, méditant déjà la conquête de l'Asie, & ces grands projets qui furent exécutés par son fils Alexandre.

(2) Les rois de Perse passoient l'été à Ecbatane en Mé-

contre notre république, lui qui l'avoit déjà aidée à se rétablir, & qui tout récemment encore lui offroit de grands avantages qu'elle pouvoit accepter ; quand je vois, dis-je, quelqu'un redouter ce monarque, & ne rien appréhender du brigand qui étend sa puissance dans le sein de la Grece & jusqu'à nos portes, j'en suis surpris, & je crains un homme, quel qu'il puisse être, qui ne craint pas Philippe.

Mais (1) parlerai-je de ce qui est parmi nous un sujet inépuisable de querelles & d'altercations ; de

---

die, & l'hiver à Suze en Perse. Celle de ces deux villes qui étoit la moins éloignée d'Athenes, en étoit à six cents de nos lieues. = *Lui qui l'avoit déjà aidée...* Non pas Artaxerxès Ochus lui-même, alors régnant, mais lui dans la personne d'Artaxerxès Mnémon son pere & son prédécesseur. Celui-ci avoit vaincu Cyrus, pour lequel Lacédémone s'étoit déclarée. Voulant se venger des Lacédémoniens, il se porta avec ardeur au rétablissement d'Athenes qu'ils avoient opprimée. Les Athéniens obtinrent d'Artaxerxès un puissant secours qui les mit en état de secouer le joug de Lacédémone. = *Nous offroit de grands avantages.* Quels étoient ces avantages ; dans quel tems & pourquoi ils furent offerts aux Athéniens par le roi de Perse ; c'est de quoi l'histoire ne nous instruit pas, & sur quoi on ne pourroit donner que des conjectures.

(1) Pour l'intelligence de cet endroit, il faut lire le sommaire de la troisieme Philippique, page 54, avec celui du discours actuel, page 222.

ce qui fournit un prétexte à ceux qui voudroient se soustraire aux devoirs de citoyen ; de ce qui est regardé comme un obstacle à ce que la république soit servie à propos, & qui cependant devroit contribuer à l'exactitude du service. Je tremble de toucher cet article ; j'en parlerai cependant, d'autant plus que je me flatte de n'avoir rien à dire que de juste & d'avantageux pour l'état, & aux riches en faveur des pauvres, & aux pauvres en faveur des riches. Qu'on renonce, avant tout, à décrier sans raison, comme font quelques-uns, les distributions du théâtre (1), & qu'on cesse de craindre qu'elles ne puissent subsister qu'au détriment de la république. Cet usage, selon moi, doit être maintenu, comme propre à rétablir les affaires & à redonner une nouvelle force au corps entier de l'état. Suivez-moi, je vous en conjure.

Je vais parler d'abord en faveur des pauvres. Il n'y a pas long-tems que nos revenus ne montoient pas à plus de cent trente talens (2) ; toutefois, nul

---

(1) Voyez sommaire de ce discours, page 222.

(2) Cent trente talents ne faisoient que trois cents quatre-vingt-dix mille livres de notre monnoie. Mais premièrement il faut considérer que ceci s'entend uniquement des revenus qui se tiroient de l'Attique seule. Car les contributions des alliés, suivant la taxe d'Aristide, étoient annuellement d'environ quatre cents soixante talents, &

de ceux qui pouvoient armer des vaiſſeaux, ou contribuer de leurs biens, ne ſe diſpenſoit de ſubvenir pour ſa part aux beſoins de la patrie, ſous prétexte que l'argent étoit rare. Nous avions des vaiſſeaux en mer, des fonds dans le tréſor, & rien n'arrêtoit nos projets. Depuis, grace à la fortune, nos revenus ont augmenté : ils montent aujourd'hui à quatre cents talens ; & loin que les riches ſouffrent de cette augmentation, elle tourne à leur profit, puiſqu'ils y participent comme il eſt juſte (1). Pourquoi donc nous reprocher de part & d'autre un avantage qui eſt commun ? Seroit-ce une raiſon pour les riches de ne pas remplir leurs devoirs de citoyens ; ou envions-nous aux pauvres les ſecours que la fortune leur préſente ? Pour moi, je ne leur fais pas, & je ne crois pas qu'on doive

---

elles furent portées par Périclès à un tiers de plus. En ſecond lieu, pour bien comparer leurs revenus avec les nôtres, il faut conſidérer quel étoit alors le prix des choſes. Un bœuf, du tems de Solon, ſe vendoit cinq drachmes, c'eſt-à-dire, cinquante ſols, ſuivant Plutarque dans la vie de Solon. Un porc, du tems d'Ariſtophane, valoit trois drachmes, qui font trente ſols. = *Quatre cents talents*, quatre cents mille écus.

(1) Tous les officiers de la république qui étoient choiſis parmi les citoyens riches, avoient des appointemens qui ſe prenoient ſur les mêmes fonds ſur leſquels on faiſoit des diſtributions aux pauvres citoyens.

leur faire un reproche des secours qu'il reçoivent. Voit-on dans une famille les jeunes gens insulter à la foiblesse des vieillards ? non, il n'en est aucun assez déraisonnable, assez ingrat, pour cesser de travailler si chacun n'en fait autant que lui; un tel fils encourroit les peines portées par les loix contre les enfans dénaturés. Nous devons payer volontiers à nos parens la dette qui nous est justement imposée par la nature & par la loi (1). Nous avons chacun un pere; les citoyens pauvres, par leur défaut de ressources, sont en quelque sorte les peres communs de la république : c'est sous ce titre qu'on doit les considérer; & loin de leur ôter ce que l'état leur distribue, il faudroit même, si ces distributions manquoient, pourvoir d'ailleurs à leurs besoins. D'après ces idées, que les riches craignent d'abolir un usage qu'ils doivent maintenir par esprit de justice, je dis même pour leur propre avantage, puisque priver du nécessaire une partie des citoyens, c'est susciter beaucoup d'ennemis au gouvernement (2).

---

(1) Il y avoit une loi de Solon, qui déclaroit infâme, c'est-à-dire, dépouilloit des droits de citoyens tout fils qui manquoit à respecter ou à secourir son pere comme il le devoit.

(2) Le peuple n'est pas attaché au gouvernement, quelque beau, quelqu'avantageux qu'il soit d'ailleurs, quand il n'y jouit pas d'une subsistance aisée.

Mais

Mais aussi les pauvres doivent faire cesser les justes plaintes & les appréhensions des riches : car je vais parler en faveur des uns comme j'ai fait en faveur des autres, & je dirai sans crainte ce que je pense. Il me semble qu'il n'est pas d'Athénien, qu'il n'est pas d'homme assez dur, assez cruel, pour être fâché qu'on soulage l'indigence par de légeres distributions. Où est donc ici la difficulté, & qu'est-ce qui indigne les riches? c'est de voir s'introduire l'abus de prendre le fonds de ces distributions, non dans le trésor, mais dans la bourse des particuliers; c'est de voir l'orateur qui le propose devenir tout-à-coup un homme illustre, un homme immortel s'il n'avoit à craindre que vos sentences, puisque, condamné hautement dans les assemblées par la voix du peuple, il est toujours absous par les suffrages secrets du même peuple (1). Voilà ce qui rebute, voilà ce qui révolte; car enfin, Athéniens,

(1) Il y avoit des orateurs qui, pour faire leur cour au peuple, proposoient de taxer les riches pour fournir aux dépenses d'objets inutiles, mais qui lui étoient agréables. Les riches ne manquoient pas de poursuivre criminellement l'auteur d'une proposition qui livroit leurs biens aux caprices de la multitude. Les causes de cette nature se portoient devant le peuple, qui, ayant honte de soutenir une injustice manifeste, la condamnoit tout haut, & se disposoit à la punir; mais lorsqu'on procédoit au jugement,

il faut que dans une ſociété républicaine on ſe rende une juſtice mutuelle : il faut que, d'un côté, les riches jouiſſent pour eux-mêmes de leur fortune ſans crainte & avec aſſurance, & qu'ils l'abandonnent à la patrie dans ſes périls ; que de l'autre, les pauvres ne regardent comme biens communs que ceux qui le ſont, & que, contens d'en recevoir leur part, ils ſachent que le bien d'un particulier eſt à lui ſeul. C'eſt par-là qu'une république s'agrandit & ſe conſerve. Tels ſont à-peu-près les devoirs des pauvres & des riches. Mais pour que tout ſe fît dans l'ordre, il y auroit encore d'autres abus à réformer. Il eſt, ſans doute, pluſieurs cauſes, & des cauſes fort anciennes, de nos malheurs préſens & de nos embarras actuels ; je vais les expoſer, ſi l'on veut m'entendre.

On a renverſé le fondement ſur lequel vos peres avoient bâti la grandeur d'Athenes. Certains miniſtres vous ont perſuadé qu'être à la tête des Grecs, avoir une armée prête à ſecourir tous ceux qu'on opprime, ce n'étoit qu'une ſource de peines & de dépenſes. On vous a fait croire que vivre dans le

---

les ſuffrages ſecrets renvoyoient le coupable abſous. Le peuple donnoit ordinairement ſon ſuffrage en tendant la main, mais dans les cauſes criminelles il le donnoit par ſcrutin.

repos, ne vous donner aucun ſoin, céder tout en détail, laiſſer d'autres s'emparer de tout, c'étoit pour notre république la vraie félicité, & le moyen d'être à l'abri de tout péril. Un autre, en conſéquence, s'eſt ſaiſi de votre place : il eſt heureux, il eſt puiſſant, tout fléchit ſous lui ; & cela ne doit pas ſurprendre. Il voyoit Lacédémone abattue par ſes malheurs, Thebes occupée de ſa guerre avec la Phocide, Athenes enſevelie dans la molleſſe, perſonne ne ſe mettre en devoir de lui diſputer cette ſupériorité glorieuſe qui de tout tems avoit fait la jalouſie de nos principales républiques ; il s'en eſt donc emparé comme d'un poſte vacant. De là, profitant de la frayeur des autres peuples, il s'eſt fait un grand nombre d'alliés, s'eſt fortifié de plus en plus ; & la ſituation de tous les Grecs eſt devenue enfin ſi fâcheuſe qu'on ne trouve pas même de remede à leurs maux. Vous ſur-tout, Athéniens, vous êtes dans une ſituation plus critique que les autres, non ſeulement parceque vous êtes de tous les peuples celui que Philippe menace davantage, mais encore celui qui néglige le plus les affaires. Si en voyant les denrées & tous les objets de commerce affluer de toutes parts dans votre ville, vous croyez être heureux & n'avoir rien à craindre, détrompez-vous. Que par cette abondance, on juge de la richeſſe d'une foire ou d'un

marché, à la bonne heure; mais pour une république qui a la réputation de s'oppoſer ſeule à quiconque veut dominer dans la Grece, & de défendre en chef la liberté commune, ce n'eſt point, certes, par l'abondance des denrées & de tous les objets de commerce, mais par la force de ſes armes, mais par le nombre & l'attachement de ſes alliés, qu'on doit eſtimer ſa puiſſance. Oui, c'eſt par cela qu'il faut juger d'une république, & c'eſt en cela que vous êtes le plus mal pourvus.

Pour vous en convaincre, examinez les tems où la nation fut agitée des plus grands troubles, & convenez qu'elle ne fut jamais plus diviſée qu'elle ne l'eſt de nos jours. Autrefois deux villes, Athenes & Lacédémone, partageoient toute la Grece. Le reſte des Grecs ſe rangeoit ſous les enſeignes de l'une ou de l'autre. Le roi de Perſe étoit également ſuſpect à tous : les plus foibles auxquels il ſe joignoit, ne lui reſtoient attachés que le tems néceſſaire pour rétablir la balance (1); après quoi,

---

(1) Lacédémone s'allia d'abord avec Darius Nothus, dont les forces mirent en état Lyſandre ſon général d'aſſiéger Athenes & d'abattre ſa puiſſance. Conon enſuite, général Athénien, obtint d'Artaxerxès Mnémon les ſecours néceſſaires pour venger Athenes, & pour la relever de ſa chûte. Les rois de Perſe mettoient leur politique a balancer entre elles les républiques grecques, de peur que ſi quelqu'une eût

il n'étoit pas moins odieux aux peuples mêmes qui en avoient été ſecourus qu'à ſes plus anciens ennemis. Mais à préſent, outre que ce prince eſt bien diſpoſé pour les autres Grecs, & fort mal pour nous, à moins que nous ne changions à ſon égard; il s'éleve de tous côtés pluſieurs puiſſances qui aſpirent toutes à la primauté. Les jalouſies & les défiances réciproques ont diviſé des peuples qui devroient être réunis. Chacun d'eux a ſes intérêts à part, Argiens, Thébains, Corinthiens, Lacédémoniens, Arcadiens & nous. Or de toutes les puiſſances qui partagent aujourd'hui la Grece, la nôtre, s'il faut le dire, eſt celle dont les ſalles du ſénat & les places publiques voient moins de miniſtres étrangers (1). Et cela doit être, perſonne n'étant porté à conférer avec nous, ni par amitié,

dominé, elle n'eût tourné ſes armes du côté de l'Aſie. Lacédémone, ſecondée par Darius Nothus, n'eut pas plutôt aſſujetti les Athéniens, qu'elle ravagea les provinces de Perſe dans l'Aſie mineure, & ſe joignit aux ſatrapes rebelles. Athenes, ſecourue par Artaxerxès Mnémon, ne ſe vit pas plutôt affranchie du joug des Lacédémoniens, qu'elle embraſſa le parti d'Evagoras, qui avoit uſurpé ſur Artaxerxès la plus grande partie de l'iſle de Cypre. = *Et fort mal pour nous*, parceque ſans doute ils ne s'étoient pas rendus à ſes invitations lorſqu'il leur avoit demandé du ſecours ainſi qu'aux Thébains.

(1) Athenes & Lacédémone, dans le tems de leur puiſ-

ni par confiance, ni par crainte. Je vous l'ai déjà dit, Athéniens, nous ne péchons pas dans un feul & unique objet (la réforme feroit alors facile), mais nos fautes font anciennes & de toute efpece. Il en eft une à laquelle toutes les autres fe rapportent, je citerai celle-là feule fans me permettre de détails, après vous avoir priés de ne pas vous offenfer de ma fincérité.

On a vendu vos intérêts à mefure que les occafions fe font offertes : vous jouiffez du repos & de l'indolence, dont les douceurs vous flattent, vous empêchent de févir contre les traîtres ; tandis que d'autres jouiffent de vos prérogatives honorables. Il n'eft pas néceffaire de tout dire ; bornons-nous ici à ce qui regarde Philippe.

Vient-on à parler de ce prince, un des orateurs fe leve, & dit qu'il ne faut point agir fans réflexion, ni propofer légèrement la guerre. Que la paix, ajoute-t-il auffitôt, eft agréable ! qu'il eft fâcheux d'avoir à entretenir des troupes ! on cherche à diffiper nos finances. Ils vous tiennent encore d'autres difcours fort fenfés à ce qu'ils s'imaginent.

Mais, fans doute, ce n'eft pas vous qui par

---

fance, aimoient fur-tout à voir chez elles les députés des autres peuples venir implorer leur protection, ou rechercher leur alliance.

vous-mêmes n'êtes déjà que trop pacifiques, qu'il faut exhorter à la paix, mais le prince qui ne ceſſe de commettre des hoſtilités; ſi on le perſuade, plus d'obſtacle de votre part. Et ce n'eſt pas ce que nous dépenſerons pour nous défendre que nous devons regarder comme fâcheux, mais ce que nous aurons à ſouffrir ſi nous ne voulons rien dépenſer. Enfin, c'eſt en prenant des moyens sûrs pour conſerver nos finances, & non en abandonnant nos intérêts, que nous devons empêcher qu'elles ne ſe diſſipent. Au reſte, je ſuis étonné que des malverſations qu'il vous eſt aiſé de prévenir, & que vous ſerez toujours les maîtres de punir, alarment ſi fort certaines gens; tandis que Philippe, qui envahit ſucceſſivement toute la Grece pour tomber enſuite ſur nous, ne les alarme pas.

Doù vient donc qu'aucun de ces gens-là, voyant cet homme commettre ouvertement des injuſtices & s'emparer de nos places, ne l'accuſe de violer la paix; & que ſi nous vous conſeillons de l'arrêter, & de ne pas lui laiſſer le champ libre, ils nous reprochent de rallumer la guerre? voici leur motif. Ils veulent faire rejetter les inconvéniens de la guerre (car elle en entraîne, oui, elle entraîne beaucoup après elle) ſur les orateurs qui ſe font une loi de vous donner les meilleurs avis. Ils penſent, en effet, que ſi tous d'un commun accord,

vous songiez à réprimer le roi de Macédoine, vous viendriez à bout de le vaincre, & qu'alors ils n'auroient plus à qui se vendre; mais que si, dans les premieres alarmes, vous en prenant à quelques-uns de nous, vous vous occupez de jugemens & de procès, eux qui seront les premiers à nous poursuivre, auront à la fois & plus de considération auprès du peuple, & l'argent du monarque; & que vous, Athéniens, vous punirez vos orateurs fideles pour des contretems dont il faudroit punir les traîtres. Telles sont les espérances dont ils se flattent; voilà ce qui leur fait dire aujourd'hui qu'il en est parmi nous qui veulent rallumer la guerre. Mais je sais, moi, qu'avant qu'aucun Athénien songeât à proposer la guerre, Philippe a envahi plusieurs de nos places, & que tout récemment encore il a envoyé du secours aux rebelles de Cardie. Si cependant nous ne voulons point convenir qu'il nous fait la guerre, il seroit le plus insensé des hommes de chercher à nous en convaincre. Quand l'offensé nie l'injure, est-ce, je vous prie, à l'offenseur de la constater? Mais lorsqu'il marchera contre nous, que dirons-nous alors? il dira, lui, qu'il ne nous fait pas la guerre. Il le disoit dernièrement aux Oritains, lorsque ses soldats étoient dans leur pays; il l'avoit dit auparavant aux habitans de Phères avant qu'il fût devant leurs

murailles ; il le difoit anciennement aux Olynthiens jufqu'à ce qu'il fût tout près de leur ville à la tête d'une armée. Lorfqu'il fera à nos portes, dirons-nous encore de ceux qui nous exhortent à nous défendre, qu'ils rallument la guerre ? il ne nous refte donc qu'à fubir le joug ; car je ne vois pas de milieu.

Ajoutez, Athéniens, que vous avez de plus grands rifques à courir que d'autres peuples. Philippe ne veut pas feulement affervir votre république, non, mais la détruire. Il conçoit que vous ne voulez pas obéir, & que vous ne le pourriez pas quand vous le voudriez, étant accoutumés à commander ; il conçoit qu'à la premiere occafion vous pourriez lui fufciter plus d'embarras que tous les Grecs enfemble. Auffi ne vous épargnera-t-il pas fi une fois il devient le maître. Attendez-vous donc de fa part aux dernieres extrémités ; déteftez & puniffez les miniftres qui lui font vendus. Il n'eft pas poffible, non, il ne l'eft pas que vous triomphiez des ennemis étrangers, avant que d'avoir puni vos ennemis domeftiques qui font à leurs gages. Trouvant toujours ces derniers dans votre chemin, toujours arrêtés par les obftacles qu'ils vous offrent, vous ferez infailliblement prévenus par les autres.

D'ailleurs, pourquoi penfez-vous que Philippe

vous outrage dès à présent ? eh ! fait-il autre chose ? pourquoi vous effraie-t-il déjà par des menaces, tandis que du moins il cherche à séduire les autres peuples en affectant de les obliger ? Par exemple, c'est après une foule de bons offices, qu'il a jetté les Thessaliens dans l'esclavage. Qui pourroit dire combien il trompa les malheureux Olynthiens en débutant par leur donner Potidée, & en y ajoutant depuis un si grand nombre de faveurs ? Maintenant encore, après avoir délivré les Thébains d'une guerre longue & difficile, il les amuse en leur soumettant la Béotie. Tous ces peuples, dont les uns ont déjà souffert ce que tout le monde sait, & dont les autres souffriront bientôt ce que le sort leur prépare, ont du moins joui d'abord de quelques avantages. Quant à vous, sans parler de ce que le monarque vous a pris pendant la guerre, en quoi ne vous a-t-il pas trompés jusques dans la conclusion de la paix ? que ne vous a-t-il pas ravi ? ne s'est-il pas emparé de la Phocide & des Thermopyles ? dans la Thrace, ne s'est-il pas rendu maître de Dorisque, de Serrie, de la personne de Cersoblepte ? ne domine-t-il pas à présent dans Cardie, & ne s'en glorifie-t-il pas ? Pourquoi donc cette différence de procédés à l'égard d'Athenes ? c'est que de toutes les villes grecques la nôtre est la seule où il soit libre de parler pour les ennemis ; & où

le traître, qui a reçu le ſalaire de ſa trahiſon, puiſſe plaider en toute sûreté la cauſe de l'uſurpateur devant ceux-mêmes qu'il dépouille. Il n'étoit pas sûr à Olynthe de parler pour Philippe, quand le peuple n'en avoit reçu aucun ſervice, & qu'il ne jouiſſoit pas de Potidée. Il n'eût pas été sûr chez les Theſſaliens de parler pour Philippe, avant qu'il eût chaſſé leurs tyrans, & qu'il les eût rétablis dans le droit amphictyonique. Il n'étoit pas sûr à Thebes de parler pour ce prince, avant qu'il eût ſoumis la Béotie aux Thébains, & qu'il eût ruiné la Phocide. Mais dans Athenes, quoique Philippe vous ait enlevé Amphipolis & Cardie, quoiqu'il ſe ſoit fortifié dans l'Eubée pour tenir l'Attique en reſpect, & que même à préſent il marche contre Byzance, il eſt toujours sûr à nos orateurs de parler pour lui. Que dis-je? c'eſt par là qu'on a vu les partiſans de ce prince, d'obſcurs & de pauvres qu'ils étoient devenir tout-à-coup riches & fameux; & qu'au contraire votre richeſſe s'eſt changée en indigence, & votre gloire en opprobre. Car, je le répete, c'eſt dans le nombre des alliés, c'eſt dans la confiance & l'attachement des peuples que je fais conſiſter la richeſſe d'une république; richeſſe eſſentielle dont vous êtes abſolument dépourvus. Grace à cette indifférence qui vous fait négliger vos vraies reſſources, & qui ruine vos affaires, Philippe eſt

devenu heureux & puiſſant, formidable aux Grecs & aux Barbares; tandis que vous êtes décriés, abandonnés, ſomptueux, il eſt vrai, & magnifiques dans vos marchés, mais dignes de riſée & de mépris dans vos armemens. Je remarque, au reſte, que pluſieurs de nos orateurs ne prennent pas pour eux-mêmes les conſeils qu'ils vous donnent : ils vous exhortent à demeurer en repos quoique vous ſoyez attaqués, eux qui ne peuvent s'y tenir au milieu de nous quoiqu'on ne les attaque pas.

En effet, Ariſtodeme (1), ſi l'on vous demandoit, toute invective à part, pourquoi, ſachant bien (c'eſt une vérité que perſonne n'ignore) que la vie des hommes privés eſt libre, sûre & tranquille, au lieu que celle des hommes publics eſt pleine de ſoins, de traverſes & de périls, pourquoi, dis-je, vous préférez les dégoûts & les dangers de l'une aux douceurs & à la sûreté de l'autre; qu'auriez-vous à répondre? Quand même je vous paſſerois ce que vous pourriez dire de plus raiſonnable, que

(1) Ariſtodeme étoit comédien de profeſſion, & connu probablement comme n'ayant pas une probité fort exacte. Il ſe méloit des affaires publiques, & fut chargé de pluſieurs ambaſſades pour la Macédoine. L'invective de Démoſthene eſt fort éloquente, mais bien violente. L'amour de la patrie, contre laquelle ſans doute agiſſoit Ariſtodeme, peut ſeul en excuſer la vivacité.

c'eſt l'amour de la gloire qui vous anime, je verrois encore avec ſurpriſe qu'un homme, perſuadé que pour ce motif il doit tout faire, tout ſouffrir, haſarder tout, conſeillât aux Athéniens de ſe couvrir d'infamie en ſe livrant à la molleſſe. Vous ne direz point, ſans doute, que vous devez tenir un rang dans Athenes, & qu'Athenes n'en doit tenir aucun dans la Grece. Je ne vois pas non plus que pour ſa sûreté la république ne doive ſe mêler que de ſes affaires propres, & que vous, pour la vôtre, vous deviez vous ingérer dans les affaires d'autrui. Je vois, au contraire, que vous courez à votre perte, vous parceque vous en faites trop, & la république parcequ'elle n'en fait point aſſez. Direz-vous, enfin, que vous avez reçu de votre pere & de vos aïeux une gloire que vous ne pouvez laiſſer éteindre ſans honte, & que les ancêtres d'Athenes ne lui ont tranſmis que des exploits obſcurs & peu importans? Non, il n'en eſt pas ainſi. Votre pere, s'il vous reſſembloit, étoit un frippon inſigne; & les ancêtres d'Athenes, comme tout l'univers ſait, ont ſauvé deux fois (1) les Grecs des plus grands déſaſtres. Quelques uns de vos miniſtres, ô Athéniens, voient donc d'un autre œil leurs intérêts &

(1) *Deux fois*, à Marathon & à Salamine.

les vôtres ; ils n'agiſſent ni en bons patriotes, ni en hommes juſtes. Eſt-il juſte, en effet, que des gens échappés des priſons ſe méconnoiſſent ; & qu'une république qui par le paſſé commandoit à tous les Grecs, & jouiſſoit parmi eux de la prééminence, ſoit aujourd'hui dégradée & avilie ?

Quoique j'euſſe encore bien des choſes à dire ſur plus d'un objet, je m'arrête ; d'autant plus que ce n'eſt pas faute de paroles que nos affaires dépériſſent depuis long-tems, mais parceque, après avoir entendu & unanimement approuvé les bons conſeils, vous écoutez auſſi favorablement les diſcours des traîtres qui s'étudient à les combattre & à les détruire. Vous les connoiſſez néanmoins ces traîtres ; vous diſtinguez, au premier coup d'œil, ceux que l'or de Philippe fait parler, d'avec ceux qui n'ont d'autre intérêt que celui de l'état : & ſi vous écoutez les miniſtres qui ſe vendent, c'eſt afin de pouvoir vous en prendre, dans vos contretems, aux orateurs integres, tourner la choſe en raillerie on en invective, & par-là vous diſpenſer de faire ce qui convient.

Voilà des vérités utiles que le pur zele me dicte ; je vous parle hardiment, ſans fard & ſans artifice. Mon diſcours n'eſt point rempli de flatteries & d'impoſtures ; il n'eſt point fait pour valoir de

l'argent à l'orateur, & livrer aux ennemis les intérêts de l'état. Je dis donc que vous devez changer de conduite, ou ne vous en prendre qu'à vous du désordre de vos affaires.



SOMMAIRE
DE LA LETTRE DE PHILIPPE
AUX ATHÉNIENS.

LES Athéniens, animés contre Philippe, réveillés enfin de leur indolence, & tirés de leur inaction par les déclamations véhémentes de Démosthene, avoient levé des troupes & s'étoient transportés en Eubée, dont ce Prince avoit asservi les villes principales. Ils avoient délivré cette isle. Ils venoient de mettre Charès à la tête d'une puissante flotte, qu'ils firent passer dans la Thrace pour secourir Périnthe, que Philippe assiégeoit. Les satrapes d'Asie, par ordre du roi de Perse, auquel ils avoient eu recours, y avoient fait entrer des renforts.

Le roi de Macédoine, qui commençoit à craindre en voyant les mouvemens de ses ennemis, qui d'ailleurs vouloit paroître ménager, autant qu'il le pouvoit, les Athéniens, dont il redoutoit la puissance, écrit une lettre à ceux-ci, dans laquelle il tâche de les étourdir à force de reproches sur leurs contraventions aux traités, qu'il se vante d'avoir observés avec beaucoup d'exactitude. Dans cette lettre, mêlant adroitement le vrai avec le faux, il tire de l'un tout le parti possible, donne à l'autre l'air de la vérité, présente avec art des faits ou constans ou douteux, dont il déduit à son avantage les conséquences les plus justes & les plus précises : il découvre & développe avec autant de force que de subtilité, les injustices réelles ou apparentes du peuple auquel il écrit, cache les siennes avec finesse, & montre avec habileté la modération & la bonne foi

ſoi prétendues de ſes procédés. Les plaintes & les menaces dont il uſe à propos, & qu'il fortifie par le raiſonnement le plus ſpécieux, ſont des plus propres à retenir ceux des Athéniens qui lui étoient contraires, ſoit par la honte, ſoit par la crainte, & à fournir des armes à ſes partiſans & à ſes créatures.

Le ſtyle ſimple, noble & précis de cette lettre, la marche facile & l'enchaînement naturel des idées qui la compoſent, annoncent que Philippe, s'il en eſt l'auteur, entendoit l'art d'écrire auſſi bien que celui de combattre; ou du moins, s'il a employé la plume d'un autre, qu'il ſavoit bien choiſir ſes écrivains. Il eſt probable qu'il l'a écrite lui-même, car c'étoit un prince de beaucoup d'eſprit, & dont on pouvoit dire, comme on a dit de Céſar, qu'il manioit la plume auſſi habilement que l'épée. Il eſt bon de remarquer que Philippe, depuis qu'il avoit fait la paix avec les Athéniens, n'avoit pas ceſſé de commettre contre eux des hoſtilités qu'il couvroit toujours de quelque prétexte; que les Athéniens, excités de tems en tems par le zele éloquent de Démoſthene, y avoient répondu par d'autres hoſtilités, ſans qu'il y eût de rupture ouverte & de guerre déclarée entre le peuple & le monarque; que Philippe exagere le plus habilement qu'il peut les hoſtilités commiſes contre lui par les généraux d'Athenes, mais qu'il a grand ſoin de cacher le projet qu'il avoit formé d'envahir la Grece; qu'il ſe donne bien de garde de dire que ce projet le portoit tous les jours à de nouvelles entrepriſes qui forçoient les Athéniens d'agir contre lui pour réprimer ſon ambition. J'ai tâché, dans les notes ſur cette lettre, de diſcuter, le plus briévement & le plus clairement que j'ai pu, les faits & les raiſonnemens qu'elle renferme.

LETTRE DE PHILIPPE AUX ATHÉNIENS.

PHILIPPE AU SÉNAT ET AU PEUPLE D'ATHENES,

SALUT (1).

PUISQUE vous n'avez eu aucun égard aux fréquentes repréſentations que je vous ai faites par mes ambaſſadeurs pour vous engager à maintenir les ſermens & les traités, j'ai cru devoir vous marquer tous les ſujets que j'ai de me plaindre. Ne vous étonnez point de la longueur de ma lettre; il faut que je m'explique ſur chaque grief, & j'en ai un grand nombre.

D'abord, Nicias, mon héraut d'armes (2), ayant

(1) Quoique le gouvernement d'Athenes fût démocratique au fond, il avoit quelque choſe de la forme ariſtocratique. On éliſoit tous les ans dans chaque tribu (la ville d'Athenes étoit diviſée en dix tribus) cinquante ſénateurs, qui tous enſemble compoſoient le ſénat, appellé *le ſénat des Cinq-cents*. Ce ſénat préparoit les affaires avant qu'elles fuſſent portées devant le peuple.

(2) Le héraut d'armes chez les Grecs étoit un officier public chargé d'aller demander, au nom d'un roi ou d'un

été enlevé ſur les terres de mon empire, & amené dans votre ville ; loin de punir les auteurs de la violence, comme la juſtice le demandoit, vous retîntes mon officier en priſon pendant dix mois, & vous fîtes lire en pleine aſſemblée les lettres dont il étoit chargé.

Enſuite, lorſque les Thaſiens recevoient dans leurs ports les galeres des Byzantins, & celles des pirates qui vouloient s'y réfugier, vous avez ſoutenu les Thaſiens, malgré les traités qui déclaroient ennemis ceux qui favoriſeroient les brigandages maritimes.

---

peuple, réparation des injures qu'ils prétendoient, à droit ou à tort, leur avoir été faites, & de déclarer la guerre ſi on refuſoit cette réparation. Un héraut d'armes étoit une perſonne ſacrée, même entre ennemis. Il eſt à préſumer que les Athéniens méconnurent, à deſſein, dans Nicias le caractere de héraut, & le traiterent comme un eſpion. L'attentat auroit révolté toute la Grece, s'ils ne l'avoient coloré de quelque prétexte. = *Vous fîtes lire en pleine aſſemblée les lettres....* Les Athéniens ouvrirent en effet le paquet de lettres dont étoit chargé Nicias, parce-qu'ils croyoient en tirer quelque éclairciſſement ſur les pratiques ſecretes de Philippe contre eux ; mais ils reſpecterent ſcrupuleuſement les lettres adreſſées à Olympias, & prirent ſoin qu'elle les reçût au même état qu'on les avoit interceptées. = *Enſuite, lorſque les Thaſiens....* Les Athéniens poſſédoient, près de la Thrace, l'iſle de Thaſe ſituée

Vers le même tems, Diopithe fit une irruption dans mes états : peu ſatisfait d'avoir réduit en ſervitude les habitans de Crobyle & de Tiriſtaſe (1), il ravagea la Thrace, contrée voiſine ; & ſe portant à cet excès de faire arrêter Amphiloque, qui étoit venu, en qualité d'ambaſſadeur, traiter du rachat des priſonniers, il le força, par les traitemens les plus durs, à ſe racheter lui-même neuf talens : violence odieuſe qui obtint votre approbation. Toutefois la perſonne des hérauts & des ambaſſadeurs, eſt une perſonne ſacrée chez tous les peuples. Attenter à leur vie ou à leur liberté, eſt un crime horrible à leurs yeux, & il doit l'être ſur-tout aux vôtres. Vous le ſavez, lorſque le peuple de Méga-

entre l'embouchure du Neſſus & celle du Strymon. Par un article du traité de paix, ils avoient promis d'empêcher les Thaſiens de recevoir les pirates qui inquiéteroient les ſujets ou les alliés de Philippe. Ils ne tenoient peut-être pas fort exactement la main à l'exécution de cet article.

(1) Aucun auteur ne parle de Crobyle. Tiriſtaſe eſt placée par Pline dans la Querſonèſe de Thrace. Ces deux villes, ſi l'on en croit Philippe, lui appartenoient. = *Et ſe portant à cet excès de faire arrêter Amphiloque.* On ne pouvoit guere juſtifier Diopithe qu'en niant le fait, au moins tel que Philippe l'expoſe. Car ſi le fait eſt vrai, le général d'Athenes avoit ſans contredit violé le droit des gens. Amphiloque étoit un des principaux officiers de Philippe ; il ſervit avec honneur ſous ſon fils Alexandre.

res fit maſſacrer Anthémocrite (1), héraut d'Athenes, vos peres furent ſi indignés de cette atrocité, qu'ils exclurent des fêtes de Cerès le peuple qui l'avoit commiſe, & que, pour en éterniſer la mémoire, ils firent élever une ſtatue près d'une des portes de la ville. Mais eſt-il raiſonnable de faire vous-mêmes ce qui vous révolte dans les autres ?

Callias, un de vos généraux, s'eſt emparé de toutes les villes ſituées dans le golfe de Pagaſe, quoique compriſes dans notre traité, & unies avec moi par une alliance (2). Il arrêtoit comme enne-

(1) Les Athéniens accuſoient Mégares de favoriſer l'évaſion de leurs eſclaves, & de profaner une terre ſacrée. Anthémocrite s'y tranſporta en qualité de héraut & d'ambaſſadeur. Il ſe plaignit aux Mégariens eux-mêmes de leur conduite, & les ſomma de s'abſtenir d'une culture ſacrilege : ils le maſſacrerent pour toute réponſe. = *Qu'ils exclurent des fêtes de Cérès. . . .* Tous les Grecs avoient droit de ſe faire initier aux myſteres que les Athéniens célébroient à Eleuſis en l'honneur de Cérès. Les Mégariens jouiſſoient du privilege commun, mais ils en furent exclus lorſqu'ils eurent tué Anthémocrite. On éleva de plus à la mémoire de celui-ci une ſtatue ſur le chemin qui conduiſoit d'Athenes à Eleuſis, près d'une des portes de la ville.

(2) Les villes maritimes de la Phtiotide & de la Magnéſie, qui bordoient le golfe de Pagaſe, étoient ſoumiſes à

mis, & vendoit tous ceux qui faisoient voile vers la Macédoine. Vous approuviez dans vos décrets ces actes d'hostilités, qui sont tels que je ne vois pas ce que vous pourriez y ajouter si nous étions en guerre ouverte. Car enfin, dans le tems de nos ruptures déclarées que faisiez-vous de plus que d'envoyer contre moi vos armateurs, d'enlever & vendre les navires qui faisoient commerce dans mon royaume, de secourir mes ennemis, & de ravager mon territoire? Par un surcroît de haine & d'injustice, vous venez d'envoyer des députés au roi de Perse pour l'engager à me déclarer la guerre (1). Ce qui doit d'autant plus surprendre, qu'a-

---

Philippe, & il les avoit comprises dans son traité de paix avec les Athéniens. Cependant, au mépris du traité, Callias, Chalcidien d'origine, & l'un des généraux d'Athenes, qu'Eschine traite si mal dans son discours contre Ctésiphon, ravagea cette contrée de la Thessalie. = *Qui faisoient voile vers la Macédoine*, sans doute, comme il est dit plus bas, pour y faire le commerce. = *D'envoyer contre moi vos armateurs*, en grec, *des pirates*, *lèstas*, c'est-à-dire, des citoyens qui armoient pour courir les mers & enlever les vaisseaux.

(1) Nous voyons dans les harangues de Démosthene que cet orateur engage les Athéniens à s'unir avec le roi de Perse pour arrêter les conquêtes de Philippe. Il est probable que les Athéniens suivirent son avis, & députerent pour cet effet au roi de Perse, sinon ouvertement, du moins secrètement. = *Ce qui doit d'autant plus surpren-*

vant que ce prince eût reconquis l'Egypte & la Phénicie, vous aviez résolu, s'il tentoit contre la Grece quelque nouvelle entreprise, de m'inviter avec tous les autres Grecs, à réunir nos forces pour le combattre. Et vous portez à présent l'animosité jusqu'à traiter avec lui pour former une ligue contre moi ! Vos peres, à ce que j'entens dire, faisoient un crime aux fils de Pisistrate (1) de soulever les Perses contre les Grecs ; & vous, vous n'avez pas honte de vous porter à des excès que vous condamnâtes toujours dans vos tyrans !

Ajoutez encore que vous me faites signifier l'or-

---

dre. . . . Artaxerxès Ochus, dans le dessein de faire rentrer dans le devoir l'Egypte & la Phénicie, avoit assemblé une armée considérable de terre & de mer. Il passa d'abord dans l'Asie mineure pour y punir des satrapes rebelles. Les Grecs furent alarmés de l'approche des Perses, & les Athéniens formerent la résolution de les aller attaquer dans leur propre pays. Philippe prétend qu'on lui proposa d'entrer dans la ligue qui se formoit en faveur de la Grece.

(1) Pisistrate, qui descendoit de Codrus, dernier roi d'Athenes, retablit dans cette ville la souveraineté de ses ancêtres qu'on avoit abolie. Ses fils & petits-fils, chassés d'Athenes, s'attacherent au roi de Perse, & les exciterent à se venger des Athéniens, à les accabler de leur puissance, espérant d'être rétablis avec leur secours. Mais leurs efforts devenus inutiles, tournerent à leur propre honte, & à celle des ennemis dont ils s'appuyoient.

dre de rétablir dans leurs états Terès & Cersoblepte (1), princes de Thrace, qui sont, dites-vous, Athéniens. Mais je sais que ces deux princes ne sont pas compris dans notre traité, ni inscrits sur la même colonne, & qu'ils ne sont pas Athéniens ; je sais que Terès se joignit à moi contre la république d'Athenes ; & que mes députés voulant engager Cersoblepte à prêter serment en particulier, vos généraux s'y opposerent le déclarant ennemi des Athéniens. Comment donc se trouve-t-il votre ennemi quand votre intérêt le demande, & votre

(1) Térès & Cersoblepte régnoient tous deux dans la Thrace. Thucydide, dans son second livre, parle d'un Térès fondateur du royaume des Odrysiens en Thrace, duquel Térès celui-ci étoit, sans doute, le descendant. Il est beaucoup parlé de Cersoblepte dans l'histoire, & sur-tout dans les harangues d'Eschine & de Démosthene. Nous avons déjà dit qu'il avoit cédé la Quersonèse de Thrace aux Athéniens, qui le laisserent cependant dépouiller de son royaume par Philippe. Suivant Eschine, Démosthene, ennemi mortel de ce prince malheureux, avoit empêché, par ses intrigues, qu'il ne fût compris dans le traité. Quoi qu'il en soit, les Athéniens eurent honte de l'avoir livré à la merci du roi de Macédoine, & ne l'ayant pas secouru par leurs armes, ils voulurent le rétablir par leurs décrets. Ils firent donc un décret qui portoit entre autres choses que Philippe seroit obligé de rendre à Cersoblepte ses états.

citoyen quand il vous plaît de me calomnier? comment ſe fait-il que vous qui, après la mort de Sitalce (1), à qui vous aviez accordé le droit de cité, avez lié auſſitôt amitié avec ſon aſſaſſin, vous me cherchiez à préſent querelle à cauſe de Cerſoblepte, ſous prétexte qu'il eſt Athénien, ſur-tout n'ignorant pas que ceux-mêmes que vous gratifiez de ce titre, ne s'inquietent ni de vos loix, ni de vos décrets. Pour abréger, j'omets tout le reſte, & n'ajoute que ceci. Vous avez donné le titre d'Athénien à Evagoras de Cypre (2), à Denys de Syracuſe, & à

---

(1) Sitalce, fils de l'ancien Térès, vécut toujours dans la plus étroite union avec la république d'Athenes, & lui rendit de ſi grands ſervices les premieres années de la guerre du Péloponèſe, que les Athéniens, par reconnoiſſance, le mirent au nombre de leurs citoyens. Sitalce fut tué dans une bataille contre les Triballes. Comme ſon neveu Seutès envahit ſon royaume après ſa mort, & en fruſtra ſes enfans, il fut ſoupçonné d'avoir tué celui dont il uſurpoit les états. Philippe réaliſe le ſoupçon pour fortifier ſon raiſonnement. = *Ne s'inquiete ni de vos loix ni de vos décrets.* Philippe veut dire, ſans doute, que ſi ceux qui avoient reçu le titre de citoyens d'Athenes ne ſe mettoient pas en peine des loix & des décrets des Athéniens, comme il arrivoit réellement; lui, Philippe, à plus forte raiſon, ne devoit pas en tenir grand compte.

(2) Protagoras s'étoit emparé du royaume de Salamine

leurs descendans. Persuadez donc à ceux qui les ont chassés & dépouillés de leurs états, de les leur restituer; & alors obligez-moi de rendre toute l'étendue de pays que possédoient dans la Thrace Terès & Cersoblepte. Mais si, tandis que vous n'avez même laissé échapper aucune plainte contre ceux qui ont dépossédé Evagoras & Denys, vous me troublez dans mes possessions, ai-je tort de vouloir repousser l'injure? Je pourrois produire à ce sujet d'autres raisons non moins fortes que je supprime.

---

dans l'isle de Cypre. Evagoras, héritier légitime du trône qu'avoient occupé ses ancêtres, fit d'inutiles efforts pour y remonter. Cet Evagoras étoit petit-fils de l'ancien Evagoras, dont Isocrate a fait l'éloge funebre, & fils de Nicoclès, pour lequel le même Isocrate a composé deux discours. Nous avons encore ces trois pieces, qui nous donnent une grande idée de ces deux princes. Le jeune Denys avoit hérité des états du fameux Denys le tyran son pere, qui avoit usurpé dans Syracuse le pouvoir suprême. Timoléon, un des généraux de Corinthe, entreprit de rendre la liberté à Syracuse, détrôna Denys, & l'obligea de sortir de Sicile. Les Athéniens ne firent aucune tentative, ou n'en firent que d'inutiles pour rétablir dans leurs états Evagoras & Denys, auxquels ils avoient accordé le titre de citoyens d'Athenes. Telle étoit, au reste, la splendeur d'Athenes, que les rois eux-mêmes briguoient le rang de simples citoyens de cette république célebre.

Je déclare, au reste, que je secours les Cardiens (1). J'étois leur allié avant la paix, & vous n'avez pas voulu choisir un arbitre, quoique plus d'une fois on vous en eût sollicités de la part des Cardiens & de la mienne. N'aurois-je donc pas été le plus méprisable des hommes, si, pour vous, qui m'inquiétez en toute occasion, j'eusse abandonné des alliés & des amis qui m'ont toujours été fideles ?

De plus (car il ne faut pas omettre cet article), après vous être bornés à de simples reproches, au sujet du secours donné à Cardie, vous employâtes dernièrement les voies de fait. Sur les plaintes que vous porterent contre moi les Péparrhétiens (2),

---

(1) Nous avons déjà vu que les Cardiens étoient les seuls, dans la Quersonèse de Thrace cédée aux Athéniens par Cersoblepte, qui refusoient de se soumettre à la domination d'Athenes.

(2) Péparrhete, isle de la mer Egée. L'Halonèse, autre isle de la mer Egée, près de Péparrhete & de Sciathe, qui formoient avec elle une espèce de triangle. Les Péparrhétiens étoient alliés d'Athenes. Ils firent une descente dans l'Halonèse, qu'ils voyoient avec peine au pouvoir des Macédoniens qui l'avoient prise à des pirates. Ils s'accommodoient mieux du voisinage de ceux-ci qui venoient vendre chez eux leurs marchandises, & qui achetoient les vins que l'isle produisoit abondamment. Ils surprirent la garnison macédonienne, & la firent prisonniere. Philippe

vous enjoignîtes à votre général de venger leurs prétendues injures. Cependant j'avois traité avec plus de douceur qu'ils ne méritoient, ces insulaires qui, en pleine paix, s'étoient saisis de l'Halonèse, sans vouloir me rendre ni la place ni la garnison, que je leur avois redemandées à plusieurs reprises. Pous vous, sans examiner leurs torts à mon égard, vous n'avez vu que la peine que j'en ai tirée. Vous n'ignoriez pas néanmoins que ce n'étoit ni à eux ni à vous que j'avois pris l'Halonèse, mais que je l'avois arrachée des mains de Sostrate. Dire que vous l'avez vous mêmes livrée à Sostrate, ce seroit convenir que vous protégez les brigands sur mer. S'il l'a envahie contre le vœu d'Athenes, quel tort vous ai-je fait en la prenant & en assurant la navigation de ce côté là. Par égard pour votre répu-

---

envoya sur le-champ une flotte avec des troupes de débarquement, qui chasserent à leur tour les Péparrhétiens. L'Halonèse appartenoit aux Athéniens avant que les pirates s'en fussent emparés. Il s'agit de savoir si elle avoit cessé de leur appartenir, parceque les pirates l'avoient usurpée sur eux, & si elle appartenoit à Philippe qui l'avoit prise aux usurpateurs ; ou si les Athéniens pouvoient la revendiquer comme leur appartenant, après l'avoir laissée entre les mains des pirates, après que Philippe s'en étoit emparé pour son compte & à ses frais. Ce prince vouloit la donner aux Athéniens ; plusieurs orateurs, &

blique je voulois vous donner cette isle, mais vos orateurs ne vous permettoient de la recevoir qu'à titre de restitution; de sorte qu'en vous livrant la place de la maniere qu'ils le desiroient, je déclarois ma possession illégitime, & qu'en refusant de vous la livrer je vous devenois suspect. Je demandai, en conséquence, un arbitre qui décidât entre nous, étant disposé à vous rendre l'isle ou à vous la donner, suivant qu'on auroit décidé qu'elle étoit à vous ou à moi. J'ai réitéré cette demande; & l'on ne m'a pas écouté. Les Péparrhétiens, cependant, se sont emparés de la place. Que devois-je donc faire alors? devois-je laisser tranquilles & impunis des hommes qui, au mépris des sermens, se portoient à cet excès d'insolence? Mais enfin si l'isle étoit à eux, pourquoi la répéter comme vous appartenant?

---

sur-tout Démosthene, vouloient qu'on la reçût, non à titre de don, mais de restitution, parceque sans doute ils trouvoient honteux & injuste qu'un roi de Macédoine prétendît faire un présent au peuple d'Athenes, & un présent de ce qui appartenoit à ce même peuple. Par rapport aux arbitres que demanda Philippe dans plusieurs circonstances, & en particulier dans celle-ci, les Athéniens, par fierté, trouvoient la voie d'arbitrage indigne d'eux. D'ailleurs, pourquoi, disoient-ils, abandonner nos droits réels & incontestables à la décision d'arbitres que Philippe ne manquera pas de gagner & de corrompre?

ou pourquoi ne pas attaquer ceux qui vous l'avoient prise, si elle étoit à vous?

Et quels furent dans cette querelle les excès de votre haine? je voulois faire passer une flotte dans l'Hellespont; je fus obligé, pour la garantir d'insulte, de faire marcher des troupes le long des côtes de la Quersonèse. Vos colonies, en vertu d'un décret de Polycrate (1) confirmé par vos suffrages, commettoient contre moi des hostilités; votre général soulevoit Byzance, & annonçoit à toute la Grece qu'il avoit ordre de me déclarer la guerre à la premiere occasion: malgré ces mauvais procédés de votre part, je vous épargnai, je ne touchai ni à vos vaisseaux ni à vos domaines, dont je pouvois me saisir en tout ou en grande partie; enfin, je ne cessai pas de vous engager à remettre à des arbitres le jugement de nos prétentions & de nos plaintes réciproques. Or voyez s'il est plus honnête de terminer nos disputes par des discussions verbales que par la force des armes, d'être juge dans sa

---

(1) L'orateur Polycrate avoit beaucoup de crédit dans Athenes. Il avoit favorisé Philippe en différentes occasions: on ne sait pas pourquoi il lui fut contraire dans celle-ci. Il avoit proposé sans doute de traverser Philippe dans ses entreprises, puisque ce prince ne vouloit pas leur remettre, à titre de restitution, l'Halonèse qui leur appartenoit incontestablement.

propre cauſe que de prendre des arbitres. Voyez, en outre, combien il eſt abſurde que vous qui avez obligé les Thaſiens & les Maronites (1), à finir, par la déciſion d'un tiers, leurs conteſtations ſur la ville de Stryme, vous refuſiez de vuider les nôtres par la même voie : d'autant plus que vous ne pouvez ignorer que ſi la déciſion vous eſt contraire, vous ne perdrez rien, & que ſi elle vous eſt favorable, vous jouirez de ma conquête.

Mais ce qui doit paroître le plus étrange, c'eſt que vous ayant envoyé des députés (2) choiſis dans tout le corps de la confédération, pour qu'ils ſuſ-

---

(1) Thaſe & Maronée ont conſervé leur nom juſqu'à préſent. Thaſe eſt une iſle de la mer Egée, Maronée, une ville maritime de Thrace. Stryme étoit une autre ville de Thrace, mais dans la terre ferme & près du fleuve Liſſus. Le lac d'Iſmaride ſéparoit Stryme & Maronée. Les Thaſiens avoient fondé Stryme, ſuivant Hérodote ; mais comme elle étoit voiſine des Maronites, ceux-ci, ſans doute, avoient acquis quelque droit ſur elle en qualité de protecteurs ou de bienfaiteurs ; ce qui formoit de fréquentes conteſtations entre les uns & les autres. Les Athéniens les obligerent de terminer ces différends par des arbitres. = *Si la déciſion vous eſt contraire ; vous ne perdrez rien.* Philippe s'étoit engagé à leur remettre l'Halonèſe à titre de don, ſuppoſé même que les arbitres déclaraſſent qu'elle lui appartenoit.

(2) On ignore dans quelle circonſtance & à quelle occa-

ſent témoins des arrangemens juſtes & raiſonnables que je voulois prendre avec vous ſur les affaires de la Grece, vous ne daignâtes pas même les entendre, quoique ce fût un moyen de fixer l'opinion des Grecs ſur mon compte, de diſſiper leurs inquiétudes, ou de dévoiler ma perfidie. C'étoit l'intérêt des Athéniens en général, mais non celui des orateurs. Car ceux qui connoiſſent votre gouvernement, diſent que pour vos orateurs la paix eſt une guerre & la guerre une paix; qu'ils ſont toujours payés par vos généraux, ſoit qu'ils les défendent ou qu'ils les accuſent; que d'ailleurs, par les invectives dont ils chargent à la tribune les plus diſtingués de vos citoyens & les étrangers les plus illuſtres, ils paſſent dans l'eſprit du peuple pour des hommes qui lui ſont dévoués. Il me ſeroit facile, moyennant quelques largeſſes, d'arrêter leurs injures, & même de les convertir en éloges; mais je rougirois qu'on me vît acheter l'amitié d'Athenes de pareilles gens.

Sans parler du reſte, ils portent l'audace juſqu'à vouloir me conteſter Amphipolis, ſur laquelle, ſans doute, j'ai des droits beaucoup mieux fondés que ceux qui la revendiquent. En effet, ſi elle eſt aux premiers qui l'ont conquiſe, ne la poſſédé-je pas

ſion Philippe envoya aux Athéniens l'ambaſſade dont il parle.

juſtement

justement puisqu'Alexandre, un de mes ancêtres, est le premier qui s'en empara (1); témoin la statue d'or qu'il fit placer dans le temple de Delphes, comme prémices des dépouilles remportées par lui sur les Perses. Peu satisfait de cette preuve, si l'on veut qu'Amphipolis soit aux derniers occupans, elle m'appartient encore à ce titre, puisque je l'ai prise sur ceux qui vous en avoient chassés, & qui y avoient été mis par les Lacédémoniens. Tels sont donc mes droits sur Amphipolis; droits de succession & de conquête, les seuls qui nous rendent

(1) Philippe avance un fait qui n'a point de vraisemblance. Du tems d'Alexandre, contemporain de Xerxès, Amphipolis n'existoit pas encore; elle ne fut fondée que trente ans après. Aucun historien ne parle de victoire remportée sur les Perses par cet ancien Alexandre, qui avoit bien la réputation d'habile politique, mais nullement celle de grand capitaine. L'histoire dit seulement qu'il étoit fort riche, & qu'il offrit dans le temple de Delphes une statue d'or d'Apollon. On sait la dévotion singuliere que les Grecs avoient d'enrichir ce temple de leurs présens. On ne voit pas d'ailleurs la connexion qu'il y a entre cette statue offerte dans le temple de Delphes, comme un monument de victoire remportée sur les Perses, & la prise d'Amphipolis; à moins que Philippe ne prétende qu'Alexandre vainquit les Perses près d'Amphipolis; (supposé qu'elle existât), & que la prise de cette ville fût la suite & un des fruits de sa victoire. Enfin, il ne dit pas à qui elle appartenoit avant que ce prince s'en emparât. Il pa-

maîtres & possesseurs des villes. Vous, au contraire, vous revendiquez une place que vous n'avez pas acquise les premiers, que vous ne possédez pas actuellement, que vous n'avez possédée que fort peu de tems, & dont vous-mêmes m'avez confirmé authentiquement la possession. Je vous ai souvent écrit au sujet d'Amphipolis; & vous êtes toujours convenus de mes droits sur cette ville. Nous avons fait la paix ensemble; les conditions du traité m'ont assuré la place & votre alliance. Peut-il donc y avoir une possession plus légitime que celle que j'ai reçue de mes ancêtres, que j'ai recouvrée par le droit des armes, enfin, que m'a confirmée (1) un peuple accoutumé à s'attribuer ce qui ne lui appartient pas?

roît qu'il profite de l'éloignement des tems pour avancer un fait des plus douteux, pour ne pas dire des plus faux. = *Si l'on veut qu'Amphipolis soit aux derniers occupans.* Philippe ne fait pas mention d'une lettre qu'il écrivit alors aux Athéniens, par laquelle il reconnoissoit qu'Amphipolis étoit à eux, & promettoit de la leur rendre dès qu'il l'auroit conquise. = *Puisque je l'ai prise sur ceux* . . Brasidas, général de Lacédémone, prit Amphipolis sur les Athéniens, qu'il força d'abandonner cette ville où ils étoient établis. Avec le secours de Sparte, elle se maintint depuis indépendante, jusqu'à ce qu'elle tombât sous la domination de Philippe.

(1) Hégésippe soutient, dans une harangue intitulée,

Je vous ai détaillé tous mes griefs. Comme vous êtes les agreſſeurs, & que ma retenue ne fait que vous rendre plus ardens à ſaiſir toute occaſion de me nuire, je ſuis diſpoſé à repouſſer l'injure; & après avoir mis de mon côté la juſtice, prenant tous les dieux à témoin de l'équité de ma cauſe, je défendrai mes droits contre ceux qui les attaquent.

---

de l'Halonèſe, qui ſe trouve parmi celles de Démoſthene, & qui lui eſt fauſſement attribuée, (j'ai traduit cette harangue, & je l'ai inſérée parmi les Philippiques, ſous le titre de *ſeptieme Philippique*) que les Athéniens n'avoient pas cédé Amphipolis à Philippe, qu'ils avoient ſeulement décidé qu'il garderoit ce qu'il poſſédoit actuellement: or, ſuivant lui, on ne poſſéde réellement que ce qu'on poſſede légitimement. Cette diſtinction eſt un peu ſubtile; & Démoſthene, dans ſon diſcours ſur la paix, dit en termes formels que les Athéniens, dans le traité de paix, avoient cédé Amphipolis au roi de Macédoine; mais ils ne l'avoient cédée que malgré eux, & pour s'accommoder aux circonſtances. Ils auroient bien voulu recouvrer cette place importante.



SOMMAIRE

DE LA ONZIEME PHILIPPIQUE.

DÉMOSTHENE ſentoit les avantages que la lettre de Philippe pouvoit donner aux créatures qu'il avoit dans Athenes, & les impreſſions qu'elle pouvoit faire ſur un peuple pareſſeux, plus ennemi de la dépenſe & du travail que de l'uſurpation & de la tyrannie : il ſe hâte donc de monter à la tribune, &, ſans s'amuſer à répondre à tous les articles de la lettre, il prend le ton affirmatif, ſoutient qu'elle eſt une vraie déclaration de guerre, que Philippe n'a jamais eu une volonté ſincere de faire la paix avec la république, qu'il la rompt aujourd'hui ſans aucun motif ſolide, au mépris des traités & des ſermens ; mais que les Athéniens n'ont rien à craindre, que les dieux combattront avec eux, que les artifices du monarque ont perdu leur crédit, que les Grecs, les Perſes, ſes alliés, ſes ſujets, ſes officiers & ſes ſoldats ; tous lui ſont contraires, tous conſpirent, pour ainſi parler, à détruire une puiſſance qui n'eſt fondée que ſur la fraude & l'injuſtice, & dont le premier revers découvrira la foibleſſe. Il compare la fortune du prince à celle d'Athenes, & montre que cette derniere eſt bien ſupérieure à l'autre. Il cherche la cauſe des progrès de Philippe, il la trouve dans la négligence des Athéniens, qui ne font rien abſolument de ce qu'ils doivent, qui ne s'occupent que de nouvelles ; & dans l'activité du monarque, qui fait tout ce qu'il faut pour vaincre, qui met tout en œuvre, les armes, l'argent & la politique. Enfin, ils ne peuvent plus dire qu'ils ſont en paix ; on

leur déclare la guerre, il faut qu'ils s'y diſpoſent avec ardeur, qu'ils choiſiſſent de meilleurs généraux, qu'ils comptent ſur eux plus que ſur les autres ; il les anime par l'exemple de leurs peres, par celui-même de Philippe, dont le courage & les prétentions doivent les faire rougir. Il les exhorte, & c'eſt par-là qu'il conclut, à exciter les autres Grecs par des actions & non par des paroles.

Cette derniere Philippique fut prononcée la premiere année de la CX Olympiade, ſous l'archonte Théophraſte.



ONZIEME PHILIPPIQUE
OU
HARANGUE
AU SUJET DE LA LETTRE DE PHILIPPE.

Vous devez être maintenant convaincus, ô Athéniens, que Philippe n'avoit point fait la paix avec nous, qu'il n'avoit que suspendu la guerre. Après avoir livré la ville d'Ale (1) aux Pharsaliens, décidé du sort de la Phocide, & subjugué toute la Thrace, cherchant de vains prétextes pour colorer ses injustices, il nous déclare, par sa lettre, la guerre qu'il nous faisoit réellement depuis plusieurs années. Nous ne devons donc ni redouter sa puissance, ni l'attaquer mollement, mais courir aux armes avec ardeur, sans ménager nos fortunes, nos personnes, nos navires, rien en un mot; & c'est ce que je vais essayer de vous faire comprendre.

(1) Ale, ville de Thessalie, voisine de Pharsale; elle étoit alliée des Athéniens. Philippe la prit, la démantela & la livra aux Pharsaliens. Pharsale étoit une autre ville de Thessalie, alliée de Philippe, & depuis celebre par la bataille qui décida entre César & Pompée de l'empire du monde.

D'abord, nous pouvons eſpérer que nous aurons dans notre parti, prêts à nous ſecourir, les dieux immortels, vengeurs des traités & des ſermens que ce prince a violés en rompant la paix. En ſecond lieu, les artifices qu'il a employés pour s'accroître, trompant ſucceſſivement tous les peuples, & les amuſant de ſes belles promeſſes, ces artifices ſont épuiſés. Les Byzantins, les Périnthiens (1), & leurs confédérés, ſavent qu'il a pour but de leur faire éprouver les mêmes traitemens qu'aux Olynthiens. Les Theſſaliens n'ignorent pas qu'il veut être le tyran, non le chef de ſes alliés. Il donne aux Thébains de l'ombrage en mettant une garniſon dans Nicée (2), en uſurpant les droits amphictyoniques, en attirant

(1) Périnthe & Byzance, deux villes de Thrace. Philippe n'aſſiégea d'abord que Périnthe, enſuite ayant partagé ſon armée, il en laiſſa une partie devant cette ville, & alla avec l'autre aſſiéger Byzance, qui avoit ſecouru Périnthe d'armes, de vivres & d'argent. Les Athéniens l'obligerent de lever ces deux ſieges.

(2) Nicée, une des villes principales des Locriens Epicnemides, ſituée aux environs des Thermopyles, & voiſine de la Béotie. Les Thébains voyoient avec peine que Philippe s'en fût emparé, & qu'il y eût mis garniſon. = *En uſurpant les droits amphictyoniques*. Les Thébains, ſans doute, avoient des prétentions ſur la préſidence des jeux pythiques, & autres privileges amphictyoniques que Philippe s'étoit fait adjuger. = *En attirant à lui les ambaſ-*

à lui les ambaſſades du Péloponèſe, & mettant dans ſon alliance les peuples de cette contrée. En ſorte que parmi ſes anciens amis, les uns ſe ſont déclarés contre lui ſans retour, les autres ne le ſoutiennent plus que foiblement, tous s'en défient & s'en plaignent. Ajoutez (& ce n'eſt pas un léger avantage) que les ſatrapes d'Aſie viennent de jetter dans Périnthe des ſecours qui ont obligé Philippe de lever le ſiege. Comme donc ils ont encouru ſa haine, & que la priſe de Byzance approcheroit d'eux le péril, ils ne ſe borneront pas à joindre leurs armes aux nôtres, ils engageront le roi de Perſe à nous aider de ſes finances; le roi de Perſe qui poſſede lui ſeul plus de richeſſes que tous les Grecs enſemble, & dont les forces influent tellement ſur les affaires de la Grece, que, par le paſſé, quand nous étions en guerre avec Lacédémone, il faiſoit pencher la victoire du côté où il ſe rangeoit. Si donc aujourd'hui il ſe joint à nous, il triomphera ſans peine de la puiſſance du roi de Macédoine.

Outre ces conſidérations qui ſont importantes,

ſades des peuples du Péloponèſe. On voit dans Strabon que les Argiens & les Meſſéniens, peuples du Péloponèſe, s'adreſſerent à Philippe pour un réglement de limites avec Lacédémone, & on ſait d'ailleurs que les Thébains étoient jaloux de protéger contre les Lacédémoniens ces peuples qu'ils avoient tirés de l'oppreſſion.

& ſans parler des places, des ports, de mille autres objets eſſentiels pour la guerre qu'il nous a enlevés à la faveur de la paix; je dis que lorſqu'une puiſſance eſt fondée ſur l'attachement ſincere des alliés, & qu'ils ont tous le même intérêt de continuer la guerre, ils reſtent fideles au parti qu'ils ont embraſſé d'abord. Mais lorſque la grandeur d'un homme, comme à préſent celle de Philippe, n'a pour baſe que l'ambition & l'artifice, la violence & la fraude; le plus léger échec, le moindre coup ſuffit pour l'ébranler & pour l'abattre. Et je ſuis convaincu que ce prince devenu ſuſpect & odieux à ſes alliés, ne trouve pas même dans ſes ſujets tout l'accord & toute la bonne intelligence qu'on s'imagine.

Les forces de la Macédoine, en général, unies à d'autres, peuvent faire pencher la balance & produire quelque effet. Mais cet empire déjà chancelant par ſa propre conſtitution, & trop foible pour des projets vaſtes, le monarque l'a encore affoibli par les guerres & les combats, par tous les moyens, en un mot, que quelques-uns admirent comme le principe de ſa grandeur. Car n'allez pas croire que Philippe & ceux qui lui obéiſſent aient les mêmes ſentimens. L'un ne reſpire que conquêtes; les autres ſoupirent après le repos; l'un ne

peut se faire un nom qu'en bravant les périls ; quel intérêt peuvent avoir les autres d'abandonner pour lui leurs foyers, leurs parens, leurs femmes & leurs enfans, de s'épuiser de travaux, de se sacrifier tous les jours à ses projets ambitieux ? De là vous pouvez juger en quelles dispositions est le peuple de Macédoine à l'égard de son roi.

Quant aux guerriers d'élite qui forment sa garde, & aux chefs des troupes étrangeres, leur courage, il est vrai, leur donne de la considération ; mais ils vivent dans de plus grandes frayeurs que les guerriers obscurs. Ceux-ci, en effet, ne courent de risques que contre l'ennemi, tandis qu'eux ils redoutent plus que les combats ces vils adulateurs qui font leur cour au prince en décriant ceux qui le servent. Les uns ne s'exposent qu'avec toute l'armée ; les autres ont dans les périls leur part, qui n'est pas la moindre ; &, de plus, ceci leur est propre, ils ont à craindre les caprices du monarque. Lorsqu'un simple soldat a fait une faute, il subit une peine proportionnée au délit ; c'est lorsqu'ils se sont le plus signalés, qu'on affecte davantage de mortifier les principaux chefs & de les humilier, contre toute justice. Et personne ne pourroit me contester ce que j'avance. Tous ceux qui approchent Philippe le disent avide de gloire, au point de

vouloir s'approprier tout ce qui se fait de grand ; & de pardonner moins à ses généraux une victoire complete qu'une défaite totale.

D'où vient donc, s'il en est ainsi, qu'on persévere à lui rester fidele ? C'est qu'à présent, Athéniens, l'éclat de ses succès couvre tous ses défauts. C'est le propre de la prospérité, de voiler & de cacher le foible d'un homme puissant, que l'adversité met en évidence. Et comme dans le corps humain, tant que les forces & la santé se soutiennent, les maux des parties affectées ne se font pas sentir ; mais qu'à la premiere maladie qui survient les fractures & autres vices semblables, assoupis jusqu'alors, se réveillent & s'annoncent par des douleurs : de même, dans les monarchies, & en général dans tous les états, leurs vices intérieurs, cachés pour le commun des hommes tant que les armes prosperent, paroissent au grand jour, & sont apperçus de tout le monde, dès qu'il survient des revers subits, tels qu'il est probable que le roi de Macédoine en éprouvera, ayant entrepris au-dessus de ses forces.

En le voyant prospérer, on a raison, je l'avoue, de le juger un ennemi redoutable & difficile à vaincre ; car la fortune a une grande influence dans les choses d'ici bas. On auroit cependant bien des motifs de préférer votre fortune à la sienne. Nos

ancêtres nous ont tranſmis la prééminence avant que ce prince régnât, & même, je puis le dire, avant qu'il y eût des rois en Macédoine (1). Ses ancêtres payoient un tribut aux Athéniens; les Athéniens n'en payerent jamais à perſonne. Nous ſommes d'ailleurs d'autant mieux fondés que lui à compter ſur la protection du ciel, que nous fûmes toujours plus juſtes & plus religieux.

Pourquoi donc a-t-il mieux réuſſi que nous dans la guerre précédente? Faut-il vous parler ſincèrement? c'eſt que lui, à la tête de ſes troupes, commandant en perſonne, il endure toutes les fatigues, affronte tous les périls, brave la rigueur des ſaiſons, profite de toutes les occaſions; & que nous, à dire vrai, nous languiſſons ici dans une molle indolence, différant toujours, faiſant des décrets,

---

(1) Les Athéniens, ſelon le calcul hiſtorique le plus favorable aux Macédoniens, avoient environ ſept cents ans d'ancienneté ſur la Macédoine. Pendant cet eſpace de tems, les Athéniens furent avec les Lacédémoniens les plus puiſſans peuples de la Grece. = *Ses ancêtres payoient tribut aux Athéniens.* Les premiers rois de Macédoine ne dédaignoient pas de vivre ſous la protection tantôt d'Athenes, tantôt de Thebes, tantôt de Lacédémone. Un d'eux, nommé Perdiccas, dont les Athéniens avoient à ſe plaindre, devint leur tributaire, & le fut jusqu'à ce que les Lacédémoniens l'euſſent délivré de cette ſervitude.

nous demandant les uns aux autres, dans la place publique, ſi l'on dit quelque choſe de nouveau; comme s'il y avoit rien de plus nouveau qu'un Macédonien qui brave la république d'Athenes, & qui nous écrit des lettres telles que celle qu'on vient de vous lire. Enfin, il tient à ſa ſolde des troupes étrangeres; il a même à ſes gages quelques-uns de nos orateurs, qui, fiers des préſents qu'ils en reçoivent, ne rougiſſent pas de ſe dévouer à l'ennemi de leur patrie, & ne voient pas que, pour un vil intérêt, ils ſe vendent eux-mêmes avec elle. Nous, au contraire, nous n'eſſayons de le traverſer dans aucune de ſes entrepriſes, nous n'avons la force ni d'entretenir des étrangers, ni de ſervir nous-mêmes. Il n'eſt donc point étonnant qu'il ait eu ſur nous quelque avantage dans la guerre précédente; il le ſeroit bien plus ſi, nous qui ne faiſons rien de ce que la guerre exige, nous prétendions l'emporter ſur un prince qui fait tout ce qu'il faut pour vaincre.

Peſant ſur toutes ces réflexions, & y ajoutant encore celle-ci qu'il n'eſt plus en notre pouvoir de dire que nous ſommes en paix, puiſque Philippe vient de nous déclarer la guerre, & qu'il nous la faiſoit déjà réellement, nous devons, ſans épargner ni les revenus publics ni les nôtres propres,

servir tous avec ardeur s'il en est besoin, & employer de meilleurs généraux (1) qu'auparavant. Car ne vous imaginez pas que les mêmes chefs qui ont ruiné nos affaires, pourront les rétablir; & que si vous continuez de vous livrer à l'inaction, d'autres combattront pour vous avec zele : mais considérez combien il seroit honteux que vos peres ayant essuyé les plus rudes travaux & couru les plus grands périls dans leurs démêlés avec Lacédémone, vous refusassiez de combattre avec courage pour conserver ce qu'ils vous ont légitimement acquis. Quelle honte seroit-ce encore qu'on vît d'un côté un Macédonien, jaloux d'étendre son empire, affronter tous les hasards, être couvert de blessures (2) parcequ'il se trouve lui-même dans la mêlée; & de l'autre, des Athéniens, qui ne dépendi-

---

(1) C'est sur-tout à Charès que Démosthene en veut ici. C'étoit un général sans mérite. Ses intrigues lui avoient acquis beaucoup de crédit dans Athenes : il étoit même ami de notre orateur; mais il n'y avoit plus moyen de soutenir sa conduite. On venoit de l'envoyer à la tête d'une flotte considérable au secours de Périnthe & de Byzance; il étoit si décrié par ses brigandages, que les habitans de ces deux villes ne voulurent point le recevoir dans leurs murs.

(2) Philippe eut l'œil droit crevé d'un coup de fleche au siege de Méthone; dans une bataille livrée aux Tri-

rent jamais de personne, qui triompherent toujours de leurs ennemis, démentir, par mollesse ou par lâcheté, les grands exploits de leurs ancêtres, & abandonner les intérêts de la patrie?

Pour ne pas m'étendre en discours inutiles, je conclus que nous devons tous nous préparer à la guerre, exciter les autres Grecs à se joindre à nous pour la defense commune, les animer moins par des paroles que par des effets. La parole est vaine si l'action ne l'accompagne; & sur-tout de notre part, d'autant plus que nous passons pour parler avec plus de facilité que les autres Grecs.

---

balles, il fut blessé à la cuisse, & eut un cheval tué sous lui. Il reçut sans doute encore, dans d'autres circonstances, d'autres blessures dont l'histoire ne parle pas.

Nota. Cette Philippique, qui est la derniere, produisit tout l'effet que Démosthene pouvoit desirer. Les Athéniens envoyerent au secours de Périnthe & de Byzance, Phocion, qui obligea Philippe de lever le siege, & sauva par occasion les autres peuples de la Quersonèse.



SOMMAIRE DE LA HARANGUE
SUR LE GOUVERNEMENT
DE LA RÉPUBLIQUE.

NOUS avons déjà vu (1) que certains fonds destinés originairement à repousser les ennemis qui tenteroient d'envahir l'Attique, avoient été détournés de leur premiere destination, qu'on les employoit à faire des distributions au peuple, & à l'entretien des jeux. On avoit indiqué une assemblée pour délibérer sur le meilleur usage qu'on pouvoit faire de ces fonds.

Démosthene monte à la tribune & prononce un discours, où, après avoir parlé en peu de mots de l'objet de la délibération, il parcourt plusieurs abus & désordres qui régnoient dans le gouvernement, & dont il sollicite la réforme. Il voudroit qu'on indiquât une assemblée pour mettre de l'ordre dans l'administration de la république & dans les préparatifs de la guerre. Il desireroit principalement que les citoyens servissent eux-mêmes, qu'on eût des troupes toujours sur pied, & qu'on mît à leur tête de bons généraux; il montre que le bien & la gloire de l'état le demandent. Il répond au reproche que lui faisoient quelques uns, de ne servir la république que par des harangues. Il prouve par plusieurs exemples que la plupart des ministres ne cherchoient dans leurs discours qu'à plaire au peuple; que pour lui, il se faisoit une loi de l'accou-

(1) Voyez plus haut, page 54, l. 13.

tumer

tumer à entendre des choſes utiles. Il ſe pique de lui parler avec une noble fierté & un déſintéreſſement magnanime, bien différent de ces généraux & de ces orateurs, qui, uniquement ſenſibles à leurs propres intérêts, font baſſement la cour au peuple, & l'aſſerviſſent en le flattant. Il compare la conduite des Athéniens du tems paſſé avec celle de ſes contemporains, ſur-tout pour la maniere de récompenſer les citoyens & les étrangers. Il pourſuit le parallele ſur pluſieurs autres articles. Il oppoſe les Athéniens à eux-mêmes, leurs propres décrets à leur indolence, la fierté de leurs ſentimens à la foibleſſe de leurs troupes. Il finit par dire que c'eſt à eux de changer les premiers, s'ils veulent que leurs orateurs changent, parceque ceux-ci ſeront obligés de ſe conformer aux ſentimens du peuple devant lequel ils parleront.

On ne ſait pas préciſément quelle eſt l'époque de ce diſcours. Denys d'Halicarnaſſe, qui marque la date des autres diſcours politiques, ne parle pas de celui-ci. Il y a toute apparence qu'il a eu lieu avant la premiere Philippique. On y voit que Démoſthene en avoit déjà prononcé d'autres qui ne ſont point parvenus juſqu'à nous. Sans doute qu'il n'y eut rien de décidé pour les fonds deſtinés originairement à la guerre, car nous avons vu que Démoſthene en parle encore dans pluſieurs de ſes Philippiques, & avec les plus grandes précautions.

A commencer de cette harangue, tous les diſcours qui ſuivent, ainſi qu'un de ceux qui précedent, intitulé *ſur l'Halonèſe*, n'avoient pas encore été traduits.





HARANGUE
SUR LE GOUVERNEMENT
DE LA RÉPUBLIQUE (1).

DANS la délibération présente qui a pour objet les fonds que nous avons entre les mains, il n'est difficile, ni de condamner les ministres qui distribuent aux particuliers les deniers publics, & de se faire par-là un mérite auprès des citoyens qui jugent les distributions nuisibles à l'état; ni d'approuver les largesses faites aux dépens du trésor, & de plaire ainsi à ceux d'entre vous qui ont besoin de ce secours. Non, ce n'est pas en vue du bien général, mais suivant qu'ils se trouvent dans le besoin ou dans l'aisance, que les uns approuvent ou que les autres

(1) Les interpretes ne sont point d'accord sur la vraie signification du titre de ce discours : il y en a qui expliquent le mot grec *syntaxis* par *contributio*, *contribution*, *réglement des impositions*. Je l'explique avec d'autres par *ordinatio reipublicæ*, *ordre*, *disposition*, *gouvernement de la république*. Cette derniere explication me paroît plus conforme aux objets que renferme le discours.

condamnent l'ufage des diftributions. Pour moi, Athéniens, je ne cherche ni à vous faire retenir cet ufage, ni à vous le faire abandonner ; je vous exhorte feulement à faire attention que fi l'argent qu'on diftribue eft peu de chofe, la maniere de le diftribuer tire à conféquence. Si donc vous décidez qu'en recevant les deniers de l'état, on fera tenu de le fervir, loin de vous faire aucun tort, vous ferez le bien de la république & le vôtre ; mais fi une fête, fi le moindre prétexte eft une raifon fuffifante pour diffiper ces deniers, & qu'on ne veuille pas même entendre parler des fervices dont ils doivent être le prix, prenez garde d'être bientôt forcés de blâmer une conduite que vous approuvez maintenant. Ecoutez-moi, je vous conjure, fans m'interrompre, & ne me jugez qu'après m'avoir entendu. Voici quel eft mon avis.

Il faut indiquer une affemblée pour régler l'adminiftration de la république, & les préparatifs de la guerre, comme on en a indiqué une pour les diftributions. Que chacun de vous fe porte avec ardeur, non feulement à écouter les bons confeils, mais encore à les fuivre, afin de ne plus compter que fur vous-mêmes fans vous informer de ce que font tels ou tels (1). Et d'abord pour ce qui regarde

(1) *Tels ou tels*, les généraux étrangers mis à la tête des troupes étrangeres.

les revenus de l'état, les contributions des alliés, & celles de nos citoyens qui se perdent en dépenses superflues, je dis que vous devez les partager selon la justice, ou comme prix de vos services militaires, si vous êtes encore dans l'âge de porter les armes; ou, si vous avez passé cet âge, comme le salaire des divers emplois dont vous serez chargés dans l'intérieur de la ville. J'ajoute que vous devez servir vous-mêmes, ne céder à personne cette fonction de citoyens, composer vous-mêmes une armée qu'on puisse appeller l'armée d'Athenes (2). Par là, vous serez à l'abri du besoin, & vous vous acquitterez de ce que vous devez à la patrie. Je dis enfin qu'il faut mettre un bon général à la tête de vos troupes sans perdre le tems, comme vous faites, à juger vos généraux. Car voici à quoi tout aboutit pour l'ordinaire; *un tel, fils d'un tel, a dénoncé un tel comme coupable envers l'état*; & à rien de plus.

Que gagnerez-vous en suivant mes conseils? d'abord, vos alliés vous seront attachés, non parceque la crainte de vos garnisons les contiendra, mais parceque leurs intérêts & les vôtres seront

---

(1) Démosthene demande la même chose, & fait les mêmes reproches aux Athéniens, dans la premiere Philippique.

les mêmes. Ensuite, vos généraux à la tête de troupes étrangeres, ne pilleront plus les peuples qui sont dans votre alliance, sans daigner même joindre ceux qu'ils sont chargés de combattre, conduite où ils trouvent leur avantage, & dont tout l'odieux retombe sur la république : mais suivis de nos citoyens, ils feront aux ennemis ce qu'ils faisoient aux alliés. Ajoutez qu'il est beaucoup d'affaires qui demandent votre présence ; & s'il est utile pour les guerres qui ne regardent que nous, d'avoir une armée composée d'Athéniens, cela est nécessaire pour celles qui intéressent tous les Grecs. Si vous consentiez à rester tranquilles, indifférens sur les intérêts de la Grece, ce seroit autre chose ; mais vous prétendez à la prééminence, vous voulez régler les droits des autres, sans avoir encore levé, sans être du moins dans la résolution de lever une armée qui veille à la conservation de ces droits. Aussi, tandis que vous n'agissez pas, que vous ne vous montrez pas même, le peuple de Mitylene & celui de Rhodes ont perdu leur liberté (1). Les Rhodiens, dit-on, sont nos ennemis : je le veux ;

---

(1) Nous savons, par rapport aux Rhodiens, qu'Artémise, reine de Carie, avoit donné du secours à des principaux de Rhodes pour asservir leur patrie, & que la ville étoit tombée véritablement sous leur domination (nous

mais la ſeule différence de gouvernement doit nous faire haïr les états oligarchiques, plus que nous ne haïſſons les peuples libres quelque motif que nous ayons de leur en vouloir. Je reviens à mon objet, & je dis qu'il faut mettre de l'ordre parmi vous, & que dans l'état, ceux qui en reçoivent les ſecours, doivent lui rendre des ſervices.

Je vous ai déja entretenus ſur cette matiere (1); je vous ai expoſé l'ordre qu'on devoit mettre dans l'infanterie, dans la cavalerie, & parmi ceux qui ſont diſpenſés de ſervir, enfin les moyens de vivre tous dans une honnête aiſance. Ce qui m'a le plus découragé, le voici, je ne le diſſimule pas. J'ai propoſé alors pluſieurs projets importans & dignes de vous; tout le monde les a oubliés, perſonne n'oublie les deux oboles. Toutefois, deux oboles ne feront jamais que deux oboles; tandis qu'on doit préférer aux tréſors du roi de Perſe ce que je diſois en parlant des diſtributions, & qui tendoit à tenir bien réglée & bien préparée, une ville fournie, comme la nôtre, de troupes de cavalerie & d'in-

---

avons un diſcours de Démoſthene ſur la liberté des Rhodiens); mais je n'ai pas vu dans l'hiſtoire comment le peuple de Mitylene, principale ville de Lesbos, avoit perdu ſa liberté.

(1) Il eſt évident par cet endroit, que Démoſthene avoit déjà parlé au peuple ſur le gouvernement de la république.

fanterie, d'une marine puiſſante, & de revenus qui y répondent.

Pourquoi donc, dira quelqu'un, parler ici de réglemens & de préparatifs? c'eſt que je prétens, puiſque tout le monde convient de l'utilité de ce dernier article, & que pluſieurs ſont contraires aux diſtributions, je prétens, dis-je, que vous devez commencer par-là, & donner toute liberté de s'expliquer à ce ſujet. Oui, ſans doute, ſi l'on vous perſuade dès aujourd'hui, qu'il eſt tems de tout diſpoſer pour la guerre, les choſes ſeront prêtes quand vous en aurez beſoin au lieu que ſi vous négligez tout préparatif comme inutile pour le moment, il faudra vous préparer alors qu'il faudroit agir.

Quelqu'un, non un ſimple citoyen, mais un de vos miniſtres, un de ces hommes qui ſeroient au déſeſpoir qu'on ſuivît mes conſeils, diſoit un jour : Que nous revient-il des harangues de Démoſthene? il monte à la tribune quand il lui prend envie, il vous étourdit de ſes belles paroles, déclame contre le gouvernement actuel, fait l'éloge de vos ancêtres, échauffe votre imagination, & puis vous laiſſe là. Et moi, je penſe que quand même je ne pourrois vous déterminer qu'à faire une partie de ce que je vous propoſe, je procurerois à la république de ſi grands avantages, que ſi

j'eſſayois d'en montrer toute l'étendue, pluſieurs d'entre vous ne pourroient croire la choſe poſſible. Il me ſemble d'ailleurs que ce n'eſt pas vous ſervir peu que de vous accoutumer à entendre des vérités utiles. Un orateur bien intentionné pour la république, doit travailler d'abord à guérir la délicateſſe de vos oreilles qui ſont devenues douloureuſes par l'habitude de n'entendre que des fauſſetés agréables, tout autre choſe enfin que des vérités ſalutaires. Par exemple (qu'on m'écoute juſqu'au bout ſans m'interrompre), on a dernièrement forcé le tréſor : tous les orateurs ſont montés à la tribune ; c'en eſt fait, diſoient-ils, de la république ; il n'y a plus de loix. Voyez, Athéniens, ſi ma réflexion eſt juſte. Cette violence méritoit la mort, mais elle n'attaquoit pas la république. On a volé nos rames ; tous crioient qu'il falloit mettre le coupable à la torture, le battre de verges, diſant encore que c'en étoit fait de la république. Que dirai-je à ceci ? le ſecond vol, comme le premier, méritoit la mort, mais la république pour cela n'étoit pas détruite. Qu'eſt-ce donc qui la détruit ? on craint de le dire, je le dirai, moi : ce ſont les déſordres préſens. Le peuple eſt mal gouverné & mal réglé, le tréſor épuiſé, les citoyens ſans ardeur pour le ſervice & ſans accord entre eux. Le général, ni aucun autre, ne fait cas de vos ordonnances. Il

n'eſt même perſonne qui veuille dévoiler ou corriger de pareils déſordres, perſonne qui entreprenne de les faire ceſſer.

Mais on vous tient encore d'autres diſcours, auſſi contraires à la vérité que nuiſibles à une bonne adminiſtration. On vous dit : votre ſalut eſt dans les tribunaux ; c'eſt par la rigueur des ſentences qu'il faut maintenir le gouvernement. Dans les tribunaux, ſelon moi, on regle les droits réciproques des citoyens : c'eſt avec les armes qu'on triomphe des ennemis, ce ſont les armes qui font la ſûreté du gouvernement. Les décrets ne feront pas remporter la victoire à vos ſoldats ; mais vos ſoldats, par leurs victoires, vous procurent l'avantage de porter librement des décrets, & de prendre hardiment les partis que vous jugez utiles. C'eſt dans vos armées qu'il faut être redoutables ; vous devez être humains dans vos tribunaux. On pourra trouver ces diſcours au-deſſus de l'orateur : oui, ils le ſont, & ils le doivent être : car en parlant pour une république illuſtre, & en traitant d'affaires importantes, on doit abandonner la route commune, & s'élever au-deſſus de ſoi-même pour atteindre à la dignité de votre ville.

Mais pourquoi aucun des hommes que vous honorez, ne vous parle-t-il avec cette noble franchiſe ? je vais vous le dire. Ceux qui ambitionnent

les charges & un rang diſtingué, vous font baſſement la cour & briguent vos ſuffrages. Chacun d'eux eſt jaloux d'être nommé général, & non de ſignaler ſa valeur à la tête des troupes. Que s'il s'en trouve quelqu'un qui ſoit capable de commander les armées, il ſe flatte que le nom & les exploits de cette république éloigneront les ennemis : il s'imagine, & n'a pas tort, qu'en ſe bornant à vous amuſer de vaines eſpérances, il profitera ſeul de vos avantages ; au lieu que ſi vous vous mettiez vous-mêmes en campagne, il n'auroit que ſa part, comme les autres, dans les expéditions, & dans les fruits qu'elles pourroient produire. Les orateurs occupés de cette partie du miniſtere, ſe joignent aux généraux, & négligent de vous donner de bons conſeils. Autrefois, Athéniens, c'étoit par claſſes (1) que l'on contribuoit, aujourd'hui c'eſt par claſſes que l'on délibere. Chaque claſſe a ſon orateur, chaque orateur a ſon général ; les trois cents ſe tiennent comme en réſerve pour appuyer un des deux partis ; & vous, comme le corps d'armée, vous vous rangez ſous divers chefs, & combattez pour les uns ou pour les autres. De là que vous revient-il ? On dreſſe à celui-ci une ſtatue ;

(1) Cet endroit ſe retrouve dans la ſeconde Philippique, ou premiere Olynthienne, page 51.

celui-là est opulent : un ou deux citoyens dominent dans la république, tandis que les autres, spectateurs tranquilles de leur prospérité, leur abandonnent la fortune & les ressources de l'état, pour se livrer à l'indolence.

Jettez néanmoins les yeux sur la conduite de nos ancêtres ; car pour prendre des sentimens convenables, il vous suffit des exemples que vous trouvez chez vous, & vous n'avez pas besoin d'en chercher ailleurs. Thémistocle (1) avoit remporté à Salamine la victoire navale, Miltiade commandoit les troupes à Marathon, beaucoup d'autres s'étoient signalés par des exploits bien supérieurs à ceux de nos jours ; voyons-nous cependant que nos peres leur aient dressé des statues, qu'ils se soient livrés à eux sans réserve, qu'ils les aient honorés de façon à les croire au-dessus d'eux ? Non, Athéniens, nos ancêtres ne se privoient pas eux-mêmes de la gloire des succès. C'étoit au peuple d'Athenes, non à Thémistocle, non à Miltiade, qu'on

(1) Thémistocle & Miltiade, fameux généraux d'Athenes. L'un commandoit l'armée navale des Athéniens à la bataille de Salamine, & contribua beaucoup à la victoire que les Grecs y remporterent sur les Perses ; l'autre commandoit à Marathon l'armée athénienne, qui, n'étant composée que de dix mille hommes, défit plus de cent mille Perses.

attribuoit alors les victoires de Salamine & de Marathon. On dit aujourd'hui : Timothée (1) a pris Corcyre, Iphicrate a défait les troupes de Lacédémone, Chabrias a gagné près de Naxe une bataille navale. En voyant les honneurs que vous prodiguez à vos généraux pour ces exploits, il semble que vous leur en cédez toute la gloire. Nos ancêtres récompensoient donc les citoyens avec bien plus de jugement & de dignité que nous ; & les étrangers, comment les récompensoient-ils ? Menon de Pharsale (2), dans la guerre près d'Eione & d'Amphipolis, les avoient aidés d'une somme de douze talens, & d'un renfort de deux cents hommes de cavalerie, ses propres esclaves : ils lui accorderent non le droit de cité, mais seulement l'exemption de tributs. Ils s'étoient déjà conduits

(1) Trois fameux capitaines Athéniens, connus sur-tout par les victoires citées dans cet endroit.

(2) Peu de tems après la retraite de Xerxès, les Athéniens mirent en mer une flotte sous le commandement de Cimon, fils de Miltiade. Ils conquirent Eione sur le Strymon, Amphipolis & d'autres villes de la Thrace. Ménon, de Pharsale, les avoit sans doute aidés dans cette conquête. Il n'est connu que par cet endroit. C'étoit probablement un des ancêtres d'un Ménon de Thessalie, chef des Thessaliens qui suivirent le jeune Cyrus dans son expédition contre son frere Artaxerxès. = *L'exemption de tributs.* Le mot grec signifie exemption des charges onéreuses que les

de même à l'égard de Perdiccas (1), qui régnoit en Macédoine lors de l'expédition de Xerxès, & qui, ayant taillé en pieces les restes des barbares échappés de Platée, avoit complété leur défaite. Le titre de citoyen d'Athenes étoit aux yeux de nos ancêtres un titre important, glorieux, respectable, au-dessus de tout service : vous, Athéniens, vous le prodiguez aujourd'hui, vous le vendez, ainsi que les objets les plus vils, à des hommes perdus, esclaves & fils d'esclaves. Et si vous agissez de la sorte, ce n'est pas que vous valiez moins que vos ancêtres, mais c'est qu'ils savoient s'estimer eux-mêmes & qu'on vous a accoutumés à vous mépriser. Or il est aussi impossible de penser noblement lorsqu'on vit d'une maniere peu noble, que d'avoir

---

citoyens étoient obligés de remplir. Mais comme Ménon de Pharsale n'étoit citoyen d'Athenes ni d'origine ni par adoption, j'ai pensé que le grec pouvoit signifier *exemption de tributs*, des tributs, sans doute, que certains alliés étoient tenus de payer.

(1) Perdiccas, successeur d'Alexandre I, roi de Macédoine, défit sans doute quelques corps de Perses échappés de Platée. Alexandre vivoit encore lorsque la bataille de Platée se livra ; il faut donc que Perdiccas ne fût pas encore roi de Macédoine, ou qu'il n'ait taillé en pieces les restes des Barbares qu'un certain tems après la bataille de Platée.

des ſentimens bas & rampans lorſqu'on vit avec nobleſſe & avec dignité. Les ſentimens pour l'ordinaire ſont tels que le genre de vie que l'on mene.

Il eſt bon d'obſerver (1) & de rapprocher les traits principaux qui marquent la différence de votre adminiſtration & de celle de vos ancêtres ; ce parallele vous élevera peut-être au-deſſus de vous-mêmes. Vos ancêtres commanderent quarante-cinq années dans la Grece qui reconnoiſſoit leur empire, & amaſſerent dans le tréſor plus de dix-mille talens. Vainqueurs ſur terre & ſur mer, ils ont érigé des trophées dont nous nous glorifions encore aujourd'hui ; & ils les ont érigés pour exciter en nous, non pas une admiration ſtérile, mais un deſir ſincere d'imiter leur courage.

Voilà quels étoient nos ancêtres ; & nous qui n'avons plus de rivaux à craindre, voyons, je vous prie, ſi nous leur reſſemblons. N'avons-nous point inutilement conſumé plus de quinze cents talens pour ſoudoyer les plus indigens des Grecs ? n'avons-nous point épuiſé le tréſor public, les maiſons des citoyens & les villes des alliés ? ne venons-nous point de perdre, dans la paix, les alliés que nous nous étions faits dans la guerre ?

---

(1) Tout ce morceau eſt répété dans la troiſieme Philippique, ou ſeconde Olynthienne, page 69 & ſuiv.

Mais ſi la ville jouiſſoit alors de cet avantage, elle étoit peut-être privée de pluſieurs autres dont nous jouiſſons à préſent; il s'en faut beaucoup. Examinons tel objet qu'il vous plaira. Nos ancêtres nous ont conſtruit de ſi beaux édifices, ils ont orné la ville de temples ſi ſuperbes & de ports ſi vaſtes, ſans parler d'autres ouvrages pareils, qu'ils n'ont laiſſé à leurs deſcendans aucun moyen d'enchérir ſur leur magnificence. Nous avons ſous les yeux les veſtibules, les portiques, les arſenaux, & les autres embelliſſemens dont nous leur ſommes redevables. Quant aux maiſons des premiers citoyens, elles étoient ſi ſimples, ſi conformes aux mœurs républicaines, que ceux qui connoiſſent la maiſon de Thémiſtocle, celle de Cimon, d'Ariſtide, de Miltiade, & des autres grands hommes de ce tems-là, voient que rien ne les diſtingue des maiſons voiſines. De nos jours, l'état s'occupe à réparer des chemins, à récrépir des murs, à conſtruire des fontaines, à d'autres objets ſemblables. Ce ne ſont pas ceux qui ont conſeillé ces ouvrages que j'attaque, j'en ſuis bien éloigné? c'eſt vous-mêmes, Athéniens, que je blâme, ſi vous croyez pouvoir vous borner à de pareilles entrepriſes. Mais voyez ceux qui ont dirigé ces ouvrages; les uns ſe ſont bâti des maiſons dont la magnificence inſulte, je ne dis pas aux maiſons des particuliers, je dis

même à nos édifices publics ; les autres ont acheté & possedent plus de fonds de terre qu'ils n'en ont jamais espéré dans leurs vœux.

Voici la cause de ce désordre. Autrefois le peuple étoit maître absolu, & arbitre de toutes les graces ; on se contentoit de pouvoir obtenir de lui les honneurs, les dignités, tous les avantages. Aujourd'hui, au contraire, ce sont quelques hommes puissans qui disposent des graces, tout se fait & s'obtient par eux. Vous autres, citoyens avilis, on vous regarde comme des valets, comme une populace qui fait seulement nombre, trop heureux qu'on vous fasse quelques distributions.

Tel est, en conséquence, l'état de votre république, que si après avoir lu vos décrets, on met les faits en parallele, on ne peut croire que les uns & les autres viennent du même peuple. Par exemple, dans vos décrets vous avez résolu de marcher contre les impies Mégariens (1) qui labouroient un terrein

---

(1) Mégares, ville d'Achaïe. Les Mégariens étoient fort peu estimés dans la Grece ; ils avoient la réputation d'hommes méchans & impies. Les Athéniens leur reprochoient de labourer un terrein consacré aux dieux ; ils leur avoient signifié de s'abstenir de cette culture sacrilege ; les Mégariens n'avoient fait aucun cas de leur défense, &, pour toute réponse, avoient massacré leur député. Il avoit été résolu qu'on marcheroit contre eux ;

sacré,

ſacré, de réprimer & de punir leur impiété; vous avez réſolu encore de ſecourir les Phliaſiens chaſſés dernièrement de leur pays, d'empêcher les maſſacres qui ſe commettent dans leur ville, & d'inviter les Péloponéſiens de ſe joindre à nous pour cette expédition. Ces réſolutions étoient nobles, juſtes, dignes de la république; les actions qui devoient ſuivre, où ſont-elles? Vous vous affichez pour ennemis dans vos décrets, ſans pouvoir rien exécuter de ce qu'ils ordonnent. Les décrets que vous portez ſont conformes à la dignité d'Athenes, mais vos forces ne répondent point à vos décrets. Pour moi (qu'on ne ſoit pas choqué de ce que je vais dire), je vous conſeille ou de ne vous occuper que de ce qui vous regarde, ſans avoir des ſentimens ſi élevés, ou de vous procurer de plus grandes forces. Si je parlois à des Siphniens, à des Cythniens (1), ou à d'autres peuples de cette eſpece, je leur conſeillerois de ne pas porter ſi haut leurs ſentimens. Mais parlant à des Athéniens je leur conſeille de ſe procurer des forces

---

mais le décret étoit reſté ſans exécution. = *De ſecourir les Phliaſiens*. Phliaſiens, habitans de Phlionte, ville du Péloponèſe, qui, troublés & déchirés par des ſéditions, avoient ſans doute imploré le ſecours d'Athenes.

(1) Syphne & Cythne étoient des villes de Grece obſcures & peu connues.

qui répondent à leur nom; d'autant plus que ce ſeroit pour eux un opprobre de deſcendre de ce rang honorable & ſublime où les ont placés leurs ancêtres. Ajoutez qu'il n'eſt pas en votre pouvoir, quand vous le voudriez, de trahir les intérêts de la nation, après ce que vous avez fait pour elle dans tous les tems. Vous ne pourriez, ſans honte, abandonner vos amis, & il ne vous ſeroit pas libre de vous fier à vos ennemis, de fermer les yeux ſur leurs progrès. En un mot, comme les miniſtres qui vous gouvernent, ne peuvent renoncer, quand ils veulent, à l'adminiſtration (1); de même vous qui gouvernez dans la Grece, vous ne feriez pas les maîtres d'abandonner le ſoin de ſes intérêts.

Au reſte, & c'eſt là le point eſſentiel, vos orateurs ne vous rendront ni meilleurs, ni pires; c'eſt vous qui les rendrez tels que vous les ſouhaiterez : car ce n'eſt pas vous qui vous prêtez à leurs deſirs, mais eux qui cherchent à flatter les vôtres. Commencez donc vous-mêmes par ne vouloir que ce qui eſt utile, & tout ira bien. Un orateur ne donnera que de bons conſeils; ou il parlera inutilement, ne trouvant perſonne qui l'écoute.

(1) Parceque ſans doute ils perdroient leur crédit & leur conſidération.

SOMMAIRE DE LA HARANGUE

SUR LES CLASSES DES ARMATEURS.

La nouvelle s'étoit répandue qu'Artaxerxès, roi de Perſe, ſe préparoit à faire la guerre aux Grecs, les Athéniens, pleins d'ardeur, animés par ces bruits, veulent le prévenir. Ils s'aſſemblent pour délibérer ſur les moyens de réprimer & de réduire l'ennemi commun.

Démoſthene monte à la tribune, où il prononce un diſcours qu'on peut diviſer en trois parties. Dans la premiere, il prouve qu'il n'eſt pas de l'avantage des Athéniens de rompre les premiers le traité fait avec le roi de Perſe, & de lui déclarer la guerre; qu'ils doivent diſpoſer leurs forces & ſe tenir prêts en cas que ce prince les attaque. Dans la ſeconde, il propoſe ſon avis pour les préparatifs; il conſeille de former une compagnie de douze cents citoyens pour la conſtruction & les équipemens de cent, deux cents ou trois cents navires; il regle les arſenaux, c'eſt-à-dire, des eſpèces de havres où il y avoit des loges pour mettre les vaiſſeaux à ſec; les équipages, c'eſt-à-dire, les nautonniers & les ſoldats qui ſeront pris dans les dix tribus d'Athenes. Dans la troiſieme partie, il anime les Athéniens contre le roi de Perſe; ils auroient tort de le craindre, ils ſont dans le cas de deſirer qu'il les attaque. Les victoires qu'ils ont remportées ſur les Perſes, la gloire dont ils ſe ſont couverts en les combattant, doivent leur inſpirer la plus grande confiance, & diſſiper entièrement leurs alarmes; qu'ils aient ſeulement attention de ne pas commencer les hoſtilités. Il conclut, en reprenant la ſub-

ſtance de ſon avis, & en diſant qu'il eſt également de l'avantage du peuple & des orateurs de s'y conformer.

Ce diſcours fut prononcé dans la troiſieme année de la CVI Olympiade. Démoſthene obtint du moins une partie de ce qu'il vouloit ; car on ne voit pas dans l'hiſtoire que les Athéniens aient déclaré alors la guerre au roi de Perſe.



HARANGUE SUR LES CLASSES DES ARMATEURS (1).

Ne parler que pour louer vos ancêtres, ô Athéniens, c'eſt choiſir, il eſt vrai, un ſujet agréable, mais ne pas entendre les intérêts de la gloire de ces grands hommes. Oui, ſans doute, ſi entreprendre de vanter leurs actions qui ſont au-deſſus de tout éloge, c'eſt un moyen de faire admirer ſon talent pour la parole, c'eſt auſſi affoiblir chez nous l'idée que nous avions conçue de ces héros. Le tems ſeul, à mon avis, peut célébrer dignement nos ancêtres, puiſque, tout éloignés qu'ils ſont de nous, leurs exploits n'ont pu être encore ſurpaſſés.

Pour moi, je vais eſſayer de vous mettre ſous les yeux les meilleures diſpoſitions que pourroit faire la république. Car enfin, quand tous les miniſtres

(1) Le diſcours eſt intitulé, *peri ſymmoriôn*. *Symmoriai* étoient des claſſes de citoyens tirés des tribus pour fournir aux contributions, & ſur-tout pour conſtruire & équiper des vaiſſeaux. Le diſcours ſeroit peut-être mieux intitulé, *ſur les projets du roi de Perſe*, car c'eſt là le ſujet principal du diſcours; il n'y eſt parlé que par occaſion des claſſes des armateurs.

qui montent à cette tribune brilleroient par leur éloquence, leurs discours ne rétabliront pas vos affaires. Mais si un seul orateur, quel qu'il soit, peut vous donner un avis utile & qui vous détermine, s'il peut vous montrer d'où il faut tirer les secours (1), de quelle nature, de quelle étendue ils doivent être pour opérer le bien de l'état, l'alarme présente ne tardera pas à se dissiper. Je vous satisferai sur cet objet, si j'en suis capable, après vous avoir fait part de quelques-unes de mes réflexions sur le roi de Perse (2).

Quoique je regarde ce prince comme l'ennemi commun des Grecs, je ne vous conseille pas d'entreprendre seuls la guerre contre lui, par la raison que les Grecs ne sont pas amis entre eux, & que quelques-uns même se fient plus au roi barbare qu'à certaines républiques. Dans cet état des cho-

---

(1) Des secours d'hommes, d'argent & de vaisseaux.

(2) Le roi de Perse étoit alors Artaxerxès Mnémon, successeur de Darius Nothus. Il ne fit jamais la guerre aux Grecs directement; il employa contre eux les armes de la politique, & les attaqua les uns par les autres. Redoutant la puissance des Lacédémoniens, il s'unit aux Athéniens pour abaisser & affoiblir la république de Sparte, & il conclut avec celle-ci une paix déshonorante pour toute la Grece, une paix qui le rendit maître de tous les Grecs d'Ionie.

ſes, je crois qu'il vous importe de ne pas lui déclarer la guerre ſans de juſtes motifs ; mais de vous occuper avant tout des préparatifs convenables, & d'en délibérer ſur le champ. S'il étoit clair & manifeſte que le roi de Perſe en voulût à toute la nation, ſes divers peuples ſe ligueroient alors volontiers, & ſauroient gré à quiconque les préviendroit ou ſe joindroit à eux pour réprimer le monarque. Mais ſi avant que ſon projet ſoit connu, nous commençons les hoſtilités, je crains que nous ne ſoyons forcés de combattre ceux-mêmes que nous voulions défendre, & qui ſe ſeront réunis à ce prince. Car renfermant en lui-même ſon deſſein (ſi toutefois il a réſolu d'attaquer les Grecs), il offrira à quelques-uns d'eux de l'argent & ſon amitié. Ceux-ci, qui voudront réparer leurs pertes particulieres, & qui ſeront animés de ce ſentiment, ſacrifieront le ſalut commun de la Grece. Nous devons donc craindre d'engager notre ville dans une folle démarche & dans des embarras inévitables, d'autant plus que les autres Grecs ne penſent pas à beaucoup près auſſi noblement que nous. La plupart croient qu'ils peuvent ménager leurs avantages propres, & négliger les intérêts publics ; au lieu que nous, nous nous ferions un crime de nous venger de ceux-mêmes qui nous auroient offenſés,

en les livrant aux armes du barbare. Les choses étant ainsi, prenons garde que la guerre ne soit au-dessus de nos forces, & que le prince que nous jugeons mal intentionné pour les Grecs, ne s'insinue dans leur confiance au point d'en être jugé l'ami.

Quelle doit donc être notre politique? de lever & de disposer des troupes que nous mettrons sous les yeux de la Grece, & de n'annoncer cependant, par notre conduite, que des vues de justice. Quant aux ministres qui se piquent de hardiesse, & qui sont toujours prêts à conseiller la guerre, voici ce que je leur dis : Il n'est pas difficile de faire montre de courage quand on délibere, ni de se parer de beaux discours quand le péril presse; ce qui est difficile & ce qui est à propos, c'est de signaler sa bravoure dans les périls, & de pouvoir donner l'avis le plus sage dans les délibérations.

Au reste, je suis persuadé que nous soutiendrions une guerre suivie contre le roi de Perse avec autant de peine que nous nous tirerions aisément d'un simple combat. Pourquoi? c'est que la guerre en général exige des vaisseaux, de l'argent & des places; ressources dont le prince est beaucoup mieux fourni que nous. Dans un jour d'action, au contraire, on a sur-tout besoin de soldats, & je pense que nous & nos alliés nous en

comptons plus que lui (1). Il faut donc nous tenir prêts pour une bataille, ſans entreprendre la guerre les premiers. S'il falloit contre les barbares d'autres préparatifs que contre les Grecs, peut-être ne pourrions-nous pas cacher ceux que nous ferions contre le monarque ; mais puiſque tous les préparatifs ſont les mêmes, & que la diſpoſition des forces militaires ne change pas, ſoit qu'on les deſtine à repouſſer les ennemis, à ſecourir les alliés, ou à défendre ſes poſſeſſions, pourquoi chercher d'autres ennemis, lorſque nous en avons de connus, & ne pas nous préparer plutôt contre ceux-ci, prêts à tomber ſur celui-là s'il nous attaque ? exhorterez-vous dès à préſent les Grecs à joindre leurs armes aux vôtres ? mais ſi dans la mauvaiſe diſpoſition où ſont déjà pluſieurs d'entre eux, vous vous refuſez à leurs demandes, ſe rendront-ils à vos deſirs ? Vous leur direz peut-être que le roi de Perſe médite contre eux quelque deſſein dont ils ne s'apperçoivent pas. Le croyez-vous ainſi ? pour moi je penſe différemment. Mais redouteront-ils, du moins quelques-uns, les projets du monarque, plus que leur inimitié avec votre république, &

---

(1) On vit, ſur-tout dans les batailles de Platée & de Marathon, que les Perſes avoient plus d'hommes que les Grecs, mais que ceux-ci avoient plus de ſoldats.

leurs divisions mutuelles ? Vos députés, parcourant la Grece, ne feront donc entendre que de vains sons. Au contraire, si vous suivez mes conseils, quand on vous verra un corps de mille hommes de cavalerie, autant d'infanterie qu'il en sera besoin, & trois cents vaisseaux, nul peuple de la Grece, sans doute, ne comptera assez sur ses forces pour ne point recourir à vous, & ne point vous supplier de le défendre, persuadé qu'avec votre secours il échappera à tous les périls. Les solliciter dès à présent, ce seroit les supplier vous-mêmes, & vous exposer à un refus : au lieu que si vous disposez vos troupes sans rien précipiter, ils ne manqueront pas de venir implorer votre assistance. D'après ces réflexions & d'autres semblables, sans chercher à faire parade de hardiesse & à m'épuiser en vains discours, j'ai approfondi les moyens de donner la meilleure forme à vos préparatifs, & d'y mettre la plus grande promptitude. Voici ces moyens ; s'ils vous plaisent, adoptez-les & faites-les exécuter.

Le premier article des préparatifs & le plus essentiel, est que chacun de vous se porte avec ardeur à fournir son contingent. En effet, dans toutes les résolutions que vous avez prises de concert, lorsque chacun a cru devoir agir pour sa part, l'exécution a suivi ; mais lorsque, vous regardant les

uns les autres, vous êtes reſtés tranquilles, & que chacun s'eſt repoſé ſur ſon voiſin, rien ne s'eſt fait. Si donc vous êtes animés des ſentimens que je deſire, voici mon avis.

D'abord, vous devez former une compagnie de douze cents citoyens; enſorte que pour avoir ce nombre, vous commenciez par la faire monter à deux mille. Car je penſe que les pupilles mâles & femelles, les freres ou les parens qui auront partagé un patrimoine ou un héritage (1), ceux qui doivent partir pour les colonies, ceux enfin à qui il ſera ſurvenu quelque infirmité conſidérable, je penſe, dis-je, que tous ceux-là étant retranchés des deux mille, il ne reſtera guere que douze cents têtes. On en formera vingt claſſes (c'eſt le nombre actuellement ſubſiſtant) qui renfermeront chacune ſoixante perſonnes. Chacune de ces claſſes ſera ſubdiviſée en cinq autres de douze perſonnes, de maniere que les moins riches ſoient mis avec les plus

(1) Les biens d'un pere ou d'un parent réunis ſur une ſeule tête, pouvoient ſuffire pour ſupporter les charges de l'état; partagés entre pluſieurs, ils pouvoient n'être plus ſuffiſans. Il falloit donc faire de tems en tems de nouveaux rôles. Mais pour empêcher que l'état ne ſouffre dans l'intervalle, Démoſthene a raiſon de demander que la compagnie des armateurs ſoit de deux mille citoyens au lieu de douze cents.

aiſés. Voilà comme il faut diſpoſer les claſſes des citoyens ; on en verra tout à l'heure la raiſon.

Mais quel ordre peut-on mettre dans la conſtruction des vaiſſeaux ? Le plus que j'en demande, c'eſt trois cents qu'on diviſera en vingt parts de quinze chacune. On donnera à conſtruire à chaque grande claſſe cinq vaiſſeaux de la premiere centaine, cinq de la ſeconde, & cinq de la troiſieme (1). Chaque grande claſſe aura donc quinze vaiſſeaux qu'elle répartira par trois ſur les claſſes inférieures qui la compoſent.

Ceci arrangé, je paſſe aux revenus, dans leſquels il faut auſſi mettre de l'ordre. Les revenus de l'Attique ſont eſtimés ſix mille talents. Je voudrois qu'on en fît cent portions de ſoixante talents chacune, de maniere que chaque grande claſſe eût cinq de ces portions (2), & que chaque claſſe inférieure en eût une. Par-là, s'il ne faut que cent vaiſſeaux, il faudra un revenu de ſoi-

(1) Apparemment que parmi les trois cents vaiſſeaux que demande Démoſthene, il devoit y en avoir cent d'une ſorte, cent d'une autre, & cent d'une troiſieme eſpece. Il veut donc qu'on en prenne cinq de chaque centaine pour donner à chacune des vingt claſſes.

(2) *De maniere que chaque grande claſſe eût cinq de ces portions*, c'eſt-à-dire, qu'on ſupposât chaque grande claſſe riche de cinq fois ſoixante talents, ou de trois cents ta-

xante talents, & par conséquent douze perſonnes pour la conſtruction d'un ſeul vaiſſeau; s'il en faut deux cents, il faudra trente talents & ſix perſonnes; s'il en faut trois cents, il faudra vingt talents & quatre perſonnes. Les agrêts néceſſaires ſeront réglés de même, portés ſur le regiſtre, & diviſés en vingt parties égales. On aſſignera à chaque grande claſſe une de ces parties, qu'elle diſtribuera également à chacune des claſſes qui ſont ſous elle. Les douze citoyens, qui compoſent chaque claſſe inférieure, feront payer à chacun ſon contingent, & préſenteront tout armés les vaiſſeaux qui leur ſont échus par le ſort.

Voilà, je crois, la meilleure maniere de diſpoſer & d'employer les revenus, les vaiſſeaux, les armateurs & les armemens: voici un moyen clair & facile de régler le reſte, & de compléter les diſpoſitions convenables. Les amiraux établiront dix arſenaux de marine, faiſant enſorte qu'ils ſoient

---

lents. Par rapport à ce qui ſuit, douze, ſix, ou quatre citoyens, multipliés par cent, deux cents, ou trois cents, font la compagnie des douze cents citoyens. Dans le cas où il faudra cent, deux cents, ou trois cents vaiſſeaux, Démoſthene demande, pour que l'on conſtruiſe un ſeul vaiſſeau, un revenu de ſoixante, de trente, ou de vingt talents. Soixante talents multipliés par cent, trente par deux cents, vingt par trois cents, font ſix mille talents.

voiſins les uns des autres, & qu'il y ait dans chacun trente loges pour les vaiſſeaux. Ils adjugeront chaque arſenal à deux claſſes & à trente vaiſſeaux, & diſtribueront dans les dix arſenaux les tribus (1) & les armateurs, de façon qu'il y ait, dans chacun, deux claſſes, trente vaiſſeaux & une tribu. Chaque tribu fera de ſon arſenal & de ſes vaiſſeaux trois parts qu'elle diſtribuera entre les trois parties qui la compoſent. Chaque tribu, en conſéquence, aura pour elle un arſenal entier & trente galeres, & chaque tiers de tribu un tiers d'arſenal & dix galeres. Vous ſaurez par-là, dans l'occaſion, quelle ſera la place de chaque tribu & de chaque tiers de tribu, quels ſeront les armateurs & le nombre des vaiſſeaux. Si vous faites les diſpoſitions que je dis, quand vous oublieriez préſentement quelque objet (car il n'eſt pas poſſible dans un grand détail de penſer à tout), la choſe s'arrangera ſans peine, & le même ordre régnera dans tous les vaiſſeaux enſemble, & dans chaque diviſion.

Par rapport au moyen le plus facile & le plus sûr d'avoir des ſubſides, ce que je vais dire ſemblera un paradoxe, ſans doute; je le dirai toutefois: car je me flatte que ſi on y réfléchit, on verra que je ne

(1) *Diſtribueront les tribus*, c'eſt-à-dire, diſtribueront les nautonniers & les ſoldats pris dans les tribus.

dis rien que de vrai, & qui ne doive être confirmé par l'événement. Mon avis est donc qu'il ne faut point parler aujourd'hui de contribution. Nous avons pour fournir à la dépense en cas de besoin, une ressource aussi considérable qu'honnête & légitime; mais qui est telle, que si nous voulons en jouir dès aujourd'hui, nous nous en priverons même pour la suite, loin de pouvoir nous la procurer sur l'heure, au lieu qu'elle s'offrira d'elle-même, si nous la laissons pour le moment. Quelle est donc cette ressource qui n'existe pas à présent, & qui s'offrira par la suite? c'est une espece d'énigme dont voici la solution. Qu'on jette les yeux sur Athenes toute entiere: il y a presque autant d'argent dans cette seule ville que dans toutes celles de la Grece ensemble (1). Mais ceux qui le possedent sont disposés à ne pas même déclarer leurs biens, quand tous les orateurs diroient, pour les effrayer, que le roi de Perse viendra, qu'il est venu, que cela ne peut être autrement; enfin, quand tous les faiseurs d'oracles confirmeroient l'alarme. Mais s'ils voyoient réalisées les craintes qu'ils croient chimériques, aucun d'eux ne seroit assez insensé pour ne se porter pas de lui-même à

(1) Démosthene exagere un peu ici les richesses & les ressources d'Athenes.

fournir aux besoins de la patrie. Qui d'eux, en effet, aimeroit mieux périr avec toute sa fortune, que d'en sacrifier une partie pour sauver l'autre avec sa personne. Je dis donc que l'argent sera prêt pour le besoin, & non pas avant : on ne doit pas même chercher à s'en procurer plutôt. Tout ce qu'on leveroit aujourd'hui, si on vouloit faire une contribution, seroit trop peu de chose. Exigera-t-on le centieme des revenus (1)? on aura soixante talents : le cinquantieme ? on aura le double ; c'est-à-dire cent vingt talents. Eh ! qu'est-ce que cela, comparé aux douze cents chameaux chargés de l'or du roi de Perse, qui l'accompagnent dans ses marches ? Je suppose même qu'on vous fasse contribuer du douzieme de vos biens, on n'aura encore que cinq cents talents. Mais outre que vous ne souffririez pas une telle contribution, les cinq cents talents, quand vous les donneriez, suffiroient-ils pour la guerre ? Il faut donc disposer le reste, & laisser l'argent entre les mains de ceux qui le possèdent (2) : il ne peut être gardé plus sû-

---

(1) Nous avons vu plus haut que les revenus d'Athenes étoient estimés six mille talents.

(2) Dans tout gouvernement, quel qu'il soit, la vraie richesse d'un état est la richesse des particuliers, sur-tout quand il sait gagner leur confiance. L'argent entre leurs

rement

rement ailleurs pour la république ; & elle le recevra, dans l'occaſion, des citoyens qui alors le lui offriront d'eux-mêmes.

Le projet que je vous propoſe, Athéniens, eſt poſſible, utile, glorieux, propre à être annoncé au roi de Perſe, & à nous faire redouter de ce prince. Il doit ſavoir qu'avec moins de trois cents vaiſſeaux, dont nous avions fourni plus de la moitié (1), les Grecs ont défait mille vaiſſeaux de ſes ancêtres ; or on lui annoncera que vous venez d'équiper ſeuls une flotte de trois cents voiles : fût-il donc le plus inſenſé des hommes, il ne ſe réſoudra pas légèrement à ſe déclarer notre ennemi. Si ſes richeſſes lui donnent de l'orgueil, il verra que, même pour les finances, il nous eſt inférieur. Il fait, dit-on, voiturer ſon or dans ſes marches ; mais quand il l'aura dépenſé, il ne lui reſtera plus rien : car à force de puiſer à une fontaine, elle ta-

---

mains profite bien plus que renfermé dans des coffres, comme un fond mort & ſtérile, ou jetté çà & là, & prodigué ſans raiſon. L'état le retrouve toujours au beſoin, ſans s'être donné la peine ni de le faire garder, ni de le faire valoir.

(1) En grec, *dont nous avions fourni cent.* C'eſt une erreur viſible : tous les hiſtoriens, & Démoſthene lui-même dans un autre endroit, diſent que les Athéniens fournirent deux cents vaiſſeaux dans cette circonſtance.

rit (1). Au lieu qu'il ſaura que le revenu de l'Attique eſt eſtimé ſix mille talents ; & ſes peres que nous avons combattus à Marathon, lui auront appris avec quelle bravoure nous pourrons défendre ce revenu. Ajoutez que l'argent ne nous manquera pas, tant que nous aurons l'avantage.

La crainte qu'ont pluſieurs d'entre nous qu'avec ſon or il ne ſoudoie de grands corps de troupes étrangeres, ne me paroît pas fondée. Sans doute, il trouveroit beaucoup de Grecs qui ſe mettroient volontiers à ſa ſolde pour marcher contre l'Egypte (2), contre Oronte, contre d'autres Barbares ; & cela moins pour détruire ſes ennemis, que pour ſe procurer à eux-mêmes quelque aiſance, & ſe tirer du beſoin qui les preſſe. Mais il n'eſt pas certainement de Grec qui voulût envahir la Grece ſous les ordres du monarque. Que deviendroient-ils après cela ? Ils n'auroient pas d'autre ſort à at-

---

(1) Autre grande vérité. Les ſeuls vrais biens d'un état ſont le produit conſtant & uniforme du pays. L'abondance de l'or, qui ſemble enrichir les états, les appauvrit quelquefois, en faiſant négliger l'agriculture & le commerce, ſources intariſſables des vraies richeſſes.

(2) Artaxerxès eut des guerres à ſoutenir contre l'Egypte qui ſe révolta, & qui voulut ſecouer le joug des Perſes. = *Oronte*, étoit gouverneur de Myſie. Les provinces de l'Aſie mineure, voulant ſe ſouſtraire à la domi-

tendre que d'être esclaves en Phrygie. Car c'est pour défendre sa vie, son pays, son gouvernement, sa liberté, & d'autres objets pareils, que l'on combat contre un Barbare. Qui d'entre les Grecs seroit donc assez malheureux pour vouloir sacrifier à un gain modique sa personne, sa patrie, ses parens, les tombeaux de sa famille ? aucun assurément n'en seroit capable.

J'ajoute qu'il n'est pas de l'intérêt du roi de Perse de triompher de la Grece par les Grecs mêmes. Ceux qui nous auroient vaincus valent mieux que lui il y a long-tems : or après nous avoir subjugués, il ne veut pas être assujetti à d'autres ; mais il voudroit dominer sur tous les hommes, ou du moins sur les peuples qui lui sont maintenant soumis.

On croit, peut-être, que les Thébains s'uniront à ce prince. Je sens qu'il n'est pas facile de vous parler de ce peuple, & que votre haine à son égard vous empêcheroit de souscrire à la vérité, & de rien entendre qui fût à son avantage (1) ;

---

nation du monarque, avoient choisi Oronte pour chef de la confédération. = *D'être esclaves en Phrygie*, Phrygie, province de l'Asie mineure, soumise aux rois de Perse.

(1) Il faut se rappeller qu'il y avoit une inimitié ancienne entre les Athéniens & les Thébains, & que ceux-ci s'étoient joints à Xerxès quand il vint attaquer les Grecs.

mais persuadé que lorsqu'on discute des affaires importantes, on ne doit taire, sous aucun prétexte, une réflexion utile, je vous dirai ce que je pense à ce sujet. Je crois donc que les Thébains sont si éloignés de se joindre aux Perses contre les Grecs, qu'ils achéteroient bien cher, s'ils le pouvoient, l'occasion de réparer leurs anciennes fautes envers la nation. Mais qu'on leur suppose, si l'on veut, les sentimens les plus bas; qui ne voit que si les Thébains se joignent aux Perses, leurs ennemis se joindront aux Grecs nécessairement? Or je ne doute pas que le parti de l'équité & ceux qui l'embrasseront, ne l'emportent sur les traîtres & sur les Barbares réunis.

Je dis donc que vous ne devez aujourd'hui ni redouter la guerre ni la déclarer les premiers. Eh! pourquoi les Grecs craindroient-ils les armes des Perses? Qui d'entre eux ignore que lorsque voyant dans le roi barbare un ennemi commun, ils agissoient de concert, ils parvinrent au comble de la prospérité, & qu'ensuite, lorsque des dissentions mutuelles leur firent rechercher l'amitié de ce prince (1), ils souffrirent tous les maux qu'on auroit

(1) Nous avons observé plus haut qu'Artaxerxès s'étoit fait une politique d'attaquer les Grecs les uns par les autres, & de se joindre aux plus foibles pour accabler les plus puissans.

pu leur ſouhaiter dans une imprécation? Et nous redouterons un monarque dans lequel la fortune nous montre un ami nuiſible & un ennemi utile? Non, Athéniens, ne le redoutons pas; mais auſſi, pour notre propre intérêt, ne l'attaquons pas, vu la défiance & la diviſion qui regnent entre les Grecs. Si toute la Grece ſe réuniſſoit contre lui, il me ſemble que nous pourrions l'attaquer ſans crainte; mais puiſque cette réunion n'exiſte point, prenons garde de lui fournir le prétexte de s'ériger en défenſeur des autres Grecs qui ſe croient léſés. Cette entrepriſe le rendroit ſuſpect, ſi nous reſtions tranquilles; au lieu que ſi nous lui déclarions la guerre, ayant à ſe défendre contre nous ſes ennemis, il paroîtroit fondé à rechercher l'amitié des autres peuples. Ne découvrez donc point le mauvais état de la Grece, ou en ſollicitant des hommes qui ne ſe rendroient pas à vos deſirs, ou en déclarant une guerre qui ſeroit au-deſſus de vos forces; mais ſans faire aucun mouvement, contentez-vous d'être pleins d'aſſurance & bien préparés. Faites enſorte qu'on annonce au monarque, non pas, certes, que tous les Grecs & les Athéniens ſont inquiets, troublés, alarmés (aux dieux ne plaiſe!); mais que ſi ce n'étoit pas une honte pour les Grecs, comme c'eſt un mérite pour les Perſes, de manquer à la foi donnée, vous auriez marché

contre lui il y a long-tems, & que si vous ne le faites pas dès-à-présent, par égard pous vous-mêmes, vous priez les dieux de lui inspirer la même folie qu'ils inspirerent jadis à ses ancêtres. En apprenant les dispositions où vous serez, il verra, s'il y réfléchit, que vous ne manquez pas de sagesse. Il sait que les guerres que vous avez soutenues contre ses aïeux, ont établi votre grandeur & votre prospérité, & qu'avant ces conjonctures critiques, lorsqu'Athenes jouissoit du repos, elle n'étoit pas supérieure à toutes les villes grecques comme elle l'est de nos jours. Il sait, de plus, que la Grece a besoin d'un conciliateur volontaire ou forcé, & que ce sera lui s'il entreprend la guerre. Ainsi, Athéniens, ce qu'il entendra dire de vous lui paroîtra naturel & vraisemblable.

Mais pour ne pas vous fatiguer, je m'arrête, & après avoir résumé mon avis en peu de mots, je finis. Voici donc ce que je vous conseille : faites des préparatifs contre vos ennemis communs, &, sans vous permettre de rien dire & de rien faire les premiers contre personne, servez-vous de vos forces, au besoin, contre le roi de Perse, & contre tous ceux qui voudroient vous attaquer. Appliquons-nous à rendre nos actions plutôt que nos discours dignes de nos ancêtres. En faisant ce que je vous propose, vous agirez pour votre avantage, je dis

même pour celui des miniſtres qui vous conſeillent le contraire ; parceque, ſans doute, ſi vous ne prenez pas de mauvais parti, vous n'aurez pas lieu par la ſuite de leur témoigner votre reſſentiment.



SOMMAIRE DE LA HARANGUE

POUR LES MÉGALOPOLITAINS.

ARCHIDAME, roi de Sparte, étoit d'un caractere ſombre, fourbe, intrigant & brouillon; il ſavoit tirer parti des événemens, & les tourner à l'utilité de ſon pays; il avoit imaginé un plan pour concilier les divers intérêts des états de la Grece, avantageux en apparence aux principaux peuples qui compoſoient le corps hellénique; mais qui, au fond, n'auroit été véritablement utile qu'aux Lacédémoniens. Il propoſoit de rétablir les villes grecques ſur le même pied où elles avoient été avant les dernieres guerres. Athenes recouvroit par-là Orope, ville ſur les confins de la Béotie & de l'Attique, que les Thébains avoient enlevée aux Athéniens, & qu'ils retenoient encore. Theſpies & Platée, ville de Béotie, détruites par les mêmes Thébains, étoient rétablies, fortifiées, déclarées indépendantes de Thebes. On rendoit leurs anciens domaines à pluſieurs peuples du Péloponèſe. On affoibliſſoit la puiſſance des ennemis communs de Sparte & d'Athenes. Par le même arrangement, Mégalopolis & Meſſene, qui étoient des barrieres qu'Epaminondas avoit élevées contre Lacédémone, devoient être détruites, & leurs habitans diſperſés. En même tems qu'Archidame propoſoit ce projet, il en commençoit l'exécution. Il marcha avec une armée contre Mégalopolis. Les Mégalopolitains envoyerent des députés à Athenes, pour demander du ſecours; ils furent ſuivis de près par ceux des Lacédémoniens. Mégalopolis avoit été bâtie l'année d'après la ba-

taille de Leuctres, par les Arcadiens, qui, ayant pris les armes contre Lacédémone, s'étoient mis ſous la protection des Thébains, & qui, pour couvrir la frontiere de ce côté-là, y bâtirent, ſous les auſpices d'Epaminondas, une grande ville, comme le nom de Mégalopolis le déſigne, & apparemment bien fortifiée. Elle fut peuplée par pluſieurs familles arcadiennes qui vinrent s'y établir. Les Athéniens avoient alors fait alliance avec les Lacédémoniens, & cette alliance duroit encore. Ainſi, les Mégalopolitains ne pouvoient faire valoir auprès des Athéniens que l'injuſtice de l'entrepriſe d'Archidame, & la généroſité ordinaire d'Athenes à ſecourir les peuples opprimés. Les Lacédémoniens, de leur côté, faiſoient valoir l'alliance qui ſubſiſtoit entre les deux républiques, & preſſoient les Athéniens de les aider à détruire un établiſſement de leur ennemi commun. Démoſthene parla pour les Mégalopolitains: ſa harangue eſt une des plus ſubtiles qu'il ait faites.

Après avoir reproché aux orateurs & aux autres citoyens, la chaleur avec laquelle ils ſe partagent entre Lacédémone & Mégalopolis, après avoir expoſé l'embarras où doit ſe trouver un miniſtre qui veut prendre un milieu ſage, il poſe pour fondement de tout ſon diſcours, qu'il eſt de la derniere importance d'empêcher que ni Sparte ni Thebes ne deviennent trop puiſſantes, & ne ſoient en état de nuire aux Athéniens. Il établit les preuves, & detruit les objections qui, dans ce diſcours, comme dans pluſieurs du même Démoſthene, ſont enchaînées adroitement les unes aux autres. L'intérêt des Athéniens, la juſtice, l'honneur, leurs anciens principes, leur conduite non démentie, demandent qu'ils ſecourent Mégalopolis. Mais ils ſont alliés des Lacédémoniens; ils ont combattu enſemble à Mantinée contre les Thébains & les Arcadiens réunis;

ils peuvent recouvrer Orope avec leur ſecours ; on leur fera le reproche d'inconſtance ; les Mégalopolitains ont agi contre eux conjointement avec les Thébains, &c. : Démoſthene détruit avec beaucoup d'adreſſe toutes ces objections. Il appuie, en finiſſant, ſur la raiſon d'intérêt, & proteſte que, dans tout ſon diſcours, il a parlé uniquement pour l'avantage d'Athenes, ſans haine & ſans amitié pour Lacédémone ou pour Mégalopolis.

Ce diſcours fut prononcé dans la quatrieme année de la CVI Olympiade, ſous l'archonte Eudeme, en la vingt-neuvieme année de Démoſthene. Il fit ſur les Athéniens l'impreſſion qu'il devoit faire ; ils envoyerent à Mégalopolis une armée, ſous la conduite d'un de leurs généraux, qui remit les choſes dans leur premier état, & y rappella les familles qui avoient commencé à retourner dans leurs anciennes patries.



HARANGUE

POUR LES MÉGALOPOLITAINS.

JE crois, Athéniens, que les orateurs qui parlent ou pour Mégalopolis ou pour Lacédémone, s'abusent également. On vient chez eux en députation; & ils s'accablent mutuellement de reproches & d'injures comme s'ils étoient envoyés par l'une ou l'autre des deux villes. Les députés, sans doute, peuvent se permettre le ton d'animosité; mais des ministres d'Athenes devroient s'interdire tout esprit de parti, & examiner tranquillement ce qu'il y auroit de mieux à faire dans la circonstance. Toutefois si leur figure & leur accent ne les avoient fait distinguer, on auroit pu les prendre, les uns pour des Arcadiens (1), les autres pour des Lacédémoniens. Je sens qu'il est difficile de vous donner un bon conseil. Prévenus comme vous l'êtes, & partagés de sentimens, si l'orateur s'attache à un juste milieu, & que vous fermiez l'oreille à ses discours, il ne

(1) Mégalopolis étoit une ville d'Arcadie. Probablement que la plupart des Arcadiens s'étoient joints à elle pour résister à Lacédémone, & pour implorer le secours d'Athenes.

fera goûté d'aucun des deux partis, & déplaira à tout le monde. Mais quand je devrois être mal reçu de vous, & vous paroître déraifonnable, je ne veux point vous laiffer tromper, & vous priver du feul avis qui me femble le meilleur.

Je difcuterai par la fuite les autres raifons, fi l'on veut bien m'entendre : je commence par un principe que perfonne ne contefte, & qu'il eft effentiel d'établir d'abord.

Il eft de l'intérêt de la république que Thebes & Lacédémone ne foient pas trop puiffantes; perfonne ne peut le nier. Or dans l'état actuel des chofes, fi on doit en juger par les difcours fouvent répétés à cette tribune, le rétabliffement d'Orchomene, de Thefpies & de Platée (1), abaifferoit la puiffance des Thébains; l'afferviffement de l'Arcadie & la prife de Mégalopolis, releveroient celle des Lacédémoniens. Il faut donc prendre garde que les uns ne deviennent puiffans & redoutables avant que les autres foient affoiblis, & qu'infenfiblement les Lacédémoniens ne s'élevent beau-

(1) Il n'y avoit que Thefpies & Platée qui euffent été détruites par les Thébains; je ne fais pas pourquoi Orchomene fe trouve ici avec ces deux villes. Au refte, Orchomene étoit une des plus belles & des plus agréables villes de Béotie. Les Phocéens l'enleverent aux Thébains, qui, avec le fecours de Philippe, la reprirent l'année fuivante.

coup plus qu'il n'eſt de notre avantage que les Thébains ſoient abaiſſés. Dirons-nous que nous voudrions avoir les Lacédémoniens pour rivaux, au lieu des Thébains ? non, ſans doute, puiſque notre projet eſt que ni les uns ni les autres ne puiſſent nous nuire, & que c'eſt là pour nous le moyen de vivre à l'abri de toute crainte.

Sans pouvoir diſconvenir de cette vérité, on trouvera, peut-être, qu'il ſeroit peu décent de nous allier à ceux contre qui nous combattions à Mantinée (1), & de les ſecourir contre un peuple avec lequel nous partagions alors les périls. Je le penſe de même ; mais je dis que ceux qui partageoient avec nous ces périls, doivent, de leur côté, ſe porter à ce qui eſt juſte. Si tous les peuples du Péloponèſe ſont diſpoſés à la paix, nous ne ſecourrons pas Mégalopolis, il n'en ſeroit pas beſoin ; & par conſéquent nous n'agirons pas contre ceux

---

(1) Mantinée, ville d'Arcadie, célebre par la bataille que les Thébains, auxquels étoient réunis les Mégalopolitains & autres peuples, gagnerent contre les Lacédémoniens qui étoient ſoutenus principalement des Athéniens. Cette victoire coûta cher à la ville de Thebes ; elle y perdit ſon fameux Epaminondas, le plus grand homme peut-être qu'ait produit la Grece. Thebes avoit vu naître ſa gloire avec ce fameux capitaine : elle la vit périr avec lui.

qui ont combattu avec nous les mêmes ennemis. *Parmi les Péloponéſiens*, dit-on, *les uns ſont nos alliés, les autres ne tarderont pas à le devenir* (1). Que pourrions-nous ſouhaiter de plus ? Les Lacédémoniens veulent-ils entreprendre une guerre injuſte ; s'il s'agit uniquement de ſavoir ſi on leur abandonnera Mégalopolis ou non, je conſens qu'on la leur abandonne, quoique ce ſoit une injuſtice, & je veux bien qu'on ne traverſe pas les projets de ceux qui coururent autrefois avec nous les mêmes périls. Mais ſi perſonne ne doute qu'ils ne marchent contre (2) Meſſene dès qu'ils auront pris Mégalopolis, qu'un des plus ardens adverſaires des Mégalopolitains me diſe quel conſeil il donnera pour lors. Aucun d'eux ne le dira. Vous ſavez tous ce-

---

(1) J'ai ajouté au grec, *parmi les Péloponéſiens*, pour éclaircir cette petite phraſe, qui probablement étoit une de celles qu'avoit employées les partiſans de Lacédémone. Démoſthene y répond d'un ton ironique : c'eſt le ton de tout cet endroit du diſcours, il n'eſt pas beſoin d'en avertir.

(2) Meſſene, puiſſante ville du Péloponèſe, qui ſoutint de longues & ſanglantes guerres contre Lacédémone ; elle fut enfin détruite par cette ſuperbe rivale. Epaminondas la rétablit après la bataille de Leuctres. Les Lacédémoniens la voyoient debout avec peine ; ils auroient bien voulu la renverſer de nouveau.

pendant qu'il faut ſecourir Meſſene, qu'on vous le conſeille ou non, & parceque nous avons fait alliance avec les Meſſéniens, & parcequ'il eſt de notre intérêt que leur ville ſubſiſte. Conſidérez donc s'il eſt plus beau pour vous & plus ſage, de commencer par Mégalopolis, ou par Meſſene, à réprimer les injuſtices de Lacédémone. Aujourd'hui, on vous verroit ſecourir les Arcadiens, & travailler à maintenir la paix pour laquelle vous avez pris les armes & livré des combats; au lieu qu'alors il ſera manifeſte que vous deſirez la conſervation de Meſſene, moins par amour de la juſtice que par crainte de Lacédémone. Or il faut toujours ſe propoſer ce qui eſt juſte; il faut agir en conſéquence, & ſeulement faire enſorte d'accorder la juſtice avec notre intérêt.

Il eſt encore une raiſon qu'on nous oppoſe. Nous devons tâcher, dit-on, de recouvrer Orope (1); or ſi nous nous faiſons des ennemis de ceux qui peuvent nous aider à la reprendre, nous n'aurons perſonne pour nous ſeconder dans cette entrepriſe.

---

(1) Orope, ville ſur les confins de la Béotie & de l'Attique. Il y eut de fréquens démêlés entre les Athéniens & les Thébains, au ſujet de cette ville. Les Thébains en reſterent enfin maîtres; mais Philippe la rendit aux Athéniens après la bataille de Chéronée.

En convenant moi-même que nous devons tâcher de recouvrer Orope, je crois que ceux-là ſur-tout qui nous ont perſuadé de ſecourir les Lacédémoniens quand ils étoient en péril, ne peuvent dire que ces derniers deviendront nos ennemis, ſi nous nous attachons ceux des Arcadiens qui veulent être nos amis. En effet, ceux qui nous menacent de l'inimitié de Lacédémone, nous ont perſuadé, lorſque tous les Péloponéſiens venoient chez nous ſolliciter une ligue contre cette même république, ils nous ont, dis je, perſuadé de rejetter leurs demandes (ce qui les fit recourir aux Thébains, leur unique reſſource après ce refus) & de ſacrifier nos fortunes, d'expoſer nos perſonnes pour le ſalut des Lacédémoniens. Or, certainement, vous n'auriez pas entrepris de les ſauver, s'ils vous avoient avertis qu'ils ne vous ſauroient par la ſuite aucun gré de leur ſalut, à moins qu'on ne leur laiſſât commettre de nouveau les injuſtices qu'ils voudroient. Mais quand l'alliance des Arcadiens avec Athenes ſeroit des plus contraires aux projets des Lacédémoniens, ils devroient, ſans doute, nous ſavoir plus de gré de les avoir tirés avec zele de l'extrémité où ils étoient réduits, que nous en vouloir d'être oppoſés aujourd'hui à leurs injuſtices. Pourroient-ils donc ne pas nous aider à recouvrer Orôpe, ſans paſſer pour les plus ingrats

ingrats des hommes? non, assurément.

J'admire encore ceux qui disent que, si nous faisons alliance avec les Arcadiens, & si nous les secourons, notre ville méritera le reproche d'inconstance & d'infidélité. C'est tout le contraire, à mon avis; & voici pourquoi. Personne, je pense, ne niera que les Lacédémoniens, les Thébains avant eux, & dernièrement les Eubéens (1), n'aient été sauvés d'abord, & reçus ensuite comme alliés par notre république qui n'a jamais varié dans son systême. Et ce systême, quel est-il? de sauver les opprimés. Ainsi ce sera moins sur nous que tombera le reproche d'inconstance, que sur les peuples qui voudront s'écarter de la justice. Les choses pourront changer par l'ambition injuste de quelques républiques; Athenes ne changera pas.

Je m'imagine entrevoir la politique artificieuse des Lacédémoniens. Ils disent à présent qu'il faut

(1) Les Athéniens, ne pouvant souffrir que Thebes fût opprimée par Lacédémone, se joignirent aux Thébains pour les aider à secouer le joug; ils s'unirent ensuite aux Lacédémoniens pour abaisser les Thébains qui devenoient trop puissans, & à qui leurs victoires inspiroient une fierté insupportable. Enfin, quoiqu'ils eussent à se plaindre des Eubéens, les voyant asservis par un tyran, ils marcherent à leur secours, & les délivrerent de la tyrannie sous laquelle ils gémissoient.

rendre aux Eléens la Triphylie, Tricarane aux Phliasiens (1), à quelques autres Arcadiens leurs anciens domaines, & à nous Orope. Non qu'ils desirent nous voir rentrer chacun dans nos possessions, il s'en faut beaucoup, & ce seroit de leur part une modération nouvelle : mais ils veulent paroître aider chaque peuple à recouvrer l'objet de ses demandes, afin que, lorsqu'ils marcheront eux-mêmes contre Messene, tous ces peuples se réunissent pour les secourir, sous peine d'être taxés d'ingratitude, s'ils ne les aident pas dans leur entreprise, après qu'ils les auront aidés à reprendre leurs anciens domaines. Pour moi, je suis persuadé que, sans abandonner aux Lacédémoniens une ville d'Arcadie, nous pourrons recouvrer Orope avec le secours, & de Lacédémone elle-même si elle n'est pas ingrate, & de ceux des autres peuples qui ne veulent pas qu'on laisse aux Thébains les possessions d'autrui. Mais quand même il seroit clair qu'en nous opposant aux usurpations des Lacédémoniens dans le Péloponèse, nous ne pourrions nous ressaisir d'Orope, je pense qu'il vaudroit

(1) Eléens & Phliasiens, habitans d'Elide & de Phlionte, deux villes importantes dans le Péloponèse. Triphylie étoit une dépendance d'Elide, comme Tricarane en étoit une de Phlionte.

mieux, après tout, renoncer à cette ville, que de leur abandonner Messene & le Péloponèse. Car je crois qu'ils ne s'en tiendroient pas-là, & que, pour ne rien dire de plus, nous aurions nous-mêmes bien des risques à courir.

Quant à ce qu'on objecte que les Mégalopolitains, unis aux Thébains, ont agi contre nous, il est absurde de leur en faire un crime aujourd'hui. Mais lorsque, pour réparer leurs torts par des services, ils nous offrent leur amitié, vouloir les rendre odieux, chercher des raisons pour les rejetter, sans pouvoir comprendre que plus on montre qu'ils ont été attachés à la république de Thebes, plus on doit être mal voulu d'avoir privé la nôtre de tels amis, qui venoient à nous avant que d'aller aux Thébains (1) : pour moi il me semble que c'est retomber dans la même faute, que c'est les forcer de nouveau de s'attacher à d'autres peuples.

Au reste, je puis assurer, autant qu'on peut le savoir par conjecture, & la plupart en conviendront, que si les Lacédémoniens prennent Méga-

(1) Apparemment que dans quelques circonstances qui avoient précédé, les Mégalopolitains, attaqués par les Lacédémoniens, avoient déjà eu recours à la ville d'Athenes, & que se voyant rebutés, ils s'étoient jettés entre les bras des Thébains.

lopolis, Meſſene dès-lors eſt en péril ; & que s'ils prennent Meſſene, vous vous alliez aux Thébains. Or il eſt & plus honnête & plus avantageux de ſecourir les alliés de Thebes, & de réprimer l'ambition de Lacédémone, que d'abandonner Mégalopolis, parceque nous nous ferions une peine de ſauver les alliés des Thébains, de l'abandonner, dis-je, pour avoir enſuite à ſauver les Thébains eux-mêmes, & avoir de plus à craindre pour notre république (1). Non, je ne penſe pas qu'il ſoit sûr pour elle que les Lacédémoniens ſoient maîtres de Mégalopolis, & qu'ils redeviennent puiſſans. Car je vois qu'aujourd'hui c'eſt moins pour repouſſer une attaque injuſte, qu'ils ont entrepris la guerre, que pour recouvrer leur ancienne puiſſance. Et vous ſavez mieux que moi quelle étoit leur ambition lorſqu'ils étoient les plus forts ; vous n'avez que trop ſujet de la redouter.

Je demanderois volontiers aux orateurs qui ſe

(1) Démoſthene veut dire, ſans doute, que les Lacédémoniens, devenus trop puiſſans par la priſe de Mégalopolis & de Meſſene, & capables de nuire aux Athéniens, forceront ceux-ci de ſe liguer avec les Thébains que Lacédémone voudra opprimer. Il eſt de la politique d'Athenes de balancer les forces des deux républiques, & de conſerver toujours entre elles un juſte équilibre.

déclarent contre les Thébains, ou contre les Lacédémoniens, ſi le peuple qu'ils haïſſent, ils le haïſſent pour vous & pour vos intérêts, ou s'ils en veulent aux Thébains à cauſe des Lacédémoniens, & aux Lacédémoniens à cauſe des Thébains. S'ils avouent ce dernier ſentiment, ce ſont des furieux les uns & les autres qu'on ne doit pas écouter. S'ils ſe font gloire du premier, pourquoi élever un des deux peuples à votre préjudice. On peut, oui, on peut abaiſſer les Thébains ſans élever les Lacédémoniens; c'eſt une choſe très facile, & je vais eſſayer de vous le prouver.

Tous les hommes, même les moins délicats, ont une certaine honte de ne pas faire ce qui eſt juſte. Ils s'oppoſent ouvertement à l'injuſtice quand les autres ſont léſés; & ce qui perd tout, ce qui eſt la cauſe de tous les maux, c'eſt qu'on ne veut pas ſincèrement agir d'après les mouvemens de ſon cœur. Afin donc que cette conſidération ne ſoit pas pour nous un obſtacle à l'abaiſſement des Thébains, réclamons, d'une part, le rétabliſſement de Theſpies, d'Orchomene & de Platée, ſecourons les habitans de ces villes, & excitons les Grecs à les ſecourir, puiſqu'il eſt également conforme à l'équité & à l'honneur de ne pas ſouffrir qu'on ruine des villes anciennes. D'une autre part, ne

laiſſons pas opprimer Mégalopolis & Meſſene ; & parceque Theſpies & Platée ſont détruites, ne ſouffrons pas qu'on détruiſe des villes ſubſiſtantes & actuellement habitées. Si nous formons & publions ces projets, il n'eſt perſonne qui ne deſire qu'on faſſe rendre aux Thébains ce qu'ils ont envahi. Sinon, outre que ceux-ci s'oppoſeront de toutes leurs forces à ce qu'on releve des villes dont ils redoutent, avec quelque raiſon, le rétabliſſement, notre entrepriſe par elle-même doit échouer. En effet, pouvons-nous réuſſir, ſi en même tems que nous laiſſerons renverſer des villes exiſtantes, nous demandons qu'on rétabliſſe des villes ruinées ?

Parmi les miniſtres que je trouve les plus raiſonnables, les uns diſent que les Arcadiens, afin de nous prouver la ſûreté de leur alliance, doivent abattre les colonnes (1) qui atteſtent celle qu'ils ont contractée avec les Thébains ; les autres ſoutiennent que l'amitié des Arcadiens ne tient pas à des colonnes, mais à leurs vrais intérêts, & qu'ils regarderont comme leurs amis ceux qui voudront les ſecourir.

(1) Lorſqu'on faiſoit alliance avec un peuple, il étoit d'uſage d'élever des colonnes, ſur leſquelles on gravoit les conditions du traité.

Pour moi, voici quel eſt mon ſentiment. Quand même les Arcadiens penſeroient comme pluſieurs le prétendent, il faut exiger d'eux qu'ils abattent les colonnes, & des Lacédémoniens qu'ils reſtent tranquilles. Si les uns ou les autres refuſent de ſe rendre à vos deſirs, vous prendrez le parti de ceux qui s'y rendront. Si les Mégalopolitains reſtent attachés aux Thébains, quoiqu'on ne les inquiete pas, il ſera viſible qu'ils préferent l'agrandiſſement des Thébains aux droits de l'équité. Si les Lacédémoniens, ennemis de la paix, attaquent les Mégalopolitains qui ſe feront alliés à nous ſincérement, il ſera manifeſte qu'ils auront moins cherché à faire relever Theſpies, qu'à ſe ſoumettre le Péloponèſe en ſuſcitant une guerre à la république de Thebes. Je ſuis étonné qu'on appréhende de voir des peuples, ennemis de Lacédémone, s'allier aux Thébains, & qu'on ne craigne pas de voir les Lacédémoniens détruire ces mêmes peuples; ſur-tout l'expérience nous ayant appris que les Thébains ſe ſont toujours aidés de ces peuples contre les Lacédémoniens, & ceux-ci contre Athenes quand ils étoient leurs maîtres (1).

---

(1) Nous avons déjà vu qu'après la bataille de Leuctres, les Thébains, commandés par Epaminondas, ſoutenus de pluſieurs peuples du Péloponèſe, & ſur-tout des Arcadiens,

Voici encore, ſelon moi, une réflexion qu'il eſt à propos de faire. Si, rebutés par vous, les Mégalopolitains ſont détruits & diſperſés, Lacédémone reprend auſſitôt ſon ancienne puiſſance : s'ils échappent au péril, contre votre attente qui fut trompée plus d'une fois, ce ſera pour eux une raiſon de ſe dévouer aux Thébains : au lieu que ſi vous leur accordez votre ſecours, ils vous devront ſur-le-champ leur ſalut. Mais portons nos regards dans l'avenir, &, changeant de raiſonnement, ſuppoſons que les Thébains & les Lacédémoniens ſoient enſemble aux priſes. Si les Thébains ſont vaincus, comme je le deſire, les Lacédémoniens ne ſeront pas trop puiſſans, tenus en reſpect par les Arcadiens, voiſins incommodes. Si les Thébains ſe tirent du péril & ne ſuccombent pas, ils ſeront pour nous des ennemis moins redoutables, vu notre alliance avec les peuples que nous aurons ſauvés. Il nous importe donc, ſous quelque face que l'on conſidere la choſe, de ne pas rebuter les Mégalopolitains, & de faire enſorte, s'ils ſont ſauvés, qu'ils ne ſe doivent pas leur ſalut à eux-mêmes, ou à d'autres qu'à nous.

---

marcherent contre Lacédémone. Dans la guerre du Péloponèſe, tous les peuples de cette contrée s'étoient ligués contre Athenes.

J'en atteste les dieux, ô Athéniens, l'esprit de parti ne m'a pas animé dans ce discours : sans haine & sans amitié pour aucun des deux peuples, je n'ai consulté que votre intérêt. Je vous conseille donc de ne pas abandonner les Mégalopolitains, & en général de ne pas souffrir que les forts oppriment les foibles.



SOMMAIRE DE LA HARANGUE

SUR LA LIBERTÉ DES RHODIENS.

LES isles de Chio, de Cos & de Rhodes, étoient soumises aux Athéniens. La troisieme année de la CV Olympiade, elles entreprirent de secouer le joug: on employa pour les réduire, de grandes forces & d'illustres capitaines; mais on ne réussit pas. Après trois ans de guerre, appellée *la guerre des alliés*, il fallut consentir que les rebelles demeurassent libres & indépendans. Ils ne firent que changer de maîtres. Mausole, roi de Carie, qui les avoit aidés à secouer le joug d'Athenes, leur imposa le sien; & Artémise, son épouse, héritiere de son royaume après sa mort, maintint sa domination dans les isles nouvellement soumises. Comme les Rhodiens en particulier souffroient le joug impatiemment, elle mit une garnison dans leur citadelle pour les tenir en respect. Elle étoit soutenue, dans toutes ses démarches, par le roi de Perse. Il paroît que ce prince avoit des vues sur la ville de Rhodes, qu'il la trouvoit à sa bienséance, & qu'il n'auroit pas été fâché de se l'approprier. Les Rhodiens implorerent le secours d'Athenes contre les oppresseurs de leur liberté. Il leur étoit d'autant plus difficile d'obtenir ce qu'ils demandoient, que les Athéniens étoient fort animés contre eux, parcequ'ils avoient été les principaux auteurs de la révolte.

Démosthene entreprend de parler en leur faveur. Il le fait avec une adresse infinie. Il emploie les motifs les plus capables de déterminer le peuple à les secourir, l'intérêt, la gloire, la générosité, la compassion; il étale les grandes

maximes qui, dans tous les tems, ont conduit la ville d'Athenes; d'oublier les injures, de pardonner à des rebelles, de prendre la défenſe des malheureux. Il ſemble quelquefois entrer dans les juſtes ſentimens de colere & d'indignation du peuple, on diroit qu'il va ſe déclarer contre les Rhodiens; mais ce n'eſt qu'un artifice de l'orateur, qui cherche à s'inſinuer dans l'eſprit de ſes auditeurs, & à y exciter des ſentimens tout contraires de bonté & de clémence, pour des malheureux qui reconnoiſſoient leur faute, & qui venoient implorer la protection d'Athenes avec confiance. Il réfute pluſieurs objections qu'il a répandues adroitement dans ſon diſcours. Une des principales étoit la crainte de choquer le roi de Perſe, avec lequel on avoit fait un traité. Il la détruit par toutes les raiſons que ſon génie peut lui fournir. Après une ſortie contre les miniſtres mal intentionnés, il conclut par exhorter les Athéniens à entreprendre avec ardeur la défenſe de Rhodes, à l'exemple de leurs ancêtres, qui, pour l'intérêt des Grecs, ont livré tant de combats, & remporté tant de victoires.

Ce diſcours fut prononcé dans la ſeconde année de la CVII Olympiade, ſous l'archonte Theſſalus. On ignore quel en fut le ſuccès. Il y a toute apparence qu'Artémiſe étant morte cette année-là même, les Rhodiens furent remis en liberté.



HARANGUE

SUR LA LIBERTÉ DES RHODIENS.

Je penſe, Athéniens, qu'ayant à déliberer ſur des affaires de la plus grande importance, vous devez accorder toute liberté aux orateurs qui viennent vous donner des conſeils. Ce qu'il y a de difficile, n'eſt pas de vous indiquer le meilleur parti à prendre, puiſque vous avez aſſez de pénétration pour le trouver de vous-mêmes; mais plutôt de vous déterminer à exécuter ce qui a été réſolu. Oui, ſans doute, après que vous avez adopté un avis, & que vous l'avez ratifié par un décret, vous n'êtes pas plus diſpoſés à agir qu'auparavant.

C'eſt, je crois, un avantage pour Athenes, dont il faut rendre graces aux dieux, que des peuples, qui, par le paſſé, n'ont pas craint de tourner leurs armes contre vous, ne trouvent aujourd'hui de reſſource qu'en vous : vous devez vous féliciter d'une telle circonſtance. Si vous ſavez en tirer parti, vous pourrez par des faits, juſtifier avec gloire notre république des reproches injurieux dont on la charge.

Les peuples de Chio, de Rhodes & de Byzance,

nous accusoient de former contre eux de mauvais desseins; & en conséquence ils s'unirent pour nous faire la guerre que nous venons de terminer. On verra donc que Mausole, qui a conseillé & dirigé cette guerre, a dépouillé de leur liberté les Rhodiens dont il se disoit l'ami, & que les peuples de Byzance & de Chio, qui les avoient pris pour alliés, ne les ont pas secourus dans leurs disgraces; tandis que vous qu'ils redoutoient, vous serez les seuls qui les ayez sauvés. Cette conduite, connue de toute la Grece, appprendra au peuple dans chaque ville, à regarder votre amitié comme un gage de son salut; & le plus grand bonheur pour vous, c'est de vous concilier l'affection de tous les Grecs, sans être suspect à aucun d'eux.

J'admire, au reste, que pour l'intérêt des Egyptiens (1), on vous conseille de vous opposer au roi de Perse, & qu'on redoute ce même prince quand il est question des Rhodiens. On sait cependant que les Egyptiens sont ses sujets, & que

---

(1) Les Egyptiens avoient secoué le joug de Perse, Artaxerxès Mnémon entreprit de les soumettre de nouveau à son empire; il envoya contre eux des troupes considérables, mais l'entreprise échoua par la faute de ses généraux. Il paroît que quelques ministres d'Athenes conseilloient au peuple de favoriser la révolte des Egyptiens, & d'empêcher le roi de Perse de les asservir.

les Rhodiens ſont Grecs. Il en eſt, ſans doute, qui ſe ſouviennent que quand vous délibériez ſur les entrepriſes du monarque, je montai le premier à la tribune, & que seul, ou preſque ſeul, je vous repréſentai qu'en bons politiques vous ne deviez pas donner pour raiſon de vos préparatifs, le deſſein d'attaquer le roi de Perſe, mais vous diſpoſer contre vos ennemis reconnus; & tomber ſur le prince s'il vous attaquoit vous-mêmes (1). Cet avis mérita votre approbation, & vous l'adoptâtes. Ce que je vais dire à préſent eſt conforme à ce que je diſois alors. Si j'étois à la cour du roi de Perſe, & qu'il m'admît à ſon conſeil, je lui donnerois l'avis que je vous donne, & je lui perſuaderois de combattre pour ſes poſſeſſions ſi quelqu'un des Grecs les lui diſputoit, mais ſans chercher à envahir ce qui ne lui appartient pas. Si donc, Athéniens, vous êtes déterminés à céder au monarque les pays de la Grece dont il ſe ſera rendu maître en opprimant ou ſéduiſant les chefs des républiques, vous avez tort, à ce qu'il me ſemble. Que ſi, pour le bien de la juſtice, vous vous croyez obligés de ſoutenir la guerre dans l'occaſion, & de vous expoſer à tout, cette occaſion ſera d'autant plus

(1) On a vu dans la harangue ſur les claſſes des armateurs, l'avis que Démoſthene donne aux Athéniens.

rare, que vous serez plus fermes dans un pareil systême, sans compter que vos sentimens vous feront honneur.

Pour vous prouver que, sans rien faire d'extraordinaire, nous pouvons, moi, vous exhorter à délivrer les Rhodiens, & vous, adopter l'avis que je vous donne, je vais vous rappeller une circonstance à-peu-près pareille dont vous vous tirâtes avec avantage.

Vous aviez envoyé Timothée (1) pour secourir Ariobarzane, en lui recommandant de ne pas rompre le traité avec le roi de Perse. Votre général qui voyoit le satrape ouvertement rebelle, & Samos asservie par Cyprothemis, que Tigrane, gouverneur de cette isle au nom du monarque, y avoit mis en garnison, renonça à secourir Ariobarzane; fit marcher ses troupes du côté de Samos, la secourut & la délivra : & jusqu'à ce jour cette entreprise ne vous a occasionné aucune guerre. Non, on ne combat pas pour envahir les possessions d'autrui avec autant d'ardeur que pour garantir les

---

(1) Ariobarzane, Satrape de Phrygie, qui se révolta contre le roi de Perse. On sait que Timothée, fils de Conon, étoit un fameux capitaine Athénien. Je n'ai point trouvé dans l'histoire le fait dont parle ici Démosthene. Samos étoit une ville grecque d'Ionie.

ſiennes. Pour défendre ſon bien, il n'eſt pas d'effort qu'on ne tente ; ce n'eſt pas la même choſe quand on ne veut que s'agrandir aux dépens des autres. On va toujours en avant ſi on ne trouve pas d'obſtacle ; ſi on en trouve, on ne ſe croit pas léſé par ceux qui les font naître.

Quelques-uns craignent que la reine Artémiſe (1) ne nous traverſe dans l'exécution de notre deſſein. Pour moi je penſe le contraire ; & voici, en peu de mots, les raiſons ſur leſquelles je me fonde ; jugez vous-mêmes de leur ſolidité.

Si Artaxerxès réduiſoit l'Egypte comme il l'a réſolu, je crois qu'Artémiſe s'empreſſeroit de lui céder Rhodes, non par bienveillance, mais pour qu'il lui ſût gré d'une pareille ceſſion, & qu'il lui conſervât ſon amitié, d'autant plus qu'elle ſeroit

(1) Il ne faut pas confondre cette Artémiſe avec une autre Artémiſe qui vivoit plus de cent trente ans auparavant, ſous Xerxès, & qui ſe diſtingua ſi fort par ſa prudence & par ſon courage dans le combat naval de Salamine. L'Artémiſe dont il eſt ici queſtion, s'eſt immortaliſée par les honneurs qu'elle rendit à la mémoire de Mauſole ſon mari. Elle lui fit bâtir dans Halicarnaſſe un ſuperbe tombeau, que l'on appella *mauſolée*, dont la beauté l'a fait paſſer pour une des ſept merveilles du monde, & a fait donner le nom de mauſolée à tout ce qui ſe fait dans ce genre de grand & de magnifique. Cette

alors

alors voisine de ce monarque (1). Mais comme il est malheureux, à ce qu'on dit, & qu'il a manqué son entreprise, cette princesse croit, & avec raison, que livrer actuellement l'isle au roi de Perse, ne seroit que lui fournir un moyen de la gêner elle-même dans ses états, & de l'empêcher de rien entreprendre. Il me semble donc que, pourvu qu'on ignorât qu'elle vous l'a livrée, elle aimeroit mieux la voir entre vos mains qu'en celles du prince, & qu'ainsi elle ne seconderoit point ce dernier dans son projet, ou qu'elle le feroit mollement. Quant au roi de Perse, je ne me flatte pas d'être instruit de ce qu'il médite, mais je soutiens qu'il est important de savoir s'il prétend, ou non, avoir des droits sur la ville de Rhodes. S'il prétend y avoir des droits, ce n'est plus alors sur les intérêts

illustre veuve ne cessa de pleurer son époux le peu de tems qu'elle lui survécut. Il paroît cependant que sa tristesse ne lui fit pas négliger les affaires de son royaume, & qu'elle sut joindre la douleur amere d'une veuve avec le courage agissant d'une reine. Démosthene semble annoncer dans la suite du discours, qu'elle avoit toute autorité sur l'esprit de son époux, qu'elle régnoit autant & même plus que lui.

(1) Le roi de Perse étant maître de l'Egypte, auroit été voisin de Rhodes, qui n'est séparée de cette province que par la mer.

des ſeuls Rhodiens, mais ſur les nôtres, & ſur ceux des autres Grecs, qu'il faut délibérer (2).

Cependant, ſi ceux qui dominent aujourd'hui dans Rhodes en étoient les maîtres abſolus, je ne vous exhorterois pas à prendre en main leur défenſe, quand même ils promettroient de tout faire pour vous. Après s'être attaché quelques-uns des principaux pour détruire le gouvernement démocratique, ils les ont chaſſés dès qu'ils ont eu réuſſi. Or puiſque chez eux ils n'ont été fideles ni au peuple ni à ſes ennemis, pourrions-nous compter ſur de tels alliés?

Quoi qu'il en ſoit, je ne ſerois pas monté à la tribune ſi je n'euſſe conſidéré que l'utilité des Rhodiens, n'étant ami ni de leur ville, ni d'aucun d'eux en particulier. D'ailleurs, ces deux motifs, ſans celui de vos intérêts, ne m'euſſent jamais fait parler en leur faveur. Au reſte, s'il eſt permis de le dire, quand on vous excite à ſauver les Rhodiens, je ne ſuis pas fâché de voir qu'en traverſant vos prétentions légitimes, ils ont perdu leur

(1) Rhodes eſt une ville grecque : ſi le roi de Perſe prétend avoir des droits ſur une ville grecque, il prétend donc en avoir ſur toute la Grece ; les Grecs doivent donc s'oppoſer à ſes prétentions injuſtes. = *Si ceux qui dominent aujourd'hui dans Rhodes*..... On voit que les chefs de

liberté, & que, pouvant s'allier à des Grecs qui leur sont supérieurs, & qui les auroient traités comme égaux, ils obéissent à des Barbares & à des esclaves qu'ils ont reçus dans leur citadelle : non, je n'en suis pas fâché, & pourvu que vous ne les abandonniez pas, j'ose dire que l'adversité est un bien pour eux. Je doute, en effet, que des Rhodiens fussent devenus sages dans la prospérité : au lieu qu'instruits par l'expérience, & convaincus que l'imprudence nous jette dans une infinité de maux, peut-être penseront-ils mieux par la suite ; ce qui n'est pas un médiocre avantage. Je dis donc que vous devez travailler à les tirer d'oppression, oublier les anciennes injures, & penser que vous-mêmes vous fûtes séduits plus d'une fois par les artifices de vos ministres ; & vous ne direz pas qu'il eût été juste de vous en punir.

Rappellez-vous encore que vous avez entrepris beaucoup de guerres contre des peuples qui vivoient sous les loix de la démocratie ou sous celles de l'oligarchie ; vous le savez tous, mais personne, peut-être, n'a réfléchi sur les causes qui vous armoient

---

Rhodes abusoient de sa triste position pour aggraver encore le joug de sa servitude, & que cette ville malheureuse étoit opprimée en même tems, & par les Cariens ses ennemis, & par ses propres citoyens.

contre ces différens peuples. Quelles étoient donc ces causes ? Avec les uns, nous combattions ou pour des querelles particulieres que l'état n'avoit pu terminer, ou pour des bornes, ou pour une étendue de terrein, pour la gloire ou pour la prééminence. Avec les autres, ce n'étoit aucun de ces motifs qui nous mettoit les armes à la main, mais la défense de notre gouvernement & de notre liberté. Aussi je ne craindrai pas de dire qu'il nous seroit plus avantageux d'être en guerre avec tous les peuples libres, que d'avoir les autres pour amis. Nous serions les maîtres, quand nous voudrions, de faire la paix avec les premiers; l'amitié des autres n'est rien moins que sûre. Non, il n'est pas possible que l'oligarchie soit favorable à la démocratie, & que ceux qui sont jaloux de commander soient amis de ceux qui veulent vivre égaux avec leurs concitoyens. Et je m'étonne qu'aucun de vous n'observe que si les peuples de Chio, de Mitylene, de Rhodes, en un mot presque tous les Grecs sont contraints de subir le joug de l'oligarchie, la forme de notre gouvernement sera dès-lors en danger. Oui, je soutiens que si tous les états deviennent oligarchiques, ils ne laisseront pas subsister chez nous la démocratie, persuadés que seuls nous serions capables de ramener la liberté dans la Grece. Ils chercheront donc à détruire un peuple dont ils

penſeront toujours avoir quelque choſe à craindre. En géneral, ceux qui offenſent ne ſont ennemis que de ceux qu'ils ont offenſés; mais quiconque abolit la démocratie dans les républiques pour y introduire l'oligarchie, doit être regardé comme l'ennemi commun des partiſans de la liberté. D'ailleurs, Athéniens, il eſt juſte que, libres vous-mêmes, vous ſoyez diſpoſés à l'égard des peuples libres & malheureux, comme vous voudriez qu'on le fût pour vous, ſi un ſort funeſte vous avoit réduits au même état. Les Rhodiens, dira-t-on, méritent ce qu'ils ſouffrent; oui, mais la circonſtance ne nous permet pas de nous réjouir de leurs diſgraces. Il faut, dans la proſpérité, s'intéreſſer pour les miſérables, puiſqu'on ignore ſa propre deſtinée.

J'ai ſouvent entendu dire ici que, dans le déſaſtre de notre ville, il y avoit des peuples qui ſe déclaroient hautement pour nous, & qui vouloient notre conſervation. Je ne citerai, dans ce moment, que celui d'Argos (1) dont je ne dirai qu'un

(1) Après leur défaite dans l'Helleſpont & pendant leurs diſſentions domeſtiques, les Atheniens étoient extrêmement affoiblis. Ce fut dans ces circonſtances malheureuſes que les Argiens ſe déclarerent conſtamment pour eux, ſans craindre la puiſſance des Lacédémoniens qui dominoient alors ſur terre & ſur mer.

mot : car je ne voudrois pas que nous qui sommes connus pour prendre la défense de tous les infortunés, on nous vît dans cette partie-là même le céder à des Argiens. Ceux-ci, donc, voisins de Lacédémone qu'ils voyoient dominer sur terre & sur mer eurent le courage de manifester leur affection pour vous. Les Lacédémoniens, à ce qu'on rapporte, ayant député chez eux pour demander qu'on leur livrât quelques uns de vos exilés, ils signifierent aux envoyés qu'on les traiteroit en ennemis, s'ils ne sortoient de la ville avant le coucher du soleil. Mais lorsque des Argiens n'ont pas redouté Lacédémone dans le tems de sa plus grande puissance, ne seroit-ce pas un opprobre pour des Athéniens de redouter un roi barbare, ou plutôt une femme? Les Argiens, cependant, auroient pu dire qu'ils avoient souvent été vaincus par les Lacédémoniens; tandis que nous avons vaincu plus d'une fois le roi de Perse, sans qu'il ait jamais triomphé de nous, ni en personne ni par ses esclaves. Les foibles avantages qu'il a pu avoir sur la ville d'Athenes, il les a dus moins à la force de ses armes, qu'à son or (1)

(1) Les rois de Perse n'ayant pu triompher des Grecs par la force des armes, travailloient à les affoiblir les uns par les autres. Ils prodiguoient l'or pour gagner les principaux d'entre eux qui étoient disposés à se laisser corrom-

avec lequel il a corrompu les plus scélérats, les plus perfides des Grecs. Et il n'a pas joui long-tems de sa supériorité. On sait qu'après avoir affoibli notre république avec le secours de Lacédémone, il pensa être détrôné lui-même par Cléarque & par Cyrus. Il ne l'a donc pas emporté sur nous par la force, & ce qu'il a gagné par la politique, ne lui a servi de rien. Plusieurs parmi vous méprisent Philippe, comme ne méritant pas qu'on s'occupe de lui; & ils redoutent le roi de Perse, comme un ennemi puissant, avec lequel on doit craindre de se mesurer. Mais si nous négligeons l'un comme étant méprisable, & que nous cédions tout à l'autre comme étant trop redoutable, contre quel ennemi marcherons-nous donc?

---

pre. = *Il pensa être détrôné lui-même par Cléarque & par Cyrus.* Cléarque étoit le chef des Grecs, que le jeune Cyrus conduisit avec d'autres troupes contre son frere Artaxerxès qu'il vouloit détrôner. Il y eut un combat entre les deux partis; les Grecs avoient déjà eu l'avantage, & avoient mis en fuite une partie des Barbares: le jeune Cyrus étoit presque assuré de la victoire, & son armée le proclamoit déjà roi; mais appercevant son frere dans la mêlée, il se jetta sur lui avec une fureur qui lui coûta la vie. Après la mort de Cyrus, Cléarque qui s'étoit retiré de la bataille avec ses Grecs sans aucune perte, périt avec les principaux officiers dans une entrevue où l'avoit attiré la perfidie de Tissapherne, général d'Artaxerxès.

Il eſt ici des gens merveilleux pour vous conſeiller d'être juſtes envers les autres peuples : j'aurois un avis à leur donner, ce ſeroit de conſeiller à ces peuples d'être juſtes envers vous, afin que ces partiſans de la juſtice fuſſent les premiers à la pratiquer ; parcequ'il eſt abſurde de vous en preſcrire les regles ſans s'y conformer ſoi-même. Non, il n'eſt pas juſte qu'un citoyen s'attache aux raiſons qui vous ſont contraires, & néglige celles qui vous ſont favorables. Par exemple, pourquoi aucun d'eux ne va-t-il à Byzance repréſenter aux Byzantins de ne pas s'emparer de Chalcédoine (1), qui étoit à vous avant qu'elle fût au roi de Perſe, & ſur laquelle ils n'ont aucun droit ; de ne pas s'approprier Sélymbrie, ville autrefois notre alliée, de ne pas lever ſur elle de tribut, & de ne pas envahir ſon territoire, contre la foi des traités qui déclarent les villes grecques indépendantes ? Pourquoi aucun d'eux n'a-t-il repréſenté à la reine Artémiſe du vivant de Mauſole, ou ne lui repréſente-t-il après ſa mort, de ne point s'aſſujettir les iſles de Cos & de

(1) Chalcédoine, ville de Bithynie, ſituée à l'entrée du Pont, vis-à-vis de Byzance : c'étoit une colonie de Mégariens. Les Byzantins la trouvant à leur bienſéance, s'en étoient emparés, auſſi bien que de Sélymbrie, ville de Thrace, ſur les confins de la mer Propontide.

Rhodes, & un grand nombre de villes dans la Grece, que le roi de Perſe, ſon ſouverain, a cédées aux Grecs dans les traités, & pour leſquelles les Grecs ont couru jadis de grands périls & livré de glorieux combats ? Aucun d'eux ne fait ces repréſentations ni à la reine ni aux Byzantins ; ou s'ils les faiſoient, probablement ils ne ſeroient pas écoutés.

Pour moi, je penſe qu'il eſt juſte de rétablir le peuple de Rhodes ; mais quand ce ne ſeroit pas une injuſtice, lorſque j'enviſage la conduite des autres peuples, il me paroît convenable de vous y exhorter ; pourquoi ? c'eſt que ſi tous ſe portoient à ce qui eſt juſte, il ſeroit honteux que vous fuſſiez les ſeuls à vous y refuſer ; mais lorſque tous les autres cherchent à pouvoir impunément commettre des injuſtices, afficher ſeuls l'équité pour être diſpenſés de rien entreprendre, c'eſt foibleſſe, à mon avis, plutôt qu'amour de la juſtice (1). En général, on obtient des droits à proportion qu'on a des forces pour les faire valoir. C'eſt une vérité

(1) Voilà donc les principes d'équité de la pol ique ! C'eſt une foibleſſe d'être juſte quand tous les autres ſont injuſtes : comme ſi la juſtice n'étoit pas toujours la juſtice quand tous les hommes en négligeroient la pratique, & comme ſi nous ne devions point y reſter fideles quand tous les autres s'en écarteroient.

dont je vais citer un exemple qui est connu. Les Grecs ont fait deux traités avec le roi de Perse (1) : celui qu'a rédigé notre ville, qui est loué généralement ; & celui qu'a dressé Lacédémone long-tems après, qui est universellement blâmé. Les droits respectifs ne sont pas également ménagés dans ce dernier traité. Car il n'en est pas des droits des particuliers comme de ceux des peuples de la Grece. Les loix, dans chaque république, sont les mêmes pour les grands & pour les petits, elles rendent aux uns & aux autres une justice égale. Dans les traités, c'est le plus fort qui fait la loi au plus foible. Puis donc, Athéniens, que vous ne manquez ni de pénétration ni d'éloquence pour saisir & pour expliquer ce qui est juste, acquérez des forces pour être en état d'agir d'après vos idées & vos discours. Et vous n'en manquerez pas, sans doute, si vous parvenez à vous faire regarder comme les chefs & les vengeurs communs de la liberté.

Je ne suis pas surpris que vous ayez tant de peine à réussir. Les autres peuples n'ont à combattre que

---

(1) Artaxerxès Longue-main fit la paix avec les Athéniens après les victoires de Cimon, un de leurs généraux. Les articles du traité étoient fort glorieux pour les Grecs. On peut les voir dans M. Rollin, histoire ancienne, tom. III, pag. 415, édition in-12. Un des principaux articles

des ennemis déclarés; & quand ils les ont vaincus, ils jouiſſent tranquillement de leurs avantages: au lieu que vous, avant de ſonger à ces ennemis, il vous en faut vaincre dans vos délibérations de plus dangereux, je veux dire les miniſtres qui ſe ſont fait un ſyſtême d'attaquer les intérêts de la république. Et comme pour triompher de leurs oppoſitions, & vous faire prendre le meilleur parti, il faut diſputer & combattre, vous devez manquer néceſſairement beaucoup d'entrepriſes. Les préſens qu'ils reçoivent de ceux qui les tiennent à leur ſolde, ſont, ſans doute, la principale cauſe du grand nombre de citoyens qui, dans le miniſtere, ne craignent pas de ſuivre une pareille conduite; mais c'eſt auſſi à vous qu'on peut s'en prendre. Vous devriez uſer envers vos miniſtres de la même rigueur dont vous uſez à la guerre envers les ſoldats: & comme vous diffamez, que vous privez de tous les droits de citoyen, quiconque abandonne le poſte où l'a placé ſon général; vous devriez, de même, diffamer, & priver du droit de

---

étoit que toutes les villes grecques ſeroient libres & indépendantes. Les Lacédémoniens firent, depuis, la paix avec Artaxerxès Mnémon. Les articles du dernier traité étoient auſſi honteux que ceux du premier étoient honorables; on y livroit au monarque toutes les villes grecques d'Aſie.

vous donner des conſeils, qu conque, dans le gouvernement, ſe montre partiſan de l'oligarchie, & abandonne le poſte qui nous a été marqué par nos ancêtres. Oui, vous le deviez; mais vous qui ne comptez ſur l'attachement de vos alliés qu'autant qu'ils vous jurent de n'avoir pas d'autres ennemis & d'autres amis que les vôtres, vous vous fiez à des hommes que vous ſavez certainement être dévoués à vos ennemis. Au reſte, s'élever contre vos miniſtres & vous blâmer vous-mêmes, eſt une choſe aiſée; ce qui eſt difficile, c'eſt de trouver des diſcours & des moyens pour réformer les abus qui regnent dans notre ville.

Mais peut-être n'eſt ce pas ici le tems de tout dire: qu'il ſuffiſe d'obſerver que ſi par le ſuccès d'une entrepriſe utile, vous confirmez vos principes d'adminiſtration, le reſte pourra aller mieux à l'avenir. Je crois donc que vous devez vous porter avec ardeur à la défenſe des Rhodiens, & agir d'une maniere digne de la république. Vous aimez à entendre l'éloge de vos ancêtres, le récit des victoires qu'ils ont remportées, & des trophées qu'ils ont érigés; mais penſez que c'eſt pour vous engager à imiter leur courage, & non pour exciter en vous une admiration ſtérile, qu'ils ont érigé ces trophées dont vous tirez gloire.

SOMMAIRE DE LA HARANGUE SUR LE TRAITÉ D'ALEXANDRE.

JE n'ai vu nulle part dans l'hiſtoire d'Alexandre qu'il ſoit fait mention du traité de ce prince avec les Grecs. Il eſt conſtant néanmoins par ce diſcours que ce traité exiſtoit. Je ne pourrai donner que des conjectures ſur le tems où le traité a été conclu & le diſcours prononcé. La bataille de Chéronée avoit rendu Philippe maître de la Grece, il avoit été nommé généraliſſime des Grecs contre les Perſes; mais lorſqu'il mourut ſa nouvelle domination étoit encore mal affermie. Le jeune Alexandre monta ſur le trône de Macédoine. Il n'étoit aſſuré ni des Barbares, ni des Grecs, ni de ſes propres ſujets. Il les concilia tous par la crainte ou par la douceur, par la force ou par des careſſes, par ſon courage ou par ſa prudence. Il fit aſſembler aux Thermopyles le conſeil des Amphictyons, & ſe fit confirmer, par la voix générale, le titre de chef de la Grece, qu'on avoit donné à ſon pere. Il ne ſe contenta point de cela, il fit convoquer à Corinthe une grande aſſemblée, où ſe rendirent tous les députés de la Grece. Je penſe que ce fut dans cette derniere aſſemblée, où il engagea les peuples à le nommer généraliſſime des Grecs contre les Perſes, que fut conclu le traité dont il eſt ici queſtion. Ce traité renfermoit, ſans doute, un grand nombre d'articles; entre autres, que les villes grecques ſeroient libres & indépendantes, qu'on ne pourroit pas y faire d'innovation, y rétablir les tyrans, y rappeller les exilés, que la mer ſeroit libre, qu'on ne pourroit ſaiſir & emmener les vaiſſeaux d'aucune des villes confédérées, &c. Avant qu'Alexandre partît

pour l'Asie, il y eut encore quelques mouvemens dans la Grece, qui l'obligerent vraisemblablement à prendre des partis qui n'étoient pas tout-à-fait conformes aux dispositions du traité. Après son départ il est probable que les Macédoniens firent quelques entreprises & se porterent à quelques démarches un peu irrégulieres. La Grece voulant profiter de l'éloignement du prince, remua de nouveau pour secouer le joug.

Ce fut probablement dans cette circonstance que l'orateur d'Athenes prononça son discours pour engager les Athéniens à prendre les armes contre les Macédoniens, à les poursuivre comme infracteurs des traités, & violateurs des sermens. Quoique ce discours se trouve dans les œuvres de Démosthene, tous les critiques s'accordent à dire qu'il n'est pas de Démosthene. Je suis très fort de leur avis. Je n'y trouve point cette véhémence & cette rapidité de style, cette netteté, cette clarté lumineuse, cette profondeur dans les idées, qui caractérisent Démosthene.

L'auteur du discours, quel qu'il soit, y reproche aux Macédoniens & à leur prince plusieurs infractions du traité: il fait en quelques endroits des sorties contre les ministres partisans de la Macédoine, & après avoir tâché d'animer les Athéniens contre les uns & les autres, il conclut en disant que s'ils l'ordonnent, il proposera en forme de poursuivre les infracteurs les armes à la main.

Je suis bien aise d'avertir que je n'ai point trouvé dans l'histoire la confirmation des faits particuliers qui sont cités dans ce discours, & qui sans doute étoient trop peu importans pour qu'elle s'en occupât.



HARANGUE

SUR LE TRAITÉ D'ALEXANDRE.

ATHÉNIENS, les orateurs qui nous exhortent à garder les sermens & les traités, méritent qu'on les écoute, s'ils sont persuadés eux-mêmes de ce qu'ils disent, car rien, selon moi, ne convient plus aux états démocratiques que le zele pour ce qui est juste & honnête. Que doivent donc faire ceux qui vous pressent d'être fideles à vos engagemens? il faut que, sans vous fatiguer de beaux principes en spéculation qu'ils contredisent dans la pratique, ils nous permettent d'examiner à présent leurs discours, afin d'obtenir plus de confiance par la suite; ou, que du moins ils laissent parler ceux qui s'expliquent avec plus de vérité sur la foi des sermens. Par-là, vous souffrirez tranquillement l'injustice, par complaisance pour celui qui en est l'auteur; ou, résolus de préférer à tout le parti de l'équité, vous vous occuperez aussi de votre intérêt (1), & cela au plutôt sans vous attirer de

(1) L'orateur prétend dans ce discours que l'occasion est telle pour les Athéniens, qu'en prenant le parti de la justice, ils travailleront pour leur intérêt.

reproche. Pour peu qu'on réfléchiſſe ſur les diſpoſitions du traité qui aſſure la paix générale, on voit d'abord quels ſont ceux qui l'ont enfreint, & qui ont violé les ſermens. Je vais vous inſtruire, ſans me permettre, dans une affaire auſſi importante, de détails ſuperflus.

Si on vous demandoit, Athéniens, qu'eſt-ce qui vous indigneroit davantage; c'eſt diriez-vous, dans le cas où il reſteroit des deſcendans de Piſiſtrate (1), qu'on vous fît violence, & qu'on vous obligeât de conſentir à leur rétabliſſement. Vous prendriez les armes, vous vous expoſeriez à tout plutôt que de les recevoir; ou ſi vous conſentiez à ce qu'ils fuſſent rétablis, vous ſeriez plus miſérables que des eſclaves achetés à prix d'argent, puiſque perſonne ne tue ſon eſclave de gaieté de cœur, & qu'on voit des tyrans faire mourir des citoyens ſans aucune forme, outrager leurs femmes & leurs enfans. Mais Alexandre qui, au mépris des ſermens & du traité commun, a rétabli les tyrans de Meſſene, les enfans de Philiade, s'eſt-il embarraſſé de la juſtice? n'a-t-il pas ſuivi ſon caractere

(1) Piſiſtrate, deſcendant de Codrus, dernier roi d'Athenes, ſe rétablit dans la ſouveraineté de ſes ancêtres. Il laiſſa deux fils, Hipparque & Hippias, qui lui ſuccéderent, mais qui furent dépouillés de la puiſſance qu'il leur avoit tranſmiſe.

tyrannique, ſans nul reſpect pour vous & pour les conventions communes? vous donc qui ſeriez indignés qu'on vous fît ces violences, vous qui réclameriez les ſermens, vous devez en réclamer l'obſervation lorſqu'il s'agit des autres, & ne point regarder d'un œil indifférent le mépris qu'on en fait dans les villes étrangeres : vous ne devez pas ſouffrir qu'on vous exhorte ici à y être fideles, tandis qu'on accorde une pareille licence à ceux qui les ont violés d'une maniere ſi éclatante. Non, il n'eſt pas poſſible que vous agiſſiez de la ſorte, ſi vous êtes amis de la juſtice. Le traité porte que quiconque fera ce qu'a fait Alexandre, ſera regardé comme ennemi par tous les confédérés, & que prenant les armes, ils entreront tous dans ſon pays. Si donc nous gardons les conventions, nous traiterons en ennemi le prince qui a rétabli les tyrans.

Mais, diront peut-être les partiſans de la tyrannie, les enfans de Philiade dominoient dans Meſſene avant la concluſion du traité ; & c'eſt la raiſon qui a déterminé Alexandre à les rétablir. Défenſe ridicule ; comme ſi, après que les tyrans Lesbiens qui dominoient avant les traités, dans les villes d'Antiſſe & d'Ereſe (1), en ont été chaſſés, &

(1) *Antiſſe & Erèſe*, deux villes de Lesbos, une des iſles de la Grece.

que la tyrannie y a été profcrite, on devoit la fouffrir dans Meffene où elle a les mêmes inconvéniens. D'ailleurs, on a mis à la tête du traité, que les Grecs feront libres & indépendans. Or après une telle claufe pourroit-on raifonnablement fe perfuader qu'un prince qui réduit des Grecs en fervitude, n'enfreint pas les conventions communes? Si donc, je le répete, nous gardons les fermens & les traités, fi nous obfervons la juftice, comme on nous y exhorte, il faut néceffairement prendre les armes, & marcher contre les infracteurs avec ceux qui veulent nous feconder. Ou bien, penfez-vous que l'occafion eft quelquefois fuffifante pour nous faire fuivre notre intérêt aux dépens de la juftice; & à préfent que l'occafion, l'intérêt & la juftice concourent, attendrez-vous une autre circonftance pour recouvrer votre liberté & celle des autres Grecs?

Je paffe à un autre article du traité. Il eft marqué que ceux qui détruiront la forme d'adminiftration qui fe trouvoit établie dans chaque ville lorfqu'on a prêté les fermens pour la paix, feront regardés comme ennemis par tous les peuples confédérés. Or vous n'ignorez pas, fans doute, que les Achéens, habitans du Péloponèfe, vivoient fous les loix de la démocratie. Le roi de Macédoine

s'eſt permis de détruire dans Pellene (1) le gouvernement démocratique ; il a chaſſé le plus grand nombre des citoyens, livré leurs poſſeſſions à des eſclaves, & donné à la ville pour tyran un Chéron, maître d'eſcrime. Nous qui ſommes compris dans le traité de paix, ſelon lequel on doit regarder comme ennemi quiconque agira de la ſorte, ſuivrons-nous les conventions communes, & traiterons-nous les Macédoniens en ennemis ? ou quelqu'un de ces hommes, qui ſont à la ſolde d'Alexandre, & qui ſe ſont enrichis à votre préjudice, aura-t-il le front de s'y oppoſer ? Ils s'apperçoivent eux-mêmes des excès du monarque, mais fiers de ſon amitié, eſcortés, pour ainſi dire, de ſes troupes, ils vous exhortent à garder les ſermens qu'il viole, comme ſi ce prince diſpoſoit du parjure en maître abſolu. Ils vous forcent d'annuler vos loix, en vous forçant d'abſoudre des hommes que les tribunaux ont condamnés, & en vous portant, malgré vous, à mille autres démarches illégitimes. Au reſte, cela ne doit pas ſurprendre. Des gens qui ſe ſont vendus contre les intérêts de la patrie, ne peuvent reſpecter ni les loix ni les ſermens ; ils ſe contentent d'en citer les noms, avec leſquels ils en impoſent aux citoyens, qui ne

(1) Pellène étoit une ville d'Achaïe.

s'assemblent ici que pour amuser leur loisir, & non pour juger les affaires, sans penser que les plus violens orages succéderont bientôt au calme trompeur dans lequel ils s'endorment. Je demande moi-même, comme je l'ai dit en commençant, qu'on se rende à l'avis de ceux qui disent qu'il faut garder les conventions communes; à moins qu'ils ne s'imaginent que dire qu'il faut être fidele aux sermens, ce n'est point dire que personne ne doit être lésé; ou qu'ils ne croient que personne n'est lésé, quand on détruit les républiques, & qu'on y rétablit la tyrannie.

Mais voici quelque chose de plus choquant encore. Le traité ordonne à ceux qui doivent s'assembler pour veiller aux intérêts communs, d'empêcher qu'il n'y ait des innovations funestes dans les villes confédérées, que les citoyens ne soient mis à mort ou exilés contre les loix de ces villes, que les biens ne soient confisqués, les terres partagées, les dettes éteintes, les esclaves affranchis: &, au mépris du traité, ceux-mêmes qui devroient empêcher ces violences en secondent les auteurs. Mais ne méritent-ils pas de périr, eux qui causent de pareils maux dans les villes? des maux regardés comme d'une telle conséquence, qu'on les a chargés tous en commun d'en garantir les peuples.

Ecoutez encore une autre infraction du traité. Il eſt dit que les exilés ne pourront prendre les armes, ni partir d'aucune des villes confédérées pour attaquer une ville confédérée ; & s'ils le font, que la ville dont ils ſeront partis, ſera exclue du traité (1). Le roi de Macédoine, ſans nul égard, ne ceſſe de faire porter ſes armes indifféremment partout ; les Macédoniens ; toujours armés, vont dans tous les endroits où ils peuvent aller, & aujourd'hui plus que jamais, puiſque, de leur propre autorité, ils ont rétabli des tyrans dans pluſieurs villes, & nommément Pédotriba dans Sicyone. Si donc, ſuivant les diſcours de quelques-uns, il faut obſerver les conventions communes, regardons comme exclues du traité les villes qui l'ont enfreint dans cet article. Oui, s'il faut taire la vérité, évitons de dire que ce ſont des villes macédoniennes : mais ſi les créatures du roi de Macédoine, qui le ſervent à votre préjudice, ne ceſſent de réclamer l'exécution du traité, rendons-nous à ce qu'ils diſent, puiſqu'ils ne diſent rien que de juſte, & ſelon ce que preſcrit le ſerment, excluons du traité

(1) Pour entendre tout cet endroit, il faut ſuppoſer qu'il y avoit des exilés dans pluſieurs villes de Macédoine, & que les Macédoniens, loin de réprimer les entrepriſes des exilés, ſe joignirent à eux pour les faire rentrer de force dans les villes dont ils avoient été bannis.

les Macédoniens, & prenons des mesures pour réprimer des hommes qui affichent une insolence despotique, des hommes que nous voyons perpétuellement intriguer contre les uns, agir contre les autres, se jouer par-tout de la paix générale. Qu'est-ce que nos traîtres peuvent nous opposer? veulent-ils que des articles peu favorables aux intérêts de notre ville, aient une exécution que n'auront pas des articles stipulés en sa faveur? y auroit-il de la justice? confirmeront-ils toujours ce qui dans les sermens, est pour les ennemis & contre Athenes? ne croiront-ils jamais devoir cesser d'attaquer les clauses qui sont pour vous & contre eux, & qui ne sont pas moins justes qu'elles vous sont utiles?

Mais afin de vous montrer encore plus clairement, que les Grecs, loin de vous reprocher d'avoir enfreint quelque article du traité, vous sauront gré d'avoir été les seuls qui ayez fait connoître les infracteurs, je choisirai dans le grand nombre d'articles que le traité renferme, & j'en parcourrai quelques-uns.

Une des clauses porte que les confédérés auront la mer libre, que personne n'arrêtera & n'emmenera leurs vaisseaux, & que quiconque le fera, sera regardé comme ennemi par tous les confédérés. Or c'est une chose visible, & personne n'ignore, que les Macédoniens l'ont fait. Par un excès

de leur violence, ils ont enlevé & transporté à Ténédos tous les vaisseaux partis du Pont, &, cherchant de mauvais prétextes pour ne pas les rendre, ils ne les ont rendus que lorsque vous eûtes arrêté qu'on équiperoit cent navires, que les navires seroient mis aussitôt en mer, & commandés par Ménesthée. Mais n'est-il pas absurde que, tandis que nos adversaires violent les traités en un si grand nombre de points essentiels, leurs partisans ici, au lieu de les détourner de leurs infractions, nous conseillent de respecter ce qu'ils méprisent, comme s'il étoit écrit que les uns pourront s'écarter de la justice, & que les autres ne pourront même les réprimer? Les Macédoniens n'ont-ils pas été aussi aveugles qu'injustes, d'avoir violé les sermens d'une façon si criante, que peu s'en est fallu qu'ils ne fussent dépouillés, comme ils le méritoient, de l'empire de la mer? ils nous ont même fourni un motif légitime de les attaquer quand nous voudrons, sans qu'on puisse se plaindre. Quoiqu'ils se soient arrêtés dans leurs excès, ils n'en ont pas moins violé les conventions communes; mais par un effet de leur bonheur plutôt que de leur innocence, ils profitent de cette lâcheté qui vous retient, & qui vous empêche de faire valoir vos droits. Et ce qu'il y a de plus outrageant pour vous, c'est que tandis que les autres

Grecs & tous les Barbares redoutent votre inimitié, les partisans du monarque, ces hommes nouvellement enrichis, vous forcent, soit par des discours trompeurs, soit par des violences odieuses, ils vous forcent, dis-je, de vous mépriser vous-mêmes, comme s'ils gouvernoient des Abdéritains ou des Maronites. Ils dépriment notre puissance, relevent celle des ennemis ; & en même temps ils avouent, sans y prendre garde, que notre république est invincible. Oui, nous exhorter à observer les traités vis-à-vis de ceux qui les violent, c'est reconnoître eux-mêmes que nous pourrions punir les infracteurs, & par conséquent vaincre nos ennemis si nous voulions rompre les traités par des vues d'intérêt (1). Et c'est avec raison qu'ils pensent de la sorte. Tant que nous aurons seulement la liberté de la mer, sans qu'on puisse nous la disputer, nous pourrons ajouter d'autres forces à celles dont nous jouissons, pour nous défendre sur terre ; sur-tout puisque la fortune a réprimé l'insolence de ces hommes qui étoient comme

(1) Ici le raisonnement de l'orateur est difficile à saisir. J'ai ajouté quelque chose au texte pour l'éclaircir. Il veut dire, je crois, que les partisans de Macédoine n'exhortent si fort les Athéniens à observer les traités que violent les Macédoniens, que parcequ'ils craignent pour ceux-ci, si Athenes prenoit les armes contre eux.

eſcortés des troupes du tyran, puiſque les uns ont ſuccombé, & que les autres ſont ſans crédit. Voilà, au ſujet des vaiſſeaux, les infractions graves du roi de Macédoine, outre celles dont nous avons déjà parlé.

Mais ce qui annonce dans les Macédoniens le plus d'orgueil & d'arrogance, c'eſt ce qu'ils ont fait dernièrement, c'eſt d'avoir eu l'audace de pénétrer dans le Pirée au mépris des conventions mutuelles. Et ne croyez pas que l'infraction fût légere, parcequ'il n'y avoit qu'un navire; penſez plutôt qu'ayant deſſein de tenter la même entrepriſe avec un plus grand nombre de bâtimens, ils vouloient éprouver notre patience, & qu'ils n'ont point fait plus de cas des clauſes qui nous regardoient que des autres articles du traité. Or qu'ils aient voulu s'introduire peu à peu chez nous, & nous accoutumer inſenſiblement à ces actes de violence, en voici la preuve. Le capitaine qui aborda au Pirée, & que vous auriez dû faire périr ſur-le-champ avec ſon navire, vous demanda la permiſſion de fabriquer dans vos ports des vaiſſeaux peu conſidérables, & fit voir par cette demande, que les Macédoniens cherchoient plutôt à ſe ſaiſir du Pirée qu'à y aborder. Si nous leur avions accordé ce qu'ils demandoient, ils n'auroient pas tardé à conſtruire de grands vaiſſeaux, peu d'abord, &

ensuite beaucoup. Ce n'est pas qu'il y ait une grande abondance de bois de construction à Athenes qui en fait venir de loin & à grands frais, & qu'on en manque en Macédoine qui en fournit à tous ceux qui en veulent, & à vil prix; mais ils vouloient fabriquer & charger des vaisseaux dans le même port, malgré les dispositions du traité commun, par une suite de cette licence qui augmentera tous les jours : tant ils ont pour nous un souverain mépris, grace à nos traîtres qui leur donnent des leçons & des conseils! tant ils sont persuadés de notre foiblesse incroyable, de notre insensibilité étrange, de notre indifférence sur l'avenir, & du peu d'attention que nous donnons au mépris que le despote de la Grece fait des traités! Je vous exhorte, Athéniens, à les suivre ces traités; & je puis vous assurer, par l'expérience que me donne mon âge, que vous ferez valoir vos droits sans vous attirer de reproche, & que vous profiterez, sans courir aucun risque, des occasions qui vous pressent de veiller à vos intérêts.

Voici encore une clause du traité; *si nous voulons*, y est-il dit, *participer à la paix générale.* Qu'est-à-dire; *si nous voulons?* Oui, nous le voulons, si nous ne sommes point forcés de rien faire d'indigne de nous : nous ne le voulons pas s'il nous faut toujours marcher honteusement à la suite & sous

les auſpices des autres ; s'il nous faut oublier les actions éclatantes par leſquelles le peuple d'Athenes s'eſt ſignalé, depuis tant de ſiecles, plus que tous les peuples de la terre. Si donc vous le permettez, Athéniens, je porterai un décret, d'après les diſpoſitions du traité, pour qu'on pourſuive les infracteurs les armes à la main.



RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES

SUR LES EXORDES DE DÉMOSTHENE.

Je n'ai jamais vu ni entendu citer les exordes de Démosthene que je publie aujourd'hui dans notre langue. Bien des personnes font peu de cas de cette production de notre orateur, que je regarde comme précieuse, comme un monument qui prouve combien il étoit laborieux & occupé des affaires de l'état. Je ne pense pas, comme quelques uns, qu'il les ait composés uniquement pour se fournir d'avance une espece de magasin d'exordes, dans lequel il devoit prendre ceux qui lui conviendroient suivant les occasions. Il avoit trop de génie & trop de bon sens pour ne pas faire ses exordes exprès, quand il avoit à parler, & pour adapter aux discours qu'il devoit prononcer des débuts faits à loisir & avant le tems.

Je vais exposer mes idées & mes conjectures sur ce qui a pu donner sujet à Démosthene de composer ces exordes, qui sont tous certainement de lui. Il étoit fort occupé des affaires publiques, & nous savons qu'il avoit pour principe de parler le moins qu'il pouvoit sans être préparé. Ceux qui sont exercés à faire des discours savent que le début souvent est ce qui coûte le plus. Il y a donc toute apparence que lorsque Démosthene prévoyoit qu'il seroit dans le cas de parler sur quelque affaire, & que le tems ne lui permettroit pas de composer le discours, il composoit toujours l'exorde, afin de savoir par où débuter. Car il ne faut pas croire qu'il n'ait parlé à Athenes que dans les circonstances pour lesquelles il nous a laissé des

harangues ; il a parlé ſans doute dans beaucoup d'autres occaſions.

Mais, dira-t-on, nous retrouvons dans ſes diſcours pluſieurs des exordes de ce recueil, ce qui ſemble prouver qu'il les avoit pris pour les y adapter. Je crois plutôt qu'il les avoit faits ſéparément ſelon les affaires qui ſe préſentoient, ſe trouvant preſſé par les circonſtances, & s'imaginant qu'il n'auroit pas le tems de compoſer les diſcours ; mais que les affaires ayant été remiſes comme il pouvoit arriver, il avoit fait les diſcours, & avoit pris les exordes en les laiſſant écrits à part, & en les tranſportant dans les diſcours avec des changemens ou ſans changemens, ſelon qu'il le trouvoit convenable.

Quoi qu'il en ſoit de ces conjectures, j'ai traduit ces exordes qui roulent preſque tous ſur des objets politiques, & qui par conſéquent trouvent naturellement leur place après les harangues politiques. Ils m'ont coûté beaucoup à traduire. Ce ſont des pieces iſolées, qui ne tiennent à rien, & où il faut deviner, quand le ſens ne ſe préſente pas auſſitôt. D'ailleurs, les débuts de toute harangue ſont ordinairement froids & tranquilles, les phraſes en ſont communément fort longues : le traducteur n'eſt pas animé & échauffé par la ſuite des choſes, & par la chaleur de la diction. Mais je ſerai dédommagé de mes peines par le plaiſir de publier tout ce qui nous reſte de Démoſthene, de faire connoître ſon amour pour le bien public, ſon zele infatigable, ſon application conſtante & aſſidue aux affaires. Comme dans les exordes on ſe concilie l'attention des auditeurs, qu'on cherche à diſſiper leurs préventions, & à écarter tous les obſtacles qui pourroient les empêcher de recevoir favorablement ce qu'on leur va dire, on peut étudier dans ceux-ci le caractere des Athé-

niens; on verra qu'ils étoient légers, frivoles, inconſtans, mais qu'ils avoient toute la ſubtilité d'eſprit & toute la grandeur d'ame dont un peuple eſt ſuſceptible. Je n'ai pas diſcuté les faits contenus dans chaque exorde, ni recherché à quelle occaſion chacun a été composé; on ſent que ces diſcuſſions & ces recherches auroient été inutiles & impoſſibles. Je n'ai formé qu'un exorde dans quelques endroits où l'édition de Volfius en offre deux ou même trois. Ils ſont réunis en un ſeul dans d'autres éditions, & ils m'ont paru devoir l'être.





EXORDES DE DÉMOSTHENE.

PREMIER EXORDE (1).

Si vous aviez, Athéniens, à délibérer ſur quelque matiere nouvelle, j'aurois laiſſé parler vos orateurs, & ſi leur avis m'avoit paru le meilleur, j'aurois gardé le ſilence; ſinon, j'aurois eſſayé moi-même de vous propoſer le mien. Mais comme je vois que, malgré tout ce qu'ils vous ont déjà dit, vous revenez ſur les mêmes objets, je penſe que, même en parlant avant eux, je puis être cenſé parler après eux. Si nos affaires étoient bonnes, il ſeroit ſuperflu de délibérer encore; mais puiſqu'elles ſont dans le mauvais état où vous les voyez, je vais eſſayer de vous donner le conſeil

(1) Cet exorde eſt, à peu de changemens près, celui de la premiere Philippique; la fin ſe trouve dans le cours de cette même harangue. On verra par ſoi-même, ſans qu'il ſoit beſoin que j'en avertiſſe, qu'il en eſt d'autres encore répétés dans les diſcours politiques qui nous ſont reſtés de Démoſthene.

que je regarde comme le meilleur dans la circonſtance.

D'abord, ſoyez perſuadés qu'il vous faut faire la guerre tout autrement que vous ne l'avez faite juſqu'ici, & ſuivre un plan tout oppoſé. Car ſi une conduite vicieuſe a ruiné nos affaires, il eſt probable qu'une conduite différente les rétablira En-ſuite, bien convaincus que les grandes eſpérances & les beaux diſcours dont on vous amuſe, vous ont perdus abſolument, croyez que l'orateur vraiment utile n'eſt pas celui qui n'exige rien de vous, ou preſque rien, mais plutôt celui qui, peu jaloux de vous flatter, vous donne les avis convenables, les avis qui pourront effacer notre honte & réparer nos pertes. En effet, ſi vous cacher une vérité déſagréable, dans la crainte de vous choquer, c'étoit l'anéantir, il ne faudroit vous parler que pour vous plaire; mais ſi c'eſt réellement vous perdre que de vous flatter mal-à-propos, ne feroit-il pas honteux de vous faire toujours illuſion, & de n'entreprendre qu'à la derniere extrémité, ce que vous auriez dû faire de vous-mêmes il y a déjà longtems?

II.

J'AI des idées toutes différentes, ô Athéniens, lorſque j'entens le nom que vous donnez au gouvernement, & lorſque je vois la maniere dont quelques

quelques uns de vous ſe comportent à l'égard de ſes défenſeurs. Vous nommez le gouvernement démocratie, comme vous ſavez tous, & j'en vois quelques uns écouter avec plus de ſatisfaction ceux qui, dans leurs diſcours, attaquent la démocratie. Quel pourroit donc être le motif d'une pareille conduite ? Penſez-vous que ces orateurs parlent ſans intérêt ? mais les fauteurs de l'oligarchie pour leſquels ils parlent, paieroient plus chèrement encore leur ſilence (1). Vous perſuadez-vous que ce qu'ils diſent eſt préférable à tout le reſte ? l'oligarchie vous paroît donc préférable à la démocratie. Croyez-vous que ce ſont d'honnêtes citoyens ? mais pouvez-vous regarder comme citoyen honnête celui qui, dans ſes harangues, attaque le gouvernement établi ? il ne vous reſte donc, puiſque vous êtes ſi peu raiſonnables, qu'à vous livrer volontairement à l'erreur. Mais prenez garde de vous expoſer à être un jour opprimés par ceux de vos

(1) L'idée de l'orateur, ſans doute, eſt que le droit de parler & de donner ſon avis dans les aſſemblées étant un des privileges de l'état démocratique, les Lacédémoniens & Philippe, par exemple, qui protegent l'oligarchie dans les villes, qui donnent beaucoup d'argent aux citoyens des républiques pour qu'ils parlent en leur faveur, leur en donneroient davantage pour qu'eux & les autres n'y parlaſſent point du tout.

ministres qui auroient de mauvais desseins, & de ne vous appercevoir de votre méprise que quand il n'en sera plus tems.

III.

QUE toutes les affaires, ô Athéniens, ne réussissent pas comme nous voudrions, ni chez nous, ni chez nos alliés, cela n'a rien peut-être qui doive surprendre. La plupart des événemens sont régis par le caprice de la fortune, & il est mille raisons qui empêchent que tout ne succede aux mortels suivant leurs desirs. Mais que le peuple n'ait aucune autorité, & que ses ennemis dominent, c'est-là ce qui doit surprendre, ce qui doit effrayer tous les gens sensés. Tel est le début du discours que vous allez entendre.

IV.

JE crois, Athéniens, que dans l'objet actuel de votre délibération, vous préféreriez à tous les trésors du monde l'avantage d'être éclairés sur les vrais intérêts de la république. Vous devez donc écouter volontiers ceux qui se disposent à vous donner des conseils. Car, outre que vous pouvez profiter des avis sages qu'a médités un orateur avant de paroître à la tribune, vous êtes encore assez heureux pour qu'il vienne sur-le-champ à quelques uns de vos ministres des réflexions utiles ; & la réunion de ces lumieres vous met en état de choisir le meilleur parti.

V.

PUISQUE vous êtes libres, Athéniens, de choisir dans ce qu'on vous propose, vous devez écouter tout. Il arrive souvent que le même homme raisonne mal sur un objet & bien sur un autre ; de sorte que par un tumulte déplacé & par un dégoût précipité, vous vous priveriez vous-mêmes de plus d'un avis utile : au lieu qu'en écoutant patiemment & en silence, vous ferez toujours une chose convenable, & vous abandonnerez l'orateur s'il vous paroît déraisonner. Pour moi, je n'ai pas coutume de m'étendre en longs discours, mais quand ç'auroit été jusqu'ici mon usage : je ne le ferois pas aujourd'hui. Je vais vous dire le plus brièvement qu'il me sera possible ce que je pense devoir vous être avantageux.

VI.

QUOIQUE personne ne puisse ignorer, Athéniens, quels sont les discours qui vous plaisent & ceux qui vous choquent, toutefois je pense qu'il est d'un fourbe & d'un trompeur de n'ouvrir la bouche que pour vous flatter. Mais quand on croit avoir trouvé un conseil utile, y tenir fortement quoiqu'on vous voie disposés à troubler l'orateur, ou à lui savoir mauvais gré de sa franchise, c'est, selon moi, la marque d'un bon patriote & d'un citoyen zélé. Je voudrois que vous écoutassiez éga-

lement tous ceux qui vous parlent, afin du moins que, ſi quelqu'un vous paroiſſoit parler mieux que vous ne penſez dans votre fougue, vous profitaſſiez de ſes avis ; ou que, ſi, manquant de génie, il ne pouvoit expliquer ſes idées, il ne pût s'en prendre qu'à lui-même, & non à votre refus de l'entendre. De plus, il ne ſeroit point pour vous auſſi déſagréable d'écouter un orateur qui déraiſonne, qu'il vous eſt nuiſible de fermer la bouche à celui qui a de bonnes choſes à vous dire. Pour bien juger de tout ce qu'on vous propoſe, il faut commencer par vous imaginer ne pas tout ſavoir avant qu'on vous inſtruiſe ; ſur-tout l'expérience vous ayant appris qu'on eſt ſouvent forcé de changer d'opinion. Si vous êtes diſpoſés aujourd'hui comme je le deſire, je me flatte qu'en peu de mots je vous paroîtrai, & contredire avec raiſon vos ſentimens, & vous donner les meilleurs conſeils.

VII.

QUOIQUE tous vos miniſtres aient déjà débité bien des diſcours, je ne vois pas, Athéniens, que vous ſoyez plus en état de trouver le parti convenable qu'avant la tenue de l'aſſemblée. La cauſe en eſt la même, je crois, que celle du dépériſſement de nos affaires. Les orateurs, au lieu de vous conſeiller pour la circonſtance, ſe chargent mutuellement de reproches & d'invectives. Ils vous

accoutument, ſelon moi, à écouter, ſans accuſation en forme, tout le mal qu'ils vous font, afin que s'ils viennent à être cités en juſtice, ne croyant rien entendre de nouveau, ne voyant que les délits qui vous ont ſouvent animés contre eux, vous ſoyez des juges de leur conduite plus indulgens. Il y auroit peut-être de la folie à examiner en ce jour quelle eſt la vraie raiſon d'un procédé que je ne blâme que parcequ'il vous eſt nuiſible. Je n'accuſerai donc aujourd'hui perſonne, je n'annoncerai rien que je ne puiſſe prouver ſur-le-champ; & en général je n'imiterai pas les autres orateurs. Après avoir expoſé le plus brièvement qu'il me ſera poſſible ce qui me ſemble le mieux pour les affaires, & le plus utile pour vous, je deſcendrai de la tribune.

VIII.

NE parler que pour louer vos ancêtres, ô Athéniens, c'eſt choiſir, il eſt vrai, des ſujets agréables, mais ne pas entendre les intérêts de la gloire de ces grands hommes. Oui, ſans doute, ſi entreprendre de louer leurs actions qui ſont au-deſſus de tout éloge, c'eſt un moyen de faire admirer ſon talent pour la parole; c'eſt auſſi affoiblir chez nous l'idée que nous avions conçue de ces héros. Le tems ſeul, à mon avis, peut célébrer dignement nos ancêtres, puiſque, tout éloigné qu'ils ſont de

nous, leurs exploits n'ont pu être encore ſurpaſſés.

Pour moi, je vais eſſayer de vous mettre ſous les yeux les meilleures diſpoſitions que pourroit faire la république. Car enfin, quand tous les miniſtres qui montent à cette tribune, brilleroient par leur éloquence, leurs diſcours ne rétabliront pas vos affaires. Mais ſi un ſeul orateur, quel qu'il ſoit, peut nous donner un avis utile & qui vous détermine, s'il peut vous montrer d'où il faut tirer les ſecours, de quelle nature, de quelle étendue ils doivent être pour opérer le bien de l'état, l'alarme préſente ne tardera pas à ſe diſſiper. Je vous ſatisferai ſur cet objet, ſi j'en ſuis capable, après vous avoir fait part de quelques-unes de mes réflexions ſur le roi de Perſe.

IX.

JE crois, Athéniens, que les orateurs qui parlent ou pour Mégalopolis ou pour Lacédémone, s'abuſent également. On vient chez eux en députation ; & ils s'accablent mutuellement de reproches & d'injures, comme s'ils étoient envoyés par l'une ou l'autre des deux villes. Les députés, ſans doute, peuvent ſe permettre le ton d'animoſité ; mais des miniſtres d'Athenes doivent s'interdire tout eſprit de parti, & examiner tranquillement ce qu'il y auroit de mieux à faire dans la

circonſtance. Toutefois, s'ils n'avoient pas été connus par leur accent & par leur figure, on auroit pu les prendre les uns pour des Arcadiens, les autres pour des Lacédémoniens. Je ſens qu'il eſt difficile de vous donner un bon conſeil. Prévenus comme vous l'êtes, & partagés de ſentimens, ſi l'orateur s'attache à un juſte milieu, & que vous fermiez l'oreille à ſes diſcours, il ne ſera goûté d'aucun des deux partis & déplaira à tout le monde. Mais quand je devrois être mal reçu de vous, & vous paroître déraiſonnable, je ne veux point vous laiſſer tromper, & vous priver du ſeul avis qui me ſemble le meilleur.

J'examinerai par la ſuite les autres raiſons, ſi l'on veut bien m'entendre; je commence par un principe que perſonne ne conteſte, & qu'il eſt eſſentiel d'établir d'abord.

X.

JE prends la parole, ô Athéniens; & je penſe bien autrement que quelques uns de ceux qui ont déjà parlé. Je ne les accuſerai pas toutefois de vous avoir donné des conſeils nuiſibles avec de mauvaiſes intentions. Mais, uniquement occupés de leurs diſcours, la plupart négligent d'examiner les choſes, & s'ils ont trouvé un certain nombre d'objets qui puiſſent vous plaire, ils paroiſſent avec confiance à la tribune. Ils ont tort : attentifs

à étudier la politique des états, ils devroient plutôt considérer que vu la diversité des circonstances, tous les peuples se sont portés dans un long espace de tems à plusieurs démarches dont quelques unes se contredisent; & que si on ne parle que des dernieres, on fait, sans y prendre garde, la chose la plus facile, on se trompe soi-même. Il paroît que les ministres qui suivent le plan que j'attaque, s'imaginent qu'ils retireront une gloire suffisante de ce qu'ils pourront vous dire, s'il ont la réputation d'hommes éloquens. Pour moi, je suis persuadé que celui qui entreprend de conseiller la république, doit chercher plutôt à lui faire adopter des projets utiles qu'à plaire sur-le-champ par son éloquence. Lorsqu'on se distingue par le talent de la parole, il faut ajouter les effets aux discours; afin que les discours ne procurent pas seulement un plaisir passager, mais un avantage durable.

X I.

Si vous savez, Athéniens, ce qu'il y a de mieux à faire dans la circonstance, vous avez tort de mettre la chose en délibération. Qu'est-il besoin, en effet, de vous fatiguer de paroles inutiles, & de vous donner des avis que vous approuvez avant que de les avoir entendus? Si vous délibérez comme devánt vous décider d'après ce qu'on vous dira, c'est mal fait d'empêcher de parler ceux qui en

ont envie : c'eſt vous priver entièrement des bonnes idées qui ſont venues aux uns, & faire que les autres, abandonnant leurs propres réflexions, vous conſeillent d'après ce qu'ils croient conforme à vos deſirs. Or c'eſt vouloir commettre des fautes, que de forcer un orateur de dire ce qui nous plaît. Quand nous délibérons, nous devons écouter, peſer ce qu'on nous dit, & profiter de ce qu'on nous dit de bon. Si je parle de la ſorte, ce n'eſt pas que j'aie deſſein de contrarier vos goûts; mais je ſais que ſi vous refuſez d'entendre ceux qui parlent contre vos intérêts, ils diront que vous avez été trompés; au lieu que ſi vous les écoutez ſans vous rendre à ce qu'ils diſent, ils ſeront convaincus ſur-le-champ de vous avoir donné des avis nuiſibles.

XII.

Vous le ſentez, je crois, Athéniens, ce n'eſt pas pour juger des coupables, mais pour délibérer ſur les affaires actuelles, que vous vous aſſemblez aujourd'hui. L'orateur doit donc ſuſpendre toute accuſation, & ſe réſerver à attaquer dans ſes diſcours certaines perſonnes, lorſqu'il les citera en juſtice. Il s'agit maintenant de vous expoſer les avis qu'on a pu trouver. Accuſer, c'eſt blâmer le paſſé. On délibere ſur le préſent ou ſur l'avenir. Ce n'eſt pas ici le tems de ſe permettre des plaintes & des invectives, mais de donner

des conſeils. Je tâcherai donc de ne pas tomber dans la faute que je reproche aux autres, & de vous conſeiller ce qu'il y a, ſelon moi, de mieux à faire dans la circonſtance.

XIII.

Aucun de vous, Athéniens, ne niera, je penſe, qu'il ne ſoit d'un mauvais patriote & d'un homme mal intentionné, de haïr ou d'aimer tel ou tel de vos miniſtres, au point de ne pas s'embarraſſer des intérêts de l'état, & de ne ſuivre dans les harangues qu'on vous débite que les mouvemens de la haine ou les ſentimens de l'amitié. C'eſt ce que font pluſieurs de ceux qui montent à cette tribune. Je me contente de leur dire qu'ils ne me paroiſſent pas commettre une faute énorme en faiſant quelquefois ce que je leur reproche, & que le plus grand mal eſt qu'ils ſe montrent diſpoſés à agir toujours de même. Vous, Athéniens, je vous conſeille de ne pas vous oublier, &, ſans vous contenter de les punir quand vous le jugerez à propos, oppoſez-vous à eux de toutes vos forces, ſacrifiant à l'intérêt commun toute faveur particuliere, comme cela doit être lorſqu'on délibere ſur la république. Faites réflexion que nul miniſtre, que tous les miniſtres enſemble, ne peuvent être aſſez punis de détruire les loix qui vous gouvernent.

XIV.

QUELQUES UNS de vous, Athéniens, trouveront peut-être préſomptueux un particulier, un homme du peuple, qui, parlant après des citoyens diſtingués par leur ancienneté dans le miniſtere, & par le crédit dont ils jouiſſent auprès de vous, s'avance, & dit, qu'ils lui paroiſſent ne rien propoſer de ce qu'il faut, & même être fort éloignés de ſaiſir le vrai point des affaires. Quoi qu'il en ſoit, je crois mes avis tellement ſupérieurs aux leurs, que je ne craindrai pas de dire que leurs diſcours ne méritent aucune attention, & que vous ferez ſagement d'examiner les conſeils ſans regarder le miniſtre. Non, il ne faut pas que vous accordiez votre bienveillance à quelques uns ſeulement comme un droit de famille, mais à tous ceux des orateurs qui vous propoſent les meilleurs avis.

XV.

JE voudrois (1), Athéniens, que vous donnaſſiez la plus grande attention à mes diſcours; l'objet ſur lequel vous délibérez eſt important. Il eſt une choſe qui m'étonne; avant qu'une aſſemblée commence, lorſqu'on rencontre quelqu'un de vous,

(1) Cet exorde n'étoit pas facile à entendre; j'ai tâché d'en ſaiſir le ſens naturel le mieux qu'il m'a été poſſible.

on eſt tout prêt à montrer ce qui peut rétablir les affaires ; & auſſi, lorſque l'aſſemblée eſt levée, on eſt également en état de s'expliquer ſur la détermination qu'on doit prendre. Mais lorſque vous êtes tous réunis, & qu'il s'agit d'examiner l'objet de la délibération, on ne vous dit rien moins que ce qui eſt eſſentiel. Eſt-ce que chacun de vous peut trouver par lui-même de bons avis, ou expoſer ceux qu'un autre a trouvés, & que cependant il ne plaira pas s'il le dit à la tribune ? ou chacun blâme-t-il en particulier les autres, comme pour paroître diſpoſé à faire lui-même ce qu'il y a de mieux, & craindra-t-il en public de porter des décrets qui vous engagent tous à remplir les devoirs de citoyens ? Si vous croyez qu'il ne viendra pas un tems où vous ſerez forcés d'abandonner ces voies obliques, vous n'avez pas tort de vous comporter de la ſorte : mais ſi vous voyez les affaires empirer toujours, vous devez prendre garde d'être obligés de lutter de près contre les événemens que vous pouvez prévenir, & de voir les peuples que vous mépriſez aujourd'hui, inſulter bientôt à vos malheurs.

X V I.

QUOIQUE les affaires de la république ne ſoient pas actuellement dans le meilleur état, il me ſemble, Athéniens, qu'il n'eſt pas abſolument difficile

de trouver ce qui peut les rendre bonnes. La maniere de vous en parler, eſt, à mon avis, ce qu'il y a de plus embarraſſant. Ce n'eſt pas que vous manquiez d'intelligence pour comprendre les diſcours qu'on vous adreſſe; mais vous me paroiſſez ſi peu accoutumés à entendre ce qu'il y a de vrai & d'utile dans les affaires, que je crains qu'un orateur, qui vous donne de bons conſeils, n'éprouve les effets de votre haine qu'il faudroit réſerver pour ceux qui vous trompent. Car, en général, c'eſt moins les auteurs de vos maux que vous haïſſez, que ceux qui vous en ont parlé les derniers. Quoique j'aie obſervé ces inconvéniens, je crois néanmoins devoir négliger toute autre conſidération, & vous dire dans la circonſtance actuelle ce qui me paroît le plus utile.

XVII.

Je voudrois, Athéniens, que vous fuſſiez auſſi vifs pour vos propres intérêts que vous avez coutume de l'être pour ceux des autres. Mais vous ſavez mieux tirer les autres du péril, que vous occuper de ce qui vous regarde vous mêmes. On dira, peut-être, que c'eſt faire le plus grand éloge d'Athenes de dire que, pour le bien de la juſtice & ſans aucune vue d'intérêt perſonnel, elle s'eſt expoſée volontairement à mille dangers. Je ſuis d'accord que cette opinion qu'on a de nous eſt

fondée, & je l'approuve; mais je crois qu'il eſt de votre ſageſſe de montrer pour vos affaires toute l'attention que vous donnez à celles d'autrui, afin d'être regardés non ſeulement comme des gens officieux, mais comme de bons politiques.

XVIII.

Il convient peut-être, Athéniens, quand on veut vous donner des conſeils, de vous parler de façon à pouvoir être ſupporté; ou du moins, laiſſant tous les autres objets, de ſe borner à ceux de vos délibérations, & de les traiter le plus briévement qu'il eſt poſſible. Si vous ne voyez pas, même à préſent, que toutes vos affaires ſont ruinées, ce n'eſt pas, ſans doute, faute de diſcours, mais parceque les orateurs qui ont vieilli dans le miniſtere, ne parlent & n'agiſſent que pour eux, ou que les jeunes, qui ne ſe ſont pas encore fait connoître, cherchent plutôt à ſe faire une réputation de beaux parleurs, qu'à vous porter, par leurs diſcours, à quelque démarche utile. Mais afin de ne pas tomber moi-même dans cette faute ſans y faire attention, & de ne pas m'étendre plus ſur des incidens que ſur les objets qui me font monter à cette tribune, j'écarterai tout le reſte, & je vous expoſerai mon avis ſur les affaires préſentes.

XIX.

Il me ſemble, Athéniens, que vous devriez

écouter celui qui s'engageroit à vous prouver que, dans la délibération préſente, il eſt queſtion de votre intérêt autant que de la juſtice. Je ne crois pas qu'il me ſoit difficile de remplir cet engagement, pour peu que vous ne réſiſtiez point à la perſuaſion. Qu'aucun de vous ne s'opiniâtre dans ſa façon de penſer; mais ſi on la contredit, qu'il écoute juſqu'au bout avec patience; & s'il lui ſemble qu'on dit quelque choſe de bon, qu'il en profite. Un avis heureuſement trouvé appartient autant à celui qui l'adopte qu'à celui qui le donne. Pour bien délibérer, il faut, avant tout, ne prendre un parti qu'après s'être inſtruit des objets ſur leſquels on délibere. Car ce n'eſt ni dans le même tems, ni ſelon la même méthode, qu'on doit confirmer ce qu'on approuve, ou juger quel eſt le meilleur parti à prendre.

XX.

Je ſuis monté à la tribune, ô Athéniens, pour délibérer avec vous ſi je dois parler ou non. Et voici ce qui m'empêche de me décider ſeul. Il me ſemble que l'orateur qui ne veut ni ſe ſatisfaire lui-même, ni complaire à quelques uns, mais parler pour vous, & vous dire ce qu'il s'eſt perſuadé être le plus utile, doit néceſſairement approuver les bonnes raiſons des deux partis, & combattre leurs prétentions peu juſtes. Que ſi vous daignez

entendre de moi, en peu de mots, ce que je combats & ce que j'approuve, vous en délibérerez beaucoup mieux sur le reste. Mais si vous rejettez mes discours avant que de les avoir entendus, il arrivera que je serai mal voulu de l'un & l'autre parti, sans avoir offensé aucun des deux; & il n'est pas juste que j'essuie ce désagrément. Si donc vous l'ordonnez, je suis prêt à parler; sinon, je consens volontiers à me taire.

X X I.

Je crois, Athéniens, que la raison & votre intérêt veulent que, quand on délibere, on se borne, sans accuser personne, à vous dire sur les objets qui vous rassemblent, ce qu'on juge le meilleur. En effet, qu'il faille s'en prendre à quelques uns du mauvais état de nos affaires, nous le savons tous; mais les vrais moyens de les rétablir, c'est ce que doit montrer un ministre. Ajoutons que les accusateurs les plus à craindre pour les citoyens qui vous nuisent, ne sont pas ceux qui recherchent leurs actions dans un tems où ils ne peuvent être punis; mais plutôt ceux qui vous donnent des conseils propres à améliorer notre situation présente, & qui par-là vous mettent à portée de punir les coupables à loisir. Ainsi, regardant tout le reste comme superflu, je vais vous proposer ce qui me paroît le plus avantageux pour l'objet de

votre délibération ; je vous prierai ſeulement, ſi je rappelle quelques traits du paſſé, de croire que, ſans nulle intention d'accuſer qui que ce ſoit, je n'ai d'autre deſſein, en vous préſentant les fautes que vous avez déjà faites, que de vous empêcher d'y retomber encore aujourd'hui.

XXII.

Si par le paſſé ne prenant aucun parti, nous fuſſions demeurés auſſi tranquilles que nous le ſommes à préſent, je ne penſe pas, Athéniens, qu'il fût arrivé ce que nous voyons ; & je crois que pour le reſte, bien des choſes iroient beaucoup mieux (1). Mais auſſi aujourd'hui l'inſolence de quelques uns ne permet pas de monter à la tribune, de parler juſqu'à la fin, ni même d'ouvrir la bouche. D'où il réſulte une foule d'inconvéniens qui méritent quelque attention. Si c'eſt aſſez de connoître le mal, ſans qu'il ſoit néceſſaire d'indiquer le remede, & ſi dans nos diſcours il faut nous prêter à vos deſirs, vous ordonnerez, comme vous avez déjà fait, d'équiper des vaiſſeaux, de

(1) L'orateur veut dire, probablement, que dans le tems préſent il y avoit moins de troubles & de factions que par le paſſé ; que le ſeul vice du gouvernement actuel, c'eſt que certains orateurs s'emparoient de la tribune, & ne permettoient pas aux autres d'y parler, ou les empêchoient d'y dire tout ce qu'ils vouloient.

s'embarquer, de contribuer, tout cela ſur-le-champ; & dans trois ou quatre jours, ſi l'on n'entend plus parler des ennemis, & s'ils s'arrêtent, vous penſerez qu'il eſt inutile de ſe mettre en marche; comme il eſt arrivé lorſque nous eûmes appris que Philippe étoit dans l'Helleſpont, & enſuite lorſque des galeres de pirates aborderent à Marathon. Vous montrez, en effet, lorſque vous délibérez, la même promptitude que pour ſe ſervir de forces en bon état. Au lieu que vous devriez délibérer avec tranquillité, & exécuter avec ardeur ce que vous avez réſolu, bien perſuadés que ſi, fermes dans la réſolution que vous en aurez une fois priſe, vous ne fourniſſez des vivres en quantité ſuffiſante, & ne mettez à la tête de vos troupes un général intelligent, il ne vous reſtera que des décrets, vous perdrez tout ce que vous aurez dépenſé, & vos affaires n'en allant que plus mal, vous citerez en jugement, dans votre mauvaiſe humeur, vos propres citoyens. Pour moi, je voudrois qu'on ne vous vît pas pourſuivre les citoyens en juſtice, avant que de vous être vengés des ennemis, puiſqu'enfin il eſt plus raiſonnable de faire la guerre à nos ennemis que de nous la faire à nous-mêmes. Mais pour ne pas me borner à des reproches, ce qui eſt le plus facile, je vais vous expoſer quel parti il faut prendre, vous priant

ſeulement de ne pas m'interrompre, & de ne pas croire que j'apporte dans les affaires des retards & des délais. Non, ce n'eſt pas vous donner le meilleur conſeil que de vous propoſer de marcher à l'ennemi dès l'inſtant même, nos pertes paſſées ne pouvant être réparées par nos forces préſentes; on doit plutôt vous montrer ce qu'il vous faudroit de troupes, & comment vous fournirez à leur entretien, juſqu'au moment où, ayant terminé la guerre par un traité avantageux ou par une victoire complete, vous vous ſerez mis pour toujours à l'abri d'inſulte.

XXIII.

Vous conviendrez tous, Athéniens, que quand notre ville délibere ſur ce qui la concerne en particulier, elle doit avoir autant d'égard à ce qui eſt utile qu'à ce qui eſt juſte. Mais lorſqu'il s'agit des affaires de nos alliés ou de toute la Grece, comme aujourd'hui, elle doit s'occuper ſur-tout de la juſtice. L'utilité ſuffit dans le premier cas; dans les autres, il faut conſulter encore les regles d'une exacte équité. Les peuples qui ſont à la tête des affaires, diſpoſent en maîtres des entrepriſes : quant à l'opinion qu'on en aura, nul n'eſt aſſez puiſſant pour en pouvoir diſpoſer; & l'on publie ſur les auteurs des actions, l'idée qu'elles en donnent naturellement. Il faut

donc faire en ſorte qu'on les trouve conformes à la juſtice, dont voici un principe. Nous devons chacun nous comporter à l'égard des peuples qui ſont opprimés, comme nous voudrions que les autres ſe comportaſſent à notre égard, s'il nous arrivoit malheureuſement quelque diſgrace pareille. Pluſieurs ſont contraires à cette façon de penſer; je les réfuterai donc en peu de mots, après quoi je vous donnerai l'avis que je juge le meilleur.

XXIV.

Il me ſemble, Athéniens, que vous ne regarderiez pas comme un léger préjudice que les peuples priſſent de vous une opinion avantageuſe. Vous penſez juſte, mais vous n'agiſſez pas en conſéquence; & vos miniſtres vous portent ſouvent à faire des actions que vous n'approuveriez pas vous-mêmes. Quoiqu'en général on écoute plus volontiers les louanges que les reproches, je ne crois pas néanmoins, pour capter votre bienveillance, devoir vous parler contre mes lumieres & contre vos intérêts. Je dis donc que ſi vous étiez fermes dans vos principes, vous ne feriez pas en public ce que vous blâmez en particulier, & qu'on ne verroit pas arriver ce que nous voyons; c'eſt-à-dire, les démarches que chacun trouve injuſtes & peu honnêtes, & qui le font s'écrier, Juſqu'où portera-t-on les choſes? lui-même ne les approu-

veroit pas lorſqu'il eſt dans l'aſſemblée. Au reſte, e voudrois être aſſuré qu'il eſt auſſi avantageux à l'orateur de vous donner les meilleurs conſeils, qu'à vous de les recevoir; alors je ſerois monté à la tribune avec beaucoup plus de confiance : mes craintes, cependant, ne m'empêcheront pas de vous expoſer librement un avis que vous trouverez bon, à ce que j'eſpere, quand même vous ne le ſuivriez point.

XXV.

QUAND (1) un orateur ne ſeroit pas encore monté à la tribune pour vous entretenir de vos affaires, il me ſemble, Athéniens, qu'en y montant aujourd'hui pour répondre aux reproches mal fondés que les députés de Rhodes font à notre république, il me ſemble, dis-je, qu'il mériteroit fort d'être excuſé. Dans toute autre occaſion, être vaincu par ſes adverſaires, eſt moins une honte qu'un malheur. Les bons ou les mauvais ſuccès paſſés peuvent être attribués à la fortune, aux généraux, à bien des cauſes. Mais en défendant ſes droits, n'être pas capable de s'expliquer d'une façon qui réponde à ſon ancienne gloire, c'eſt une

(1) Dans les harangues de Démoſthene, nous en avons une touchant la liberté des Rhodiens, pour leſquels cet exorde a été compoſé.

honte pour celui qui s'énonce mal, & un vice de ſon cœur. Oui, quand ce ſeroit devant d'autres qu'on eût parlé contre vous, je ne penſe pas que les députés euſſent menti auſſi effrontément, & que ceux qui les entendoient euſſent écouté auſſi patiemment la plupart de leurs diſcours. Mais, ſans doute, il n'eſt que trop de circonſtances dans leſquelles on abuſe de votre bonté exceſſive, & les députés en abuſent encore dans celle-ci. Ils ont trouvé en vous, contre vous-mêmes, des auditeurs tels que je ſuis sûr qu'ils n'en auroient trouvés nulle part. Auſſi il me ſemble que vous devez pour cela les hair, & en même tems remercier les dieux. En effet, que les Rhodiens qui jadis nous tenoient des propos beaucoup plus inſolens encore, ſoient réduits maintenant à nous ſupplier, c'eſt ce que je regarde comme un bonheur pour Athenes. Mais que ces inſenſés ne faſſent pas réflexion, lorſque la choſe eſt viſible, qu'en différentes rencontres vous les avez ſauvés, eux & les autres Grecs de l'Aſie mineure, moins occupés de vos propres intérêts qu'attentifs à corriger les effets de leur imprudence, & de cet égarement qui leur a fait entreprendre la guerre de leur chef (1); voilà ce

(1) L'orateur, ſans doute, veut parler ici de l'origine des guerres contre les Perſes, qui furent engagées par les

qui devroit exciter votre indignation contre les Rhodiens. Au reste, c'est peut-être une nécessité fatale qu'ils manquent de sens dans la prospérité. Quant à nous, il nous convient, par égard pour nous-mêmes, & pour la conduite que nous avons toujours tenue, d'être jaloux de montrer à tous les peuples, que par le passé, qu'à présent, qu'en tout tems, nous avons été fideles à pratiquer la justice, & que nous sommes calomniés par des hommes qui voudroient asservir leurs compatriotes.

XXVI.

Si vous étiez, ô Athéniens, dans les mêmes dispositions pour écouter les discours de ceux qui vous conseillent, & pour juger des événemens, la fonction de conseiller seroit la plus sûre de toutes. En effet, supposé que tout réussît au gré de nos desirs (car ne disons rien qui ne soit de bon augure), on attribueroit l'événement heureux & à vous & à celui qui vous auroit persuadés. Mais vous écoutez volontiers les orateurs qui ne vous disent que ce que vous voulez, & vous les accusez souvent de vous tromper, quand tout ce que

---

Grecs de l'Asie mineure, du nombre desquels étoient les Rhodiens. Ils furent soutenus par les Athéniens qui prirent en main leur défense, & qui par-là attirerent dans leur pays toutes les forces de la Perse.

vous voulez n'arrive pas, ſans faire attention que s'il eſt au pouvoir de l'homme de chercher dans ſon eſprit ce qu'il y a de mieux & de vous en faire part, l'exécution & le ſuccès dépendent en grande partie de la fortune. Si on avoit trouvé un moyen de gouverner le peuple avec ſûreté & ſans péril, ce ſeroit être inſenſé que de négliger ce moyen : mais puiſqu'il faut néceſſairement, quand on expoſe ſon avis ſur des choſes à venir, partager les événements qui ſuivront, & les reproches qu'ils occaſionnent, je crois qu'il eſt honteux, lorſqu'on ſe donne pour bon patriote, de ſe refuſer aux périls que l'on court en conſeillant la patrie. Je prie les dieux qu'ils nous inſpirent, à moi de vous dire ce qu'il y a de mieux à faire, & à vous de prendre le parti le plus avantageux pour la république & pour l'orateur en particulier. Car s'obſtiner à vouloir l'emporter ſur les autres, c'eſt, ſans doute, ou une preuve de folie, ou la marque d'un homme qui n'a en vue que ſes intérêts.

XXVII.

Il peut arriver, Athéniens, que, ſur les objets de la délibération actuelle, & ſur tous les autres, ce qui vous paroît le meilleur, le ſoit réellement : il me ſemble néanmoins que puiſque vous délibérez ſur des affaires importantes, vous devez écouter également tous les orateurs qui vous donnent des

conſeils, parceque, ſans doute, il eſt peu convenable de rebuter en tumulte ceux qui veulent à préſent vous donner des avis, & de les écouter enſuite volontiers lorſqu'ils attaquent ce qui a été réſolu. Vous conviendrez aſſurément avec moi, que vous prenez plaiſir à entendre quiconque parle ſuivant vos deſirs; mais que s'il arrive quelque contretems fâcheux, vous croirez alors qu'on vous a trompés, & vous applaudirez aux orateurs dont vous ne pouvez aujourd'hui ſoutenir les diſcours. Or il eſt ſur-tout de l'avantage des miniſtres qui vous ont fait prendre le parti que nous examinons, de laiſſer parler les oppoſans. En effet, ſi ceux-ci peuvent montrer que ce qui paroît à d'autres le meilleur, ne l'eſt pas, & s'ils le font avant qu'on ſoit tombé dans quelque faute, par-là ils mettront leurs adverſaires eux-mêmes à l'abri de tout péril. Que s'ils ne peuvent réuſſir, ils ne pourront du moins ſe plaindre par la ſuite, & ayant obtenu ce qu'on doit accorder à des hommes, d'être écoutés, ils ſupporteront ſans peine leurs mauvais ſuccès, comme il eſt juſte, & ils partageront avec les autres tous les événemens quels qu'ils puiſſent être.

XXVIII.

Je penſe, Athéniens, qu'ayant à délibérer ſur des affaires de la plus grande importance, vous

devez accorder toute liberté aux orateurs qui viennent vous donner des conſeils. Ce qu'il y a de difficile, n'eſt pas de vous indiquer le meilleur parti à prendre, puiſque vous avez aſſez de pénétration pour le trouver de vous-mêmes ; mais plutôt de vous déterminer à exécuter ce qui a été réſolu. Oui, ſans doute, après que vous avez adopté un avis, & que vous l'avez ratifié par un décret, vous n'êtes pas plus diſpoſés à agir qu'auparavant.

C'eſt, je crois, un avantage pour Athenes, dont il faut rendre grace aux dieux, que des peuples qui, par le paſſé, n'ont pas craint de tourner leurs armes contre vous, ne trouvent aujourd'hui de reſſource qu'en vous : vous devez vous féliciter d'une telle circonſtance. Si vous ſavez en tirer parti, vous pourrez, par des faits, juſtifier avec gloire notre république des reproches injurieux dont on la charge.

XXIX.

On vient de vous préſenter, Athéniens, de grandes & magnifiques eſpérances, qui font quelque impreſſion ſur la plupart de vous, ſans beaucoup de raiſon. Pour moi, je n'ai jamais été d'humeur, pour plaire dans le moment, à vous dire ce que je ne croirois pas devoir vous être utile pour la ſuite. C'eſt un défaut preſque général d'aimer ceux qui approuvent toutes nos démar-

ches, & de ne pouvoir souffrir ceux qui nous blâment : mais un homme sensé doit faire en sorte que la raison l'emporte toujours sur la passion. Ce seroit, sans doute, une satisfaction pour moi que vous trouvassiez du plaisir à faire ce qui doit vous procurer de l'avantage ; je pourrois alors vous dire des choses également utiles & agréables : cependant, comme je vous vois agir contre vos intérêts, je me crois obligé de m'y opposer quand je devrois encourir la haine de plusieurs d'entre vous. Si vous vous obstinez à ne rien vouloir entendre, vous paroîtrez vous porter à des partis nuisibles, moins par défaut de jugement, que par l'effet d'un naturel dépravé qui cherche le mal. Si vous daignez m'écouter, peut-être changerez-vous de résolution ; ce que je regarde pour vous comme de la plus grande importance : si non, l'un dira que vous ne connoissez pas vos vrais avantages ; un autre ce qu'il lui plaira de vous dire.

XXX.

Ce n'est pas une chose nouvelle, ô Athéniens, qu'il se trouve des orateurs qui, lorsqu'on doit agir d'après ce qui a été résolu, entreprennent encore de s'y opposer. S'ils tenoient cette conduite, quoiqu'ils eussent eu la liberté de la parole dans vos délibérations, ils seroient blâmables de revenir, malgré tout, sur des objets où ils auroient

ſuccombé. Mais doit-on être ſurpris que, même après votre déciſion, ils veuillent expoſer des raiſons que vous avez d'abord refuſé d'entendre ? & ne ſeroit-on pas fondé à vous blâmer de ne pas laiſſer dire à chacun dans vos aſſemblées, ce qu'il penſe, & de ne plus écouter perſonne lorſque quelques uns vous ont prévenus par leurs diſcours ? Il arrive de là, & c'eſt une choſe aſſez déſagréable pour vous, que ceux dont vous pouviez ſuivre les conſeils avant de commettre des fautes, vous les louez après quand ils vous condamnent. Il me ſemble que vous retomberez dans le même inconvénient, ſi vous n'écoutez aujourd'hui tout le monde avec une égale attention ; & ſi, ayant pris cette peine & adopté les meilleurs avis, vous ne regardez enſuite comme de mauvais citoyens ceux qui blâmeront en quoi que ce ſoit le parti que vous aurez embraſſé. Mais je ſuis perſuadé que je dois, avant tout, dire ce que je penſe ſur l'objet de la délibération, afin que, ſi vous le jugez à propos, je m'explique ſur le reſte, ou bien, que je ne vous ſois pas importun, & que je ne me fatigue pas moi-même inutilement.

XXXI.

VOUS deviez, Athéniens, avant que d'entreprendre la guerre, conſidérer toutes les choſes dont vous aviez beſoin pour la ſoutenir. Si elle n'é-

toit pas certaine dans les premiers tems où vous délibériez, lorſqu'enſuite elle l'eſt devenue, il falloit vous conſulter ſur les préparatifs. Si vous dites que vous avez remis à vos généraux des corps de troupes conſidérables, on ne recevra pas cette excuſe, parceque des hommes qui renvoient abſous les citoyens qu'ils ont mis à la tête des affaires, ne peuvent accuſer ces citoyens d'avoir perdu les affaires. Mais puiſqu'il n'eſt pas poſſible de changer le paſſé, que ſeulement on peut le réparer avec les reſſources préſentes, voyant que les reproches feroient déplacés, je tâcherai de vous donner le conſeil qui me ſemble le meilleur.

D'abord, vous devez être réſolus à montrer autant de zele & d'empreſſement pour vos intérêts, que vous avez montré juſqu'ici de négligence; & ce ne ſera encore qu'avec peine que vous pourrez vous flatter de recouvrer enfin ce que vous avez perdu depuis long-tems par votre faute. Vous devez enſuite ne pas déſeſpérer, même dans votre poſition actuelle. Ce qui a cauſé vos malheurs par le paſſé, doit principalement vous donner des eſpérances pour l'avenir. Comment cela? c'eſt pour n'avoir rien fait de ce qu'il faut, que vos affaires vont auſſi mal. Car ſi vous ne les aviez pas négligées, & qu'elles fuſſent toujours au même point, il n'y auroit plus d'eſ-

poir qu'elles puſſent jamais aller mieux.

XXXII.

RIEN de plus odieux, à mon avis, que de voir des miniſtres tenir eux-mêmes la conduite qu'ils blâment ; & il n'eſt perſonne aſſez dépourvu de ſens pour ne pas convenir que ſe partager en factions, s'accuſer les uns les autres ſans forme de jugement, fait le plus grand tort aux affaires. Sans doute, ils ſerviroient mieux l'état, s'ils tournoient contre ſes ennemis l'ardeur qu'ils montrent les uns contre les autres. Moi, ô Athéniens, je vous exhorte à n'épouſer aucune faction, & à prendre des meſures, non pour qu'une moitié de la ville ait l'avantage ſur l'autre, mais plutôt pour que toute la ville l'emporte ſur les ennemis. Je prie les dieux de faire changer les orateurs qui, par eſprit de parti, par haine, par amitié, ou par quelqu'autre motif, négligent de vous dire ce qu'ils jugent le plus utile. Souhaiter du mal à quelqu'un de vos miniſtres, ſeroit peut-être déplacé : je m'en prendrai donc à tout le peuple du mauvais état de nos affaires. D'ailleurs, il me ſemble que, ſans nous preſſer de faire rendre compte aux orateurs de leur conduite, nous devons delibérer dès-à-préſent ſur les moyens d'améliorer notre ſituation préſente.

XXXIII.

Je voudrois, Athéniens, que certains orateurs se montrassent aussi jaloux de vous dire de bonnes choses qu'ils le sont d'avoir la réputation de bien dire, afin qu'ils passassent pour d'excellens patriotes plutôt que pour des hommes éloquens, & que vos affaires, ainsi qu'il est convenable, fussent dans un meilleur état. Mais il en est qui me paroissent se contenter absolument de briller par leur éloquence, sans s'occuper de ce qui doit vous arriver ensuite. Cette conduite m'étonne. Est-ce que les discours qu'ils vous débitent sont de nature à tromper l'orateur aussi bien que les auditeurs ? ou dans leurs harangues parlent-ils avec connoissance contre leurs propres lumieres? Lorsqu'on a envie de réussir, on ne doit pas être hardi dans les paroles, mais fort dans les préparatifs ; on ne doit pas être fier de la foiblesse de l'ennemi, mais espérer de le vaincre quand il seroit puissant. Si nos ministres l'ignorent, il y a toute apparence que la subtilité des discours les empêche de sentir les vérités les plus essentielles. S'ils disent qu'ils ne l'ignorent pas, & s'il est une autre raison qui leur fait suivre la méthode qu'ils ont adoptée, ne doit-on pas regarder cette raison comme blâmable, quelle qu'elle soit ? Pour moi, quoique je vous voie aimer à entendre ces orateurs, cela ne m'empêchera pas de vous faire part

de ce que je penſe : car il y auroit de la ſimplicité, parceque d'autres vous ont ſéduits avec des diſcours nuiſibles, d'héſiter à parler quand on a à vous dire des choſes plus raiſonnables & plus utiles. Je vous prie de m'écouter favorablement, faiſant attention que vous n'auriez pas pris le parti que vous venez de prendre, ſi vous n'euſſiez écouté ceux qui vous ont perſuadés. Comme donc, s'il étoit queſtion de juger de la nature d'une monnoie, vous croiriez devoir en faire l'épreuve; je vous demande de même d'examiner l'avis qu'on vient de vous donner, en le comparant à celui que nous allons lui oppoſer. Si vous perſiſtez à le trouver bon & ſolide, ſuivez-le ſous d'heureux auſpices. Que ſi, d'après un examen réfléchi, il vous paroît faux & de mauvais aloi, changez de ſentiment avant que d'avoir fait une faute, & profitez des bons conſeils.

XXXIV.

JE voudrois ſur-tout, ô Athéniens, vous perſuader ce que je vais vous dire; ou ſi je ne réuſſiſſoit pas, je voudrois du moins vous avoir dit ce que je penſe. Il me ſemble qu'il eſt auſſi difficile d'imaginer un bon avis que de vous l'expoſer. On pourra s'en convaincre, ſi on ſe perſuade que vous ne devez pas conſidérer les paroles, mais les choſes qui vous occupent, & ſi l'on eſt plus

plus jaloux de paſſer pour un excellent patriote que pour un homme éloquent. Pour moi (que le ciel me comble de biens ſi je dis la vérité !), lorſque je ſuis venu à réfléchir ſur les affaires préſentes, j'ai trouvé une foule de diſcours que vous auriez entendus avec plaiſir. Je voyois, & je le vois encore, que je pouvois m'étendre à montrer que vous êtes les plus juſtes des Grecs, que vous deſcendez d'ancêtres illuſtres, & autres éloges ſemblables. Mais le plaiſir que cauſent ces diſcours, ne dure que le tems où on les débite & s'évanouit auſſitôt : or un miniſtre doit donner des conſeils qui nous procurent quelque avantage ſolide & durable ; conſeils qu'il n'eſt pas ſi facile de trouver & de faire adopter, je le ſais par expérience. Il ne ſuffit pas, en effet, de connoître les meilleurs projets, ſi l'on n'eſt capable de vous les perſuader à vous qui devez en entreprendre l'exécution. Au reſte, mon devoir eſt de vous dire ce que je me ſuis perſuadé être le plus utile ; le vôtre eſt d'écouter mes diſcours, de les juger, & d'en profiter s'ils vous plaiſent.

XXXV.

Lorſque dernièrement, ô Athéniens, vous n'avez pas cru devoir écouter ceux qui vouloient combattre ce que diſoit un orateur, il étoit clair qu'il arriveroit ce que nous voyons, je veux dire que

ceux à qui on avoit alors fermé la bouche, parleroient dans une autre assemblée. Si donc, agissant de même encore aujourd'hui, vous refusez d'entendre les ministres qui veulent défendre ce qui a dejà été résolu, ils reparoîtront dans une autre assemblée, & attaqueront ce qui sera décidé en ce jour. Sans doute, vos affaires seroient meilleures, & on ne vous taxeroit pas d'imprudence, si vos résolutions avoient quelque fin, & si, assistant à vos assemblées comme à un spectacle, vous ne négligiez pas ce qui est utile pour ne vous attacher qu'à ce qui est facile (1). Il faut changer de conduite, &, vous donnant la peine d'écouter également le pour & le contre, choisir avec connoissance ce que vous aurez à faire, & regarder comme un mauvais citoyen & un homme mal intentionné, quiconque attaquera ce qui aura été une fois arrêté dans cette forme. En effet, qu'un orateur, qui n'a pas eu la liberté de parler, se persuade qu'il a imaginé quelque chose de mieux que ce que vous avez décidé, cela est excusable. Mais lorsque vous avez entendu ses

(1) On sait que pour les spectacles à Athenes, à Rome, & dans d'autres villes, il y avoit de vastes amphithéâtres où le peuple venoit prendre des places : les premiers venus prenoient les plus commodes. Démosthene veut dire,

discours, & que vous les avez jugés, reparoître encore avec effronterie, ne pas se rendre, ne pas céder à l'avis du plus grand nombre, cela fait soupçonner quelque disposition peu honnête. Pour moi, je garderois aujourd'hui le silence, si je vous voyois persister dans ce que vous avez résolu, étant de ceux qui sont persuadés qu'il vous est utile de vous en tenir à votre premiere résolution. Mais comme il me semble que les discours de certains ministres en ont fait changer plusieurs d'entre vous, je vais vous apprendre, quoique vous le sachiez peut-être, dans la crainte que par hasard vous ne l'ignoriez, je vais vous apprendre que tout ce qu'ils ont pu vous dire est aussi contraire à la vérité qu'à vos intérêts.

XXXVI.

Il conviendroit, Athéniens, lorsque les affaires sont mises en délibération, que chacun tâchât de vous persuader ce qu'il croit le meilleur, pour qu'il n'arrivât pas, au grand détriment de la république, que vos décisions n'aient jamais

---

probablement, que les Athéniens, parmi les avis, adoptoient les plus faciles, comme ils prenoient aux spectacles les places les plus commodes; qu'ils ne considéroient que l'intérêt présent de leur paresse, sans se soucier des vrais intérêts de l'état.

de fin, & que vous vous accuſiez vous-mêmes de folie par vos variations continuelles. Mais puiſqu'après avoir d'abord gardé le ſilence, quelques uns blâment à préſent ce que vous avez arrêté, je veux leur dire un mot. Leur conduite me paroît étrange, ou plutôt je la trouve très répréhenſible. Car ſi, pouvant dans vos délibérations, vous donner des conſeils, ils aiment mieux attaquer ce que vous avez réſolu, ils agiſſent en vrais brouillons, & non, comme ils le diſent, en citoyens zélés. Je leur demanderois volontiers, ſans prétendre par-là fournir matiere aux invectives, pourquoi, attentifs à louer les Lacédémoniens dans le reſte, ils ne les imitent pas dans ce qu'il y a chez eux de plus louable, ou pourquoi même ils font tout le contraire. On dit qu'à Lacédémone chacun donne ſon avis juſqu'à ce qu'on ait pris une réſolution, & que, dès qu'elle eſt priſe, tout le monde l'approuve, de ſorte que les oppoſans mêmes travaillent à faire réuſſir le projet. Auſſi, quoiqu'en petit nombre, ils viennent à bout de vaincre des armées nombreuſes; tout ce qu'ils ne peuvent emporter de force les armes à la main, ils le prennent par adreſſe en profitant des conjonctures; aucune occaſion, aucun moyen de parvenir à leurs fins, ne leur échappe. Quelle différence entre eux & nous;

grace aux orateurs dont je parle, & à ceux qui leur ressemblent ! Nous employons tout le tems à nous attaquer les uns les autres plutôt qu'à combattre nos ennemis. Quelqu'un nous ménage-t-il la paix en tems de guerre, nous le haïssons ; nous le contredisons s'il parle de guerre en tems de paix ; nous exhorte-t-il à rester tranquilles & à nous mêler de nos propres affaires, nous disons qu'il a tort. En un mot, nous nous occupons de critiques frivoles, & nous nous repaissons de vaines espérances. Que nous conseillez-vous donc, dira-t-on, puisque vous blâmez ce qui se fait actuellement ? Voici mon avis.

XXXVII.

Il me semble, Athéniens, qu'on auroit tort de craindre pour vous, & d'appréhender que vous ne preniez de mauvais partis en refusant d'écouter ceux qui vous donnent des conseils. D'abord, la fortune qui vous est favorable, fait que la plupart de vos affaires s'arrangent d'elles-mêmes suivant vos desirs, car fort peu iroient bien, si elles n'étoient conduites que par la sagesse de vos chefs. De plus, vous connoissez d'avance non seulement les discours que chacun doit vous débiter, mais encore pour quel motif il parle, j'ajouterois même, s'il n'étoit trop dur de le dire, pour quelle somme il parle. Vous

ferez sagement, suivant moi, de n'accorder que fort peu de tems aux orateurs qui vous trompent. Si je ne devois que répéter ce que les autres ont dit, je ne croirois pas devoir vous fatiguer de mes paroles; mais je pense que j'ai à vous donner des conseils qui vous sont aussi utiles qu'ils sont éloignés de ce qu'attendent la plupart de vous. Je ne serai pas long. Ecoutez mes discours, jugez-les, & s'ils vous plaisent, profitez-en.

XXXVIII.

Mon début, ô Athéniens, sera aussi court que solide, & je ne m'épuiserai pas en propos inutiles. Il me semble que c'est vouloir tromper, que de chercher à gagner ses auditeurs, & à couvrir par l'agrément des paroles ce que les choses peuvent avoir de désagréable. Celui qui est déterminé à vous parler avec franchise, doit dire d'abord quel est son sentiment, afin que si, après avoir entendu sa premiere idée, vous voulez entendre le reste, il s'explique, & vous instruise sur ce qu'il juge le meilleur; ou que si au contraire vous la rejettez, il se retire sans vous être importun, & sans se fatiguer lui-même. Pour moi, voici ce que je dis en premier lieu: je pense que le peuple de Mitylene est opprimé, & que vous devez le tirer de l'oppression. Je vous dirai les moyens de réussir quand je vous aurai fait voir que le peuple de Mitylene est

opprimé, & que vous devez marcher à ſon ſecours.

XXXIX.

On ne doit pas s'étonner, Athéniens, (c'eſt la réflexion par où je débute) que le miniſtere de la parole ſoit à préſent difficile pour quiconque veut donner des conſeils : car lorſque les affaires ſont mauvaiſes, il faut néceſſairement que la délibération ſoit embarraſſante. Si l'on compte qu'elles ſe rétabliront en ne voulant pas écouter, n'écoutons rien. Mais ſi tout n'en ira que plus mal, loin d'en aller mieux, pourquoi laiſſerions-nous arriver les choſes à l'extrémité? pourquoi ne travaillerions-nous à les rétablir qu'après un tems plus éloigné, & lorſqu'il ſera plus difficile de réuſſir, quand nous pouvons, dès aujourd'hui, corriger notre ſituation préſente, & remettre tout dans un meilleur ordre? Il eſt naturel, ſans doute, dans l'état actuel des choſes, que vous ayez l'humeur un peu aigrie ; mais que vous vous emportiez indiſtinctement contre tous vos miniſtres, & non contre les ſeuls auteurs de vos maux, cela n'eſt ni naturel ni juſte. Ceux qui ne ſont cauſe d'aucun des événemens paſſés, & qui peuvent vous dire les moyens de rétablir vos affaires par la ſuite, doivent obtenir votre faveur plutôt qu'encourir votre diſgrace. Si vous les rebutez mal-à-propos, vous les intimiderez & les empêcherez de monter à la tribune. Pour

moi, quoique je ſache que ſouvent vous traitez mal celui qui s'offre le premier à votre chagrin, plutôt que celui qui a cauſé vos malheurs, je me préſente cependant pour vous propoſer mon avis. Je me flatte que vous ne pourrez m'imputer aucun de vos maux, & que je puis vous donner de meilleurs conſeils que les autres.

X L.

Les choſes, Athéniens, ſont telles qu'on vous les annonce : mais au lieu de vous laiſſer abattre par l'infortune, vous devez penſer que vous décourager dans les circonſtances préſentes, n'eſt ni expédient pour les affaires, ni digne de vous. Ce qui eſt vraiment conforme à votre intérêt & à votre gloire, c'eſt de vous perſuader que c'eſt à vous-mêmes à corriger vos malheurs, & que ſi vous êtes tels que vous prétendez être, il faut vous diſtinguer des autres dans l'adverſité. Pour moi, j'aurois deſiré que la ville n'eſſuyât point ce contre-tems, & que vous ne fuſſiez pas malheureux; mais ſi vous deviez ſubir cette diſgrace, ſi elle vous étoit réſervée par le deſtin, je crois qu'il vous étoit utile de ne pas réuſſir mieux que vous n'avez fait. La fortune, ſujette à des viciſſitudes continuelles, paſſe rapidement d'un parti à un autre; il n'y a de fixe & d'irréparable que les défaites qui ſont l'ouvrage de la lâcheté. Les vainqueurs eux-mêmes

n'ignorent pas, je penſe, que ſi vous le voulez, & ſi vous êtes réveillés par l'événement actuel, il n'eſt pas encore bien sûr que leurs ſuccès, loin d'être un bonheur pour eux, ne ſoient pas tout le contraire. Si la proſpérité, leur enflant le cœur, leur a donné de la préſomption, leur victoire eſt même pour vous un avantage, parceque plus ils auront de confiance & de ſécurité, plus ils commettront de fautes.

X L I.

Il me ſemble, Athéniens, que ce n'eſt pas ſur une ſeule ville, mais ſur toutes les villes alliées que vous délibérez en ce jour. Car ſuivant que vous vous déciderez ſur celle-ci, il eſt probable que les autres, jugeant d'après cela, croiront qu'on les traitera de même : enſorte que, pour votre gloire & pour votre plus grande utilité, vous devez avoir fort à cœur de prendre un parti auſſi juſte qu'avantageux. La cauſe de nos embarras, ce ſont les généraux eux-mêmes. La plupart d'entre eux qui partent de vos ports, ne croient point devoir protéger les amis d'Athenes, ceux qui, de tout tems, ont partagé nos périls ; mais ſe faiſant chacun des amis particuliers, ils vous demandent de regarder leurs flatteurs comme vos amis, lorſqu'au contraire vous n'en trouverez pas qui ſoient plus vos ennemis, ni qui doivent l'être plus néceſſaire-

ment. En effet, plus les hommes auxquels ils s'intéressent, nous ont trompés pour leur propre avantage, plus ces mêmes hommes pensent que vous leur ferez subir une peine rigoureuse. Or il n'est pas possible qu'on soit bien affectionné pour ceux de qui l'on s'attend à souffrir quelque mal. Mais ce n'est peut-être point ici le moment de faire des reproches; je vais vous donner le conseil que j'estime le plus utile.

XLII.

Je crois, Athéniens, que parmi vous il n'est personne si mal intentionné pour la république, qui ne soit affligé de la disgrace que nous venons d'essuyer. Si en se plaignant on pouvoit changer les choses, je vous exhorterois tous à vous plaindre. Mais puisque par-là elles ne prendroient point un meilleur tour, & qu'il faut veiller par la suite à ce que vous ne retombiez pas dans les mêmes malheurs, vous devez, si vous êtes vraiment sensibles à ce qui arrive, travailler sérieusement pour que les mêmes disgraces n'arrivent plus; vous devez croire que les discours de vos ministres ne peuvent rétablir les affaires présentes, si vous n'entreprenez rien pour cet effet: autrement ce ne seroient pas les discours d'un homme, mais la parole d'un dieu. La cause de nos maux & de nos désordres, c'est à la tribune qu'il faut la chercher, c'est

dans l'uſage où ſont quelques uns de vos orateurs de ne parler ici que pour vous plaire ſur-le-champ. Il n'eſt pas néceſſaire, diſent-ils, de contribuer, ni de ſe mettre en campagne ; tout ira de ſoi-même. Il faudroit, Athéniens, qu'il arrivât quelqu'autre événement qui vous fît ſentir tout le vice d'une pareille conduite, mais ſans que la république en ſouffrît aucun dommage. Pour moi, il me ſemble que la fortune vous traite mieux que vos chefs. En effet, que nous ayons perdu inſenſiblement toutes nos poſſeſſions, on doit l'imputer à l'imprudence de ceux qui vous gouvernent; mais que tout ne ſoit pas péri il y a long-tems, je l'attribue à votre bonheur. Au reſte, tandis que la fortune nous abandonne, & qu'elle éleve nos ennemis, veillez par vous-mêmes à vos affaires : ſinon, prenez garde que, tandis que vous accuſerez vos miniſtres, elles n'aillent toujours en décadence. Car il n'eſt pas poſſible, ſi nul de vous ne les ſoutient, qu'elles s'arrêtent ſur le penchant de leur ruine ſans le ſecours d'une puiſſance extraordinaire.

XLIII.

On ne doit pas s'étonner, Athéniens, que des hommes qui ont toujours eu pour but, dans leur adminiſtration, de favoriſer l'oligarchie, agiſſent encore maintenant d'après leur ſyſtême: ce qui

doit ſurprendre davantage, c'eſt que vous, qui êtes inſtruits de leur façon de penſer, vous les écoutiez ſouvent plus volontiers que ceux qui parlent pour vos intérêts. Quoiqu'il ſoit peut-être auſſi difficile à un peuple qu'à un particulier de ſe conduire toujours d'une maniere convenable, il ne faut pas néanmoins négliger les choſes les plus eſſentielles. Tout le reſte eſt de moindre conſéquence; mais lorſque vous entendez avec froideur parler de gouvernement, de maſſacres, de deſtruction de démocratie, ne doit-on pas croire que vous avez perdu la raiſon? L'exemple d'autrui nous rend ordinairement plus attentifs pour nous-mêmes: vous, au contraire, vous n'êtes nullement effrayés de ce que vous voyez arriver aux autres; & lorſque vous trouvez que c'eſt une folie dans chaque homme d'attendre les maux qu'il pourroit prévenir, il me ſemble que vous attendez tranquillement les malheurs publics, & que vous ne ſongerez à vous-mêmes que quand ils ſeront arrivés.

XLIV.

NUL de vous, Athéniens, n'a peut-être examiné pourquoi, dans l'adverſité, on prend pour ſes affaires des meſures plus ſages que dans la proſpérité. La ſeule raiſon, c'eſt que, quand nous ſommes heureux, nous n'appréhendons rien, nous croyons que les périls qui nous ſont annoncés ne nous re-

gardent pas. Au contraire, le ſentiment vif du malheur nous préſentant les fautes que nous venons de commettre, nous rend plus ſages & plus modérés pour la ſuite. Des hommes raiſonnables, favoriſés de la fortune, doivent donc être alors plus attentifs à ſe conduire ſagement : car il n'eſt point de diſgraces que la vigilance ne puiſſe prévenir, comme il n'en eſt point auxquelles la négligence ne doive s'attendre. En parlant de la ſorte, je ne prétends pas vous inſpirer de vaines frayeurs, mais je voudrois que vos ſuccès actuels ne vous fiſſent pas mépriſer les contre-tems que l'on vous fait craindre, & qui pourront avoir lieu ſi vous négligez vos affaires ; je voudrois que, ſans être avertis par le malheur, on vous vît agir avec circonſpection, comme il convient à des hommes qui prétendent l'emporter ſur les autres en ſageſſe.

X L V.

JE ne crois pas, Athéniens, que je puiſſe en même tems vous flatter & vous donner l'avis que je regarde comme le plus utile. Je vois d'ailleurs que vous flatter en quelque choſe contre ſa penſée, attire ſouvent plus de haine de votre part, que de vous contredire d'abord. Si je vous voyois tous du même avis, je ne ſerois pas monté à la tribune. Car, ou je vous aurois crus dans la bonne voie, & alors j'aurois jugé inutile de parler à des hommes

qui prennent d'eux-mêmes le parti convenable; ou, en m'imaginant le contraire, j'aurois estimé qu'un homme seul pouvoit être dans l'erreur plutôt qu'une multitude. Mais puisque j'en vois parmi vous qui pensent comme moi & différemment des autres, je tâcherai, avec leur secours, de persuader ceux qui ne sont pas de notre avis. Si vous êtes résolus à ne pas écouter, vous ferez mal. Si vous m'écoutez jusqu'au bout en silence, vous gagnerez l'un de ces deux avantages; ou vous adopterez ce que je dirai de bon, ou vous serez plus fermes dans le sentiment que vous aurez déjà suivi. En effet, si vous trouvez foibles les raisons qui me font croire que vous êtes dans l'erreur, vous aurez un motif de plus pour vous en tenir à vos premieres résolutions.

XLVI.

Je voudrois, Athéniens, que l'orateur qui vient de parler, méritât autant d'être loué pour la bonté de son administration, qu'il a brillé auprès de vous par la beauté de son éloquence: car je ne suis pas mal intentionné pour lui, & je desire ce qui vous est avantageux. Mais prenez garde que ce ne soit tout autre chose de bien parler & de savoir choisir un parti vraiment utile. L'un est l'ouvrage d'un orateur, & l'autre celui d'un homme sensé. La plupart de vous, & sur-tout les plus âgés, sans avoir, comme

les orateurs habiles, le talent de la parole qui eſt le fruit de l'exercice, doivent les égaler, & même les ſurpaſſer, pour le bon ſens que donne & que fortifie une longue expérience. Sachez donc que dans la conjoncture préſente, l'aſſurance & la hardieſſe des paroles, ſi elles ne ſont accompagnées de la force & de bons préparatifs, ſont agréables quand il ne s'agit que d'entendre, & ſont dangereuſes quand il eſt queſtion d'entreprendre. Par exemple, dire bruſquement qu'il ne faut point permettre les injuſtices, vous le voyez, c'eſt une belle parole; mais conſidérez avant tout la choſe même. Pour ſoutenir par les effets la beauté de cette parole, il faut triompher des ennemis les armes à la main. S'il eſt facile de tout dire, il n'eſt pas auſſi facile de tout faire; & les paroles ne demandent pas la même peine & le même travail que les actions. Je ne vous crois pas inférieurs aux Thébains pour le courage (je ſerois inſenſé de le croire), mais bien moins préparés qu'eux. Je dis donc qu'il faut commencer par faire de bons préparatifs, puiſque vous avez négligé, il y a long-tems, les batailles en regle. Je ne contredis pas tout en général, je ne combats que le plan de l'attaque.

XLVII.

Vous avez tous entendu, ô Athéniens, les vifs reproches que les députés ont faits à notre ville,

Excepté je ne ſais quel article, ils ont cherché à lui imputer tout le reſte. Si leurs imputations étoient fondées, vous devriez leur ſavoir gré de vous blâmer ainſi devant vous-mêmes & non devant les autres. Mais puiſque, déguiſant la vérité dans leurs diſcours, ils ont omis des faits qui auroient pu vous mériter de grands éloges, & qu'ils vous ont chargés de reproches calomnieux qui ne pouvoient tomber ſur vous, de tels procédés décelent en eux, ſans doute, un mauvais naturel. Oui, s'ils préferent la réputation d'orateurs habiles à celle d'hommes vertueux & amis de la vérité, il paroît qu'ils ſont peu jaloux de paſſer pour gens d'honneur. Il eſt donc auſſi difficile de parler pour vous qu'il eſt aiſé de parler contre vous; & je ſuis convaincu que perſonne, lorſqu'on l'avertit de ſes fautes, n'écoute plus patiemment les reproches qu'il mérite, que vous n'écoutez les reproches injurieux que vous ne méritez pas. Au reſte, je ne puis croire que les députés mêmes ſe portaſſent à mentir avec autant de hardieſſe, s'ils ne vous connoiſſoient bien, & ſi ce n'étoit une choſe certaine que vous êtes de tous les hommes les plus diſpoſés à entendre les reproches dont on vous charge. Si vous devez être punis de cette facilité, ſoyez-en quittes pour écouter des invectives contre votre ville. Mais s'il

convient

convient de prendre la défenſe de la vérité, c'eſt pour cela que je ſuis monté à la tribune, me flattant non de pouvoir parler d'une maniere qui réponde à vos actions, mais de montrer que ces actions ſont juſtes de quelque maniere qu'on en parle. Mon deſir ſeroit que vous nous écoutaſſiez ſans prévention, pour vos propres intérêts, & que vous ne priſſiez point parti pour les députés parceque leurs diſcours ont obtenu vos applaudiſſemens. Ne craignez pas qu'on vous faſſe un crime d'avoir été trompés par l'éloquence d'un orateur; on n'aura de reproche à faire qu'à ceux qui ont mis toute leur étude à vous ſéduire.

XLVIII.

Vous en conviendrez tous avec moi, ô Athéniens, vous voulez qu'on faſſe ce que vous regardez comme le plus utile pour la république; mais vous n'êtes pas tous d'accord ſur ce qui eſt le plus utile. Autrement, verroit-on parmi vous les uns demander que nous prenions la parole, & les autres nous fermer la bouche? L'orateur n'a pas beſoin de diſcourir pour ceux qui penſent comme lui ſur ce qu'il regarde comme le bien de l'état, puiſqu'ils ſont déjà perſuadés : je vais dire un mot pour ceux dont les ſentimens ſur cet article ſont différens des miens. S'ils refuſent d'é-

couter, il n'eſt pas plus poſſible de les inſtruire que s'ils gardent le ſilence, & que perſonne ne parle. En écoutant vous ne pouvez manquer l'un de ces deux avantages ; ou vous ſerez perſuadés tous, & penſant de même vous délibérerez avec plus de concert, ce qui eſt eſſentiel dans la circonſtance préſente ; ou ſi l'orateur ne peut vous amener à ſon ſentiment, vous n'en ſerez que plus fermes dans vos réſolutions. De plus, ce n'eſt pas donner de vous une idée avantageuſe que de venir dans l'aſſemblée comme pour choiſir ce qu'il y a de mieux dans ce qu'on vous dira, quand vous avez pris votre parti avant que d'avoir examiné les diſcours, & que vous l'avez pris ſi abſolument que vous ne vouliez rien écouter autre choſe.

XLIX.

Vous me (1) trouverez peut-être importun, ô Athéniens, de revenir ſans ceſſe ſur les mêmes objets. Mais ſi vous y faites attention, vous ver-

---

(1) Cet exorde eſt un peu obſcur, ſur-tout la derniere moitié ; cependant il paroît que Démoſthene veut faire entendre qu'en donnant de l'argent à certains orateurs mercenaires qui ſont d'un avis contraire au ſien, il pourroit, ſans les combattre par ſes diſcours, les amener à parler comme lui.

rez que c'eſt moins à nous qu'on doit s'en prendre qu'à ceux qui refuſent d'obéir à vos ordonnances. S'ils euſſent exécuté d'abord ce que vous aviez arrêté, il n'auroit pas fallu parler une ſeconde fois : s'ils l'euſſent exécuté la ſeconde fois, il ne faudroit point parler de nouveau. Plus vous avez décidé à fréquentes repriſes ce qui étoit convenable, moins ils me paroiſſent diſpoſés à s'y conformer. Pour moi, certes, j'avois ignoré juſqu'ici ce que vouloit dire ce mot, *les honneurs font connoître les hommes*; il me ſemble qu'à préſent je pourrois inſtruire les autres. Quelques uns des hommes en place, pour ne pas dire tous, ne font nul cas de vos décrets, & ne s'embarraſſent que de recevoir de l'argent. Si je pouvois leur en dônner, on me blâmeroit avec raiſon de vous fatiguer de mes diſcours, plutôt que de leur fournir une ſomme légere. Mais je ne le puis, & ils le ſavent eux-mêmes. S'ils croient que j'ajouterai de l'argent à celui des charges publiques que j'ai à remplir, ils ſe trompent. C'eſt là peut-être ce qu'ils veulent, & à quoi ils s'attendent ; mais je me garderai bien de le faire. S'ils s'acquittent envers l'état de ce qu'ils lui doivent, j'irai en avant, & je ferai ce qui convient ; ſinon, je vous dénoncerai les coupables.

L.

NUL homme ſenſé ne diſconviendra, je crois,

que le mieux pour la république eſt ſur-tout qu'elle ne décide rien d'abord de nuiſible ; ſinon, qu'elle trouve des miniſtres qui s'oppoſent ſur-le-champ à des déciſions qui pourroient lui porter préjudice. Il faut encore ajouter, Athéniens, que vous vouliez entendre & vous laiſſer inſtruire : car en vain un orateur dira les meilleures choſes, ſi on ne l'écoute pas. Il n'eſt point non plus inutile, lorſque quelqu'un vous aura trompés en profitant de l'occaſion & d'un moment favorable, ou par un autre moyen, il n'eſt pas, dis-je, inutile, ſuppoſé que, rendus enfin à vous-mêmes, vous vouliez écouter, que quelqu'un examine les choſes de nouveau, afin que ſi elles vous paroiſſent telles que vous le diſent ceux qui vous ont d'abord perſuadés, vous agiſſiez avec plus d'ardeur comme étant sûrs de votre fait ; & que ſi vous les trouvez différentes de ce qu'on vous a dit, vous vous arrêtiez avant que d'aller plus avant. Il ſeroit, en effet, fort étrange, quand on a manqué d'abord le meilleur parti, qu'on fût obligé de prendre le plus mauvais, ſans qu'on pût changer après cela, & ſe décider mieux enſuite. Ceux qui ſe flattent d'avoir tenu une conduite irréprochable, ſe donnent ordinairement pour être diſpoſés à en rendre compte : certains miniſtres, au contraire, vous blâment de vouloir différer quand on vous a fait tomber dans l'erreur,

comme ſi la ſurpriſe devoit l'emporter ſur un examen réfléchi. La plupart de vous, peut-être, n'ignorent pas quelles ſont leurs vues : mais écartons ces idées, & puiſque nous avons la liberté de parler, diſons ſur les affaires ce que nous eſtimons le plus utile.

L I.

Je ſouhaite, Athéniens, que tous les orateurs vous propoſent les partis les plus avantageux à toute la ville, & que vous ayez la ſageſſe de les adopter. Quant à moi, je vais vous dire ce que je me ſuis perſuadé être le plus expédient pour vous. Je vous demanderai ſeulement de ne pas regarder ceux qui vous exhortent à vous mettre en campagne comme des gens braves, ou ceux qui s'efforcent de vous en détourner comme des lâches. L'action & la parole ne doivent pas ſe montrer à la fois : il s'agit actuellement de délibérer avec prudence ; vous pourrez enſuite, ſi vous le jugez néceſſaire, vous ſignaler par des actions de bravoure. Votre ardeur eſt digne d'éloges, & telle que peut la ſouhaiter quiconque deſire le bien de l'état : mais plus cette ardeur eſt grande, plus on doit faire enſorte que vous l'employiez à propos, puiſqu'aucune action n'eſt louable, ſi elle n'a une fin utile & honnête. Je me rappelle d'avoir entendu dire chez vous à un homme qui ne manquoit ni de ſageſſe ni d'expérience dans

la guerre, je veux dire Iphicrate, qu'un général devoit combattre non pour exécuter telle ou telle chose, mais telle chose : c'étoient là ses propres termes. Ces paroles annoncent assez qu'il avoit pour but, dans ses entreprises, de sortir toujours victorieux. Lorsque vous vous serez mis en campagne, celui qui vous commandera sera maître de vos démarches; au lieu qu'ici chacun de vous est son général à lui-même. Vous devez donc, dans votre délibération, prendre le parti que demande à tous égards l'intérêt de la république, sans ruiner votre félicité présente sur des espérances éloignées & incertaines dont on vous flatte.

LII.

Je ne croyois pas, Athéniens, que quand on s'applaudissoit de ses actions, on dût se plaindre de ceux qui obligent d'en rendre compte. Car il semble que plus ces actions seront examinées, plus elles doivent procurer de gloire à leurs auteurs. Mais, sans doute, les hommes dont je parle se condamnent eux-mêmes, & annoncent qu'ils n'ont pas agi pour l'intérêt de la république. Comme ils craignent que leur conduite ne soit dévoilée, ils évitent d'en rendre compte de nouveau, & se plaignent de nous. Toutefois, je le leur demande, s'ils se plaignent de ceux qui veulent soumettre à l'examen leur administration, que ne direz-vous

pas d'eux, vous qu'ils ont trompés ? Au reste, Athéniens, vous devez être aussi irrités contre celui qui cherche à vous séduire, que contre celui qui en est venu à bout. Ils ont fait tout ce qu'ils ont pu pour vous surprendre ; & s'ils n'ont pas réussi, il faut l'attribuer à votre bonheur, & à ce que vous avez aujourd'hui plus de sagesse que quand on a abusé de votre crédulité. Cependant je crois que ce n'est pas ici le tems de punir les coupables, & que pour le moment vous devez vous contenter de vous garantir de la surprise, tant on emploie contre vous d'artifices, d'impostures, en un mot, de flatteries. Comme donc je ne vois pas qu'il soit maintenant à propos d'attaquer les prévarications de certains ministres, je vais vous dire sur l'affaire pour laquelle j'ai pris la parole, ce que j'estime le plus utile.

LIII.

ATHÉNIENS, le ton d'invective & l'esprit de désordre qui, de tout tems, ont nui à cette ville, viennent encore à présent des mêmes hommes dont ils sont toujours venus. C'est moins eux toutefois qu'on doit blâmer, que vous-mêmes. Ils agissent peut-être par passion, par esprit de parti, & surtout pour leur propre intérêt : vous qui vous assemblez pour des affaires publiques & importantes, vous vous amusez à écouter des invectives person-

nelles, ſans faire réflexion que dans les déclamations injurieuſes que les orateurs ſe permettent, ils n'ont pour but que de vous porter préjudice, & non de ſe convaincre les uns les autres. Oui, je le prétends, ce n'eſt point dans la vue de rétablir vos affaires que tous les orateurs, à l'exception peut-êtres de quelques uns, je pourrois même n'en pas excepter, ce n'eſt point, dis-je, pour ce motif qu'ils ſe déchaînent contre leurs rivaux, il s'en faut beaucoup; mais c'eſt afin que les délits les plus graves qu'ils leur imputent, ils les commettent eux-mêmes avec plus de ſûreté. Pour vous déſabuſer ſur leur compte, n'en croyez pas mes paroles, faites ce raiſonnement ſimple. En eſt-il quelqu'un qui, montant à la tribune, vous ait jamais dit? Je me préſente, Athéniens, avec l'intention de m'enrichir de vos revenus, ce n'eſt pas pour vous que je parle. Aucun ne l'a jamais dit: ils diſent tous qu'ils parlent pour vous & à cauſe de vous, & ils ſe parent des plus nobles motifs. Mais examinez, je vous prie, d'où vient que le peuple, pour qui parlent tous les orateurs, ne voit pas ſes affaires aller mieux qu'auparavant, & d'où vient que les orateurs qui ne parlent que pour le peuple, qui n'ont jamais parlé pour eux-mêmes, ont paſſé de l'indigence à la richeſſe? C'eſt, ſans doute, qu'ils diſent vous aimer, & qu'ils

n'aiment qu'eux. Ils vous procurent le plaisir frivole de rire, d'applaudir, d'espérer quelquefois, mais ils ne voudroient pas que la république obtînt quelque avantage solide, parceque du jour où vous sortiriez de cette langueur qui vous accable, vous ne pourriez même supporter leur vue. Ils traitent le peuple comme un malade, & l'amusent par de légeres distributions d'argent & de vin; distributions qu'on peut comparer à ces alimens foibles que les médecins permettent dans la maladie, moins pour rendre les forces que pour soutenir la vie. Ces distributions, en effet, sans fournir à tous vos besoins, ne sont qu'un appât qui vous attire, & qui vous détourne d'objets essentiels.

LIV.

Il est bon, Athéniens, il est juste & honnête que, conformément à votre usage, nous prenions soin que les dieux soient honorés suivant les rits convenables. Cette attention de notre part vous a été avantageuse. Nous avons sacrifié à Jupiter Sauveur, à Minerve, à la Victoire; & les sacrifices ont été heureux pour vous & d'un bon augure. Nous avons sacrifié à la Persuasion, à la mere des dieux, au grand Apollon; & ces sacrifices ont aussi été favorables. Ceux que nous avons faits aux autres divinités, n'ont pas été pour vous moins heureux, d'un augure moins bon & moins sûr. Disposez-

vous donc à recevoir des dieux les biens qu'ils vous réservent.

L V.

Il fut chez vous, Athéniens, à ce qu'il semble, il fut un tems où le peuple forçoit un citoyen qu'il reconnoissoit pour un homme sage & vertueux, de gérer les affaires publiques & d'occuper les places. Non qu'il manquât de gens qui ambitionnoient les honneurs : car si la république a été heureuse dans tout le reste, il est un bonheur, je crois, dont elle a toujours été privée, c'est qu'on voulût la gouverner sans aucune vue d'intérêt : mais c'étoit une politique du peuple aussi noble qu'utile à l'état. D'un côté, les citoyens avides & intéressés ayant pour collegues des hommes justes & integres, se montroient plus retenus ; de l'autre, les citoyens vertueux qui gouvernent avec intégrité, n'étoient pas exclus des honneurs, quoiqu'ils ne se permissent pas de les solliciter & d'importuner le peuple. Au lieu qu'aujourd'hui vous nommez vos magistrats & vos chefs avec aussi peu d'attention que vos prêtres. Ensuite, vous êtes étonnés que celui-ci soit opulent, que celui-là pille sans cesse vos revenus, tandis que vous autres vous enviez & vantez leur fortune brillante. Vous êtes admirables pour vous laisser enlever tout ce qui vous appartient, pour porter des loix afin qu'on ne soit pas deux fois magistrat

de police, & fur d'autres objets pareils, tandis que vous laiffez les mêmes hommes commander éternellement les armées. Vous auriez, peut-être, une raifon de laiffer dans les places ceux qui s'occupent des affaires; mais y fouffrir des gens qui ne font rien, & qui n'ont defiré les places que pour fe procurer les exemptions, c'eft le comble de la folie. Ne faudroit-il pas auffi choifir vos magiftrats & vos chefs parmi tout le peuple qui eft fi nombreux? Si vous les choififfez, pour ainfi dire, la balance à la main, quiconque, à l'avenir, aura le plus de mérite, l'emportera fur les autres.

L V I.

Monter à la tribune parcequ'on s'eft perfuadé qu'on a quelque chofe d'utile à dire, cela me paroît honnête & convenable : mais vous forcer d'entendre malgré vous, c'eft, felon moi, un procédé indécent. Je penfe que fi vous voulez m'écouter, vous ferez plus en état de choifir le meilleur parti, & que vous abrégerez les difcours de ceux qui vous parlent. Que vous confeillé-je donc? premièrement, d'exiger de vos miniftres qu'ils ne s'écartent pas du fujet de la délibération. On peut inférer dans fes difcours beaucoup de chofes étrangeres, & des chofes agréables, fur-tout lorfqu'on a le talent de quelques uns de vos orateurs, & qu'on dit facilement tout ce qu'on veut. Si vous venez pour en-

tendre des paroles, il faut qu'on vous débite des paroles, & que vous les entendiez. Mais si vous venez pour délibérer sur le choix des avis, il faut, avant tout, examiner les avis en eux-mêmes, sans considérer les beautés du langage qui peut vous faire illusion. Voilà le premier conseil que je vous donne. Le second paroîtra peut-être extraordinaire, c'est d'écouter en silence afin que les harangues soient plus courtes. Pour montrer que tel ou tel parti est le plus avantageux ou le plus juste que la république puisse choisir, il ne faut pas de longs discours, à moins qu'on ne se permette des digressions inutiles, ou qu'on ne veuille se répéter. Mais prouver longuement que vous devez écouter, répondre à vos clameurs, & passer de propos en propos, il n'y a personne qui ne puisse le faire. En faisant beaucoup de bruit, au lieu de vous délivrer de l'orateur, vous vous mettez dans l'obligation d'entendre mille discours superflus. Au reste, voici ce que je pense sur l'objet de la délibération.





RÉFLEXIONS
PRÉLIMINAIRES
SUR LES LETTRES
DE DÉMOSTHENE ET D'ESCHINE.

Il nous eſt reſté fort peu de lettres des anciens Grecs ; & parmi le peu que nous en avons, il n'y a que celles d'Eſchine qui ſoient vraiment dans le ſtyle epiſtolaire. Platon nous a laiſſé une douzaine de lettres, qui ſont des traités de morale faits pour des princes ou des hommes publics. Les fragmens de quelques lettres de Xénophon nous offrent auſſi des diſcours moraux adreſſés à des particuliers philoſophes. Les lettres d'Iſocrate ſont les compoſitions d'un rhéteur qui donne des avis à des monarques & à des princes. Celles de Démoſthene ſont les harangues d'un miniſtre qui adreſſe des plaintes & des conſeils au ſénat & au peuple de ſa ville. Celles d'Eſchine ſeulement ſont les productions d'un homme aimable, dont l'eſprit eſt cultivé & le cœur ſenſible. Elles reſpirent par-tout une philoſophie douce, gaie, telle enfin que chacun croit pouvoir y atteindre. La ſeule choſe qui faſſe de la peine après les avoir lues, c'eſt qu'il n'y en ait pas un plus grand nombre. Quoique je n'aie entrepris de traduire que des diſcours oratoires, & que les lettres n'entrent pas directement dans mon plan, j'ai traduit néanmoins & je publie celles de Démoſthene & d'Eſchine, afin de donner tout ce qui nous reſte de ces deux grands orateurs.

LETTRES DE DÉMOSTHENE.

Harpalus, établi gouverneur de Babylone par Alexandre, avoit malversé dans son gouvernement. Craignant d'être puni pour ses malversations, il s'étoit enfui chargé d'immenses richesses, & s'étoit réfugié à Athenes, où il chercha à corrompre les principaux citoyens. Démosthene, soupçonné & accusé d'avoir reçu des présens d'Harpalus, fut condamné à une amende de cinquante talens, pour le paiement desquels il étoit menacé d'être mis en prison. Il s'enfuit d'Athenes & se retira à Trézene; mais croyant cette ville trop foible pour le mettre à l'abri, il se transporta dans un temple de Neptune, de l'isle de Calaurie. C'est de ce lieu qu'il écrivit aux Athéniens les lettres que nous allons voir. Il les a écrites presque toutes immédiatement après la mort d'Alexandre.

PREMIERE LETTRE

Sur l'union & la concorde.

Cette lettre est intitulée sur l'union & la concorde, parceque Démosthene y conseille sur-tout aux Athéniens de s'unir entre eux, & de se rapprocher des autres Grecs, afin d'attaquer tous de concert l'ennemi commun. C'est là l'objet principal de sa lettre, & celui qu'il traite après avoir expliqué les motifs qui la lui font écrire. Il montre

enſuite qu'en vain un miniſtre aura donné les meilleurs conſeils, ſi les généraux exécutent mal ce qui a été réſolu avec ſageſſe. Il prouve par l'exemple d'Alexandre, qui vient de mourir, que l'activité & le travail donnent & aſſurent les ſuccès. Enfin, il exhorte les Athéniens à être fermes dans leurs réſolutions, prompts & ardens dans l'exécution.

DANS tout diſcours & dans toute action ſérieuſe, on doit commencer par s'adreſſer aux dieux : je prie donc tous les dieux & toutes les déeſſes, & pour le préſent & pour la ſuite, qu'ils nous inſpirent à moi de vous écrire ce que vous avez de mieux à faire, & à vous de prendre le parti le plus avantageux pour le peuple d'Athenes & pour les hommes qui lui ſont dévoués. Après cette priere oſant croire que le ciel m'a envoyé des penſées utiles, je vous écris cette lettre.

Démoſthene au Sénat & au Peuple,

SALUT.

JE ne vous parle pas aujourd'hui de mon retour, ſur lequel vous ſerez toujours à tems de délibérer ; mais comme je vois que vous & les autres Grecs vous pouvez vous mettre à l'abri de tout péril, recouvrer la liberté & la gloire, ſi vous ſavez ſaiſir l'occaſion préſente ; & que ſi l'erreur ou la ſéduc-

tion vous la font perdre, il n'eſt point aiſé d'en retrouver une pareille : j'ai cru que je devois m'expliquer ſur l'état actuel des choſes. Il eſt d'autant moins facile dans une lettre d'établir un avis, que vous avez coutume d'oppoſer bien des difficultés avant que de vous laiſſer inſtruire. Celui qui vous parle peut démêler ſans peine vos ſentimens & diſſiper vos erreurs ; au lieu que dans un écrit, on ne trouve pas une ſemblable reſſource contre le tumulte de vos aſſemblées. Cependant, pourvu que, diſpoſés à m'écouter en ſilence, vous ſouffriez que je vous inſtruiſe ſur tous les objets, je me perſuade qu'avec la faveur des dieux, malgré la briéveté de cette lettre, on verra que je vous ſers avec le plus grand zele, & que je ne dis rien que pour vos intérêts. Si je me ſuis déterminé à vous écrire, ce n'eſt pas que vous manquiez d'orateurs, ni de miniſtres toujours prêts à parler ſans préparation ; mais en vous préſentant avec clarté à vous & à vos chefs, tout ce que m'ont appris l'expérience & une étude ſuivie des affaires, j'ai voulu fournir aux uns une ſource abondante d'avis utiles, & faciliter aux autres le choix des meilleurs conſeils. Tels ſont les motifs qui m'ont fait écrire cette lettre.

Avant toute choſe, Athéniens, vous devez être d'accord entre vous ſur les intérêts de la républi-que,

que, & renoncer aux contentions qu'ont pu faire naître les assemblées précédentes ; vous devez, en second lieu, contribuer tous unanimement & avec ardeur au succès de ce qui aura été résolu. Car n'avoir rien de ferme & d'assuré dans votre conduite, n'est pas moins dangereux que peu convenable & indigne de vous. Vous devez aussi vous pénétrer de certains sentimens qui ne suffisent point par eux-mêmes pour rétablir les affaires, mais qui, ajoutés à vos forces, vous faciliteront la réussite de tous les partis que vous pourrez prendre. Et quels sont ces sentimens ? c'est de n'en vouloir à aucune république, ni à aucun de ceux qui, dans chaque république, se sont déclarés les partisans du systême que suit actuellement la Grece (1), & d'oublier entièrement le passé. Car la crainte de notre haine attache encore davantage aux principaux chefs de ce systême, ceux qui s'étant déclarés leurs amis, sentent qu'ils auroient de trop grands risques à courir. Affranchis de cette crainte, ils en deviendront tous plus traitables ; ce qui n'est pas un médiocre avantage. Il seroit peu raisonnable, ou plutôt impossible de publier dans les villes les disposi-

(1) Presque toute la Grece suivoit alors le parti des Macédoniens : c'est là ce que Démosthene appelle le systême que suit actuellement la Grece.

tions où nous ſommes. Mais vous ferez eſpérer aux Grecs que vous en agirez avec eux comme vous vous conduirez vous-mêmes entre vous. Je dis donc que vous ne devez abſolument vous plaindre d'aucune des républiques, d'aucun des généraux, des orateurs, ou des particuliers, qui précédemment ont paru favoriſer le ſyſtême actuel; mais il faut ſuppoſer que tous ſe ſont gouvernés chez eux comme ils le devoient, puiſque la bonté des dieux, conſervant votre patrie, vous permet de délibérer encore à votre volonté : croyez, en un mot, que, comme dans un navire, où les uns ſont d'avis qu'on étende les voiles, les autres qu'on aille à force de rames, tout le monde a parlé pour le ſalut commun, & que les dieux enfin ont fait tourner heureuſement les choſes par l'événement. Si vous êtes diſpoſés de la ſorte pour ce qui eſt paſſé, vous aurez la confiance de tous les peuples, vous agirez avec la nobleſſe & l'honnêteté convenables; & en même tems que vous rétablirez vos affaires, vous ferez revenir à de meilleurs ſentimens tous ceux qui, dans les villes de la Grece, ſont oppoſés à vos vues, ou vous ferez diminuer conſidérablement le nombre des coupables. Traitez donc les intérêts publics avec grandeur d'ame & avec douceur, ſans oublier l'avantage de chaque citoyen. Je vous exhorte à ce procédé, quoique je

n'aie pas trouvé dans plusieurs d'entre vous une générosité pareille, & que, pour complaire à certaines gens, j'aie été abandonné & trahi, victime de la cabale & de l'injustice. Mais je ne crois pas que pour contenter un ressentiment particulier, on doive nuire au bien général. Je ne mêle point d'animosité personnelle dans les grands intérêts de la patrie, & je donne moi-même l'exemple de ce que je conseille aux autres.

Je vous ai dit à peu près par où vous devez commencer, ce qu'il faut éviter, & ce qu'il faut faire pour réussir, autant que la prudence humaine peut s'assurer d'un succès. C'est aux généraux que vous chargerez du commandement, à régler tous les détails, à profiter des événemens soudains, à connoître le tems propre pour agir, à juger quand il est possible d'employer la conciliation, quand il est nécessaire de recourir à la force. Ce qui rend si épineuse la fonction d'un ministre, c'est que les meilleurs conseils qu'on a trouvés avec beaucoup de soin & d'étude, restent souvent sans effet, parceque ceux qui commandent exécutent mal. Pour le présent j'espere que tout ira bien. Si on regarde Alexandre comme heureux parcequ'il a réussi en tout, qu'on pense que c'est à une activité courageuse, à une audace intrépide, & non à une lâche oisiveté, qu'il a été redevable de son bon-

heur. Maintenant qu'il n'eſt plus, la fortune cherche à qui elle s'attachera ; & c'eſt vous qu'elle doit choiſir.

Au reſte, puiſque vos généraux doivent être chargés de l'exécution de vos projets, mettez à la tête de vos troupes les plus zélés pour le bien de l'état. Que chacun de vous s'exhorte & s'engage ſoi-même à ce qu'il voudra & pourra faire, ſans tergiverſer, & ſans chercher à tromper ſous prétexte qu'il aura été trompé lui-même par des paroles. Car vous ne trouverez perſonne qui vous rende les occaſions que vous aurez perdues par votre faute ; & il n'y a pas le même riſque à changer ſouvent d'avis dans les choſes qui dépendent de vous, que dans les cas urgens de la guerre, où le changement d'opinion ruine les plus ſages conſeils. Prenez garde, Athéniens, de commettre aujourd'hui une faute pareille ; mais ce que vous aurez une fois réſolu, décidez-le avec fermeté. Et quand vous l'aurez décidé, alors prenant pour chefs Jupiter de Dodone & les autres dieux (1) qui vous

(1) Démoſthene a parlé dans ſa harangue ſur la couronne, & il parle ci-après dans ſa lettre contre Théramenes, des oracles rendus par Jupiter de Dodone & par d'autres dieux ; oracles qui annonçoient qu'Athenes étoit une ville heureuſe.

ont rendu des oracles auſſi propices que sûrs, implorant l'aſſiſtance de ces dieux, & les priant tous de vous accorder d'heureux ſuccès, mettez les Grecs en liberté avec le ſecours de la fortune. Je vous recommande à la protection du ciel.

SECONDE LETTRE DE DÉMOSTHENE SUR SON RETOUR.

DÉMOSTHENE, dans cette lettre, qui eſt fort éloquente, ſe plaint de la ſentence qui l'a condamné quoiqu'innocent, malgré les ſervices auſſi importans que multipliés qu'il a rendus à l'état. Il rappelle ſon adminiſtration, en peu de mots, & ſans ſe permettre de longs détails. Il déplore ſa diſgrace en termes pathétiques. Il s'excuſe de s'être enfui pour éviter la priſon & de s'être retiré : il apporte les motifs de ſon évaſion. Il fait valoir la circonſtance du lieu où il s'eſt réfugié d'abord, & de celui où il s'eſt tranſporté enſuite. Il oppoſe à ſon abattement actuel, la fermeté & le courage avec leſquels il a ſervi ſa patrie. Il exhorte ſes ennemis à le laiſſer tranquille, & les Athéniens à ne pas ſeconder leur haine, s'ils s'obſtinent à le perſécuter.

Démoſthene au Sénat & au Peuple,

SALUT.

JE croyois qu'après les ſervices que j'ai rendus

dans le miniſtere, loin d'être traité comme je le ſuis, quoiqu'innocent, je trouverois en vous de l'indulgence, même ſi j'étois coupable de quelque faute. Trompé dans mon attente, tant que je vous ai vus nous condamner tous ſur les ſimples dénonciations du Sénat ſans exiger aucune preuve juridique, je ſupportois tranquillement l'injuſtice, perſuadé que vous cédiez autant de vos droits que je perdois des miens. Car pour des juges liés par le ſerment, s'en rapporter aux allégations des ſénateurs, quoiqu'elles ne fuſſent appuyées d'aucune preuve, c'étoit céder les droits de la république. Mais aujourd'hui que, par un trait de ſageſſe, vous vous êtes apperçus du pouvoir deſpotique que quelques uns s'arrogeoient dans le ſénat, aujourd'hui que vous jugez les accuſés ſur des preuves, ſans vous en tenir aux ſimples dénonciations de l'Aréopage, je dois, ce me ſemble, ſi telle eſt votre volonté, obtenir la même grace que ceux qui ont été inculpés des mêmes délits, & non me voir ſeul, ſur des imputations fauſſes, privé de ma patrie, de mes biens, de la ſociété des perſonnes les plus cheres.

Vous devez avoir fort à cœur mon retour, non ſeulement parceque je ſouffre ſans être coupable envers vous, mais encore pour ménager votre réputation auprès des étrangers. Car ſi on néglige de

vous rappeller les tems & les circonſtances où j'ai procuré à la ville les plus grands avantages, ne vous imaginez pas que les autres Grecs les ignorent, & qu'ils aient oublié les ſervices que je vous ai rendus. Je crains de vous les détailler, ces ſervices, pour deux raiſons; la premiere, c'eſt que je redoute l'envie auprès de laquelle la vérité perd ſes droits; la ſeconde, c'eſt que nous ſommes forcés aujourd'hui, par la lâcheté des autres Grecs, de nous porter à bien des démarches indignes de celles que je vous ai conſeillées.

En général, telle a été ma conduite à la tête de vos affaires, que je vous ai mérité l'eſtime de tous les peuples, & que je devois m'attendre de votre part aux plus grandes récompenſes. Lorſque la fortune, auſſi cruelle qu'inſurmontable, eut décidé, non ſuivant la juſtice, mais au gré de ſon caprice, le combat que vous avez livré pour la liberté des Grecs, je ne me ſuis pas écarté, dans les tems qui ont ſuivi, de mon zele pour vous; je n'ai ſacrifié à ce zele ni la faveur, ni les eſpérances, ni les richeſſes, ni la puiſſance, ni la ſûreté de ma perſonne, quoique je viſſe ceux qui, dans le miniſtere, agiſſent contre vos intérêts, en poſſeſſion de ces avantages. Parmi pluſieurs traits honorables de mon adminiſtration, dont je puis me glorifier à juſte titre, voici le principal que je ne craindrai

pas de vous rappeller. Philippe étoit le plus adroit des princes qui aient paru dans le monde, pour ſe concilier tous les cœurs par ſon affabilité, & pour corrompre par ſon or les premiers citoyens de toutes les villes grecques. Je ſuis le ſeul qui n'ai été gagné ni par ſes manieres ni par ſes largeſſes: ce qui, encore aujourd'hui, fait honneur à la ville d'Athenes. Non, quoique j'aie eu avec ce prince des entrevues & des conférences fréquentes, jamais je ne me permis d'accepter les riches préſens qu'il m'offroit, comme le ſavent pluſieurs Grecs qui vivent encore. Faites attention à ce qu'ils doivent penſer de vous. On plaindra, j'en ſuis sûr, ſans le croire coupable, un tel citoyen que vous traitez auſſi mal, & on vous reprochera une injuſtice que vous ne pouvez corriger qu'en revenant ſur vos pas.

Mais tout ce que je viens de dire le cede à ma conduite habituelle dans le gouvernement. J'ai adminiſtré les affaires publiques ſans me laiſſer dominer par la paſſion, par la haine, par aucune vue baſſe d'intérêt ni pour l'état ni pour moi-même; ſans perſécuter jamais ni les citoyens ni les étrangers; ſans tourner mes talens à la ruine de perſonne, mais les employant, dans l'occaſion, pour la défenſe du peuple.

Les plus âgés d'entre vous ſont inſtruits, &

doivent inſtruire les plus jeunes, de l'aſſemblée qui s'eſt tenue pour Python le Byzantin (1), lorſque s'étant rendu à Athenes, accompagné des députés de la Grece, avec l'intention d'expoſer les torts de notre ville, il ſe retira fruſtré dans ſon attente, & confondu par moi, qui ſeul des orateurs m'expliquai alors avec force pour vous juſtifier. Je ſupprime toutes les ambaſſades que j'ai remplies en votre nom, & dans leſquelles vous ne vous trouvâtes jamais compromis. Car dans l'adminiſtration, je n'avois point pour but que vous l'emportaſſiez les uns ſur les autres, je ne cherchois pas à animer les citoyens contre les citoyens, mais à vous acquérir de la gloire, & à donner une grande idée de ma patrie. Tous nos Athéniens, & principalement les plus jeunes, pleins d'admiration pour un tel plan de conduite, doivent prendre pour modeles, non les orateurs qui ne ſont occupés qu'à vous flatter, & dont vous aurez toujours un aſſez grand nombre, mais plutôt ceux qui par zele vous reprennent de vos fautes. Je paſſe ſous ſilence

(1) Python de Byzance, grand orateur, attaché à Philippe, qui s'en ſervit avec avantage dans pluſieurs députations. La circonſtance dont parle ici Démoſthene, eſt ſans doute la même que celle qu'il rapporte dans la harangue ſur la couronne, comme on le verra au tome ſuivant.

bien des articles pour lesquels un citoyen qui n'eût rien fait autre chose, seroit fondé à demander son rétablissement, dépenses pour les jeux, armemens de vaisseaux, contributions d'argent faites en diverses circonstances ; tous objets dans lesquels je me suis signalé, animant les autres par mon exemple & par mes discours.

Examinez, Athéniens, combien peu chacun de ces services méritoit la disgrace où je suis tombé. Accablé de maux, je ne sais lequel je dois déplorer d'abord. Parlerai-je de mon âge avancé, où je me vois réduit à éprouver un exil dangereux, qui est nouveau pour moi, & que je ne mérite pas? Parlerai-je de la honte dont me couvre une sentence qui n'a été prononcée sur aucune preuve solide? parlerai-je des espérances dont je me suis vu frustré, ne trouvant à leur place que des disgraces dues à d'autres. Non, on ne verra pas que j'aie été des amis d'Harpalus (1), ni que j'aie été puni pour mon admnistration précédente, ni que les délits prétendus qui m'ont fait citer en justice, aient été prouvés : enfin, de tous les décrets portés au sujet d'Harpalus, le mien est le seul qui ait déchargé la ville de tout reproche. D'où il est clair que je n'ai pas

(1) Voyez plus haut, page 446, ce que nous avons dit d'Harpalus.

été condamné comme coupable, mais que j'ai ſuccombé à cauſe des conjonctures, que j'ai encouru la haine injuſte qu'encourent ordinairement ceux que vous ſoupçonnez d'un crime, parceque j'ai été cité le premier. Eh! n'ai-je pas alors allégué toutes les raiſons qui ont fait abſoudre les citoyens attaqués depuis ſur la même accuſation? pourroit-on ajouter à la force de ces raiſons? Non, ſans doute; & quoi qu'on diſe, on ne peut réaliſer des délits qui n'exiſtent pas.

Quoique j'euſſe encore beaucoup à écrire, je m'arrête, ſachant par expérience que n'avoir rien à ſe reprocher, ſans être d'une grande reſſource, n'eſt qu'un poids plus accablant dans la douleur. Mais puiſque, par un trait de ſageſſe, vous êtes revenus pour tous les accuſés, revenez auſſi pour moi, ô Athéniens. Je ne ſuis coupable envers vous d'aucune faute, j'en atteſte les dieux & les héros; toute ma vie paſſée dépoſe en ma faveur, & elle doit être pour vous plus digne de foi qu'une accuſation ſans preuve & ſans fondement. De tous ceux qui ont été calomniés, je ne dois pas être celui qui mérite le moins d'égard, ni le moins de créance. Vous auriez tort auſſi de m'en vouloir pour m'être retiré. Si je l'ai fait, ce n'eſt point que j'euſſe de vous une opinion peu avantageuſe, ou que je me fuſſe d'avance ménagé un refuge hors de

ma patrie. Mon vrai motif, c'eſt que je ne pouvois ſoutenir l'idée de l'ignominie d'une priſon, que d'ailleurs je ne croyois pas qu'à mon âge je puſſe ſupporter cette affliction dans mon corps, & qu'enfin je penſois que vous n'étiez pas fâchés que je me dérobaſſe à un affront qui me perdoit ſans vous ſervir. Mais ce qui doit ſur-tout vous convaincre de mon affection ſans partage & de mon dévouement excluſif, c'eſt que je ne me ſuis pas réfugié dans une ville où je devois vivre avec magnificence, mais dans une ville où je ſavois que s'étoient retirés vos ancêtres lorſqu'ils furent inveſtis par l'armée des Perſes, dans une ville qui vous eſt entièrement dévouée; c'eſt Trézene (1). Puiſſent ſur-tout les dieux la récompenſer de l'attachement qu'elle vous témoigne, & des ſervices qu'elle m'a rendus!

(1) Lorſque Xerxès vint fondre ſur la Grece, & marchoit contre Athenes avec une armée formidable, les Athéniens, réſolus d'abandonner leur ville, firent paſſer leurs peres & leurs meres qui étoient âgés, avec leurs femmes & leurs enfans, à Trézene, dont les habitans les reçurent avec beaucoup de générosité & d'humanité; car ils firent ordonner qu'ils ſeroient nourris aux dépens du public, & leur aſſignerent à chacun deux oboles par jour, qui valoient à peu près trois ſols & demi de notre monnoie. Ils permirent outre cela aux enfans de prendre des fruits par-tout, & établirent encore un fonds pour le paie-

puissé-je moi-même lui marquer ma reconnoissance, si vous me rappellez dans ma patrie ! Plusieurs Tréséniens, pour flatter mes maux, vouloient vous reprocher de l'ingratitude à mon égard : loin de souscrire à leurs reproches, je vous excusai avec toute la chaleur convenable ; & c'est, je crois, la principale cause pour laquelle le peuple de Trézene, frappé de ma vertu, m'a décerné des honneurs publics. Touché de leur zele, mais voyant que leurs forces n'y répondoient pas, & que pour le moment ils ne pouvoient me mettre à l'abri, je me suis transporté dans un temple de Neptune de l'isle de Calaurie (1) où j'ai fixé mon séjour. J'espere que le respect pour le dieu me servira de sauve-garde, sans toutefois en avoir l'assurance ;

---

ment des maîtres qui les instruiroient. Trézene étoit une petite ville située sur les bords de la mer, dans la partie du Péloponèse appellée l'Argolide.

(1) Calaurie, isle voisine de Trézene, fort obscure avant qu'elle eût servi de tombeau à Démosthene. Rappellé de son exil, craignant d'être livré par ses concitoyens à Antipater, roi de Macédoine, qui demandoit sa tête, il s'y retira une seconde fois. Toujours persécuté par le monarque, voyant que le temple de Neptune où il s'étoit réfugié, n'étoit pas pour lui un asyle sûr, il se donna la mort, afin de ne pas tomber entre les mains de l'ennemi de sa patrie.

Car lorſqu'on eſt à la merci d'autrui, on ne peut jouir que d'une sûreté foible & douteuſe. Mais du moins de ce temple je vois tous les jours le pays où je ſuis né, & pour lequel je me ſens autant d'affection que je prie les dieux de vous inſpirer pour moi de bienveillance.

Afin donc que je ne ſois pas plus long-tems affligé des maux qui m'accablent, ordonnez pour moi ce que vous avez déjà ordonné pour quelques uns; faites que je n'éprouve rien d'indigne de vous, & que je ne ſois pas réduit à ſupplier les autres, ce qui vous ſeroit peu honorable. Si vous êtes irrités contre moi ſans retour, il me ſeroit plus avantageux de mourir, & vous devez croire que je penſe comme je parle, ſans me parer de beaux ſentimens, puiſque je vous ai rendus maîtres de mon ſort. Non, je n'ai pas craint de me mettre entre les mains de la juſtice; mais incapable de trahir la vérité, & ne voulant pas me ſouſtraire à l'autorité des tribunaux, je me ſuis livré à vos déciſions, perſuadé que ceux dont j'avois obtenu tout mon luſtre & tous mes avantages, devoient pouvoir, s'ils le vouloient, commettre une injuſtice à mon égard. Au reſte, puiſqu'une fortune plus juſte & plus propice, ſurmontant les rigueurs injuſtes de l'autre, vous a permis de délibérer deux fois ſur la même affaire, & de revenir ſur un jugement qui

n'eſt pas irrévocable, ſauvez-moi, je vous en conjure, & rendez en ma faveur une ſentence plus digne de vous & de moi. Loin de trouver que j'aie commis aucun crime dans toute ma vie, & que je mérite de périr ou d'être diffamé, vous verrez, pour ne rien dire qui choque, que je ne le cede à perſonne en affection pour le peuple, qu'il n'eſt aucun de mes contemporains qui ait plus fait pour vous, qui vous ait donné de plus fortes preuves d'attachement. Et qu'on ne s'imagine pas que ce ſoit par lâcheté, ou par quelque motif peu honnête, que j'ai déploré mon ſort dans toute cette lettre; mais tout ce qui peut autoriſer un homme à ſe livrer ſans réſerve à la douleur, je l'éprouve malheureuſement aujourd'hui; peines d'eſprit & de cœur, deſir de vous revoir, de revoir la patrie, réflexions ſur ce que j'ai ſouffert déjà, voilà ce qui me fait déplorer mon ſort. Jugez de mon abattement comme vous devez, vous verrez que toutes les fois qu'il a été queſtion de parler ou d'agir pour vos intérêts, je n'ai montré ni lâcheté ni foibleſſe.

Voilà ce que je vous dis à tous; je vais dire un mot pour mes ennemis. Dans tout ce qu'ils ont fait en abuſant de votre ignorance, je ſuppoſe qu'ils ont eu deſſein de vous ſervir, & je ne leur en fais pas un crime: mais à préſent que vous êtes inſtruits, ſi ayant renoncé à inquiéter les autres, ils

ceſſent auſſi de me pourſuivre, ils feront ce qu'ils doivent; s'ils s'obſtinent à me perſécuter, je vous ſupplie tous de m'être favorables, & de ne pas ſouffrir, pour ce qui me regarde, que leur haine prévale ſur votre bienveillance. Je vous recommande à la protection des dieux.

TROISIEME LETTRE

SUR LES ENFANS DE LYCURGUE.

LYCURGUE étoit en même tems un excellent citoyen, un miniſtre integre, un orateur célebre & un homme fort inſtruit. Il avoit joui pendant qu'il vivoit de la plus grande conſidération parmi ſes concitoyens, qui lui avoient décerné des honneurs diſtingués. Après ſa mort, Ménéſechme, un de ſes plus ardens adverſaires, avoit attaqué ſes enfans comme étant débiteurs du tréſor au nom de leur pere. Ils furent condamnés, & un nommé Méroclès les fit mettre en priſon juſqu'à ce qu'ils euſſent payé. Démoſthene, qui faiſoit beaucoup de cas de Lycurgue, dont il étoit l'ami, écrivit du lieu de ſon exil aux Athéniens en faveur de ſes enfans. Il fait le plus grand éloge du pere, il rappelle les marques d'eſtime & de conſidération qu'on lui a données, les diſtinctions dont il a joui tant qu'il a vécu. Il montre que les Athéniens doivent mettre ſes fils en liberté; la juſtice, l'honneur, leur propre intérêt le demandent. Il inſiſte, au commencement & à la fin de ſa lettre, ſur le motif qui la lui a fait écrire. Il parle de lui-même en finiſſant; il fait voir combien il ſeroit injuſte & abſurde

abſurde qu'on ne revoquât point la ſentence qui le condamne, lorſqu'on a abſous un Ariſtogiton. Il demande que du moins on lui accorde un ſauf conduit pour revenir dans ſa ville & ſe faire payer les ſommes qui lui ſont dues, afin qu'il puiſſe s'acquitter envers l'état. Si l'on en croit la derniere lettre d'Eſchine, il obtint ce qu'il demandoit pour les fils de Lycurgue.

Démoſthene au Sénat & au Peuple,

SALUT.

C'EST pour ce qui me concerne, c'eſt pour que vous me rendiez la juſtice que je penſe qui m'eſt due, que je vous ai écrit ma derniere lettre. Vous m'accorderez ce que je vous y demande quand vous le jugerez à propos; mais je ſouhaite qu'attentifs à l'objet pour lequel je vous écris aujourd'hui, vous m'écoutiez dans un eſprit d'équité & non de contention. Exilé d'Athenes, j'entends pluſieurs Grecs vous blâmer ſur le ſort qu'éprouvent les enfans de Lycurgue. Je vous aurois écrit quand je n'aurois eu pour motif que de défendre la mémoire de cet excellent homme, & de vous rappeller ſes actions dont vous ne devez pas être moins reconnoiſſans que moi, ſi vous voulez agir comme le doivent des Athéniens.

Quoique dès ſon entrée dans le miniſtere, il eût réſolu de ſe borner à l'adminiſtration des finances,

& qu'il ne fût pas dans l'ufage de s'occuper des affaires des Grecs & des alliés ; cependant, comme plufieurs miniftres, de ceux-mêmes qui fe difoient amis du peuple, vous abandonnoient, il s'attacha à foutenir les intérêts du peuple. Ce n'eft pas que ce parti dût lui valoir des gratifications & des revenus, avantage qu'obtenoit le parti oppofé ; ce n'eft pas qu'il y eût une plus grande sûreté à parler & à agir pour vos intérêts, fyftême qui expofe néceffairement à mille périls : mais c'eft que de cœur & par caractere, il étoit ami du peuple & bon patriote. Ainfi, quoiqu'il vît par lui-même que le crédit des miniftres fideles étoit bien diminué, vu les circonftances, & que le pouvoir des orateurs mal intentionnés étoit affuré à tous égards ; il n'en étoit pas moins attaché aux intérêts de la république, & foit dans fes paroles, foit dans fes actions, il fe déclaroit toujours avec courage pour ce qu'il jugeoit le plus expédient. Auffi, comme perfonne n'ignore, ne tarda-t-il pas à être accufé de crime capital. Je vous aurois donc écrit, je le répete, quand ce n'auroit été que par confidération pour Lycurgue ; mais perfuadé qu'il vous importoit d'être inftruits des reproches que vous font les étrangers, j'étois bien plus porté encore à vous écrire.

Je prie ceux qui étoient ennemis particuliers de

Lycurgue, d'écouter à ſon ſujet des diſcours raiſonnables, & de ſouffrir qu'on leur diſe la vérité. Vous ne pouvez ignorer, Athéniens, que le traitement que viennent d'éprouver ſes enfans, ne doit pas faire honneur à votre ville. C'eſt une choſe connue dans toute la Grece, que vous avez accordé les plus grandes diſtinctions à Lycurgue pendant ſa vie, & que quoiqu'il ait été ſouvent accuſé par ſes envieux, vous ne le trouvâtes jamais coupable. Vous aviez une telle confiance en ſa vertu, & vous le regardiez comme ſi dévoué au peuple, que vous avez prononcé pluſieurs ſentences ſur ſa ſimple parole qui vous paroiſſoit ſuffiſante; ce que vous n'auriez pas fait, ſi vous n'euſſiez eu une grande opinion de ſon intégrité. Aujourd'hui qu'on apprend que les enfans ſont détenus en priſon, on eſt touché pour le pere qui n'eſt plus, on plaint les enfans comme indignement traités, & on vous charge de reproches ſi durs, que je n'oſerois vous en faire part. Ces reproches que j'entends avec peine, je les réfute avec chaleur; & ſans entrer dans des détails déſagréables, je vous en ai écrit ſuffiſamment pour vous faire connoître que toute la Grece vous blâme, perſuadé qu'il vous importe de le ſavoir. Mais il eſt des réflexions faites par quelques uns ſans nul eſprit de malignité, qu'il eſt bon de vous mettre ſous les yeux.

Perſonne ne s'imagine que ce ſoit par ignorance ou par erreur que vous en uſez de la ſorte envers Lycurgue. Le long eſpace de tems où vous avez employé ce bon citoyen, ſans le trouver jamais penſant ou agiſſant contre vous, l'avantage de n'avoir jamaïs été ſoupçonnés de ſtupidité, ne permettent pas de croire que vous ayez péché par ignorance. Reſte donc (indifférence coupable qui ne peut vous faire honneur) que vous ne ſongez à nous que le tems où nous vivons & où nous vous ſommes utiles, & qu'enſuite vous nous oubliez abſolument. Mais en quoi peut-on eſpérer que vous témoignerez votre gratitude aux citoyens morts, ſi l'on voit que vous n'épargnez ni leurs enfans ni leur mémoire, ſeuls objets qui intéreſſent les mourans? Il ſeroit encore moins honnête que vous paruſſiez tenir cette conduite par intérêt; cela ne ſeroit conforme ni à votre magnanimité naturelle, ni aux principes d'après leſquels vous agîtes toujours. Pour moi, je n'en doute pas, s'il vous falloit racheter les fils de Lycurgue, & tirer de votre tréſor une ſomme pareille à celle qu'on leur demande, vous vous y porteriez tous avec ardeur. Quand donc je vous vois faire tant de difficulté pour remettre une amende impoſée par la calomnie & par la haine, je ne ſais que dire, à moins que vous n'ayez réſolu d'inquiéter

vos miniſtres & de les perſécuter ſans ménagement; conduite qui ſeroit auſſi oppoſée à la juſtice qu'à vos propres intérêts.

Quoi donc? ne pouvez-vous ſentir combien il eſt peu décent que le peuple d'Athenes qui paſſe pour le plus ſage de tous les peuples, & dont la ville a toujours été le refuge des miſérables, ſe montre moins généreux que Philippe? Ce prince qui, élevé dans la puiſſance ſouveraine, ne recevoit probablement de leçon de perſonne, ſe fit néanmoins une loi, lorſqu'il fut dans la proſpérité, de ſignaler ſa clémence. Plein d'égard pour les vertus & pour les ancêtres de ceux qui avoient combattu contre lui & qui lui avoient diſputé l'empire, il ne ſe permit point de les mettre aux fers (1). Bien différent, ſans doute, de quelques uns de nos orateurs, il conſidéra ce qu'il devoit, en pareil cas, à ſa dignité, ſans croire que le même procédé fût juſte & honnête pour tous. Et des hommes formés par l'éducation qui rend ſupportables les plus ſtupides, des Athéniens, contre tout principe & contre toute regle, ont enfermé les fils pour les

(1) Démoſthene veut parler ſans doute du procédé de Philippe après la bataille de Chéronée. Ce prince renvoya libres tous les priſonniers Athéniens, ſans exiger de rançon, & leur donnant à la plupart des habits.

imputations faites au pere ! Et vous prétendez par-là traiter également tout le monde, comme si vous aviez à juger des poids & des mesures, & non à examiner la conduite de vos ministres à la tête des affaires ! Que si, dans cet examen, vous trouvez que Lycurgue s'est conduit en ami du peuple, en bon & zélé patriote, ses fils, loin d'essuyer un mauvais traitement, doivent être comblés de vos faveurs. S'il s'est conduit mal, vous deviez le punir lorsqu'il vivoit, & non décharger sur les fils votre indignation pour les fautes qu'on impute au pere, puisqu'on ne doit plus rechercher les fautes au-delà du trépas. Car enfin si, d'une part, ceux d'entre vous qui auront été ennemis des ministres partisans du peuple, loin de se réconcilier avec eux après leur mort, gardent des sentimens de haine pour leurs enfans ; & que, de l'autre, le peuple dont ces ministres se déclarent les défenseurs, ne songe à leurs services que dans le moment présent, & les oublie aussitôt après, y aura-t-il rien de plus malheureux que d'embrasser le parti du peuple ?

Si Méroclès prétend que ces raisons sont trop subtiles pour lui, qu'il a fait enfermer les fils de Lycurgue afin qu'ils ne pussent pas s'enfuir, demandez-lui pourquoi, Tauréas, Patécus, Aristogiton (1) & lui-même, quoique condamnés à la

(1) Aristogiton, méchant homme, qui avoit une sorte

prison, loin d'être enfermés, haranguoient le peuple, demandez-lui pourquoi il ne jugeoit pas des choses avec cette rigueur. S'il dit qu'alors il exerçoit des charges, comme les loix le lui permettoient, mais sans parler en public, est-il juste que, tandis que celui qui n'a pas même la liberté de parler en public exerce des charges, on tienne enfermés les enfans d'un pere qui vous a rendu un si grand nombre de services? Non, Athéniens, je ne vous conçois pas, à moins que vous ne vouliez apprendre par un exemple éclatant, que la scélératesse, l'impudence, la méchanceté déterminée, ont tout crédit dans Athenes & toute assurance de l'impunité; qu'il est aussi facile aux hommes pervers d'échapper quand ils se trouvent dans l'embarras, que dangereux de choisir le parti le plus honnête, de s'attacher à une vie sage, de se dévouer aux intérêts du peuple; & que si l'on tombe alors dans la moindre faute, il n'y a point de pardon. Je ne dirai pas qu'il est injuste de penser de Ly-

d'éloquence, & qui jouissoit d'un certain crédit dans Athenes. La plupart des orateurs, Démosthene entre autres, Lycurgue & Dinarque, l'attaquerent vivement dans leurs discours. Il étoit un de ceux qui furent soupçonnés d'avoir reçu des présens d'Harpalus. Démosthene dit à la fin de sa lettre qu'il fut renvoyé absous. Tauréas & Patécus, ministres d'Athenes peu connus.

curgue mort autrement que vous penſiez de Lycurgue vivant, que vous devez avoir plus d'égard pour ceux qui ne ſont plus que pour ceux qui vivent. Je ſupprime ces réflexions, & toutes les autres de ce genre, que perſonne, je crois, ne conteſte. Mais je ne ſerois pas fâché de vous voir témoigner de la reconnoiſſance aux fils de ceux qui vous ont bien ſervi, vous qui ſavez gré à tant d'autres des ſervices que vous ont rendus leurs ancêtres. Et ce n'eſt pas pour vous faire des reproches que je parle; j'en ſuis ſi éloigné, qu'il me ſemble qu'ici ſur-tout c'eſt pour vos intérêts que je plaide. En effet, vous exciterez par-là tous les citoyens à ſe dévouer au peuple; ils verront que ſi l'envie s'acharne ſur les vivans & s'oppoſe aux honneurs qu'ils méritent, leurs enfans du moins obtiennent de vous de dignes récompenſes. N'eſt-il donc pas contraire à toute raiſon, ou plutôt à toute décence, que vous qui conſervez une juſte bienveillance pour des hommes dont les ſervices ſont éloignés & ne vous ſont connus que par ouï-dire, que vous qui êtes toujours portés à la compaſſion & à l'indulgence, même pour les méchans qui vous ont fait du mal, vous ne preniez pas ces mêmes ſentimens pour Lycurgue dont l'adminiſtration & la mort ſont ſi récentes; & cela lorſqu'on perſécute ſes enfans dont le ſort exciteroit la pitié même d'un ennemi pour peu qu'il

fût honnête & modéré, Je suis surpris que l'on ignore parmi vous combien il est nuisible à la république de déclarer que ceux qui se sont fait au déhors certains amis, ont l'avantage en tout lorsqu'ils réussissent, & qu'ils se tirent aisément du péril lorsqu'ils manquent leur but; tandis que ceux qui se sont dévoués au peuple, non seulement sont moins favorisés dans le reste, mais encore que pour eux seuls les disgraces sont irrévocables.

Plus d'un exemple confirme ce que je dis. Qui de vous ignore que Lachès, fils de Ménalope (1), a été condamné dans un tribunal, comme aujourd'hui les fils de Lycurgue, & que sur une lettre du nouveau roi de Macédoine on lui a remis toute son amende? Mnésibule d'Acharne, condamné par le même tribunal qui a prononcé la condamnation des fils de Lycurgue, n'a-t-il pas été renvoyé absous, & avec raison, car c'est un homme vertueux? Et aucun de nos déclamateurs actuels ne

(1) Démosthene, dans le plaidoyer contre Timocrate, parle de Lachès & de Ménalope qu'il ne peint pas sous des couleurs favorables. Dans ce plaidoyer, c'est Lachès qui est le pere de Ménalope. Il est probable que le Lachès actuel étoit fils de Ménalope dont il est parlé dans la harangue contre Timocrate, & qu'on lui avoit donné le nom de son aïeul, comme c'étoit assez l'usage. = Mnésibule d'Acharne n'est connu que par cet endroit.

peut objecter que c'étoit renverser les loix. On ne les renversoit pas s'il est vrai que toutes les loix sont établies pour le bien de la justice & pour la sûreté de la vertu ; on ne les renversoit pas s'il est vraiment utile que les disgraces des citoyens infortunés ne soient pas éternelles, & qu'on ne se montre point ingrat. Si donc il est de votre utilité que vous vous comportiez comme je dis, loin de détruire les loix lorsque vous absolviez ceux dont je parle, vous suiviez même l'esprit des législateurs en faisant grace à Lachès par égard pour Alexandre, & en sauvant Mnésibule pour la sagesse de sa conduite. Craignez donc d'annoncer qu'il est plus avantageux d'acquérir l'amitié des étrangers que de se mettre sous la protection du peuple, & qu'il vaut mieux être connu d'un personnage illustre, que de se faire connoître pour chercher dans l'administration l'intérêt du plus grand nombre. Il est impossible qu'un ministre chargé de vos affaires plaise universellement. Quand on est porté de cœur pour le peuple, il est juste qu'on soit épargné ; sinon, vous apprendrez à tous les citoyens qu'il faut faire la cour aux étrangers plutôt qu'au peuple, qu'il faut craindre de passer pour travailler à vos intérêts. En général, c'est une honte commune & un malheur public, que l'envie chez vous prévale sur la reconnoissance ; quoique l'envie soit un vice odieux,

& que la reconnoissance ait obtenu des autels. Je ne manquerai pas de citer Pythéas (1) qui n'est ami du peuple que de bouche & à la tribune, & qui d'ailleurs est toujours prêt à vous desservir. Ignore-t-on que lorsqu'il se piquoit de gouverner pour votre avantage, il étoit poursuivi comme étranger, accusé d'être esclave, qu'il fut presque vendu par ceux qu'il sert aujourd'hui, & pour lesquels il a composé des discours contre moi. Mais depuis qu'il fait lui-même ce qu'il reprochoit d'abord aux autres, il est devenu si opulent qu'il entretient deux courtisanes qui l'ont épuisé, ce dont je les loue, & qu'il a payé une amende de cinq talens avec moins de peine qu'il n'auroit pu payer auparavant cinq drachmes. Je dis plus ; peu contens de l'admettre à gouverner l'état, ce qui est un opprobre pour toute la ville, vous avez même voulu qu'il fît pour vous à Delphes le sacrifice établi par vos peres (2).

Si tout le monde a sous les yeux des exemples aussi frappans, d'où l'on juge qu'il est nuisible

---

(1) Pythéas, ministre d'Athenes, connu sur-tout par cet endroit. Plutarque en parle comme d'un homme qui avoit eu des altercations avec Démosthene en Arcadie.

(2) Les Athéniens envoyoient tous les ans à Delphes des députés pour offrir un sacrifice à Apollon qu'ils révéroient comme un de leurs ancêtres.

d'embraſſer le parti du peuple, j'appréhende qu'enfin vous ne trouviez plus perſonne qui parle pour vos intérêts ; ſur-tout depuis qu'entre les miniſtres amis du peuple, les uns ſont morts de vieilleſſe, par maladie ou par accident, tels que Nauſiclès, Charès, Diotime, Méneſthée, Eudoxe, Eudeme, Ephialte & Lycurgue, & que vous avez banni les autres, comme Philoclès (1), Charideme & moi. Vous penſez vous-mêmes qu'il n'eſt pas de citoyens plus zelés pour vous que nous trois : veut-on qu'il y en ait d'auſſi zelés ? à la bonne heure ; je ne me fais aucune peine de le reconnoître. Si vous les traitez comme vous devez, s'ils n'éprouvent pas le ſort que j'éprouve, je ſouhaite qu'ils ſe multiplient à l'avenir : mais ſi vous continuez à donner de tels exemples, qui voudra ſe livrer avec courage à vous ſervir utilement ? Vous ne manquerez pas d'hommes qui ſe donneront pour d'excellens patriotes ; vous n'en manquâtes jamais. Puiſſent-ils ne pas avoir occaſion de dévoiler leur naturel, comme ces miniſtres qui, faiſant aujourd'hui à découvert ce dont ils ſe dé-

(1) Ce Philoclès eſt ſans doute celui contre lequel nous avons un diſcours de Dinarque. Il eſt parlé dans les diſcours précédens de Nauſiclès, de Charès, de Diotime & de Charideme.

ſendoient alors, ne vous craignent & ne vous reſpectent plus! Pénétrés de ces idées, gardez-vous de négliger les miniſtres bien intentionnés, & d'écouter ceux qui rendent le peuple dur & cruel. Dans les circonſtances préſentes, on a beſoin de bonté & de douceur beaucoup plus que de haines & de diviſions. Quelques uns ſe livrent ſans borne à la violence du reſſentiment, & ſe vendent pour agir contre vous : puiſſent les dieux faire échouer les projets que favoriſent ces hommes pervers! Au reſte, il y auroit de la folie à mépriſer mes réflexions. En effet, ſeroit-il raiſonnable de s'imaginer qu'on ne verra pas arriver maintenant ce qu'on a vu arriver déjà, ſans que perſonne le craignît, lorſque des méchans artificieux animoient le peuple contre des orateurs qui parloient pour ſon avantage. Je vous communiquerois mes idées de vive voix, ſi j'étois à Athenes; mais puiſque je ſuis plongé dans des maux que je ſouhaite à celui dont les impoſtures m'ont fait ſuccomber, je vous ai expoſé mon avis par lettre, conſultant avant toute choſe votre gloire & vos intérêts, & me faiſant un point d'honneur de témoigner aux fils de Lycurgue, la même amitié que j'avois pour Lycurgue vivant.

Il en eſt peut-être qui ſe diſent à eux-mêmes que mes affaires me laiſſent donc bien du loiſir. Je

n'héſite pas à leur répondre que je ne ſuis pas moins jaloux de m'occuper de vos intérêts & de ceux de mes amis que de ſonger à mon rappel. Ce n'eſt donc point par déſœuvrement que je plaide la cauſe de Lycurgue, mais le zele & les principes qui m'ont toujours animé dans l'adminiſtration de vos affaires, m'animent encore dans celle-ci. Quant au loiſir, j'en ai autant que j'en ſouhaite à ceux qui ſont mal intentionnés pour le peuple. Mais tranchons ſur cet article. Mon attachement & mon affection pour vous me portent à vous adreſſer aujourd'hui quelques plaintes : je me propoſe de les développer bientôt dans une longue lettre (1) que vous pouvez attendre de moi, ſi je vis, & ſi vous tardez à me rendre juſtice. Vous êtes... que dirai-je pour ne paroître ni trahir la vérité, ni manquer à ce que je vous dois ? vous êtes ſi indifférens & ſi inattentifs, vous reſpectez ſi peu les autres, vous vous reſpectez ſi peu vous-mêmes, que vous avez banni Démoſthene pour le même objet pour lequel vous avez abſous Ariſtogiton ; & l'avantage dont jouiſſent, ſans

(1) Nous n'avons pas cette lettre de Démoſthene : apparemment qu'il ne tarda pas à être rappellé ; car il obtint ſon rappel, & revint à Athenes, dont il ſortit de nouveau, craignant d'être livré à Antipater.

vous le devoir, des gens qui vous méprisent, vous me le refusez! je ne puis obtenir la grace de faire payer mes débiteurs & contribuer mes amis, pour vous satisfaire & ne plus montrer dans ma personne chez les étrangers, la honte de tous ceux qui, trop injustes à mon égard, ne m'ont laissé pour prix de mes travaux que la vieillesse & l'exil. Je voudrois revenir dans ma patrie par un effet de votre bienveillance & de votre générosité, & y recueillir de quoi acquitter l'amende inique que m'a imposée la calomnie; je demande un sauf conduit seulement jusqu'au terme que vous m'avez fixé pour le paiement. Sourds à ma requête, vous dites, à ce qu'on me rapporte, Qu'est-ce qui l'empêche de revenir & de travailler à s'acquitter? C'est, Athéniens, que je sais rougir, & que je souffre un traitement peu conforme aux services que je vous ai rendus dans le ministere; c'est que j'ai sacrifié ma fortune pour des malheureux qui, craignant de voir doubler des amendes qu'ils ne pouvoient payer, m'ont engagé à répondre au trésor des sommes qu'ils lui devoient. Revenu à Athenes par votre faveur, je pourrai retirer une partie de cet argent, si non le tout, pour m'acquitter & ne point passer dans l'opprobre le reste de mes jours. Mais si, comme le disent & le veulent quelques uns, je retourne sans être rappellé, je me verrai dans l'i-

gnominie, réduit à l'indigence & tremblant pour ma perſonne. Ces réflexions vous touchent peu ; vous m'enviez de ſimples paroles de bonté, vous m'abandonnez ; & je périrai peut-être par votre faute. En effet, qui pourrai-je ſupplier ſi mes concitoyens refuſent de m'entendre. Vous plaindrez mon ſort, je le ſais, quand il ſera trop tard & pour vous & pour moi. Ne vous attendez pas à me trouver d'autres biens que le peu de fonds que je poſſede, & que j'abandonne ; je recueillerai le reſte, ſi, ſans eſprit de contention & avec humanité, vous me permettez de le faire à l'abri de toute inquiétude. Il ne ſera jamais prouvé que j'aie reçu l'or d'Harpalus ; on n'a pu m'en convaincre, & je n'en ai pas reçu. Si une autorité ſans preuves, ſi le nom de l'Aréopage vous en impoſe, rappellez-vous le jugement d'Ariſtogiton, & rougiſſez de honte. Je ne puis faire de reproche plus doux à ceux qui ont commis envers moi une telle injuſtice. Vous ne direz pas, ſans doute, que, ſur les mêmes dénonciations du même ſénat, on devoit abſoudre Ariſtogiton & condamner Démoſthene : non, vous n'êtes point aſſez dépourvus de ſens. Par moi-même, je ne ſuis pas fait pour la diſgrace que j'éprouve, je ne la mérite pas, & ne ſuis pas de pire nature que d'autres qui ont été abſous. Je ſuis malheureux ; j'en conviens, grace

grace à votre indifférence. Et comment ne serois-je pas malheureux, lorsque, pour comble de maux, je me vois réduit à me comparer avec Aristogiton, & avec Aristogiton jouissant de sa patrie, moi qui en suis privé? Ne croyez point que ce soit le ressentiment qui m'anime; je ne puis être irrité contre vous; mais c'est une sorte de soulagement de se plaindre quand on éprouve quelque injustice, comme de gémir quand on souffre. Je suis toujours affectionné pour vous autant que je souhaite que vous le soyez pour moi; & cette affection je l'ai manifestée, & la manifesterai dans toutes les circonstances. Dès mes premiers pas dans le ministere, je me suis persuadé que tout homme qui gouverne, s'il est vertueux, doit être disposé à l'égard de tous les citoyens comme des enfans à l'égard de leurs parens, desirer qu'ils soient justes, & les supporter avec patience quels qu'ils soient. La défaite, en pareil cas, est auprès des gens sensés une victoire non moins légitime que glorieuse. Je vous recommande à la protection des dieux.



LETTRE QUATRIEME

Sur les injures de Théramene.

THÉRAMENE, qui n'eſt connu que par cette lettre, avoit reproché à Démoſthene le ſort malheureux qui l'avoit accompagné dans toutes les opérations de ſon miniſtere; Démoſthene réfute ce reproche, & invective avec force contre celui qui en étoit l'auteur.

Démoſthene au Sénat & au Peuple,

SALUT.

J'APPRENS que Théramene entre autres invectives qu'il a débitées contre moi, me reproche le ſort malheureux qui m'accompagne. Il ignore, & je n'en ſuis pas ſurpris, qu'une injure qui ne prouve aucun vice dans celui qu'elle attaque, eſt ſans effet auprès des perſonnes ſenſées. Un homme qui s'eſt montré impudent toute ſa vie, qui n'eſt pas citoyen d'origine, qui, dès ſon enfance, a été élevé parmi des proſtituées, doit ignorer ces maximes, & n'eſt pas fait pour les comprendre. Si j'obtiens mon rétabliſſement, je tâcherai de diſcuter avec lui les reproches injurieux dont il nous charge vous & moi, & quoiqu'il ne ſache pas rougir, je me flatte de le rendre plus modéré.

Le bien public m'engage à m'expliquer, dans cette lettre, ſur ſes invectives au ſujet de la fortune. Ecoutez mes idées avec la plus grande attention; elles méritent, je crois, d'être entendues, & même d'être retenues.

Je regarde Athenes comme la plus heureuſe de toutes les villes, comme la plus aimée des dieux : Jupiter de Dodone, la déeſſe Dioné (1), Apollon Pythien, l'ont toujours annoncé dans leurs oracles, ils l'ont confirmé en diſant que la bonne fortune habitoit votre ville. Or il eſt clair que par rapport aux dieux, parler de l'avenir c'eſt prédire, & que donner des noms aux choſes arrivées, c'eſt s'expliquer ſur le paſſé. Toutes les opérations de mon miniſtere ſont du nombre des choſes arrivées, & c'eſt d'après ces opérations que les dieux vous ont nommés heureux. Eſt-il donc juſte de nommer heureux ceux qui ont ſuivi les conſeils, & d'appeller d'un nom contraire celui qui les a donnés? A moins qu'on ne diſe que la dénomination du bonheur public dont je ſuis l'auteur par mes conſeils,

(1) Démoſthene, dans ſa harangue ſur la fauſſe ambaſſade, parle de la déeſſe Dioné, qui étoit une nymphe, fille de l'Océan & de Thétis. Il paroît que les Athéniens avoient pour elle une vénération particuliere, mais j'en ignore la raiſon.

vient des dieux qui ſont incapables de mentir ; & que les reproches particuliers que m'a faits Théramene ne viennent pas d'un audacieux, d'un impudent, d'un inſenſé.

Mais ce n'eſt pas ſeulement d'après les oracles des immortels, c'eſt encore d'après la conſidération des événemens mêmes, ſi vous en jugez bien, que vous devez être ſatisfaits de votre fortune. Examinez les choſes ainſi que le doivent des hommes, & vous trouverez Athenes fort heureuſe d'après mes conſeils. Mais ſi vous prétendez à des avantages qui ne ſont donnés qu'aux dieux, vous déſirez l'impoſſible. Quel eſt donc cet avantage refuſé aux mortels, & dont jouiſſent les dieux ſeuls ? c'eſt d'être poſſeſſeur de tous les biens, d'en être aſſuré pour ſoi-même, & de pouvoir les communiquer aux autres ; c'eſt de ne ſouffrir jamais & de n'être expoſé à ſouffrir rien de fâcheux.

Après avoir établi ces principes, comme il eſt juſte, comparez votre poſition avec celle des autres peuples. Perſonne n'eſt aſſez peu ſenſé pour préférer à votre état préſent le ſort ou des Lacédémoniens à qui je n'ai donné aucun conſeil, ou des Perſes chez qui je n'ai pas même fait de voyage. Je ne parle pas des peuples de Cappadoce (1), de Syrie,

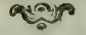
(1) *Des peuples de Cappadoce, de Syrie, &c.* Alexandre

de ceux de l'Inde placés aux extrémités du monde, qui tous ſe ſont vus aſſaillis & accablés de malheurs. On dira peut-être que la fortune nous a mieux traités, il eſt vrai, que ces peuples, mais plus mal que les Theſſaliens, les Arcadiens, & quelques autres qui ont été dans l'alliance de Philippe. Mais votre condition eſt bien préférable à celle de ces derniers, & parceque vous n'avez pas été eſclaves, ce qui eſt le plus précieux de tous les avantages; & parcequ'ils ont été la cauſe des maux où Philippe & la ſervitude ont jetté les Grecs, ce qui leur a attiré avec juſtice la haine générale. Vous au contraire, Athéniens, on vous a vus expoſer pour les Grecs vos perſonnes, vos fortunes, votre ville, tout en un mot; généroſité rare qui doit vous valoir la plus grande célébrité, & vous obtenir de la part des hommes équitables une reconnoiſſance éternelle. Ainſi, d'après mes conſeils, Athenes l'a emporté pour le bonheur ſur les Grecs qui ont combattu Philippe, & pour la gloire ſur ceux qui l'ont ſécondé. Auſſi les immortels nous ont-ils rendu des oracles favorables; & les reproches iniques & injurieux, ils les font retomber ſur la tête de celui qui les fait.

---

avoit porté la guerre chez tous ces peuples, qu'il avoit vaincus & forcés de ſubir le joug.

Pour vous en convaincre, examinez la vie habituelle de Théramene. Il ſe conduit par ſyſtême, comme on ſouhaiteroit dans une imprécation qu'il ſe conduisît. Ennemi de ſes parens, il eſt ami de l'infâme Pauſanias ; il réunit l'audace effrontée d'un homme & les complaiſances criminelles d'une femme ; réſiſtant à ſon pere, cédant à la turpitude, il amuſe ſon imagination des horreurs qui le rendent odieux à tout le monde, & ſe plaît à parler d'actions obſcènes qui révoltent tous ceux qui l'écoutent. Il perſiſte cependant, & même il croit par-là ſe donner le mérite de la naïveté & de la franchiſe. Je ne vous en aurois pas écrit, Athéniens, ſi je n'euſſe voulu réveiller en vous le ſouvenir de ſes déſordres honteux ; car ce qu'on craindroit de dire, on doit éviter de l'écrire. Au reſte, le peu que vous avez entendu vous a, ſans doute, indignés contre le perſonnage, en rappellant à votre eſprit les infamies ſans nombre dont il s'eſt ſouillé. Comme elles vous ſont trop connues, je n'ai rien dit d'indécent ; & Théramene n'a ſeulement qu'à ſe montrer pour rappeller auſſitôt les vices abominables auxquels il s'abandonne. Je vous recommande à la protection des dieux.



LETTRE CINQUIEME

A HÉRACLÉODORE.

C'EST la ſeule lettre de Démoſthene, parmi les ſix, qui ſoit adreſſée à un particulier, qui traite d'objets particuliers, & qui ait été écrite long-tems avant ſon exil, lorſqu'il étoit encore jeune.

Démoſthene à Héracléodore,

SALUT.

JE ne ſais ſi je dois croire ou non ce que m'annonce Ménécrate. Il me dit qu'Epitime a été dénoncé & traîné en priſon par Aratus; que vous plaidez contre lui, & que vous vous montrez le plus ardent de ſes perſécuteurs. Je vous en conjure au nom de Jupiter hoſpitalier & de tous les dieux, évitez de m'affliger & de me cauſer une peine cruelle. Vous le ſavez, outre que j'ai fort à cœur le ſalut d'Epitime, je regarderois comme un grand malheur pour moi qu'il lui arrivât quelque diſgrace, & que vous en fuſſiez la cauſe. J'aurois trop à rougir devant les perſonnes qui ſavent le bien que je diſois de vous à tout le monde. Je me croyois fondé à en dire, non que je vous euſſe fréquenté, mais je voyois que vous jouiſſiez de l'eſtime publi-

que, & que vous aviez été formé à une école qui véritablement ne connoît ni les artifices ni les intrigues de l'ambition & de la cupidité, qui rapporte tout au ſouverain bien & à la ſouveraine juſtice. C'eſt un crime, ſelon moi, quand on a été élevé à l'école de Platon, de ne pas avoir l'impoſture en horreur, de ne pas être bon envers tous les hommes. Ce qui me ſeroit encore infiniment déſagréable, c'eſt qu'après m'être porté pour vous d'affection, je fuſſe contraint de changer à votre égard. Quand je ne me plaindrois point d'un procédé que je n'avois pas lieu d'attendre, & qui annonce du mépris pour ma perſonne, la choſe n'en ſeroit pas moins réelle. Si vous faites de moi peu de cas, parceque je ne ſuis pas encore des premiers de la ville, faites attention que vous avez été jeune & dans l'âge où je ſuis. C'eſt votre adminiſtration qui vous a fait ce que vous êtes : peut-être obtiendrai-je auſſi cet avantage, & avec du zele, je pourrai réuſſir ſi la fortune me ſeconde. C'eſt un grand mérite que de placer à propos un bienfait : je vous prie de me le faire éprouver à moi-même. Ne vous laiſſez conduire ni gagner par ceux qui ont moins de ſageſſe que vous : amenez-les plutôt à vos ſentimens. Faites enſorte que je vous trouve fidele à tous les engagemens de l'amitié, & qu'Epitime ſoit ſauvé & tiré du péril. Je reviendrai dans le

tems où vous me marquez que je dois revenir. Mandez-le moi, & faites-moi connoître vos intentions comme à un ami. Adieu.

LETTRE SIXIEME.

CETTE lettre fut sans doute écrite, non de l'isle de Calaurie, mais de la ville de Mégares où Démosthene s'étoit retiré quelque tems avant son rappel, pour travailler à former une ligue de plusieurs peuples contre Antipater.

Démosthene au Sénat & au Peuple,

SALUT.

IL m'est venu de la part d'Antiphile une lettre adressée à tout le corps des confédérés. Elle est aussi consolante pour ceux qui s'intéressent au bonheur de la Grece, que désolante pour les autres qui sont dévoués à Antipater. Ces derniers, possesseurs de la lettre qu'Antipater envoyoit à Corinthe pour Dinarque (1), ont semé dans toutes les villes du Péloponèse des discours dont je prie les dieux de

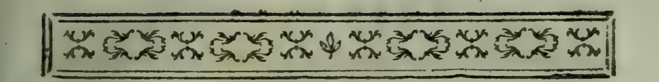
(1) Est-ce Dinarque l'orateur ? s'étoit-il retiré à Corinthe, dont il étoit originaire suivant quelques uns, pour empêcher les Corinthiens d'entrer dans la ligue & favoriser ainsi le parti d'Antipater ?

détourner les mauvais préſages ſur leurs têtes. Celui qui accompagne le porteur de ma lettre, étant venu trouver de la part de Polémeſte, Epinique ſon frere, qui eſt bien intentionné pour vous & mon ami, Epinique me l'a amené; & ſur le rapport qu'il m'a fait, j'ai cru à propos de vous l'envoyer lui-même, afin que, parfaitement inſtruits de ce qui s'eſt paſſé dans le camp, par quelqu'un qui s'eſt trouvé au combat (1), vous preniez courage pour le moment, & que pour la ſuite vous ayez eſpérance de réuſſir avec le ſecours des dieux. Je vous recommande à leur protection.

---

(1) S'il eſt ici queſtion de la bataille de Lamia où les Athéniens furent vainqueurs, comme Démoſthene avoit été rappellé avant cette bataille, apparemment qu'il avoit été envoyé en ambaſſade dans quelque ville d'où il écrit ſa lettre. Peut-être s'agit-il d'un combat moins conſidérable qui avoit précédé celui de Lamia.





LETTRES D'ESCHINE.

TOUT le monde ſait qu'Eſchine ayant accuſé Ctéſiphon, ou plutôt Démoſthene dans la perſonne de Ctéſiphon, & n'ayant pas obtenu la cinquieme partie des ſuffrages, fut condamné à l'exil & ſe retira à Rhodes, d'où il écrivit les lettres qui nous reſtent de lui. Photius n'en comptoit que neuf, auxquelles, dit-il, on donnoit le nom des neuf Muſes, comme on donnoit à ſes trois diſcours le nom des trois Graces. Je crois en effet que parmi les douze lettres attribuées maintenant à Eſchine, il en eſt trois qu'on peut regarder comme ſuppoſées & faites après coup par quelque ſophiſte ou rhéteur. C'eſt, à mon avis, la ſeptieme & les deux dernieres. J'en dirai la raiſon quand j'en ſerai à ces lettres.

PREMIERE LETTRE.

ELLE eſt adreſſée à Philocrate, & renferme quelques particularités ſur le voyage d'Eſchine d'Athenes à Rhodes. Le Philocrate auquel il écrit n'eſt pas celui dont il eſt beaucoup parlé dans ſes diſcours & dans ceux de Démoſthene. Ce Philocrate avoit été exilé, & nous ne voyons nulle part qu'il ait été rappellé de ſon exil.

A Philocrate.

Nous partîmes le ſoir de Munychie (1); un vent favorable nous porta le lendemain, ſur le midi, à Coreſſe, ville des Céiens. Comme le vent étoit contraire, nous nous arrêtâmes neuf jours; & nous étant remis en mer avec le lever du ſoleil, nous arrivâmes à Délos. Les Déliens étoient attaqués d'une maladie contagieuſe. Leurs viſages étoient remplis de taches blanches, leurs cheveux s'étoient blanchis, leurs gorges & leurs poitrines étoient enflés; du reſte, ils n'avoient pas de fievre, ils ne reſſentoient pas de grandes douleurs, & les autres parties du corps n'avoient éprouvé aucune altération. Ils attribuoient cette calamité à la colere d'Apollon, & croyoient que le dieu leur avoit envoyé cette maladie parcequ'un homme conſidérable avoit été inhumé dans leur iſle, contre l'uſage (2). Pour nous, comme ſi nous euſſions été

(1) Munychie étoit un port de l'Attique, où Diane avoit un temple fameux. = *Céiens*, habitans de Cée, iſle de la mer Egée.

(2) L'hiſtoire confirme cette particularité rapportée par Eſchine, nous y voyons qu'il étoit défendu à Délos d'enterrer les morts dans l'iſle. = *L'océan atlantique.* Suivant les anciens, cette mer étoit remplie de prodiges & de choſes extraordinaires?

jettés dans un pays inconnu, ou dans une isle de l'océan atlantique, & que nous eussions vu tout-à-coup des hommes d'un teint extraordinaire, nous nous enfuîmes la nuit, nous demandant les uns aux aux autres, dans le cours de la navigation, si chacun avoit le teint & les cheveux qu'il avoit apportés de sa ville. Il survint un orage, & un vent violent qui nous emporta par-delà l'isle de Crete, en face & près de Psamathonte (1); d'où étant repoussés par un vent de Libye, & reportés ensuite au même endroit par un vent de septentrion, nous restâmes sur mer cinq jours, après lesquels nous abordâmes à Athrone: & cela pour nous apprendre à nous tenir en repos, sans nous embarrasser si un citoyen, dans sa patrie, étoit couronné ou non contre les loix. Delà, après quatre jours, nous arrivâmes à un port de Rhodes. Je m'y arrêtai un peu, me trouvant incommodé de l'asthme; & comme mon indisposition ne diminuoit pas, je passai à Rhodes, qui sembla sourire à mon arrivée; car aussitôt que j'y fus entré, je me portai beaucoup mieux. Voilà jusqu'à présent ce que j'avois à vous écrire. Lorsqu'il m'arrivera quelque chose de nouveau, je vous en ferai part. Soyez heureux, ne

(1) *Psamathonte*, ville de Laconie. = *Athrone*. Je n'ai trouvé de ville de ce nom ni dans Etienne, ni dans Strabon.

vous mêlez pas de l'adminiſtration publique, & n'attaquez ni plus puiſſant ni plus foible que vous.

SECONDE LETTRE.

ELLE eſt adreſſée à Ctéſiphon, l'auteur du décret qui couronnoit Démoſthene. Apparemment que Cteſiphon, voyant Eſchine condamné, avoit ſenti la compaſſion ſuccéder dans ſon cœur à la haine, & que, dans un tranſport de généroſité, il lui avoit fait, à ſon départ, des offres de ſervices. Eſchine lui écrit, & ſe plaint de ce que, malgré ſes offres, il le déchire en ſon abſence, & que même il le perſécute dans la perſonne de ſes parens.

A Ctéſiphon.

NICOSTRATE, mon oncle maternel, m'a écrit que vous le perſécutiez ſans ménagement, & que vous me reprochiez ma diſgrace dont vous êtes l'auteur. Je ne conçois pas dans quels ſentimens vous me teniez, à mon départ, des diſcours qui me perſuadoient que vous parliez avec ſincérité, & que votre cœur étoit d'accord avec votre bouche. Je vous croyois d'autant plus, que mon infortune me paroiſſoit peu croyable, digne de compaſſion même pour des ennemis, & que d'ailleurs je vous voyois un air triſte & affligé, preſque les larmes aux yeux. Auſſi je recommandai à quelques uns de mes pro-

ches de s'adresser à vous dans l'occasion, les assurant qu'ils n'essuieroient aucun refus : moi-même, je vous ai souvent écrit pour réclamer vos services à Athenes. Cependant, aujourd'hui que je ne vous porte aucun ombrage, que je ne vous inquiete ni vous ni d'autres, vous cherchez à me nuire; & sans faire attention ni aux caprices de la fortune, ni à l'incertitude des événemens humains, vous recommencez contre moi le combat, lorsque je suis banni de ma patrie, privé de tous mes droits, éloigné de mon pays, de mes compatriotes, de mes amis. Le mal que vous dites d'un absent, pourroit fort bien jetter sur vous l'odieux de décrier un mort dans une ville le centre de la douceur & de la politesse. On n'aura point d'Eschine une plus mauvaise opinion parceque vous le déchirerez en son absence; on ne fera que le plaindre & le juger plus digne de pitié. Il étoit un tems où j'aurois pu vous tenir tête; mais aujourd'hui je ne peux plus parler pour moi, ni même entendre les invectives de mes ennemis. Insulter un vieillard tranquille, qui n'a aucune espérance de pouvoir jamais repousser l'injure, & dont toute la ressource est en vous autres qui ne pouvez vous sauver vous-mêmes (1); n'est-ce pas le comble de la honte? Au

(1) Athenes avoit alors bien de la peine à se défendre contre les Macédoniens, qui cherchoient à l'opprimer.

nom des dieux, Ctésiphon, quand vous auriez la plus grande envie de me chagriner, & qu'aucun de mes maux n'auroit assouvi votre ressentiment, ne vous chargez pas d'une pareille infamie, vous & vos enfans, que vous élevez, sans doute, dans l'espoir de trouver en eux le soutien de votre vieillesse. Souvenez-vous qu'Eschine n'a jamais pensé qu'il seroit réduit où il est, non plus que tant d'autres qui avoient plus d'autorité que nous dans leur patrie, qui étoient plus distingués que vous & moi.

LETTRE TROISIEME.

CETTE lettre, ainsi que les deux suivantes, ne porte pas le nom de celui auquel elle est adressée. On voit dans celle-ci la principale raison qui console Eschine de sa disgrace.

IL arrive, pour l'ordinaire, que ceux qui sont exilés injustement sollicitent leur rappel; & s'ils ne l'obtiennent pas, ils déclament contre leur patrie, & se plaignent d'en être maltraités. Pour moi, quoique tombé dans une disgrace que ne devoit pas me faire craindre ma conduite dans le ministere, quoique condamné pour avoir accusé des coupables, je ressens quelque peine, comme cela

cela eſt naturel, mais nulle indignation. Je n'ai point la folie de croire qu'Eſchine, fils d'Atromete, qui eſt exilé, qui eſſuie un traitement fort commun dans Athenes, doive être indigné contre une ville qui a banni Thémiſtocle le libérateur de la Grece; contre une ville où Miltiade (1) eſt mort en priſon chargé d'années, parcequ'il étoit redevable au tréſor d'une ſomme légere. Mais je penſe qu'il ſera vraiment honorable pour moi, chez la poſtérité, d'avoir reçu le même affront que ces grands hommes, d'avoir été jugé digne d'éprouver le même ſort.

LETTRE QUATRIEME.

Cette lettre eſt écrite à un citoyen d'Athenes, qui ſe mêloit du gouvernement, & qui, étant fort occupé des affaires publiques, n'avoit le tems de ſonger ni aux poètes ni à la poéſie. Elle parle de la noble origine d'un nommé Cléocrate, citoyen de Rhodes, par qui Eſchine avoit été fort bien reçu.

Puisque vous voulez ſavoir quel eſt Cléocrate, je vais ſatisfaire votre curioſité; mais il vous fau-

---

(1) Miltiade, connu par la victoire remportée à Marathon, contre les Perſes. Ses envieux le firent condamner à une amende de cinquante talens. Ne pouvant la payer, il fut mis en priſon, & il y mourut, à la honte de ſa patrie.

dra essuyer une longue narration, qui vous fera peut-être repentir d'avoir été si curieux. Cléocrate n'est pas celui de tous les Grecs dont la naissance soit la plus obscure : & vous en jugerez de même, si, par hasard, vous avez entendu parler d'Ariphron issu de ce Damagete dont le grand Pindare fait l'éloge. Vous pourriez paroître ridicule, si vous demandiez quel est Pindare ; vous devez l'avoir appris avec moi chez Mantias, notre maître commun ; ou si vous ne vous rappellez pas les leçons de Mantias, vous entendez du moins Ménalippe répéter sans cesse dans les assemblées,

Athenes, l'ornement, le rempart de la Grece,

ajouter que ce vers est de Pindare poète Thébain, que ses compatriotes lui avoient imposé une amende pour l'avoir fait, mais que nos ancêtres lui ont rendu le double de la somme, & qu'en outre ils lui ont érigé une statue d'airain, qui subsiste encore de nos jours, devant le portique royal ; que Pindare est représenté assis, revêtu d'une longue robe, une lyre à la main, un diadême sur le front, & un livre fermé sur ses genoux. Or ce Pindare a chanté le Damagete dont Cléocrate tire son origine. Le même poète parle aussi des Diagoras (1), & de cette vieille femme à laquelle

(1) Thucydide, Xénophon, Diodore de Sicile, &

tient Cléocrate du côté de sa mere. Si je ne connoissois votre indifférence pour la poésie, & si je ne savois que vous êtes entièrement livré à ces fonctions du ministere public qui ont causé ma perte, je me contenterois de vous avoir dit un mot des Diagoras, & je vous enverrois les vers mêmes de Pindare. Mais comme je pense que vous ne daigneriez pas même les lire, je me crois au moins obligé de vous raconter un trait qui mérite d'être entendu quoiqu'il ne puisse vous faire connoître le caractere de Cléocrate. On dit qu'un jour une vieille femme vint à Olympie (1), s'avança dans la carriere, & se mêla avec les hommes pour voir les combattans. Les juges des combats l'ayant apostrophée, & lui ayant demandé comment elle osoit, quoique femme, paroître dans la carriere, elle leur fit cette réponse : Mais quelle est la femme à laquelle le dieu ait accordé la prérogative honorable d'avoir un pere & trois freres vainqueurs aux jeux olympiques, & d'y envoyer encore un fils ? C'est de cette femme que Cléocrate descend, il est un rejetton de cette souche ; tout le monde vous l'apprendra mieux que lui-même.

Pausanias, parlent aussi des Diagoras dans leurs histoires.

(1) Elien, au livre dixieme de ses histoires, raconte cette même anecdote, & nomme Phérénice cette vieille femme que le scholiaste de Pindare appelle Aristopatire.

Je n'en dirai pas davantage, dans la crainte de paroître moins avoir voulu vous inſtruire de l'origine de Cléocrate, qu'avoir entrepris, à l'exemple de Thraſimaque qui a chanté les louanges de ſon hôte, de chanter celles du mien, & de lui témoigner ainſi ma reconnoiſſance pour le repas magnifique qu'il m'a donné. Je me contente de dire que ſi la vieille femme eût connu notre Cléocrate, elle auroit été plus glorieuſe de lui que des cinq vainqueurs aux jeux olympiques.

CINQUIEME LETTRE.

DANS cette lettre, Eſchine expoſe la maniere obligeante dont il a été accueilli par Cléocrate. Il fait l'éloge de la ſageſſe de ce même Cléocrate ; il ſe trouve heureux de vivre avec un tel homme : cependant il ne peut diſſimuler que ſon exil lui cauſe quelque peine.

JULIADES, ſur lequel vous comptiez le plus, n'étoit pas à Rhodes à mon arrivée, il étoit à Linde (1), & à ſon retour il ne m'a point merveilleuſement accueilli ; il ne m'a fait que la politeſſe commune de m'envoyer demander ſi j'avois

(1) Linde, Camire, & d'autres endroits voiſins de Rhodes, étoient ce que nous appellerions la banlieue de cette ville.

befoin de quelque chofe. Pour Cléocrate, je ne pourrois vous marquer toutes les attentions qu'il a eues pour moi. Il m'a fait donner par la ville, une maifon & une terre à Camire. Il m'a fourni lui-même des provifions fuffifantes pour une année, & non feulement à moi, mais encore à Teuthras & à Opliftie (1). Quoique les denrées de ce pays foient inférieures pour la plupart à celles d'Athenes, telles que l'huile & le miel, elles font néanmoins affez bonnes pour qu'on puiffe fe paffer des productions de l'Attique; le vin eft beaucoup meilleur que le vôtre. Il m'a auffi envoyé de la patifferie faite de pignons, de farine & d'épices, dont je vous ai fait part. Voilà ce que j'ai reçu de lui, & du bled en fi grande quantité que je pourrois en nourrir avec moi tous les Cothocides. Il a ajouté encore bien des préfens de cette nature que je ne vous marquerai pas, dans la crainte de paroître entrer dans des détails minutieux. Faire grand cas de petites chofes, c'eft la marque, je le fais, d'un petit efprit; j'avoue toutefois que je fuis fenfible aux moindres marques d'amitié. Je ne puis

(1) C'étoient fans doute des amis ou des parens d'Efchine qui l'avoient accompagné dans fon exil. = Plus bas, *Cothocides*, citoyens du bourg de Cothoce, dont étoit Efchine.

taire par exemple, que Cléocrate nous fournit d'excellens morceaux de ſanglier & de chevre ſauvage. Mais ce que j'eſtime bien plus que ſes préſens, il eſt lui-même tous les jours avec moi, & m'inſinue ſa ſageſſe, fort ſupérieure à la mienne. Ce que j'ai appris par le malheur, il l'évite par de ſages précautions, inſtruit par la raiſon, & non, comme les inſenſés, par l'expérience : il ne ſe mêle pas du gouvernement. Enfin, le ſeul Cléocrate me tient lieu de toutes les autres villes & de tous les autres hommes, au point que je trouve des délices dans ma diſgrace, & qu'il me ſemble que c'eſt commencer à vivre que d'être dégagé de toute adminiſtration publique. Oui, je ſuis ſi ſatisfait de ma ſituation préſente, que je m'applaudis d'être délivré de la paſſion de gouverner l'état, *comme d'un maître dur & féroce* (1) ; ainſi que Sophocle déjà vieux le diſoit, à ce qu'on rapporte, d'une autre paſſion. Lors donc que la raiſon domine, je me trouve très heureux par mon exil. Mais quand je penſe à mes amis d'Athenes, à mes proches, aux aſſemblées, au bourg de Colytte où j'ai demeuré

---

(1) En grec, *comme d'un chien enragé.* Platon, & Cicéron d'après Platon, qui citent ce trait de Sophocle, ne diſent pas, *comme d'un chien enragé ;* mais, *comme d'un maître dur & féroce.* J'ai préféré dans ma traduction la

quarante-cinq ans, à ma terre d'Halès, aux entretiens agréables que j'y ai eus avec vous & avec Philinus, tout mon ſang ſe trouble & reflue d'un autre côté. Je regrette Athenes, & j'aurois même du plaiſir à y entendre les invectives de Démoſthene, & ſes bons mots qui n'ont jamais fait rire que Cteſiphon.

Mais mettons des bornes à nos larmes. Vous, ſoyez heureux; évitez les affaires, évitez Leptine (1). Il eſt notre ennemi, & d'ailleurs il eſt tel qu'il n'y a point de gloire à l'emporter ſur lui, & qu'il y auroit beaucoup de honte à lui céder. Si vous vous rencontrez par haſard enſemble, & qu'il parle contre moi, tâchez de vous taire ſi vous pouvez, & de rire. Il eſt aſſez puni d'être jugé par-tout le monde un perſonnage auſſi odieux que ridicule. Si vous ne craignez pas trop la mer, venez me trouver; vous vous en retournerez quand vous m'aurez procuré le plaiſir de vous voir.

---

leçon de Platon. = Plus bas, *Halès*, étoit un bourg de l'Attique.

(1) Je ne crois pas que ce Leptine ſoit le même que celui dont Démoſthene attaque la loi, mais dont il paroît eſtimer & ménager la perſonne.



LETTRE SIXIEME.

CETTE lettre eſt adreſſée à Philocrate, qui eſt ſans doute le même auquel la premiere eſt adreſſée. Eſchine lui recommande un citoyen de Rhodes qui l'avoit fort bien reçu, & qui ſe tranſportoit à Athenes pour y toucher, au nom d'un de ſes parens, une ſomme dépoſée chez un banquier.

A Philocrate.

ARISTON, porteur de cette lettre, eſt le premier qui m'ait reçu à Rhodes. Il fait le voyage d'Athenes pour y toucher, au nom d'un de ſes parens âgé, une ſomme qui eſt entre les mains du banquier Carmolas. Recevez-le, je vous prie, avec amitié. C'eſt un homme fort aiſé à vivre & tel qu'il nous convient. Traitez-le en tout de maniere à lui apprendre que celui qu'il a reçu à Rhodes n'eſt pas entièrement dépourvu d'amis, qu'Eſchine jouit encore à Athenes de quelque conſidération, qu'on y penſe encore à lui.

SEPTIEME LETTRE.

CETTE lettre eſt adreſſée au ſénat & au peuple d'Athenes. Je crois que c'eſt une de celles qui ſont ſuppoſées, & qu'elle a été faite ſur le modele de la lettre de Démoſthene

contre Théramene, par quelque écrivain qui a voulu s'exercer à écrire dans le ſtyle d'Eſchine.

Au Sénat & au Peuple d'Athenes.

J'ai été inſtruit des diſcours que Ménalope avoit débités contre moi ; & je ſuis fort ſenſible aux marques que vous m'avez données de votre bienveillance. Je me flatte, quand vous m'aurez rappellé, de pouvoir lui témoigner ma gratitude d'une façon qui réponde à ſa vie paſſée ; & peut-être, quoiqu'éloigné de ma patrie, pourrai-je encore réprimer ſon inſolence. J'avoue, Ménalope, que j'ai éprouvé ma diſgrace conformément aux loix ; mais je dis que c'eſt en défendant les loix que j'y ſuis tombé, en m'oppoſant à ce que perſonne ne fût couronné contre leurs diſpoſitions. Avoir été malheureux à la tête des affaires, cela m'eſt commun avec Thémiſtocle, Ariſtide, & mille autres citoyens célebres. Mais être fils d'une mere qui s'eſt proſtituée dernièrement, quoique vous fuſſiez déjà théſmothete (1), & d'un pere qui a été mis trois fois en priſon ; vous être vendu vous-même pour le crime au prix de deux mille

(1) On ſait que les archontes étoient les principaux magiſtrats d'Athenes, qu'ils étoient au nombre de neuf, & que ſix d'entre eux ſe nommoient theſmothetes.

drachmes : cela vous eſt commun, je penſe, avec les jeunes libertins de la troupe de Timarque (1), & non avec Thémiſtocle, ni avec Ariſtide le juſte. Mais, Athéniens, je raiſonnerai avec Ménalope de vive voix, quand vous le jugerez à propos. Maintenant je vous rends grace de l'intérêt que vous avez témoigné pour ma perſonne, interrompant par vos cris & refuſant d'entendre ceux qui me déchiroient quoiqu'abſent. Il feroit mieux pourtant, il feroit plus juſte que vous me permiſſiez de répondre moi-même aux invectives, en décidant pour moi ce que vous avez déjà décidé pour tant d'autres qui avoient commis envers vous les délits les plus graves. Sinon, je vous demanderois une ſeconde grace, c'eſt de ſouffrir qu'on diſe du mal de moi tant qu'on voudra, plutôt que de faire ſoupçonner, en refuſant d'entendre ceux qui me déchirent & en paroiſſant m'être favorables, qu'il y en a plus ſur mon compte qu'on n'en pourroit dire.

(1) C'eſt ſans doute le Timarque contre lequel Eſchine nous a laiſſé un diſcours, & qu'il fit condamner comme s'étant livré à des vices infâmes.



LETTRE HUITIEME.

Cette lettre & les deux qui ſuivent ne portent point les noms des perſonnes auxquelles Eſchine les adreſſoit. Cette huitieme lettre eſt écrite à un ami qui avoit promis de le venir voir, & qui ne tenoit pas ſa parole.

Vous n'êtes pas encore venu me voir ; vous vous rejettez ſur les indiſpoſitions, ſur les procès, ſur tout enfin, plutôt que ſur le défaut de bonne volonté. Il y a déjà long-tems que Nicias & Andronius ſont venus. Si vous avez réſolu d'accompagner Philinus, qui, à ce que j'apprens, doit faire le voyage, peut-être vous permettrai-je de vous juſtifier, & notre querelle ſera terminée. Si vous ne partez pas encore avec lui, vous m'écrirez toujours que vous viendrez, mais votre ami ne ſe fâchera plus qu'une fois.

LETTRE NEUVIEME.

Eschine, dans cette lettre, rend compte à un ami de l'acquiſition qu'il a faite d'une terre.

Je ſuis paſſé à Phyſque (1), & je me ſuis tenu

(1) Il y avoit deux villes grecques de ce nom : Phyſque

tranquille tout le jour, non par indolence, mais parceque mon asthme paroissoit augmenter. Comme il a diminué pendant la nuit, & que je me suis trouvé mieux, je me suis rendu aux Sablons; j'ai vu la terre, qui m'a paru belle & assez variée. Des plants d'oliviers, beaucoup d'arbres, grand nombre de vignes, encore plus de bled, de beaux pâturages, mais point de logement; les bâtimens sont en ruine. Myronide m'a fort bien reçu. J'ai acheté la terre deux talens. J'y bâtis maintenant une maison, telle que je peux la bâtir avec un revenu médiocre. D'ailleurs, je ne l'habiterai certainement pas avec grand plaisir, étant privé de ma patrie, & d'une patrie dont on ne peut se consoler d'être éloigné que par l'espérance d'y revenir.

LETTRE DIXIEME.

Je ne me serois point permis de traduire cette lettre, qui renferme une histoire un peu libre, s'il ne m'avoit paru que le caractere honnête & vertueux qu'y montre Eschine pouvoit être une leçon pour nos François, qui ne sont que trop sujets à plaisanter sur un article que l'orateur d'Athenes traite sérieusement. La délicatesse d'un païen sur

étoit aussi un des ports de Rhodes; il en est parlé dans Strabon & dans Etienne.

l'honnêteté des mœurs, l'indignation qu'il témoigne à un libertin qui s'en moque, & qui, en cela, ne reſſemble que trop à nos petits maîtres à bonne fortune, doivent faire rougir la plupart des chrétiens. Au reſte, la narration du fait contenu dans cette lettre, eſt auſſi vive & rapide que ſimple & naïve.

BONS dieux! que Cimon m'a fait de peine dans toutes les villes & ſur tous les rivages! à quels excès il s'eſt porté ſans reſpect pour les loix, ſans égard pour l'amitié! Nous étions venus enſemble à Troie pour jouir du ſpectacle de la terre & de la mer. Je ne vous détaillerai pas tout ce que j'y ai vu, j'aurois trop à dire; & je craindrois qu'en imitant le babil des poètes, je ne paruſſe vous entretenir de bagatelles. Mais je vous parlerai des beaux faits de Cimon, & de ſa pétulance contre laquelle je ne pourrois jamais déclamer avec aſſez de force.

Nous étions à Troie depuis pluſieurs jours, & nous ne pouvions nous laſſer de voir ce que cette ville offre de curieux; j'avois réſolu de m'y arrêter juſqu'à ce que j'euſſe rapproché tous les vers de l'Iliade de chacun des objets dont ils parlent. Nous tombâmes au jour où la plupart des habitans cherchent à marier celles de leurs filles à qui la loi & l'âge le permettent. Il y en avoit un grand nombre dans ce cas. C'eſt une coutume dans la Troade que les filles ſur le point de ſe marier, viennent

au Scamandre, & se baignant dans les eaux du fleuve, prononcent ces paroles qui sont consacrées : *Scamandre, je t'offre ma virginité.* Une jeune fille, entre autres, nommée Callirrhoë, d'une belle taille, d'une naissance distinguée, vint au fleuve pour se baigner. Je regardois de loin cette cérémonie avec les parens des filles & le reste du peuple, jouissant du spectacle de la fête autant qu'il est permis aux hommes. Notre honnête homme de Cimon se cache dans les herbes du Scamandre, & se couronne de roseaux : c'étoit un piege tendu pour la circonstance, un tour qu'il avoit médité de jouer à Callirrhoë. Celle-ci, je l'ai su depuis, se baignoit & prononçoit les paroles ordinaires, *Scamandre, je t'offre ma virginité.* Le Scamandre-Cimon s'élance des roseaux ; *Scamandre*, dit-il, *reçoit le présent de Callirrhoë, il veut la combler de biens.* En disant ces mots, il enleve la fille & se cache ; mais l'affaire ne resta point cachée.

Quatre jours après on faisoit en l'honneur de Vénus une procession à laquelle assistoient les nouvelles mariées, & dont nous étions spectateurs. La jeune Callirrhoë apperçoit Cimon qui regardoit avec moi, fort tranquille, comme quelqu'un qui n'eût fait aucun mal ; elle se prosterne à ses pieds ; & se tournant du côté de sa nourrice : Voilà,

dit-elle, ma nourrice, le Scamandre à qui j'ai donné ma virginité. A ces mots, la nourrice se récrie, & par-là toute la fourbe se découvre.

Rentré dans mon logement, j'y trouve Cimon, je m'emporte contre lui comme je devois, & le traitant de scélérat, je lui dis qu'il nous a perdus. Lui, sans être ni plus honteux, ni plus effrayé, se met à me raconter de longues histoires, à me citer nombre d'aventures de ce genre arrivées à diverses personnes & en différens pays, tournant en risée des actions dignes du dernier supplice. A Magnésie, me disoit-il, un jeune homme de la ville a joué le même tour auprès du fleuve Méandre. Aussi encore aujourd'hui, le pere d'Attalus l'athlete, persuadé que son fils est fils du Méandre & non le sien, croit que c'est pour cela qu'il est si robuste & si vigoureux. Lorsque l'athlete se retire accablé de coups & entièrement épuisé, son pere dit que le fleuve est irrité contre Attalus, parcequ'étant vainqueur il n'a point proclamé le dieu pour son pere; de sorte qu'il a une raison toujours prête quand son fils est vaincu. Auprès d'Epidamne, le musicien Carion a de même la simplicité de croire qu'un de ses fils, né d'une pareille intrigue, est fils d'Hercule. Pour moi, ajouta-t-il, sans pousser les choses aussi loin, j'ai eu une simple entrevue avec une fille qui n'étoit plus vierge, je n'ai fait que la re-

garder ſe baignant avec ſa vieille nourrice. D'ailleurs, pour que les hiſtoires d'Ilion ne ſoient pas toutes ſur le ton terrible & tragique, j'ai cru devoir m'égayer, & mettre le Scamandre en comédie.

A ce récit, je demeurai pétrifié, ne pouvant croire ce qui s'étoit paſſé, & craignant les ſuites d'une telle impudence. Cimon paroiſſoit ſe diſpoſer à me raconter une troiſieme aventure de la même eſpece ſous le nom de Bacchus ou d'Apollon, lorſqu'appercevant une foule de peuple qui venoit à notre logement : voilà, lui dis-je, ce que je craignois, ils viennent pour nous brûler ; & auſſitôt je ſortis par une porte de derriere, & je me réfugiai chez Ménalippide. De là, ſur le ſoir, je m'avançai du côté de la mer, & je fus porté vers une certaine hôtellerie par un vent auquel, en vérité, on ne pouvoit s'expoſer qu'en cherchant à fuir le forfait d'un Cimon.

Tels ſont les périls auxquels m'a expoſé ſon incontinence. J'ai cru devoir vous les mander, comme à quelqu'un qui en ſera encore plus affecté que moi. Peut-être cependant ne trouverez-vous qu'à rire dans cette aventure.



LETTRE

LETTRE ONZIEME.

J'AI déjà dit que je croyois les deux dernieres lettres ſuppoſées. Dans les lettres précédentes, Eſchine s'annonce comme un philoſophe aimable qui n'eſt pas inſenſible à ſa diſgrace, mais qui la ſupporte avec aſſez de patience. Il n'eſt pas croyable que, ſatisfait de la vie douce & paiſible qu'il menoit dans ſon exil, il ſoit ſorti de ſa tranquillité pour ſe mêler encore du gouvernement, & pour ſe meſurer de nouveau avec un puiſſant adverſaire. Il y a toute apparence que quelque habile écrivain, qui avoit étudié ſon ſtyle, & qui aimoit ſa façon d'écrire & de penſer, s'eſt amuſé à compoſer deux lettres en réponſe aux deux premieres de Démoſthene. Dans l'une, il repréſente Eſchine partiſan & avocat de la paix, comme il l'avoit toujours été, exhortant les Athéniens à reſter tranquilles, à ne pas troubler leur repos par de vains projets d'ambition, à ne pas expoſer à une ruine totale une ville déjà ſi affoiblie : dans l'autre, le même Eſchine juſtifie ſon adminiſtration, par l'expoſé de toute ſa conduite lorſqu'il étoit miniſtre, & ſur-tout depuis qu'il eſt exilé. Il excite les Athéniens, par des ſentimens de compaſſion & d'honneur, à le rappeller, à lui rendre une patrie dont il ne mérite pas d'être privé. Il eſt des endroits, dans la derniere lettre, qui prouvent invinciblement qu'elle eſt ſuppoſée. D'après les diſcours d'Eſchine qui précedent, ſa mere, ſi elle vivoit encore, devoit avoir plus de cent ans, ſes fils devoient être d'un certain âge : la lettre dit en termes formels, que ſa mere n'étoit âgée que de ſoixante-treize ans, que ſes

fils étoient fort jeunes. Quoi qu'il en soit, les deux lettres ne sont pas sans mérite ; je les ai traduites avec soin. Comme le texte en est fort altéré, j'ai eu assez de peine à tirer par-tout un sens bien clair & bien net.

Au Sénat & au Peuple d'Athenes.

J'AI déjà pensé à vous écrire sur plusieurs objets qui me sont venus à l'esprit, ne croyant pas que mes malheurs dussent me priver de cette liberté ; ce qui m'a retenu, c'est qu'il me sembloit qu'après avoir été puni si griévement de m'être occupé des affaires de l'état, ce seroit de ma part une grande indiscrétion de m'en occuper encore, & de vous donner des conseils, à moins que vous ne m'y invitassiez dans quelque circonstance. Je sentois d'ailleurs qu'il n'étoit pas même facile de conseiller des amis, loin qu'il le soit de conseiller tout un peuple. Je voyois enfin que vous aviez d'autres citoyens en état de parler & d'agir ; & j'en avois laissé un assez grand nombre. Mais puisque par la mort des uns, & par la disgrace des autres semblable à la mienne, la ville éprouve une disette de ministres, puisque, suivant ce qu'on me rapporte, ceux qui sont présens cherchent à troubler l'état par leurs discours, & même ceux qui sont absens par leurs lettres, je me suis hasardé à vous exposer aussi par lettres, seule maniere dont je le puis, ce que je pense être avantageux à la république.

Si maintenant encore mes ennemis prétendent que je ſuis partiſan des Macédoniens, & ſi quelques uns m'accuſent de nouveau en mon abſence d'avoir prévariqué dans mes ambaſſades, ou d'avoir trahi la Grece, je ſuis prêt, s'ils le veulent, à m'exiler même de Rhodes & de tout le pays des Grecs, & je me retirerai dans les états du roi de Perſe. Perſonne néanmoins ne me reprochera d'avoir jamais été partiſan des Perſes, & Démoſthene moins que tout autre. Mais dans ce pays même, je ne ceſſerai de vous écrire ce qui me ſemblera conforme à vos intérêts, dans le deſſein non de flatter vos goûts, ainſi que font quelques uns, mais de vous donner librement des avis. Car ſachez que certains miniſtres qui veulent paroître vous reprendre & non vous flatter, ambitionnent ſur-tout de vous plaire, choiſiſſant le rôle d'adulateur le plus ſubtil, celui qui ſe cache ſous une apparence de franchiſe. C'eſt là, en effet, la maniere la plus adroite de flatter le peuple & les chefs. Lorſque j'étois, en quelque ſorte, vivant pour ma patrie, j'ai vu de vos miniſtres ſuivre ce ſyſtême; maintenant que je ſuis mort pour elle autant qu'il eſt en vous, il en eſt encore qui n'y ſont que trop fideles. Ils vous reprochent, comme une lâcheté, de ne pas chercher à commander dans la Grece, & veulent que vous aſpiriez à la prééminence, comme ſi vous

pouviez y parvenir. Mais il vaut mieux pour vous, selon moi, que, paroissant moins actifs & moins ardens, on vous croie capables de commander aux Grecs, que de montrer votre impuissance par une ardeur inquiete.

J'apprends que, depuis la mort d'Alexandre, on vous excite à faire des mouvemens pour changer la face des affaires. S'il eût été de votre avantage de vous donner ce conseil, je vous l'eusse donné bien volontiers. Je n'ignorois pas, j'en atteste Jupiter & les autres dieux, qu'il est beau de combattre sans cesse contre les Barbares, & de mettre les Grecs en liberté, que c'étoit le systême de nos ancêtres. Mais je voyois que si nous avons assez de courage pour prendre les plus belles résolutions, les forces & la fortune nous manquent pour les exécuter. Je croyois donc que vous deviez vous rappeller que si j'écris aux Athéniens, ce n'est pas aux Athéniens que gouvernoit Thémistocle, mais à leurs descendans, qui, sans leur être inférieurs en courage, n'ont pas les mêmes ressources pour la guerre. Que ceux qui nous proposent des entreprises dignes de la Grece, nous donnent trois cents vaisseaux, trente mille talens d'argent & trois mille talens d'or (1), qu'ils nous donnent un pareil

(1) En donnant au talent d'argent sa valeur ordinaire

nombre de jeunes gens robuſtes & aguerris, & alors qu'ils s'abſtiennent de nous donner des conſeils; car nous ſaurons par nous-mêmes ce que nous devons faire, quand nous pourrons faire ce que nous aurons réſolu. Qu'ils ne nous amuſent pas de vains diſcours, & de louanges inutiles données à nos ancêtres & à notre pays, répétant ſans ceſſe que nos aïeux ſont nés dans le pays & pour le pays, & que des dieux ont été jugés dans les tribunaux d'Athenes. Demandez-leur à quoi a ſervi aux Athéniens, dans la bataille de Chéronée, que Mars ait plaidé contre Neptune pour Hallirrhotius (1) devant l'Aréopage. Sommes-nous en état de combattre contre Antipater, ou contre tout autre prince de Macédoine? Voilà ce qu'il faut examiner; & ſi nous le ſommes, prenons ſur-le-champ les armes, & délivrons les Grecs avec l'aide de la fortune. Mais ſi, nous aveuglant ſur notre

---

de mille écus, & au talent d'or celle de dix mille écus, la proportion de l'or à l'argent étant de un à dix, trente mille talens d'argent font trente millions d'écus, trois mille talens d'or font également trente millions d'écus: ſoixante millions d'écus ſont les deux ſommes réunies, ſommes qui paroîtront ſans doute exorbitantes.

(1) Hallirrhotius, fils de Neptune, avoit enlevé Alcippe, fille de Mars, qui, pour venger ſa fille, tua le raviſſeur. Ce fut pour ce meurtre qu'il fut cité devant l'Aréopage, où il fut jugé dans un conſeil de douze dieux.

foibleſſe, & cédant à la flatterie, nous eſſuyons une défaite, n'ajouterons-nous pas aux malheurs où nous ſerons tombés, celui de paſſer pour en avoir été nous-mêmes la cauſe; ce qui ſeul rend inconſolable dans les maux? Il eſt de la ſageſſe d'une république comme d'un particulier, de délibérer ſur ce qu'ils doivent faire actuellement d'après leurs reſſources actuelles. Oui, dans les entrepriſes, meſurer ſa hardieſſe ſur la puiſſance qu'on a eue jadis & qu'on n'a plus, c'eſt comme ſi un homme qui a vaincu ſouvent aux jeux olympiques, devenu vieux, ſe faiſoit encore inſcrire, & que, provoquant ſes adverſaires, il leur vantât, non les forces qu'il a maintenant, mais celles qu'il a eues par le paſſé.

Il eſt à propos auſſi que vous réfléchiſſiez ſur ce que diſent certains orateurs comme quelque choſe de rare, & qui peut contribuer merveilleuſement à la réuſſite de leurs conſeils. Ils diſent donc que vous devez être unis entre vous, comme ſi vous ignoriez que c'eſt là le mieux pour toute république, ſoit qu'elle veuille faire la guerre, ou reſter en paix. Il ne s'agit pas d'examiner ſi nous devons être unis pour faire la guerre; car nous devons l'être, ſoit que nous la faſſions ou que nous ne la faſſions pas, à toutes ſortes d'égards; mais ſi nous aurons des forces ſuffiſantes, en ſuppoſant que

nous ſoyons diſpoſés à la faire, & à ramener parmi nous la concorde, comme nous devons la ramener. Tant qu'on ne nous montrera point les alliances & les fonds dont nous ſerons munis ſi nous entreprenons la guerre, & que l'on ſe contentera de nous donner Minerve pour garant de notre entrepriſe, nous regarderons ceux qui nous la conſeilleront comme des téméraires & des imprudens. Auſſi n'avez-vous fait aucun cas, & avec raiſon, des diſcours de celui qui vous conſeilloit de reprendre les armes; ils ont été rejettés comme méritoient de l'être les diſcours d'un inſenſé. Ces gens-là ne ſont point ſatisfaits de n'être pas punis pour imaginer des conſeils auſſi abſurdes, & pour ne pas même nous laiſſer jouir de ce qui nous reſte; ils vont juſqu'à envier ce reſte aux citoyens raiſonnables, & ils n'auront point de repos qu'à l'exemple des Thébains, ils n'aient fait par leur adminiſtration détruire notre ville, & changer notre ſol en pâturages. Si nos affaires ſont en mauvais état, eſt-ce une raiſon pour négliger les moyens d'empêcher qu'elles n'éprouvent un dépériſſement abſolu?



LETTRE DOUZIEME.

Au Sénat & au Peuple d'Athenes.

Je ſuis entré dans les affaires à l'âge de trente-trois ans, non pas, certes, après m'être exercé à jouer les troiſiemes rôles, comme Démoſthene me le reproche, mais l'eſprit ſuffiſamment cultivé, m'étant appliqué à n'écrire que ſur des ſujets honnêtes, & à ne compoſer que des diſcours tels qu'il convenoit dans Athenes. On ne verra pas qûe jamaìs j'aie écrit ou parlé pour inquiéter perſonne, & que pour de l'argent j'aie ſuſcité des procès à un ſeul particulier : on ne verra pas que j'aie trafiqué d'injures, que j'aie fourni ſujet de m'outrager pour en tirer profit (1); qu'enfin j'aie cité en juſtice d'autre citoyen que Timarque. Et ce dont je me glorifie, ce n'eſt pas d'avoir refuſé les ſommes conſidérables qui m'étoient offertes, mais d'avoir fait ſubir à un coupable la peine qu'il méritoit. Après cela, j'ai accuſé d'infraction de loix Ctéſiphon qui

(1) Ainſi que Démoſthene, qui, outragé par Midias & par d'autres, s'eſt accommodé moyennant des ſommes d'argent. Il eſt facile d'appercevoir les autres alluſions faites à Démoſthene.

m'avoit fait beaucoup de mal, auſſi bien que Démoſthene. J'étois fondé dans mes pourſuites, j'en atteſte les dieux; mais il n'eſt pas étonnant que l'éloquence de Démoſthene ait prévalu ſur vos loix & ſur mes diſcours. Une preuve peut-être non moins forte qu'évidente que je me ſuis bien conduit dans le miniſtere, c'eſt qu'ayant été accuſé auparavant par le même Démoſthene ſur des délits beaucoup plus graves que ceux pour leſquels je ſuis exilé, je n'ai pas été condamné quoiqu'accuſé par un tel orateur.

Depuis la diſgrace que j'éprouve, il me ſemble que j'ai été parfaitement connu non ſeulement de vous, mais encore de tous les Grecs. Qui ne ſait, en effet, qu'il en eſt des exilés comme des morts? C'eſt ſur-tout lorſqu'ils ont diſparu de leur ville que l'on connoît leur caractere & leurs mœurs, ce qu'ils avoient caché ſe dévoilant alors, & leurs ennemis les attaquant à découvert ſans qu'ils puiſſent ſe défendre. Ceux qui ont été exilés parcequ'on leur reprochoit de travailler uniquement pour les ennemis de l'état, & de leur être dévoués, manifeſtent leur naturel & leur ſyſtême politique. Ils paroiſſent clairement ce qu'ils ſont, par la maniere dont ils ſupportent leur diſgrace, & dont ils ſe conduiſent envers leur patrie. Moi, par exemple, qui ai livré ma patrie à Philippe, qui ai prévariqué

contre Athenes dans mon ambaſſade, qui faiſois ma cour aux Macédoniens, obligé de partir en exil, ne devois-je pas me retirer auprès d'Alexandre pour recevoir de lui la récompenſe de mes ſervices, & pour l'engager à s'occuper de mes intérêts? Je voyois Demade poſſéder des fermes dans la Béotie, labourer des terres avec vingt charrues, & ſe ſervir de vaſes d'or. Je voyois Hégémon & Callimédon, l'un à Pella & l'autre à Berrhée, être comblés de préſens & mariés à des femmes de la premiere diſtinction. Je n'ai pas non plus choiſi ma retraite en Theſſalie, ni chez les Thébains, ni chez d'autres peuples, parmi leſquels il auroit fallu décrier ma patrie, ou l'entendre décrier. Mais je me ſuis réfugié à Rhodes, dont les habitans ſont d'un caractere paiſible, & ne ſont pas, aſſurément, mal intentionnés pour vous. Je trouve que ſe tenir ſi près de ſa ville, eſt plutôt éluder ſa diſgrace que chérir ſa patrie. On doit, au contraire, s'en éloigner le plus qu'il eſt poſſible, afin de n'avoir ſous les yeux aucun objet qui renouvelle ſa douleur. Je ne ſuis pas même reſté à Rhodes, mais choiſiſſant dans les environs, pour y fixer mon ſéjour, un petit château nommé *les Sablons*, j'y ai acheté une terre deux talens. C'étoit, ſans doute, le prix que devoit y mettre un homme qui a été ſucceſſivement penſionnaire de Philippe & d'Alexandre, & qui a

livré aux Macédoniens la Phocide & la liberté des Grecs.

J'ai avec moi sept esclaves & deux amis, & ma mere qui, âgée de soixante & treize ans, a voulu me suivre & partager ma disgrace. Ma femme elle-même m'a accompagné dans mon exil, quoique son pere la retînt, & que les loix peut-être l'obligeassent de rester; elle m'a suivi, plus fidele aux mœurs de la ville que docile à ses loix (1)? J'ai emmené aussi mes trois enfans, qui ne connoissent pas encore leur infortune, & ne savent pas quelle patrie leur ont donnée les dieux en naissant, quelle patrie ils ont perdue presque aussitôt qu'ils sont nés. Des hommes de Béotie & d'Etolie vous envoient donc leurs enfans pour profiter de l'éducation qu'on reçoit chez vous: & les fils d'un pere qui ne doit pas au peuple le titre d'Athénien, d'un pere qui n'a été condamné pour aucun délit honteux, sont privés d'un avantage dont ils devoient jouir naturellement, exilés à l'âge le plus tendre, élevés dans l'indigence, dans un abandon total, dans l'exil de leur pere! Démosthene vous a écrit

---

(1) Je ne sache pas qu'il y eût à Athenes, comme semble le supposer l'auteur de la lettre, des loix qui défendissent à la femme d'un homme exilé, de le suivre dans son exil.

pour les fils de Lycurgue ; il vous a priés, & avec justice, de leur remettre la somme à laquelle leur pere a été condamné ; & vous, comme il convenoit à des Athéniens, touchés pour eux de compassion, vous leur avez fait grace : car c'est votre coutume de revenir aussi facilement à l'indulgence que vous vous êtes portés à la rigueur. Et je ne vous fléchirois pas pour mes enfans, lorsque je vous demande qu'ils ne soient pas élevés comme des orphelins & comme des exilés, eux qui ne sont pas coupables, puisqu'ils sont enfans, eux qui, sans avoir été condamnés, souffrent toutes les peines de ceux qui ont été condamnés ! Songerez-vous à moi lorsque je ne serai plus, & serez-vous sensibles à des prieres que vous n'écoutez pas aujourd'hui ? Laissez-vous toucher, Athéniens, laissez-vous fléchir, & usez envers moi de votre modération accoutumée. Craignez de démentir votre caractere, & de perdre la réputation de douceur dont vous avez joui en tout tems plus que tous les autres peuples. Que les conseils de Ménalope qui vous empêche de suivre les mouvemens de votre bonté naturelle, ne l'emportent pas auprès de vous sur les exhortations que vous fait, non point, certes, Eschine qui n'a ni assez de crédit, ni assez d'éloquence pour persuader sa patrie, sur-tout à présent que l'on s'imagine qu'il parle pour lui-même : non,

ce n'eſt point Eſchine qui vous exhorte, mais les mœurs d'Athenes, mais la gloire dont vous jouiſſez, mais l'uſage de vos ancêtres, que vous devez, ſans doute, écouter beaucoup plus que Ménalope, qui voudroit vous engager à vous déshonorer vous-mêmes.



SOMMAIRE
DE LA
HARANGUE D'ESCHINE
CONTRE
TIMARQUE.

DÉMOSTHENE avoit entrepris d'accuſer Eſchine, & de lui faire rendre compte de ſon ambaſſade, il avoit obtenu action, & Timarque s'étoit joint à lui pour le ſeconder. Avant que l'affaire fût portée en juſtice, Eſchine, voulant écarter un des accuſateurs, prévient Timarque, il le pourſuit juridiquement, comme n'ayant pas droit de parler en public, puiſqu'il s'étoit proſtitué lui-même, & qu'il avoit diſſipé ſon patrimoine. Je vais donner une courte analyſe de ſa harangue.

Dans ſon exorde, après avoir expliqué les motifs qui lui font accuſer Timarque, Eſchine montre que les loix en général conſervent & maintiennent le gouvernement démocratique; que, quand on vit ſous un tel gouvernement, on ne peut être trop attentif à les obſerver, & à punir ceux qui les violent. Il parle de l'exactitude des légiſlateurs, dans les loix de diſcipline; il annonce qu'en traitant de ces loix, il ſuivra dans ſon diſcours l'ordre qu'ils ont ſuivi; & qu'il oppoſera à ces loix les mœurs de Timarque, qui font avec elles un contraſte énorme.

Ce diſcours eſt diviſé en quatre parties; dans la premiere, l'orateur traite des loix de diſcipline; dans la ſeconde, il expoſe la conduite licencieuſe de Timarque; dans la troiſieme, il réfute les raiſons par leſquelles on

pouvoit le défendre, & tâche de rendre inutiles les artifices & les subtilités auxquelles doivent recourir ses défenseurs; enfin dans la quatrieme, qui peut être regardée comme la péroraison, il exhorte les juges à être séveres dans une pareille cause.

La premiere partie, qui traite des loix de discipline, renferme trois sous-divisions, loix touchant les enfans, loix touchant les jeunes gens, loix touchant les autres citoyens, & sur-tout les orateurs. La seconde partie est subdivisée en deux; la maniere dont Timarque s'est prostitué lui-même; celle dont il a dissipé son patrimoine & les revenus de l'état. J'ai omis entièrement la premiere, comme renfermant des détails qui auroient pu choquer des oreilles françoises. La troisieme partie tombe principalement sur Démosthene. Eschine détruit toutes les raisons subtiles & artificieuses qu'il pouvoit suggérer à l'accusé; il l'attaque lui-même, & ne lui épargne ni les railleries, ni les invectives. Il répond aussi à un des généraux d'Athenes, qui se disposoit à défendre Timarque, & qui, entre autres moyens de défenses, devoit employer l'autorité des poètes. A cette occasion, Eschine cite des vers d'Homere & d'Euripide, pour montrer quelle différence il y a entre un amour honnête & une passion criminelle. Enfin, & c'est le sujet de la quatrieme partie, les juges doivent condamner Timarque & le diffamer pour l'intérêt de leurs enfans, pour qu'ils conservent la pureté de leurs mœurs; ils doivent le condamner sans écouter ceux qui sollicitent pour lui, & qui ont intérêt qu'il soit absous, parcequ'ils sont les fauteurs ou les complices de ses désordres.

Ce discours a dû précéder d'une ou deux années les ha-

rangues ſur la fauſſe ambaſſade, & par conſéquent a dû être prononcé la premiere année de la CIX olympiade, ou la quatrieme de la CVIII.

Timarque fut condamné & diffamé, non ſeulement par la ſentence des juges, mais encore dans l'opinion de tous les citoyens. Son nom paſſa en proverbe, & on appella depuis *un Timarque*, tout infâme débauché. On prétend qu'il ne put ſurvivre à un tel déshonneur, & que ne pouvant ſoutenir l'idée d'un pareil opprobre, il ſe donna lui-même la mort. Il n'eſt connu que par la harangue faite contre lui; mais nous voyons par le témoignage même de ſon accuſateur, que c'étoit un homme important dans la république, qu'il s'étoit élevé, par ſon éloquence, aux premieres charges, & qu'il avoit déjà rempli, quoique jeune, les principaux emplois.

J'ai balancé long-tems ſi je donnerois ce diſcours, dont l'objet eſt de pourſuivre la condamnation d'un homme coupable de vices infâmes; mais comme il y a de grandes beautés, & des choſes curieuſes, déterminé par mes propres réflexions & par celles de pluſieurs perſonnes, je me ſuis haſardé à le donner, en ſupprimant, dans ma traduction, quelques détails qui pourroient ſouiller l'imagination, & offenſer les oreilles chaſtes.



HARANGUE



HARANGUE D'ESCHINE CONTRE TIMARQUE.

JE n'ai jamais accuſé perſonne pour crime d'état, je n'ai inquiété perſonne dans la reddition des comptes ; & je puis, Athéniens, me rendre à moi-même témoignage de ma modération à cet égard ; mais quand je vois Timarque cauſer à l'état un inſigne préjudice en paroiſſant à la tribune malgré les loix, quand je ſuis attaqué perſonnellement par ſes calomnies, ainſi que je vous le montrerai dans la ſuite du diſcours ; j'aurois honte de ne pas venger l'état, les loix & les tribunaux, de ne pas me venger moi-même. C'eſt parceque je ſuis convaincu que Timarque eſt coupable des délits dont vous venez d'entendre la lecture (1), que je lui ai intenté cette accuſation ; & rien de plus vrai que ce qu'on dit ordinairement dans les cauſes publiques, que les inimitiés particulieres

(1) *Dont vous venez d'entendre la lecture ;* dans l'acte d'accuſation que l'accuſateur faiſoit lire avant de parler.

font la fource de bien des réformes pour le gouvernement. En général, Timarque ne doit s'en prendre du procès qu'il fubit, ni à l'état, ni aux loix, ni à fes juges, ni à fon accufateur ; c'eft lui-même qui fe l'eft attiré. Pour le punir des vices infâmes dont il a fouillé fa jeuneffe, les loix lui fermoient l'entrée de la tribune, & lui fignifioient un ordre qui, felon moi, n'étoit pas fi dur, qui ne coûtoit rien à fuivre. Il pouvoit encore, s'il eût été fage, m'épargner fes imputations calomnieufes.

Quoi qu'il en foit de ces premieres idées fur lefquelles il feroit inutile de s'étendre, je paffe à des réflexions, qui, fans doute, vous ont déjà été faites par d'autres (1), mais qu'il eft à propos de vous répéter à la tête de ce difcours. On convient qu'il eft parmi les peuples trois fortes de gouvernemens, la monarchie, l'oligarchie & la démocratie. Les deux premiers foumettent les hommes aux volontés de ceux qui commandent; le troifieme les affujettit à la loi. Ce font les loix, vous le favez, qui, dans les démocraties, confervent les citoyens & le gouvernement; c'eft la défiance & la force des armes, qui font le falut des monarques & des chefs de l'oligarchie. L'oligarchie, & en général tout gou-

(1) Elles font répétées dans l'exorde de la harangue du même orateur fur la couronne.

vernement où les hommes ne ſont pas égaux, doit écarter quiconque ne ſuivant de loi que la violence, cherche à renverſer les états. Nous, dont le gouvernement eſt fondé ſur les loix & ſur l'égalité, nous devons craindre ceux-mêmes dont les diſcours ou la vie ſont contraires aux loix. Notre force conſiſte à nous gouverner par de bonnes loix, à ne pas nous livrer à la perfidie de ces hommes qui ſe permettent de les enfreindre, & qui tiennent une conduite licencieuſe. Etabliſſons-nous des loix; prenons des meſures pour n'en établir que de bonnes & de convenables à une république : dès qu'elles ſont établies, il faut les obſerver & punir ceux qui les violent, ſi nous voulons que la république ſoit heureuſe & floriſſante.

Conſidérez, Athéniens, avec quelle attention nos premiers légiſlateurs, Dracon, Solon & les autres, ſe ſont occupés de la ſageſſe & de la modeſtie. D'abord ils ont porté des loix de diſcipline pour nos enfans, preſcrivant en termes clairs les exercices d'un enfant libre, & la maniere dont il faut l'élever; ils en ont porté enſuite pour les adoleſcens, enfin pour les autres âges, non ſeulement pour les particuliers, mais encore pour les orateurs. Et ces loix conſignées dans vos archives, ils vous les ont remiſes comme un dépôt, & vous en ont conſtitués les gardiens.

L'ordre que le légiſlateur a obſervé dans ſes loix, je le ſuivrai dans mon diſcours; je vous parlerai d'abord des loix qui concernent les mœurs de vos enfans; enſuite de celles qui regardent les adoleſcens; enfin de celles qui ont été établies pour les autres âges, non ſeulement pour les particuliers, mais encore pour les orateurs : car il me ſemble que c'eſt là le moyen de vous inſtruire le plus facile. Ainſi, je vais vous expliquer d'abord les loix d'Athenes; & après cela je leur oppoſerai les mœurs de Timarque, qui font avec toutes ces loix un contraſte énorme.

Nous ſommes obligés de confier nos enfans à des maîtres qui ne peuvent ſubſiſter qu'autant qu'ils ont des mœurs, & auxquels le défaut de ſageſſe ôteroit toute reſſource : le légiſlateur néanmoins, toujours plein de défiance, déſigne clairement l'heure à laquelle un enfant libre doit aller aux écoles, avec quels enfans il doit y entrer, & quand il en doit ſortir. Il défend aux maîtres des écoles & aux chefs des gymnaſes, de les ouvrir avant le ſoleil levé, & il leur ordonne de les fermer avant le ſoleil couché, tenant pour ſuſpectes la ſolitude & les ténebres. Il marque encore quels ſont les jeunes gens qui peuvent y entrer, à quel âge ils le peuvent, & quel eſt le magiſtrat qui doit tenir la main à l'exécution de ces loix. Il donne des regles

ſur l'attention que doivent apporter ceux qui conduiſent les enfans aux écoles & aux gymnaſes, ſur les ſalles qu'on y a conſacrées aux muſes & à Mercure, enfin ſur les jeunes citoyens qui forment les troupes de danſeurs pour les fêtes de Bacchus. Il veut que le chorege (1) qui les emploie, & qui ſe diſpoſe à dépenſer ſon bien pour vos fêtes, ait paſſé quarante ans, afin qu'il n'ait de liaiſon avec vos enfans que dans un âge mûr. Le greffier va vous lire les loix mêmes. Vous verrez que, ſuivant le légiſlateur, un enfant bien élevé, parvenu à l'âge d'homme, pourroit être utile à ſa patrie; mais que ſi le naturel étoit gâté d'abord par une mauvaiſe éducation, des enfans mal inſtruits ne pourroient donner que des citoyens ſemblables à Timarque. Greffier, liſez les loix.

LOIX.

« Les maîtres des écoles ne les ouvriront pas « avant le ſoleil levé; ils les fermeront avant le « ſoleil couché. Ceux qui ont paſſé l'âge de l'en- « fance ne pourront entrer où ſont les enfans,

(1) Nous avons déjà obſervé, dans les diſcours qui précedent, que la *chorégie* étoit une eſpece de fonction publique & ſacrée. Le *chorege* s'engageoit à former à ſes dépens une troupe de muſiciens & de danſeurs, pour célébrer les fêtes de Bacchus.

« excepté le fils du maître, son beau-frere ou son « gendre : si d'autres se permettent d'y entrer, qu'ils « soient punis de mort. — Les chefs des gymnases « ne permettront aux jeunes gens, pour aucune rai- « son, d'entrer dans les salles consacrées à Mercure. « S'ils y en laissent entrer quelques uns, ou s'ils ne « les en font pas sortir, ils encourront les peines « portées contre ceux qui corrompent les enfans. — « Les choreges nommés par le peuple, doivent « avoir passé l'âge de quarante ans (1). »

Le législateur parle ensuite de délits graves, mais qui, sans doute, se commettent dans la ville : car nos anciens n'ont porté des loix que pour opposer des digues à des excès réels. La loi dit donc en

(1) Toutes les précautions que prend ici le législateur étoient louables sans doute, mais annoncent combien ces vices antiphysiques, ces abominations qu'on ne doit pas même nommer parmi des chrétiens, étoient communes chez les païens. J'ai quelquefois examiné pourquoi elles étoient si répandues, sur-tout chez les Grecs ; il m'a semblé que la principale raison, c'est qu'ils se permettoient, comme honnêtes, certaines liaisons qui ne conduisoient que trop souvent à des horreurs. Il est des passions avec lesquelles il ne faut jamais composer ; la prudence veut qu'on ne se permette rien absolument, qu'on évite même ces premieres démarches qui paroissent innocentes, mais qui pourroient jetter dans les derniers excès. Le plus sage est de ne s'engager en aucune maniere dans un chemin ra-

termes formels que si un pere, un frere, un oncle, un tuteur, enfin quelqu'un de ceux qui ont autorité sur un enfant, le vendent & le livrent aux plaisirs d'autrui, on ne pourra pas accuser l'enfant, mais celui qui l'a acheté & celui qui l'a vendu; l'un, dit-elle, pour l'avoir acheté, & l'autre pour l'avoir vendu : elle a établi les mêmes peines contre tous les deux. Lorsque l'enfant sera parvenu à l'âge d'homme, il ne sera pas obligé de nourrir ni de loger son pere, par qui il aura été vendu & livré aux plaisirs d'autrui; seulement il l'inhumera quand il sera mort, & s'acquittera envers lui des derniers devoirs. Et voyez, Athéniens, la sagesse de la loi. Lorsque le pere vit, elle le prive de tout secours de la part de

---

pide & glissant terminé par un précipice. Que l'auteur de notre religion sainte connoissoit bien mieux le cœur humain, que les philosophes de l'antiquité! Il ne se contente pas de nous défendre toute liaison qui pourroit devenir déshonnête quoiqu'avec une apparence d'honnêteté, il nous interdit les regards, les desirs, la pensée même. Ne nous écartons pas de cette regle, si nous voulons nous conserver purs.

Ces observations sont morales, en voici de critiques. Taylor remarque judicieusement qu'il faut distinguer trois loix différentes dans ce que fait lire Eschine, & que c'est pour cette raison qu'il dit au greffier : *lisez les loix.* J'adopte cette remarque, & j'ai distingué, comme lui, les trois loix.

ſon enfant, comme il a privé ſon enfant de la liberté de parler en public. Mais lorſqu'il eſt mort, qu'il n'eſt plus en état de ſentir un bon office, & que l'honneur eſt rendu à la loi & à la divinité, elle ordonne de l'inhumer, & de s'acquitter envers lui des derniers devoirs.

Le légiſlateur a encore porté une autre loi pour la ſûreté de vos enfans, la loi de la proſtitution; il établit les dernieres peines contre quiconque proſtituera un enfant libre ou une femme. Quelle autre loi a-t-il encore portée? la loi concernant l'outrage, qui renferme dans un ſeul mot tous les délits de cette nature. Elle dit expreſſément que quiconque outragera un enfant (or on l'outrage quand on l'achete pour le crime), ou un homme, ou une femme, ſoit libre, ſoit eſclave, quiconque ſe portera contre quelqu'une de ces perſonnes à des excès criminels, pourra être accuſé pour crime d'outrage. Elle marque la peine corporelle ou pécuniaire qui lui ſera infligée. Greffier, liſez la loi.

LOI.

« Quiconque outragera un enfant libre, ſera ac« cuſé devant les theſmothetes par le tuteur de « l'enfant qui prendra contre lui des concluſions. « S'il eſt condamné à mort par le tribunal, il ſera « livré aux (1) ondécemvirs qui le feront mourir le

(1) Les ondécemvirs étoient, à Athenes, des officiers

« jour même. S'il eſt condamné à une amende, il « paiera dans l'eſpace de onze jours après la ſenten- « ce. S'il ne peut payer à ce terme, il ſera enfermé « juſqu'à ce qu'il ait payé. Ceux qui auront outragé « des eſclaves, ſubiront le même jugement. »

On ſera peut-être ſurpris d'abord que le légiſlateur parle auſſi des eſclaves dans la loi concernant l'outrage : mais pour peu qu'on y réfléchiſſe, on verra que c'eſt un grand trait de ſageſſe. En effet, ſi le légiſlateur parle des eſclaves, ce n'eſt pas qu'il s'intéreſſe pour eux, mais voulant nous accoutumer à nous abſtenir ſur-tout d'outrager des perſonnes libres, il a ajouté qu'on ne pourroit même outrager des eſclaves. Et en général, tout homme qui, dans une démocratie, outrage quelque perſonne que ce ſoit, on n'a pas cru qu'il fût propre pour ce gouvernement.

Faites attention, Athéniens, qu'ici le légiſlateur ne parle pas encore à la perſonne même de l'enfant, mais à ceux qui ſont chargés de l'enfant, à ſon pere, à ſon frere, à ſon tuteur, à ſes maîtres, & généralement à ceux qui ont autorité ſur lui. Mais lorſqu'il eſt inſcrit ſur le regiſtre des citoyens, qu'il connoît les loix de la ville, qu'il peut diſcerner

---

publics auxquels on livroit ceux qui étoient condamnés à quelque peine corporelle.

ce qui eſt honnête & ce qui ne l'eſt pas, ce n'eſt plus à un autre que la loi parle, mais à Timarque lui-même. Et comment s'exprime-t-elle ? le voici. *Quiconque des Athéniens ſe proſtituera aux plaiſirs d'autrui, ne pourra être choiſi parmi les neuf archontes*, ſans doute, parceque c'eſt une des principales charges de la ville; *il ne pourra être nommé à un ſacerdoce*, car la loi parle d'un homme qui n'eſt pas même pur; *il ne pourra*, dit-elle, *plaider pour le peuple, ni obtenir aucune magiſtrature dans la ville ou hors de la ville, par le ſort ou par élection*; *il ne pourra être envoyé comme héraut d'armes ni comme député*, ni accuſer & calomnier pour de l'argent ceux qui ont été en ambaſſade; *il ne pourra donner ſon avis ni dans le ſénat, ni dans l'aſſemblée du peuple*, fût-il le plus éloquent des Athéniens : quiconque agira contre ces diſpoſitions pourra être accuſé comme s'étant proſtitué aux plaiſirs d'autrui, & ſubir les dernieres peines. Greffier, liſez la loi même. On verra combien ſont belles & ſages les loix malgré leſquelles Timarque a oſé parler en public, lui dont les mœurs ſont telles que nous les connoiſſons.

LOI.

« Si un Athénien ſe proſtitue aux plaiſirs d'autrui, « il ne pourra être choiſi parmi les neuf archontes, « ni être nommé à un ſacerdoce, ni plaider pour le

« peuple, ni obtenir aucune charge dans la ville, ou « hors de la ville par sort ou par élection; il ne « pourra être envoyé comme héraut d'armes ni « comme député, donner son avis ni dans le sénat « ni dans l'assemblée du peuple; il ne pourra entrer « dans les temples publics; aux fêtes solemnelles « il ne pourra se couronner avec les autres, ni aux « assemblées paroître dans l'enceinte de la place « publique. Quiconque, après avoir été condamné « comme s'étant prostitué aux plaisirs d'autrui, agi- « ra contre ces dispositions, sera puni de mort. »

Cette loi est portée contre les jeunes gens qui se livrent sans pudeur à des vices infâmes; celles qu'on vous a lues en premier lieu concernent les enfans; celles qu'on va vous lire regardent les autres Athéniens.

Après avoir réglé les objets dont je viens de parler, le législateur prescrit les formes suivant lesquelles vous devez vous assembler pour délibérer sur les affaires sérieuses; & par où débute-t-il? *Loix sur la décence & l'honnêteté* (1). Il débute par-là, persuadé qu'une ville où regnent ces vertus sera la plus florissante. Et comment ordonne-t-il aux présidens de traiter les affaires publiques? Lors-

(1) C'est un titre qui se trouvoit dans les loix de Solon.

que l'aſſemblée aura été purifiée, & que le héraut aura prononcé les vœux & les imprécations ordinaires, il ordonne aux préſidens de faire régler d'abord ce qui regarde les ſacrifices anciens, les hérauts d'armes, les députés & autres articles pareils. Après cela, le héraut demande à haute voix, *Qui des citoyens au-deſſus de cinquante ans veut parler au peuple?* lorſque ceux-ci ont parlé, alors il invite à prendre la parole celui qui le voudra des autres Athéniens qui n'en ont pas d'empêchement.

Examinez, je vous prie, la ſageſſe de ces diſpoſitions. Le légiſlateur, ſans doute, n'ignoroit pas que l'expérience des vieillards fait que la prudence chez eux eſt dans toute ſa force, mais que la hardieſſe leur manque. Voulant donc, eu égard à leurs lumieres, qu'ils s'accoutument à ſe tenir comme obligés d'expoſer leur avis, & ne pouvant les appeller chacun par leur nom, il les déſigne par le nom commun de leur âge, les invite à monter à la tribune, & les exhorte à parler au peuple. Il apprend en même tems aux jeunes gens à reſpecter les vieillards, à leur céder en tout la premiere place, à honorer la vieilleſſe, à laquelle nous parviendrons tous ſi les dieux nous conſervent. Auſſi telle étoit la décence des anciens orateurs, de Périclès, de Thémiſtocle, d'Ariſtide ſurnommé

le juſte, ſurnom bien différent de celui que mérite Timarque; telle étoit, dis-je, leur décence, qu'un uſage autoriſé de nos jours, de parler la main étendue, ils auroient craint de le ſuivre, & l'auroient regardé comme une marque d'audace. Je vais vous en donner une preuve auſſi forte que ſenſible. Il n'eſt perſonne de vous, ſans doute, qui n'ait été à Salamine, & qui n'y ait vu la ſtatue de Solon (1). Vous pourriez donc atteſter vous-mêmes qu'il eſt repréſenté dans la place publique de cette ville ayant la main dans ſa robe. C'eſt une preuve à la fois & une expreſſion de ſon attitude lorſqu'il parloit au peuple d'Athenes. Mais voyez combien Solon & les autres grands hommes que je viens de nommer, étoient différens de Timarque. Ils auroient eu honte de parler la main étendue ; & Timarque, ce fait eſt tout récent, mettant bas ſes habits, s'eſt exercé nu, comme un athlete, en pleine aſſemblée (2) ; de ſorte que les citoyens

---

(1) On ſait que Solon étoit légiſlateur d'Athenes. On lui avoit érigé une ſtatue dans Salamine, ville qu'avoit perdue la république d'Athenes, & qu'il avoit recouvrée à ſa patrie. Il eſt beaucoup parlé de Solon & de Salamine dans la harangue de Démoſthene ſur la fauſſe ambaſſade.

(2) A quelle occaſion, & pour quel ſujet Timarque s'étoit porté à cette démarche indécente, l'orateur ne le dit pas, & il n'eſt pas facile de l'imaginer.

raisonnables, qui voyoient l'état ou l'avoient réduit l'ivresse & la pétulance, baissoient les yeux de honte, rougissant pour Athenes qu'elle employât de semblables ministres.

C'est afin de prévenir de tels excès, que le législateur a désigné clairement ceux qui auront droit de parler au peuple & ceux qui ne l'auront pas. Il n'exclut point de la tribune celui dont les peres n'ont jamais commandé les armées, ni celui qui exerce quelque métier pour vivre; c'est au contraire ceux-là qu'il favorise principalement; & c'est le motif qui lui fait demander à plusieurs reprises, *Qui des citoyens veut parler au peuple?* Quels sont ceux, suivant lui, qui n'auront pas droit de parler au peuple, & qu'il exclut de la tribune? ceux, entre autres, qui ont vécu dans le désordre. Et où le déclare-t-il? à l'article de l'examen des orateurs. *Celui*, continue-t-il, *qui frappe son pere ou sa mere, qui refuse de les nourrir & de les loger, & qui ose parler au peuple.* Il ne veut point qu'un tel homme continue de parler en public; & certes, à mon avis, avec beaucoup de raison. Pourquoi? c'est que si un homme traite mal ceux-mêmes qu'il doit honorer à l'égal des dieux, comment traitera-t-il des personnes étrangeres & toute la ville? A qui le législateur défend-il encore de monter à la tribune? *celui*, dit-il, *qui*

aura refusé de servir, ou qui aura jetté son bouclier. Cela est juste : car enfin, qui que vous soyez, vous qui avez refusé de prendre les armes pour votre patrie, ou qui par lâcheté n'avez pu la secourir, vous ne devez pas prétendre à la conseiller. A qui parle-t-il en troisieme lieu ? *celui*, dit-il, *qui s'est vendu & livré aux plaisirs d'autrui.* Il pensoit qu'un homme qui s'est vendu & livré lui-même, se porteroit sans peine à vendre les grands intérêts de la république. A qui s'adresse-t-il enfin ? *celui*, dit-il, *qui a dissipé les biens qui lui ont été laissés par son pere, ou qui lui sont échus par héritage.* Quiconque, selon lui, auroit mal gouverné sa maison, administreroit de même les affaires de l'état ; il jugeoit impossible que le même homme fût un mauvais particulier & un bon ministre. Il vouloit donc qu'un orateur vînt à la tribune, non après avoir arrangé des paroles, mais après avoir réglé sa conduite, persuadé que les discours d'un homme vertueux qui parleroit simplement & sans art, feroient utiles aux auditeurs ; mais que ces mêmes auditeurs ne tireroient aucun avantage des harangues les plus belles & les plus étudiées d'un homme pervers qui se seroit déshonoré indignement lui-même, qui auroit dissipé honteusement son patrimoine.

Ce sont là les hommes qu'il exclut de la tribu-

ne, & auxquels il défend de parler en public. Celui qui parlera malgré cette défenſe, à plus forte raiſon celui qui calomniera, qui ſe conduira avec une indécence dont l'excès ne ſera plus ſupportable, *pourra être accuſé*, dit le légiſlateur, *par celui qui le voudra des Athéniens qui n'en ont pas d'empêchement ;* & les juges ſiégeant au tribunal prononceront ſur ce qui le concerne. C'eſt d'après cette loi que je pourſuis Timarque en juſtice.

Voilà ce qui avoit été réglé anciennement. Qu'aviez-vous ajouté ? Rougiſſant de l'indécence avec laquelle Timarque s'étoit exercé nu, comme un athlete, en pleine aſſemblée, vous aviez porté une loi nouvelle, vous vouliez que dans chaque aſſemblée on choisît une tribu pour préſider au bon ordre parmi les orateurs. Et que preſcrivoit l'auteur de la loi ? Les citoyens de la tribu, diſoit-il, ſiégeront pour défendre les loix & la démocratie. Il ſentoit que ſi nous ne tirions de quelque part des ſecours contre les hommes qui ont vécu comme Timarque, nous ne pourrions même délibérer ſur les affaires les plus ſérieuſes. Et inutilement chercheroit-on par des clameurs à éloigner de la tribune de tels perſonnages qui ne ſavent pas rougir ; il faut les réprimer par des punitions, ſeules capables de les réduire au point qu'ils puiſſent être ſupportés. On va vous lire les loix concernant la diſcipline des orateurs ;

teurs ; quant à celle qui regarde la préſidence des tribus, Timarque & d'autres orateurs pareils s'étant ligués, ont perſuadé qu'elle n'étoit pas utile, afin qu'il leur ſoit permis d'agir, de parler, de vivre comme ils veulent.

Loix concernant la diſcipline des orateurs.

« Si un orateur parle devant le ſénat ou devant le « peuple ſur un autre objet que ſur celui de la délibération ; s'il parle deux fois ſur la même matiere « devant les mêmes auditeurs ; s'il emploie des in- « vectives & des injures ; s'il cherche à ſupplanter « ſon adverſaire ; ſi lorſqu'on traite d'affaires ſé- « rieuſes, il ne ceſſe de fatiguer les citoyens de « diſcours étrangers à la tribune ; ſi lorſque l'aſſem- « blée du ſénat ou du peuple ſera ſéparée, il ſolli- « cite l'épiſtate, il lui fait violence : les préſidens, « pour chaque faute, pourront lui impoſer une « amende de cinquante drachmes, & le faire inſ- « crire ſur les regiſtres des amendes publiques. S'il « mérite une punition plus conſidérable, après lui « avoir impoſé l'amende de cinquante drachmes, « ils le citeront devant le ſénat à la premiere aſſem- « blée, expoſeront les griefs, le feront juger par « ſcrutin, & s'il eſt condamné, le feront inſcrire « ſur les regiſtres pour une amende plus forte ».

Vous venez d'entendre les loix, ô Athéniens ;

& vous trouvez, ſans doute, que ce ſont de bonnes loix. Il dépend de vous qu'elles aient de la force ou qu'elles n'en aient pas. Si vous puniſſez ceux qui ne craignent point de les enfreindre, elles réuniront pour vous la force & la bonté; ſi vous épargnez les coupables, elles n'auront que de la bonté ſans force.

Après avoir parlé des loix, je vais maintenant, comme je l'ai annoncé d'abord, leur oppoſer les mœurs de Timarque, afin qu'on ſente mieux le contraſte. Je vous prie, Athéniens, de me pardonner, ſi, obligé de parler de vices peu honnêtes dont cet homme s'eſt ſouillé, il m'échappe quelque parole qui reſſemble à ſes actions. Non, ſi je parle un peu clairement pour vous inſtruire, ce n'eſt pas à moi que vous devez en vouloir, mais beaucoup plus à Timarque lui-même, qui a vécu d'une maniere ſi diſſolue, qu'en expoſant ce qu'il a fait, il eſt impoſſible de dire ce que l'on veut, ſans employer des expreſſions qui aient quelque rapport avec ſa vie. Je tâcherai néanmoins de m'exprimer avec le plus de décence que je pourrai.

. . . .

La maniere dont Eſchine s'exprime ſur les déſordres de Timarque, pouvoit être décente pour les Athéniens; mais heureuſement elle ne le ſeroit pas pour nous: elle révol-

teroit peut-être & dégoûteroit les perſonnes même les moins ſcrupuleuſes. J'ai donc ſupprimé entièrement cette partie du diſcours.

Je vais expliquer maintenant comment Timarque a diſſipé ſon patrimoine. Tant que les biens d'une riche héritiere qu'avoit épouſée Hégéſandre, ſon ami intime, & l'argent que celui-ci avoit apporté de l'Helleſpont, fourniſſoient à la dépenſe, ils vivoient tous deux dans le faſte & dans les plaiſirs, auxquels ils ſe livroient ſans réſerve; mais lorſque ces fonds furent épuiſés, Timarque ſe mit à manger ſon patrimoine; que dis-je manger? il le dévora, s'il eſt permis de le dire. Car il ne vendoit pas ſa valeur chacune de ſes poſſeſſions; il ne pouvoit attendre qu'on lui en offrît davantage, ni remettre à un tems plus favorable; mais il les abandonnoit ſur-le-champ pour ce qu'il en trouvoit, tant il étoit preſſé de jouir.

Son pere lui avoit laiſſé un bien avec lequel un autre eût pu ſervir l'état, & qu'il n'a pu conſerver pour lui-même. Il lui avoit laiſſé une maiſon dans la partie ſeptentrionale de la ville, une terre dans le bourg de Sphette, une ferme dans celui d'Alopeque; de plus, neuf ou dix eſclaves ouvriers en cuir, dont chacun lui rapportoit par jour deux oboles, & le chef des ouvriers lui en rapportoit trois; outre cela, une femme bonne ouvriere en

pourpre, qui portoit à la place publique des ouvrages faits avec goût, un habile brodeur, des billets d'argent dû & des meubles. Pour établir ce ce que je dis, je produirai des témoins qui l'atteſteront en termes clairs & formels. Sa maiſon à la ville, Timarque l'a vendue à Nauſicrate, acteur de comédie, de qui Cléénete, maître de chœur, l'a achetée vingt mines. Mnéſithée de Myrrhinuſe lui a acheté ſa terre de Sphette qui étoit conſidérable, mais qui, par ſes ſoins, étoit tombée en friche. Pour ſa ferme d'Alopeque, éloignée de ce fort de onze à douze ſtades, ſa mere, à ce que j'apprends, le prioit & le conjuroit de la garder, de ne pas la vendre, de la lui laiſſer du moins pour ſa ſépulture; cette ferme n'a pas été plus épargnée que le reſte, il l'a donnée pour deux mille drachmes. Il n'a conſervé ni eſclaves, ni ſervantes; il a tout vendu. Pour preuve que je ne mens pas, & que ſon pere lui a vraiment laiſſé les eſclaves dont je parle, je vais produire des témoins. S'il prétend qu'il ne les a pas vendus, qu'il les montre en perſonnes. Pour preuve encore que ſon pere avoit prêté à des particuliers de l'argent que lui ſon fils a touché & dépenſé, je produirai le témoignage de Métagene, de Sphette, qui devoit plus de trente mines à Timarque pere, & qui, après la mort de celui-ci, a payé à ſon fils ſept mines qui reſtoient. Gref-

fier, faites paroître Métagene de Sphette: mais lisez d'abord la déposition de Nausicrate qui a acheté la maison, vous lirez ensuite les autres dépositions dont je viens de parler.

On lit les dépositions.

Je vais vous montrer, Athéniens, que Timarque pere avoit encore beaucoup d'argent comptant qui a été dissipé par son fils. Dans la crainte de remplir les charges publiques, le pere de Timarque vouloit vendre ses fonds en se réservant ceux dont je parlois tout à l'heure. Il vendit donc sa ferme de Céphise, son champ d'Amphitrope, deux atteliers d'ouvriers en mines, établis l'un à Aulon & l'autre à Thrasylle; & voici comment ces biens lui étoient venus. Ils étoient trois freres, Eupoleme, maître d'escrime; Arizele, pere de Timarque; & Arignote, vieillard aveugle qui vit encore. Eupoleme, l'aîné des freres, mourut avant que les biens eussent été partagés. Arizele, le second, pere de Timarque, vu la mort d'Eupoleme, & l'infirmité d'Arignote qui avoit perdu les yeux, gouverna tous les biens tant qu'il vécut, & s'arrangea pour payer à Arignote une pension alimentaire. Lorsqu'Arizele fut mort aussi, pendant tout le tems où son fils Timarque fut enfant, les tuteurs ne laisserent manquer de rien Arignote. Mais lorsqu'il fut parvenu à l'âge viril, & qu'il fut maître de son bien, rebu-

tant un vieillard aveugle, ſon oncle, il diſſipa tout ſon patrimoine ſans fournir aux beſoins de ce parent malheureux; & après avoir poſſédé une fortune ſi conſidérable, il ne rougit pas de le laiſſer recevoir l'aumône des citoyens invalides. Mais voici un dernier trait le plus révoltant de tous. Le vieillard infortuné avoit manqué de ſe trouver au récenſement des citoyens invalides, il préſentoit ſa requête au ſénat pour recevoir ſon aumône : ſon neveu qui étoit ſénateur, & qui préſidoit ce jour-là même, ne daigna pas appuyer ſa requête, & le laiſſa perdre un quartier. Pour preuve que je dis vrai, greffier, faites paroître Arignote de Sphette, & liſez ſa dépoſition.

On lit la dépoſition.

On dira peut-être que s'il a vendu la maiſon de ſon pere, il en a acquis une autre dans un autre endroit de la ville; qu'au lieu de la terre de Sphette, de la ferme d'Alopeque, des eſclaves ouvriers & des autres objets, il s'eſt procuré quelque intérêt dans les mines, à l'exemple de ſon pere. Non, il n'en eſt pas ainſi. Il ne lui reſte ni maiſon, ni ferme, ni eſclaves, ni dettes actives, en un mot rien de ce qui fait vivre les citoyens honnêtes. Son patrimoine s'eſt évanoui, il ne lui reſte plus que la pétulance, la malignité, l'audace, l'amour du plaiſir, la lâcheté, l'impudence, un front qui ne ſait

pas rougir des choſes les plus honteuſes, en un mot, tout ce qui peut faire d'un citoyen un homme nuiſible.

Après avoir conſumé ſon patrimoine, il n'a pas même reſpecté les revenus de l'état qui ont été en ſa diſpoſition : car tout jeunè que vous le voyez, il n'eſt pas de charge qu'il n'ait déjà exercée, ſans en avoir obtenu aucune par le ſort ou par election, mais les ayant toutes achetées contre les loix. Je n'en citerai que deux ou trois, ſans parler des autres. Nommé inſpecteur des comptes, il a cauſé les plus grands torts à la ville, en recevant des préſens de ceux qui avoient malverſé dans leurs charges, & ſur-tout en inquiétant pluſieurs comptables auxquels on ne pouvoit rien reprocher. Quant à la ville d'Andros (1), dont il a acheté le gouvernement trente mines, empruntées à un intérêt de neuf oboles par mine, il a forcé les habitans, vos alliés, de fournir à ſes folles dépenſes, & s'eſt ſignalé envers les femmes de gens libres par des excès dont il n'y avoit pas d'exemple. Je n'inviterai aucun des offenſés à ſe préſenter ici pour atteſter publiquement des affronts qu'ils ont pris le parti de diſſimuler ; j'abandonne la choſe à vos conjec-

(1) Andros, une des iſles Cyclades, dépendante des Athéniens.

tures. Et que pouvez-vous croire? Un homme qui, peu content d'outrager les autres, s'eſt déshonoré lui-même dans Athenes, quoiqu'il fût retenu par les loix, qu'il fût ſous vos yeux, & obſervé par des ennemis, doit-on penſer que lorſque revêtu du pouvoir & de l'autorité, il n'étoit gêné par rien, il ne ſe ſoit permis les actions les plus infâmes? Pour moi, j'en atteſte Jupiter & Apollon, j'ai ſouvent admiré le bonheur de notre république à pluſieurs égards, & principalement parcequ'alors il ne s'eſt trouvé perſonne pour acheter la ville d'Andros.

Mais peut-être étoit-il mauvais magiſtrat quand il gouvernoit ſeul, & modéré avec ſes collegues; il s'en faut bien. Il a été ſénateur ſous l'archonte Nicopheme. Sans entreprendre de détailler dans l'eſpace de quelques heures toutes ſes malverſations dans cette année, je dirai en peu de mots ce qui a le rapport le plus prochain avec l'accuſation préſente. Sous le même archonte ſous lequel Timarque étoit ſénateur, Hégéſandre, frere de Crobyle, étoit tréſorier de Minerve. De concert entre eux, & de l'union la plus parfaite, ces deux bons amis nous voloient mille drachmes. Pamphile s'en apperçut. C'étoit un fort honnête homme, qui en vouloit à Timarque avec lequel il avoit eu quelque démêlé. Prenant donc la parole dans une aſſemblée

du peuple : Athéniens, dit-il, Hégéſandre & Timarque, ces deux amis intimes, ſont de concert pour vous voler mille drachmes ; & je vais vous dire comment. Après vous avoir inſtruits, & vous avoir expoſé la choſe de la façon la plus claire ; quel eſt donc, dit-il, Athéniens, le conſeil que je vous donne ? Si le ſénat condamne Timarque comme coupable, & ſi l'excluant de ſon corps, il le livre au tribunal, accordez aux ſénateurs la récompenſe ordinaire. S'ils négligent de le punir, ne la leur accordez pas, mais ſouvenez-vous de cette faute quand il ſera queſtion de les récompenſer. Les ſénateurs s'étant donc aſſemblés, exclurent Timarque dans un premier ſcrutin, & le rétablirent dans un ſecond (1) : & parcequ'ils ne l'avoient pas chaſſé de la compagnie, parcequ'ils ne l'avoient pas livré au tribunal (je ne le dis qu'avec peine, & parceque je m'y trouve forcé), ils furent privés de leur récompenſe. Mais, Athéniens, après avoir ſévi contre tout le ſénat, & avoir privé d'une cou-

(1) Apparemment que lorſqu'il étoit queſtion d'exlcure un ſénateur, il y avoit deux ſcrutins : dans le premier, on marquoit ſon avis ſur des feuilles, *phyllois*, d'où vient le verbe *ekphylloreisthai*. Dans le ſecond, on ſe ſervoit de petites pierres plates, ſuivant l'uſage ordinaire, *pséphois*. = *Privés de leur récompenſe*, de la couronne qu'on accordoit à tout le ſénat quand il ſortoit de charge.

ronne cinq cents d'entre vous pour avoir négligé de punir Timarque, ne le renvoyez pas abſous lui-même; & un orateur qui a été nuiſible au ſénat, ne le conſervez pas pour le peuple.

S'il eſt tel que je viens de le dire dans les charges conférées par le ſort, ſe comporte-t-il mieux dans celles qui ſont données par élection? Qui de vous ignore avec quelle infamie il a été convaincu de péculat dans une de ces dernieres? On l'avoit envoyé avec d'autres à Erétrie pour lever des ſoldats étrangers; ſeul de ſes collegues, il avouoit qu'il avoit reçu de l'argent, &, ſans penſer à ſe juſtifier, il ſollicitoit pour faire adoucir la peine: toutefois vous n'avez condamné Timarque qu'à trente mines, & les autres qui nioient la malverſation, vous les avez condamnés à une amende plus forte du double, quoique les loix ordonnent de punir de mort le voleur qui avoue, & de citer ſeulement en juſtice celui qui nie. Timarque, en conſéquence, vous brava tellement, qu'auſſitôt après il ſe fit donner deux mille drachmes dans un récenſement de citoyens. On l'avoit vu affirmer que Philotade, de Cydathénée, un de vos citoyens, étoit ſon affranchi; on l'avoit vu engager ceux du bourg à le rejetter, l'accuſer avec chaleur devant les juges, mettre la main ſur les choſes ſaintes, proteſter avec ſerment qu'il n'avoit pas reçu & ne re-

cevroit pas de préſens, enfin jurer par tous les dieux & faire ſur lui-même des imprécations horribles; cependant il a été convaincu d'avoir reçu de Leuconide, allié de Philotade, par les mains du comédien Philémon, vingt mines qu'il a dépenſées en peu de jours avec la courtiſane Philoxene; il a trahi ſa cauſe & s'eſt parjuré. Pour preuve que je dis vrai, greffier, faites paroître Philémon qui a donné de l'argent à Timarque, & Leuconide, allié de Philotade; liſez l'accord en vertu duquel Timarque a vendu ſa cauſe.

On lit la dépoſition & l'accord.

Voilà comment Timarque s'eſt comporté à l'égard de ſes concitoyens & de ſes proches; voilà avec quelle honte il a diſſipé ſon patrimoine, avec quelle facilité il a ſouffert qu'on l'outrageât lui-même; vous le ſaviez déjà avant que je vous en euſſe dit un mot, & je vous l'ai rappellé ſuffiſamment dans mon diſcours.

Il me reſte deux parties de l'accuſation, dans leſquelles je demande aux dieux qu'ils me faſſent parler comme je ſouhaite pour l'avantage de l'état, & qu'ils vous inſpirent de me ſuivre avec toute l'attention dont vous êtes capables. Dans la premiere partie, je préviendrai les raiſons par leſquelles j'apprends que nos adverſaires doivent tâcher de vous en impoſer. Si je ne les réfutois pas,

je craindrois que cet habile ſophiſte (1), qui ſe pique d'apprendre aux jeunes gens des tours de rhéteurs, ne vous ſéduisît par ſes diſcours artificieux, & ne vous fît prendre le change ſur les vrais intérêts d'Athenes. Dans la ſeconde, j'exhorterai les citoyens à la vertu; & je vois ici préſens une grande multitude de jeunes gens & de vieillards, que l'importance de la cauſe a raſſemblés & de cette ville & de tous les pays de la Grece. Or ne croyez pas qu'ils ſoient venus ſimplement pour m'entendre, mais principalement pour voir ſi vous qui ſavez porter des loix ſages, vous ſavez auſſi juger de ce qui eſt honnête & de ce qui ne l'eſt pas; ſi vous avez & aſſez de diſcernement pour eſtimer les gens vertueux, & aſſez de vigueur pour punir ces infâmes dont la conduite eſt l'opprobre de leur ville.

Je vais parler d'abord des raiſons que les adverſaires doivent apporter pour leur défenſe. Démoſthene, cet orateur fécond, prétend que vous devez ſupprimer vos loix, ou refuſer d'entendre mes diſcours. Il eſt ſurpris que vous ne vous rappelliez pas que le ſénat, chaque année, afferme l'impôt des proſtitués; & que les particuliers qui prennent cette ferme, connoiſſent, non par conjecture,

(1) C'eſt de Démoſthene qu'Eſchine veut parler.

mais avec certitude, tous ceux qui font trafic de leur perſonne. Puis donc, ajoute-t-il, que j'ai eu la hardieſſe de dénoncer Timarque comme s'étant proſtitué, & ne pouvant plus dès-lors parler en public, il n'eſt pas beſoin, dans cette affaire, des preuves de l'accuſateur, il ſuffit de la dépoſition du fermier qui a levé l'impôt ſur Timarque.

Voyez, Athéniens, ſi je vous ſemble répondre à cette raiſon d'une maniere auſſi honnête que ſimple. Je rougis pour Athenes que Timarque, qui ſe charge de conſeiller le peuple, & d'aller en ambaſſade pour les intérêts de la Grece, n'entreprenne pas de ſe laver parfaitement des infamies qu'on lui impute, mais qu'il chicane ſur les lieux de ſon domicile, & qu'il demande ſi jamais les fermiers ont levé ſur lui l'impôt des proſtitués. Il doit, par égard pour vous, renoncer à une pareille défenſe. Je vais, moi, Timarque, vous en fournir une autre qui eſt auſſi honnête que ſolide, & que vous emploierez ſi vous n'avez à vous reprocher aucune turpitude. Rergardant en face les juges, plein d'une noble aſſurance, tenez-leur ce langage le plus convenable pour un homme qui s'eſt conduit ſagement dans ſa jeuneſſe : Athéniens, j'ai été élevé chez vous dès l'enfance ; ma vie n'eſt pas obſcure & ſecrete, vous me voyez tous les jours dans vos aſſemblées. Si j'avois à me purger devant

d'autres des vices pour lesquels on me cite à ce tribunal, je réfuterois sans peine par votre témoignage les reproches de l'accusateur. Si j'ai rien fait de ce qu'il m'impute, si même je vous parois avoir tenu une conduite qui ait le moindre rapport avec ses inculpations, oui, la vie m'est insupportable, je m'abandonne à vous, & je vous permets de me punir pour vous justifier auprès des Grecs. Je ne vous demande aucune grace; faites de moi ce qu'il vous plaira, si vous me trouvez tel qu'on m'a dépeint. Voilà, Timarque, la justification que doit employer un homme sage & vertueux, à qui sa vie passée donne de la confiance, & qui peut se mettre au-dessus de toute calomnie. La raison que vous suggere Démosthene, est moins la défense d'un homme honnête, que la ressource d'un prostitué qui dispute sur les lieux de son domicile.

Mais puisque vous vous défendez de la sorte, réduisant la cause à une vaine question de mots, & voulant qu'on examine où vous avez établi votre demeure, écoutez en peu de paroles ce que je vais vous dire, & je ne crois point qu'après cela vous fassiez encore usage de cette misérable apologie. Ce ne sont pas les domiciles qui donnent les noms à ceux qui les habitent ou qu'on y reçoit; ce sont ceux qui les habitent ou qu'on y reçoit qui les font appeller de tel ou tel nom, suivant les professions

qu'ils exercent, ou les usages pour lesquels ils s'y rendent (1). Sans parler de mille autres exemples en ce genre, on appelle *verrerie* un endroit où travaillent des ouvriers en verre; on nomme *tannerie* celui qui rassemble des ouvriers tanneurs; une *taverne* est appellée *taverne*, parcequ'on y reçoit une foule de gens qui viennent s'y enivrer; certaines maisons se nomment *brelans*, parcequ'elles sont ouvertes aux joueurs qui les fréquentent; enfin, un lieu de prostitution porte le nom que la pudeur & la décence ne permettent pas de prononcer, parcequ'on y loge des personnes qui se prostituent. Ainsi vous, Timarque, par votre facilité à vous prostituer, vous avez pu former plusieurs lieux de prostitution. N'exigez donc pas qu'on montre où vous avez fait le mal; mais prouvez que vous ne l'avez pas fait.

On apportera encore, je pense, une autre raison imaginée par le même rhéteur. Il n'est rien de plus suspect que la renommée, dit Démosthene; & là-dessus il fournit des preuves de barreau entièrement conformes à son métier. D'abord, dit-il, la maison au bourg de Colone, appellée mai-

(1) Je n'ai pu traduire le texte dans tout cet endroit; j'ai suivi l'esprit, & non la lettre, qu'il auroit été impossible de rendre.

ſon de Démon, porte un nom faux, puiſqu'elle n'eſt pas à Démon. L'Hermès, appellé l'Hermès d'Andocide (1), n'eſt pas une offrande d'Andocide, mais de la tribu Egéide. Il ſe cite lui-même pour faire rire ; c'eſt en effet un homme ſi agréable & ſi plaiſant dans les ſociétés : à moins, ajoute-t-il, que moi-même je ne doive répondre à la populace quand elle m'appelle Batalus, ſurnom que je dois aux careſſes d'une nourrice. Si donc Timarque a été doué d'une belle figure, & ſi c'eſt pour cela ſeul & non pour ſes déſordres, qu'il eſt décrié, eſt-ce une raiſon, dit-il, de le diffamer juridiquement ?

Voici ce que je vous réponds, Démoſthene. Le public n'eſt pas d'accord, & les diſcours varient quand il n'eſt queſtion que d'êtres inanimés, de maiſons, d'offrandes, de tous ces objets, en un mot, qui n'étant pas ſuſceptibles de vice ou de vertu, font qu'on en parle ſuivant que la perſonne qui a avec eux une relation plus ou moins prochaine, eſt conſidérable. Mais quant à la vie des

(1) Andocide, orateur d'Athenes aſſez connu, dont il nous reſte quelques diſcours. *Hermès*, ſurnom de Mercure. On appelloit *un Hermès*, une ſtatue de ce dieu. Il y avoit beaucoup de ces *Hermès* dans la ville d'Athenes. = Plus bas, Batalus, joueur de flûte, homme mou & efféminé.

hommes,

hommes, à leurs actions & à leurs paroles, une renommée vraie & nullement trompeuſe ſe répand d'elle-même dans la ville, annonce au peuple la conduite des particuliers, & même prédit l'avenir. Rien de plus évident & de mieux fondé que ce que nous diſons ici de la renommée : nos ancêtres lui ont érigé un autel public comme à une grande déeſſe; Homere répete ſouvent dans l'Iliade avant qu'il arrive quelque événement de marque, *la prompte renommée a parcouru le camp* (1)*;* Euripide déclare que cette déeſſe fait connoître, non ſeulement les vivans, mais encore les morts, quand il dit, *la renommée ne permet pas que la vertu ſoit ignorée même dans les entrailles de la terre;* Héſiode la repréſente en termes formels comme une déeſſe, lorſque s'expliquant clairement pour ceux qui veulent l'entendre, il dit dans un de ſes poëmes :

Par la voix des peuples formée,
Fille du tems, la Renommée
Pourroit-elle jamais périr ?
Elle eſt déeſſe, & ne ſauroit mourir.

Tout homme qui a mené une vie honnête & décente, fait l'éloge de ces poëmes, parceque quiconque

(1) Il eſt bien étonnant que la moitié de vers que cite Eſchine *phemè d' eis ſtraton êlthe*, & qu'il dit ſe trouver

eſt jaloux de l'eſtime publique, attend ſa gloire de la renommée : au lieu que ceux qui ont vécu dans le déſordre, n'ont garde d'honorer cette déeſſe, qui eſt pour eux une accuſatrice immortelle. Rappellez-vous donc, Athéniens, quelle idée la renommée vous a donnée de Timarque. Dès qu'on prononce ſon nom, ne demandez-vous pas auſſitôt; Quel eſt ce Timarque? n'eſt-ce pas cet infâme débauché? Et après cela, vous ajouterez foi à mes paroles ſi je produis des témoins ſur un fait, & vous ne me croirez pas quand je produis pour témoin une déeſſe contre laquelle on ne ſauroit s'inſcrire en faux!

Quant au ſurnom de Démoſthene, c'eſt la renommée, & non ſa nourrice, qui l'a fait appeller Batalus; ſa lâcheté & ſa molleſſe lui ont valu ce nom. En effet, Démoſthene, ſi on apportoit au tribunal vos habillemens ſomptueux & délicats, ces belles manches flottantes dans leſquelles vous écrivez contre vos amis, ſi on les faiſoit paſſer aux juges, je penſe que n'étant pas prévenus, ils ſe-

ſouvent dans Homere, ne s'y trouve pas une ſeule fois. Je me contente de faire la remarque, ſans l'accompagner de réflexions. Il faut auſſi obſerver, par rapport aux vers du même poète qui ſont cités plus bas, qu'il y a quelque différence entre l'édition d'Eſchine & les éditions ordinaires.

roient embarraſſés de décider ſi c'eſt le vêtement d'un homme ou la parure d'une femme (1).

Il paroîtra encore, à ce que j'apprens, pour défendre Timarque, un de vos généraux qui porte la tête en arriere, qui ſe contemple & s'admire lui-même, homme formé à tous les exercices du corps, & qui fréquente la bonne compagnie. Dans le deſſein d'attaquer le projet même de cette accuſation, il dira que c'eſt moins une matiere à jugement que j'apporte au tribunal, qu'un moyen de ruiner la politeſſe de nos mœurs (2). Peu content de citer l'exemple d'Harmodius & d'Ariſtogiton qui nous ont rendu les plus grands ſervices, de rappeller leur attachement mutuel & inviolable, & les grands avantages qu'en a tirés cette ville, il ira même, à ce qu'on dit, chercher des autorités

---

(1) Eût on jamais cru que l'auſtere & véhément Démoſthene fût curieux de ſa parure ?

(2) *La politeſſe de nos mœurs !* Voilà comme on farde la corruption ; voilà comme on la décore de noms ſpécieux. Nous appellons de même chez nous *galanterie* ce qui eſt la ſource de mille déſordres, ce qui a jetté mille fois dans les familles le trouble & la déſolation. = Harmodius & Ariſtogiton, deux citoyens d'Athenes qui étoient fort unis. Ils tuerent Hipparque, fils de Piſiſtrate, & furent regardés par les Athéniens comme les libérateurs de la patrie.

dans les poëmes d'Homere, & fera ſonner les noms des héros les plus célebres. Il vantera l'amitié étroite d'Achille & de Patrocle, & louera aujourd'hui la beauté, comme ſi elle n'étoit pas regardée, il y a long-tems, comme un avantage deſirable, lorſqu'elle eſt jointe à la ſageſſe. S'il eſt des gens, dira-t-il, dont la malignité cherche à tourner les graces du corps au malheur de ceux qui les poſſedent, vous, Athéniens, vous ne décrierez pas en public, par vos ſentences, des qualités que vous deſirez en particulier. Il trouveroit abſurde que vous qui, au moment d'avoir des enfans, faites des vœux, avant leur naiſſance, pour qu'ils ſoient d'une belle figure & dignes d'Athenes, on vous vît, lorſqu'ils ſont nés, & que la ville peut ſe glorifier d'avoir produit des hommes dont la beauté frappe tous les regards & attire une foule de rivaux, on vous vît les diffamer, ſans doute d'après les invectives d'Eſchine. Ici même, à ce que j'apprens, il doit faire une excurſion contre moi, & me demander ſi je ne rougis pas de faire un crime à d'autres de certaines liaiſons, de leur ſuſciter des procès, & de chercher à les couvrir d'opprobre, lorſque moi-même je vis habituellement dans les gymnaſes avec les jeunes gens, & que je me ſuis permis d'aimer pluſieurs d'entre eux. Enfin, à ce qu'on me rapporte, pour vous faire pren-

dre la chose en plaisanterie & comme une bagatelle, il vous montrera, dit-il, les pieces de vers que j'ai composées pour les objets de ma passion, & produira les témoins des injures & des coups que j'ai reçus à ce sujet.

Pour moi, je suis loin de blâmer un amour honnête (1), & d'attaquer les mœurs de quiconque est doué d'une belle figure. Je ne nie pas avoir aimé autrefois & aimer encore des jeunes gens, & je conviens que ce goût particulier m'a occasionné des querelles avec des rivaux : par rapport aux vers qu'on m'attribue, je reconnois une partie de ceux qu'on me donne, mais je désavoue les autres comme étant supposés. Aimer des jeunes gens distingués par leur beauté & par leur sagesse, c'est, selon moi, la marque d'une ame honnête & sensible : acheter & payer quelqu'un par libertinage, c'est, à mon avis, le fait d'un cœur vil & corrompu. Il est beau d'être aimé sans se prêter au crime ; se prostituer pour la débauche, est une chose infâme. Combien ces deux amours sont distingués l'un de l'autre, & combien ils différent

(1) La dissertation suivante sur l'amour honnête & déshonnête nous donnera la preuve de ce que j'ai dit plus haut, & la raison pourquoi certains vices infâmes étoient si communs chez les Grecs.

entre eux, je vais essayer de vous le prouver.

Lorsque vos peres ont porté des loix sur les différens exercices, sur les goûts naturels bons ou vicieux, ils ont interdit aux esclaves ce qu'ils ont cru convenir à des hommes libres. *Un esclave*, dit la loi, *ne s'exercera pas dans les gymnases;* elle n'a point ajouté qu'un homme libre s'y exercera. Car en interdisant aux esclaves les exercices gymnastiques qu'il regardoit comme honnêtes, le législateur a pensé que la même loi qui en excluoit ceux-ci, y exhortoit les autres. Le même législateur défend encore à un esclave d'aimer & de suivre un enfant libre, sous peine de recevoir publiquement cinquante coups de fouet. Mais il n'a pas défendu à un homme libre d'aimer un enfant libre, de le suivre, & de converser avec lui, persuadé que cet attachement, loin de faire tort à l'enfant, étoit un témoignage de sa sagesse. Comme il est encore dans un âge tendre, peu capable de distinguer un ami véritable d'un faux, le législateur donne ses avis à celui qui aime, & réserve, pour celui qui est aimé, ses leçons sur l'amitié à un âge plus raisonnable. L'attention de le suivre & de le veiller, il l'a jugée la plus sûre gardienne de sa pudeur & de sa modestie (1). Aussi, Athéniens,

(1) Sous prétexte de s'attacher à un jeune homme pour

ces deux héros qui ont si bien mérité de la république, ces deux hommes si distingués par leur courage, Harmodius & Aristogiton, c'est un amour honnête & légitime (soit qu'il faille l'appeller amour, ou une heureuse sympathie) c'est, dis-je, un amour honnête qui les a formés, & les a rendus tels, que dans les éloges qu'on fait d'eux on paroît toujours au-dessous de l'action qu'on célebre.

Mais puisque les adversaires parlent d'Achille & de Patrocle, d'Homere & des autres poètes, comme si les juges ne savoient rien; puisqu'affectant une certaine gravité, ils se piquent d'avoir plus de connoissances que le peuple, il faut qu'ils sachent que nous sommes un peu instruits nous-mêmes, & que nous avons appris quelque chose. Nous allons donc parler poésie, à leur exemple, & citer les maximes en vers des poètes regardés généralement comme les plus philosophes & les plus vertueux. Or voyez, Athéniens, quelle différence ils ont mise entre ces hommes sages qui aiment leurs pareils, & ces ames corrompues & libertines qui se livrent à des penchans infâmes. Je ferai d'abord mention d'Homere que l'on met

---

garder & fortifier sa vertu, on le perdoit souvent, & on se perdoit soi-même.

au rang des poètes les plus anciens & les plus éclairés. Quoiqu'il parle ſouvent d'Achille & de Patrocle, il ne dit pas un mot d'amour, & ne donne pas de nom à leur amitié (1), perſuadé que leur affection réciproque, ſi peu commune, ſe fait ſentir à toutes les perſonnes inſtruites. Dans un endroit du poëme, Achille, déplorant la mort de Patrocle, ſe rappelle, comme une des circonſtances les plus affligeantes, qu'il a manqué, malgré lui, à la parole qu'il avoit donnée à Ménétius, pere de Patrocle, de ramener ce cher fils, s'il le lui confioit & s'il l'envoyoit avec lui à Troie, de le ramener à Oponte, patrie de ce jeune héros; ce qui annonce qu'il s'étoit chargé, par tendreſſe, de veiller à ſa conſervation. Voici les vers qu'on va vous lire.

VERS.

« Hélas! que mes paroles ont été vaines en ce
« jour, où raſſurant dans ſon palais Ménétius alar-
« mé, je m'engageois à lui rendre ſon généreux

(1) *Et ne donne pas de nom à leur amitié*, parceque les hommes étoient encore ſimples & vertueux, & qu'ils n'avoient pas encore appris à diſtinguer un attachement honnête d'une liaiſon criminelle. = Oponte, ville des Locriens-Epicnémides.

« fils, à le ramener à Oponte, vainqueur de Troie
« & chargé d'une partie du butin ! Mais, ſans
« doute, les dieux ne rempliſſent pas tous les deſirs
« des hommes, & il eſt marqué dans leurs décrets
« éternels que Patrocle & moi nous rougirons la
« même terre de notre ſang ».

Mais ce n'eſt pas ſeulement dans cet endroit qu'on le voit déplorer la perte qu'il vient de faire ; il en étoit ſi affligé, qu'ayant appris de ſa mere Thétis que s'il négligeoit de pourſuivre les ennemis, & de venger Patrocle, il reverroit ſa patrie, & qu'il y mourroit dans une heureuſe vieilleſſe ; mais que s'il le vengeoit, il finiroit bientôt ſes jours, il préféra de mourir pour ne pas manquer à ſon ami mort. Et même il témoigna un empreſſement ſi magnanime dans la pourſuite de ſon meurtrier, que tout le monde cherchant à le conſoler, & l'excitant à ſe baigner & à prendre de la nourriture, il jura qu'il n'en feroit rien avant que d'avoir apporté la tête d'Hector ſur le tombeau de Patrocle. Lorſqu'il eſt endormi auprès de ſon bûcher, ſon ombre, dit le poète, lui apparoît. Ce qu'il rappelle & ce qu'il recommande à Achille, eſt bien capable de nous arracher des larmes, & de nous faire admirer leur amitié tendre & vertueuſe. Après lui avoir dit que lui-même n'eſt pas

loin de ſa fin, il le conjure de faire enſorte, s'il eſt poſſible, que comme ils ont été élevés & qu'ils ont toujours vécu dans le même lieu, ils ne ſoient pas ſéparés après leur mort, mais que leurs cendres repoſent dans le même tombeau. Il rappelle en gémiſſant les entretiens qu'ils ont eus enſemble, lorſqu'ils vivoient. Aſſis l'un près de l'autre, éloignés du reſte de nos amis, nous ne délibérerons plus enſemble, dit-il, ſur les affaires les plus importantes : car il regrette ſur-tout les marques d'attachement & de confiance qu'ils ſe ſont données. Mais afin que vous entendiez les penſées du poète dans les propres termes qu'il a employés lui-même, le greffier va vous lire les vers d'Homere à ce ſujet. Greffier, liſez d'abord la vengeance qu'Achille veut tirer contre Hector.

VERS.

« Cher ami, puiſque je dois deſcendre après « toi chez les morts, je ne te rendrai les derniers « devoirs que lorſque j'aurai apporté dans ce « camp les armes & la tête d'Hector, de ton ſu- « perbe meurtrier. »

Liſez ce que Patrocle lui dit en ſonge, des entretiens qu'ils ont eus enſemble, & de leur ſépulture qui doit être commune.

VERS.

« Assis l'un près de l'autre, éloignés du reste de
« nos amis, nous ne délibérerons plus ensemble.
« J'ai subi le sort rigoureux qui m'étoit réservé dès
« ma naissance. Toi-même, illustre Achille, le
« même destin t'attend, & tu ne tarderas point à
« périr sous les murs de Troie où tu combats avec
« courage pour la belle Hélene. Ecoute ce que je
« vais te dire, & n'oublie pas ce que je te recom-
« mande. Que mes cendres, quand tu ne seras
« plus, ne soient point séparées des tiennes; qu'el-
« les soient couvertes de la même terre, & dé-
« posées dans cette urne d'or dont ta respectable
« mere t'a fait présent. Tu dois t'en souvenir,
« j'étois fort jeune, dans un transport de colere,
« par imprudence & sans nul dessein, j'avois tué
« le malheureux fils d'Aphidamas avec lequel je
« jouois. Affligé de ce meurtre, mon pere me fit
« quitter Oponte, & me mena dans le palais de
« tes aïeux. J'y fus reçu par le brave Pélée qui
« m'éleva avec soin, & m'attacha à ta personne.
« Puisque nous avons eu tous deux la même édu-
« cation, il faut, Achille, que nos corps soient
« renfermés dans le même sépulchre. »

Lisez ce que lui dit Thétis, qu'il pouvoit con-

ſerver ſes jours, s'il négligeoit de venger la mort de Patrocle.

VERS.

« O mon fils, après ce que tu viens de dire,
« tu ne me feras point conſervé long-tems; tu ne
« tarderas pas à ſuivre Hector, que tu auras mis
« au tombeau. Que je meure ſur-le-champ, répon-
« dit le divin Achille, puiſque le deſtin n'a point
« voulu que je garantiſſe du trépas le plus affec-
« tionné, le plus cher de mes amis. »

Euripide, qui ne le cede en ſageſſe à aucun poète, regardant un amour ſage comme quelque choſe de fort honnête, en fait l'objet de ſes vœux, & dit dans un endroit :

VERS (1)

« Un amour ſage qui conduit à la vertu, peut
« être l'objet de nos vœux, & je deſire moi-même
« cette faveur. »

Voici ce que dit encore le même poète, dans

(1) Les deux vers que cite Eſchine ſont de l'Œdipe d'Euripide, piece que nous avons perdue, & dont il ne reſte que quelques vers.

le Phénix (1), lorſque faiſant juſtifier ce héros des imputations calomnieuſes qui lui ont été faites auprès de ſon pere, il nous accoutume à ne pas juger les hommes ſur des ſoupçons & ſur les rapports de la calomnie, mais d'après leur vie paſſée.

VERS.

« J'ai été nommé juge dans pluſieurs cauſes ;
« malgré les dépoſitions d'un grand nombre de
« témoins, un motif unique m'a fait prononcer
« le contraire de ce qu'ils atteſtoient. Pour décou-
« vrir certainement le caractere d'un homme,
« & je crois procéder avec ſageſſe, j'examine ſes
« habitudes & la vie qu'il mene. Quiconque ſe
« plaît dans la compagnie des méchans, je ne de-
« manderai pas quel il eſt, je ſuis certain qu'il eſt
« tel que ceux avec qui il aime à vivre. »

Examinez, Athéniens, les penſées du poète :

---

(1) *Phénix*, titre d'une piece d'Euripide, dont il ne nous reſte que des fragmens. Le ſavant M. Valkenar, dans ſes diſſertations ſur les fragmens d'Euripide, prouve fort bien que le principal perſonnage de cette piece, que nous avons perdue, étoit Phénix, gouverneur d'Achille, accuſé fauſſement par une concubine de ſon pere, d'avoir attenté à ſon honneur. Le poète fait parler un des amis de Phénix, qui entreprend de le juſtifier auprès de ſon pere.

Il fait dire à un des amis de Phénix qu'il a été juge dans plusieurs affaires, comme vous l'êtes dans celle-ci; qu'il n'a pas jugé les hommes cités en justice, sur des dépositions, mais d'après leur conduite, & d'après les sociétés qu'ils fréquentoient; qu'il a considéré quelle étoit la vie habituelle de l'accusé, la maniere dont il gouvernoit sa maison, parceque, sans doute, il gouverneroit de même la république, enfin ceux dont il recherchoit la compagnie; car il déclare sans hésiter qu'il est tel que ceux avec lesquels il aime à vivre. Nos juges doivent raisonner de même à l'égard de Timarque. Comment a-t-il gouverné sa fortune? il a dissipé son patrimoine & les biens de ses amis; après s'être vendu pour la débauche, & avoir trafiqué des charges qu'il a gérées, il a tout consumé, & il ne lui reste plus que la honte & l'opprobre. Et quel est celui avec lequel il aime à vivre? Hégésandre. Quelle est la conduite d'Hégésandre? elle est telle qu'on ne peut en tenir une semblable, sans être exclus de la tribune par les loix. Que demandé-je contre Timarque? qu'est-ce qui est porté dans mon accusation? je demande qu'il soit exclus de la tribune, comme s'étant prostitué & ayant dissipé son patrimoine. Vous, Athéniens, qu'avez-vous promis dans votre serment? de prononcer sur les objets mêmes du procès.

Pour ne pas trop m'étendre ſur l'autorité des poètes, je vais citer les noms de vieillards, de jeunes gens & d'enfans, qui vous ſont connus, dont les uns par leur beauté firent autrefois bien des rivaux, dont quelques autres ſont encore dans la fleur de l'âge, & dont aucun n'a eſſuyé les mêmes reproches que Timarque. Je vous rapporterai, en parallele, les noms de ces infâmes qui ſe ſont déshonorés par une proſtitution ouverte, afin que vous les rappellant tous, vous mettiez Timarque dans la claſſe qui lui convient.

Je vais vous citer d'abord ces hommes pleins d'honneur, qui ont vécu ſagement. Vous connoiſſez, ſans doute, Criton, fils d'Aſtyochus, Périclide, fils de Périthoïde, Pantoléon, fils de Cléagoras, Polémagene, & Timéſithée le coureur, qui de leur tems étoient les plus diſtingués par leur beauté dans Athenes, & même dans toute la Grece. Ils ont fait beaucoup de rivaux, mais des rivaux pleins de vertu ; & perſonne ne les trouva jamais répréhenſibles en rien. Parmi les jeunes gens & ceux qui ſont encore enfans, je nomme avant tous le neveu d'Iphicrate, fils de Tiſias, qui porte le même nom que l'accuſé, qui eſt d'une belle figure, mais ſi éloigné de tout vice honteux, que dernièrement dans les fêtes de Bacchus, célébrées à la campagne, les acteurs de comédie jouant au bourg

de Colytte, & Parménon, un d'entre eux, adreſſant un vers au chœur, dont le ſens étoit qu'il y avoit des Timarque, grands débauchés, tous les ſpectateurs, ſans penſer au jeune homme, l'appliquerent auſſitôt à celui que j'accuſe : tant l'infamie eſt ſon vrai partage. Je pourrois encore citer l'athlete Anticlès, Phidias, frere de Miléſius, & beaucoup d'autres ; mais je m'en diſpenſe, dans la crainte de paroître leur donner des éloges par flatterie.

Quant à ces gens qui ont les mêmes mœurs que Timarque, voulant imiter les inimitiés particulieres, je ne parlerai que de ceux dont je ne crains pas de me déclarer l'ennemi. Qui de vous ne connoît point Diophante, ſurnommé l'orphelin ? Il cita un étranger devant l'archonte dont Ariſtophon étoit aſſeſſeur : il l'accuſoit de lui avoir fait tort de quatre drachmes qui lui étoient dues pour prix de ſes complaiſances criminelles, & il invoquoit les loix qui ordonnent à l'archonte de prendre ſous ſa protection les orphelins, lui qui avoit foulé aux pieds les loix de la ſageſſe & de la retenue. Qui d'entre nous ne déteſtoit pas un pareil homme ? Qui n'étoit pas indigné contre Céphiſodore, connu comme fils de Molon, qui a déshonoré la beauté de ſes traits ; ou contre Mnéſithée, appellé le fils du cuiſinier ; ou contre une infinité d'autres que j'oublie ſans peine ? Je ne veux pas les nommer

tous

tous les uns après les autres avec aigreur, & je souhaiterois plutôt, par affection pour la ville, être embarrassé pour trouver des exemples de pareils désordres.

Nous avons cité à part, & ceux qui sont aimés pour leur sagesse, & ceux qui pêchent contre eux-mêmes par libertinage; je vous le demande maintenant, Athéniens, répondez, je vous supplie, à ma question : dans quelle classe mettez-vous Timarque ? est-ce dans la classe de ceux qui sont honorés d'un amour légitime, où de ceux qui se prostituent sans pudeur ? c'est, sans doute, dans celle de ces derniers. N'abandonnez donc pas, Timarque, la classe où vous vous êtes mis par choix pour passer en intrus dans celle des personnes honnêtes.

Mais je reviens à Démosthene auquel j'ai déja répondu sur quelques objets. Les mauvaises subtilités dont il fera usage pour défendre celui que j'accuse, doivent peut-être moins indigner; ce qui doit irriter davantage, ce sont les imputations étrangeres à la cause qu'il emploiera pour infirmer les loix de notre ville. Il insistera sur Philippe, & citera même le nom d'Alexandre; car à ses autres vices cet homme ajoute un caractere brutal & féroce. Quoique ce soit un procédé déshonnête & déplacé, d'outrager Philippe

par des paroles, c'est cependant quelque chose de moins révoltant que ce que je vais dire. Lui qui n'est pas homme, calomniera sur certains articles quelqu'un qui est homme de l'aveu de tout le monde. Mais employer des expressions équivoques, pour jetter sur un jeune prince des soupçons honteux, n'est-ce pas rendre Athenes ridicule? Il dira donc, en vue de me nuire au sujet des comptes de mon ambassade, que dernièrement, lorsqu'il disoit d'Alexandre en plein sénat, que, dans un repas où nous étions, il jouoit de la guitare, & adressoit des couplets à un autre jeune homme, lorsqu'il déclaroit aux sénateurs ce qu'il pensoit de cette liberté; il dira que j'ai été fâché des traits lancés contre le jeune prince, comme si j'eusse été parent d'Alexandre, & non collegue d'ambassade de Démosthene.

Pour moi, je ne me suis pas entretenu, & n'ai pas dû m'entretenir avec Alexandre, vu sa grande jeunesse. Je loue maintenant Philippe pour toutes les choses obligeantes qu'il vous a écrites, & si sa conduite à votre égard répond à ses promesses, il sera sûr & facile de le louer. Dans le sénat, j'ai fait des reproches à Démosthene de ce qu'il disoit contre Alexandre, non pour faire ma cour au jeune prince, mais persuadé qu'on penseroit de notre ville comme de l'orateur, si vous approu-

viez ses propos indécens. En général, vous devez rejetter toute défense étrangere à la cause, tant par égard pour votre serment, que pour n'être point le jouet des sophismes d'un vil discoureur. Il faut vous faire connoître ce méchant homme, en reprenant les choses d'un peu haut.

Lorsqu'il eût consumé son patrimoine, il parcouroit la ville, cherchant à prendre dans ses filets de jeunes pupilles riches, dont les peres étoient morts, & dont les meres gouvernoient les biens (1). Je laisserai les autres, & ne parlerai que d'un seul qu'il a jetté dans des malheurs affreux. Il avoit découvert une maison opulente, mais mal gouvernée, qui avoit pour chef une femme aussi pleine d'orgueil que dépourvue de sens, & pour héritier un jeune pupille presque fou. Il feint de l'amitié pour celui-ci; il se l'attache, par les vaines promesses dont il l'amuse, lui faisant espérer qu'il primeroit bientôt dans l'éloquence, & lui citant tous ceux qu'il avoit déjà rendus orateurs. Il a fini par lui apprendre des actions qui ont fait exiler de sa patrie le disciple;

---

(1) *Et dont les meres gouvernoient les biens*, sans doute, sous l'autorité de l'archonte ou d'un des principaux parens; car les femmes, toujours en tutele, ne pouvoient pas être tutrices même de leurs enfans.

qui ont valu au maître trois talens que le jeune homme eût pu emporter dans son exil, & dont Démosthene l'a frustré ; qui enfin ont fait périr de mort violente Nicodeme tué par Aristarque. On a crevé les yeux à cet infortuné, & on lui a coupé la langue dont il s'étoit servi avec assurance, comptant sur les loix & sur les tribunaux. Vous avez condamné à mort, ô Athéniens, Socrate, ce fameux philosophe, pour avoir donné des leçons à Critias (1), un des trente tyrans qui avoient détruit le gouvernement populaire : & Démosthene obtiendroit de vous la grace d'infâmes débauchés, lui qui a tiré une vengeance si cruelle de simples particuliers, mais amis du peuple, pour avoir parlé librement dans un état libre !

Il a invité quelques uns de ses disciples à venir l'entendre. Trafiquant des ruses avec lesquelles il vous trompe, il leur annonce, à ce que j'entens dire, que par ses artifices il vous fera prendre le

---

(1) Critias avoit été réellement disciple de Socrate ; mais on ne voit nulle part ailleurs que ce philosophe ait été condamné à mort pour lui avoir donné des leçons. Xénophon dit au contraire, que Critias, choqué de la liberté de ses discours, voulut lui interdire l'instruction de la jeunesse ; mais que Socrate, qui ne reconnoissoit point son autorité, & qui n'en redoutoit point les suites violentes, n'eut aucun égard à une défense si injuste.

change & tournera ailleurs votre attention ; que dès qu'il paroîtra, il inſpirera de la confiance à l'accuſé, épouvantera l'accuſateur & le fera craindre pour lui-même ; qu'afin d'animer & de ſoulever les juges, il rappellera ce que j'ai pu dire au peuple par le paſſé, & blâmera la paix que j'ai faite, dira-t-il, conjointement avec Philocrate ; enſorte que je ne me préſenterai pas même au tribunal pour me juſtifier, quand il faudra rendre mes comptes, trop heureux de ne ſubir qu'une peine ordinaire, ſans être condamné à mort. Ne donnez pas, Athéniens, à un miſérable ſophiſte ſujet de rire & de s'entretenir à vos dépens. Imaginez-vous le voir rentrer dans ſa maiſon au ſortir du tribunal, s'applaudir au milieu de tous ſes jeunes diſciples, leur raconter avec quelle adreſſe il a fait perdre de vue la cauſe à nos juges. Je les ai détournés dira-t-il, des imputations faites à Timarque, & les occupant, malgré eux, de l'accuſateur, de Philippe & des Phocéens, j'ai rempli de crainte la multitude, de façon que l'accuſé attaquoit, l'accuſateur ſe défendoit, les juges oublioient l'affaire dont ils étoient juges, & donnoient leur attention à des objets ſur leſquels ils n'avoient pas à prononcer. C'eſt à vous, Athéniens, d'être en garde contre les artifices de Démoſthene, de le ſuivre dans tous ſes faux-

fuyants, &, sans permettre qu'il s'écarte & qu'il se jette sur des propos étrangers à la cause, de le renfermer dans le cercle même de l'affaire dont il s'agit, & comme dans la lice qu'il doit parcourir. Si vous le faites, au lieu de vous voir joués & méprisés, vous rendrez des sentences dans les mêmes dispositions que vous portez des loix; sinon, vous paroîtrez ne montrer de vigueur que pour prévoir les délits & pour établir des peines, & dès que les fautes sont commises, ne les plus regarder que d'un œil indifférent. En un mot, si vous punissez les coupables, vous aurez des loix qui auront de la force & de la bonté; si vous le renvoyez absous, elles n'auront que de la bonté sans force.

Je vais vous dire sincèrement dans quelle vue je parle ainsi, & j'appuierai mes discours d'un exemple. Pourquoi vos loix sont-elles bonnes, tandis que vos décrets sont inférieurs, & que les décisions de vos tribunaux ne sont pas toujours à l'abri des reproches? en voici les raisons. Vous portez vos loix n'ayant égard qu'à la justice, sans nul motif d'intérêt propre, sans faveur, sans haine, ne considérant que ce qui est juste & utile. Or avec plus de pénétration & de subtilité que les autres peuples, il est naturel, sans doute, que vous portiez les meilleures loix. Au lieu que

dans les assemblées & dans les tribunaux, souvent distraits du fond même de l'affaire par l'imposture & par l'audace, vous laissez introduire dans les causes un abus nuisible, en permettant aux accusés de récriminer. Et qu'arrive-t-il de là ? ne songeant plus à la justification qu'ils vous doivent, l'esprit occupé d'autre chose, & ayant perdu de vue l'accusation, vous sortez du tribunal sans avoir puni aucune des deux parties, ni l'accusateur contre lequel il ne s'agit point de prononcer, ni l'accusé qui, par des imputations étrangeres, élude celles dont on le charge, & échappe à la justice. Les loix cependant sont sans force, la démocratie est ruinée, & cet abus dangereux se répand & prévaut. Vous recevez pour l'ordinaire de beaux discours qui ne sont pas accompagnés d'une vie réguliere ; bien différens en cela des Lacédémoniens dont je vais rapporter un trait de sagesse ; car il est beau d'imiter les vertus même des étrangers.

Un orateur haranguoit les Lacédémoniens dans une assemblée ; c'étoit un homme aussi diffamé par sa conduite que distingué par son éloquence. Les Lacédémoniens, à ce qu'on rapporte, alloient prononcer d'après son avis. Il s'éleva un de ces vieillards qu'ils respectent & qu'ils craignent ; qui

composent le premier conseil de la ville (1), & qui ont mérité cet honneur pour avoir vécu honnêtement depuis l'enfance jusqu'à un âge avancé ; ce vieillard fit une réprimande vive aux Lacédémoniens, & entre autres reproches, il leur dit qu'ils ne garantiroient pas long-tems Lacédémone de tout ravage, s'ils employoient de tels ministres dans les assemblées. En disant ces mots, il appelle un autre Lacédémonien, qui, sans être doué du talent de la parole, s'étoit signalé dans la guerre, & jouissoit d'une grande réputation de vertu & de sagesse ; il lui commande d'exposer, comme il pourroit, l'avis qu'avoit donné le premier orateur, afin, disoit-il, que les Lacédémoniens prononcent d'après les discours d'un homme vertueux, & qu'ils ferment absolument l'oreille à la voix des lâches & des pervers. Tel est l'avis que donnoit à ses concitoyens un vieillard qui avoit été sage dès son enfance. Il eût, apparemment, oui il eût permis à un Timarque, à un infâme Démosthene, de se mêler des affaires publiques.

---

(1) C'étoit le conseil des éphores, le sénat de Lacédémone, qui tempéroit la trop grande autorité des rois. = *Qu'ils ne garantiroient pas long-tems*.... Lacédémone se glorifioit alors de n'avoir jamais vu son territoire ravagé.

Mais pour qu'on ne s'imagine pas que je veuille flatter les Lacédémoniens, je parlerai aussi de nos ancêtres. Ils étoient si séveres contre l'infamie, & si jaloux de la sagesse de leurs enfans, qu'un citoyen ayant découvert que sa fille s'étoit laissé séduire, & ne s'étoit pas conservée chaste, comme elle le devoit, jusqu'à son mariage, il l'enferma dans une maison déserte avec un cheval, qui irrité par la faim, devoit nécessairement la dévorer. La place de cette maison subsiste encore aujourd'hui dans notre ville, & ce lieu s'appelle *la place du cheval & de la fille.*

Solon, le plus célebre des législateurs, a fait des loix pleines de force & de dignité pour la discipline des femmes. Il interdit toute parure à celle qui aura été surprise en adultere, il lui ferme l'entrée des temples, de peur qu'elle ne corrompe les femmes honnêtes en se mêlant avec elles. Si elle ose contrevenir à la loi dans l'un de ces deux points, il permet à quiconque le voudra de déchirer sa robe, d'arracher sa parure, de la frapper, empêchant uniquement qu'on ne lui porte des coups mortels, ou qu'on ne lui fasse des blessures graves. En un mot, il la couvre de honte, il lui rend la vie insupportable & plus dure que la mort même. Le même Solon permet d'accuser les corrupteurs de la jeunesse, & de

les faire mourir s'ils ſont convaincus, parceque, trafiquant de leur impudence, ils fourniſſent à ceux qui veulent faire le mal, mais qui craignent & rougiſſent de ſe trouver enſemble, des facilités pour ſe voir & s'entretenir. Nos peres jugeoient donc avec cette rigueur de l'honnêteté & de la honte des actions; & vous, Athéniens, vous renverrez abſous un Timarque qui s'eſt livré aux débauches les plus abominables, qui s'eſt déshonoré par des crimes contre nature!

Avec quels ſentimens chacun de vous retournera-t-il du tribunal dans ſa maiſon? l'accuſé n'eſt pas un perſonnage obſcur, mais un homme connu; la loi ſur l'examen des orateurs n'eſt pas une loi vicieuſe, mais une loi fort ſage: les enfans & les jeunes gens s'empreſſeront de demander à leurs parens comment l'affaire a été jugée. Que direz-vous donc, vous qui prononcez aujourd'hui en dernier reſſort, lorſque vos enfans vous demanderont ſi vous avez abſous ou condamné Timarque? N'avouerez-vous pas, en lui faiſant grace, que vous avez ruiné toute diſcipline pour la jeuneſſe? A quoi vous ſervira-t-il d'avoir des eſclaves pour conduire vos enfans, de les confier aux maîtres des écoles & aux chefs des gymnaſes, ſi ceux entre les mains deſquels on a remis le dépôt des loix, molliſſent ſur l'article de l'infâ-

mie ? Je ferois étonné qu'abhorrant ceux qui font trafic de proftituer les autres, on vous vît renvoyer, fans les punir, ceux qui fe proftituent eux-mêmes volontairement. Le même homme, fans doute, qui ne pourroit obtenir le facerdoce d'aucune divinité, comme n'ayant pas la pureté que demandent les loix, portera des décrets dans lefquels il adreffera aux déeffes redoutables des prieres pour la république. Et nous ferons encore furpris du défordre qui regne dans l'état, lorfque de tels hommes mettent leurs noms à la tête des ordonnances du peuple ! Enverrons-nous donc en ambaffade chez les étrangers un homme qui chez nous a vécu dans la turpitude ? lui confierons-nous les affaires les plus importantes ? que ne vendra point celui qui s'eft vendu & livré aux plaifirs d'autrui ? de qui aura pitié celui qui n'a pas eu pitié de lui-même ? Qui de vous pourroit ignorer la corruption de Timarque ? Comme on diftingue ceux qui s'exercent dans les gymnafes, quoiqu'on n'affifte pas à leurs exercices, en voyant la bonne grace de leur perfonne : de même on connoît les libertins & les débauchés, quoiqu'on ne fe trouve pas à leurs défordres, on les connoît, dis-je, à certains goûts pervers, à un certain extérieur d'audace & d'impudence. Car quiconque, dans des objets effentiels, a enfreint les loix de la pu-

deur, conſerve une certaine diſpoſition de l'ame qui ſe manifeſte au-dehors par un air d'immodeſtie.

Faites-y attention, Athéniens, vous verrez qu'une foule de gens pareils ont renverſé les états, & ſe ſont précipités eux-mêmes dans les derniers malheurs. Car ne croyez pas que ce ſoit à la colere des dieux, & non à la perverſité des hommes, qu'il faille attribuer les grands déſaſtres, ni que les ſcélérats, comme nous voyons dans les tragédies, ſoient perſécutés par les Furies, & tourmentés par les torches ardentes de ces déeſſes. Les plaiſirs infâmes & les deſirs illicites, ce ſont là pour chacun les vraies Furies; c'eſt là ce qui entretient les ſociétés des brigands; c'eſt là ce qui remplit les vaiſſeaux des pirates; c'eſt là ce qui porte de jeunes inſenſés à égorger leurs concitoyens, à ſe dévouer aux tyrans, à détruire le gouvernement populaire. Uniquement flattés des avantages qu'ils ſe promettent s'ils réuſſiſſent, ils ne penſent ni à la honte de leur conduite, ni aux ſupplices qui les attendent s'ils échouent. Eloignez donc, Athéniens, éloignez de votre ville de tels caracteres; allumez dans le cœur des jeunes gens l'amour de la vertu; convainquez-vous d'une choſe & n'oubliez pas ce que je vais vous dire. Si Timarque eſt puni de ſes déſordres, ce ſera un commencement de réforme pour la ville : s'il

échappe, il eût mieux valu que ce procès n'eût pas été intenté. En effet, avant que Timarque fût cité en justice, la rigueur de la loi & le nom des tribunaux en imposoient encore à quelques uns : mais si le débauché le plus fameux, si le coryphée du libertinage, traduit devant les juges, se soustrait à la peine & sort triomphant, son exemple multipliera & autorisera le crime, jusqu'à ce qu'enfin ce ne soient plus de simples discours, mais la nécessité, qui vous excitent à devenir séveres. Au lieu donc de vous mettre dans le cas de punir une foule de méchans, effrayez-les tous aujourd'hui par la punition d'un seul.

Défiez-vous de la cabale, défiez-vous de tous ceux qui sollicitent en faveur de Timarque. Je n'en citerai aucun par son nom, de peur qu'ils ne prennent de là occasion de monter à cette tribune, & qu'ils ne débutent par dire qu'ils n'auroient point paru si on ne les eût nommés. Mais voici ce que je vais faire ; supprimant les noms, & rapportant les désordres, je ferai connoître les personnes. S'ils ont la hardiesse de se présenter, ils ne pourront s'autoriser que de leur effronterie.

Je vois dans cette cause trois sortes de solliciteurs. Les uns, par leurs dépenses journalieres, ont dissipé leur patrimoine. D'autres se livrant à des vices infâmes, ont déshonoré leur jeunesse ;

& bien moins inquiets pour Timarque que pour eux-mêmes, ils craignent d'être cités en justice. D'autres, libertins furieux, qui ont abusé de la malheureuse facilité de ces derniers, veulent que, comptant sur leur secours, on se prête désormais plus facilement à leurs desirs.

Avant d'écouter leurs sollicitations, rappellez-vous leur vie. Ordonnez à ceux qui se sont déshonorés eux-mêmes, de ne plus parler en public; de ne plus vous fatiguer de leurs harangues, puisque la loi ne regarde que les citoyens qui se mêlent de l'administration. Ordonnez à ceux qui ont dissipé leur patrimoine, de s'occuper de quelque travail, & de subvenir d'ailleurs à leurs besoins. Quant à ceux qui observent les jeunes gens faciles à se laisser prendre dans leurs filets, ordonnez-leur de s'adresser aux étrangers, afin qu'ils trouvent les plaisirs qu'ils cherchent, sans se satisfaire à votre préjudice.

J'ai exposé les loix; j'ai examiné la vie de l'accusé: rien ne manque de ma part. Vous êtes maintenant juges de mes discours; je serai tout-à-l'heure témoin de votre jugement. L'affaire dépend de vos décisions. Si vous vous déterminez à prononcer suivant la justice & pour le bien de la république, nous n'en aurons que plus d'ardeur pour rechercher les infracteurs des loix.

FAUTES à corriger dans ce volume, avec quelques supplémens aux notes.

PAGE 11, note, ligne 6, per, *lisez* par.

15, l. 1, frégates, *lis.* galeres.

16, l. 9, Athéniens, *lis.* Lacédémoniens.

21, note (1), 270000, *lis.* 176000.

28, Thermopyles, *lis.* Thermopyles; *avec point & virgule.*

54, l. 4, après la guerre, *lis.* durant la guerre.

60, l. 2, *Les mois de Septembre.* Il auroit fallu rappeller dans cet endroit ce qu'on a observé dans le précis historique, que l'année athénienne commençoit au mois d'Hecatombéon ou de Septembre.

135, note, l. 1 & suiv. *lis.* éloquence animée & persuasive, à laquelle il étoit difficile de résister. Philippe, dont il étoit le zélé partisan, s'en servit avec avantage dans plusieurs députations : mais Python . . . .

261, note (1), l. 8, de se faire initier aux mysteres, *lis.* de participer aux fêtes. — Car il paroît, suivant ce que nous avons dit dans le précis historique, que les Athéniens seuls avoient droit de se faire initier aux mysteres de Cérès, & que les étrangers étoient exclus de ces initiations.

308, l. 4, *après* Olympiade *ajoutez* sous l'archonte Diotime.

317, l. 5, agrêts, *lis.* agrès.

320, note (2), l. 2, d'un état, *lis.* de l'état.

499, au bas de la page à la note, *après* histoires *ajoutez* les Diagoras étoient Rhodiens.

533, note, l. dern. *après* fêtes de Bacchus *ajoutez* Eschine dit qu'un chorege devoit avoir quarante ans passés;

cependant il eſt certain que Démoſthene l'avoit été à trente-deux, lorſqu'il reçut un ſoufflet de Midias en plein théâtre.

535, note, l. dern. *après* les trois loix *ajoutez* il faut auſſi remarquer, d'après Samuel Petit, que les loix citées ne ſont pas entieres, ſur-tout la ſeconde, qu'il y manque quelque choſe, & qu'elle ne préſente pas tout ce qu'Eſchine annonce qu'elle doit préſenter. Ce ſavant exact & profond nous avertit encore qu'il y avoit ſans doute à Athenes deux ſortes de gymnaſes; ceux des enfans, dans leſquels il n'étoit permis d'entrer qu'à certaines perſonnes; ceux des jeunes gens plus avancés en âge, qui étoient ouverts à tout le monde, & qu'Eſchine fréquentoit, d'après ce qu'il dit lui-même.

536, l. 15, pour le crime, *liſ.* pour ſes plaiſirs.

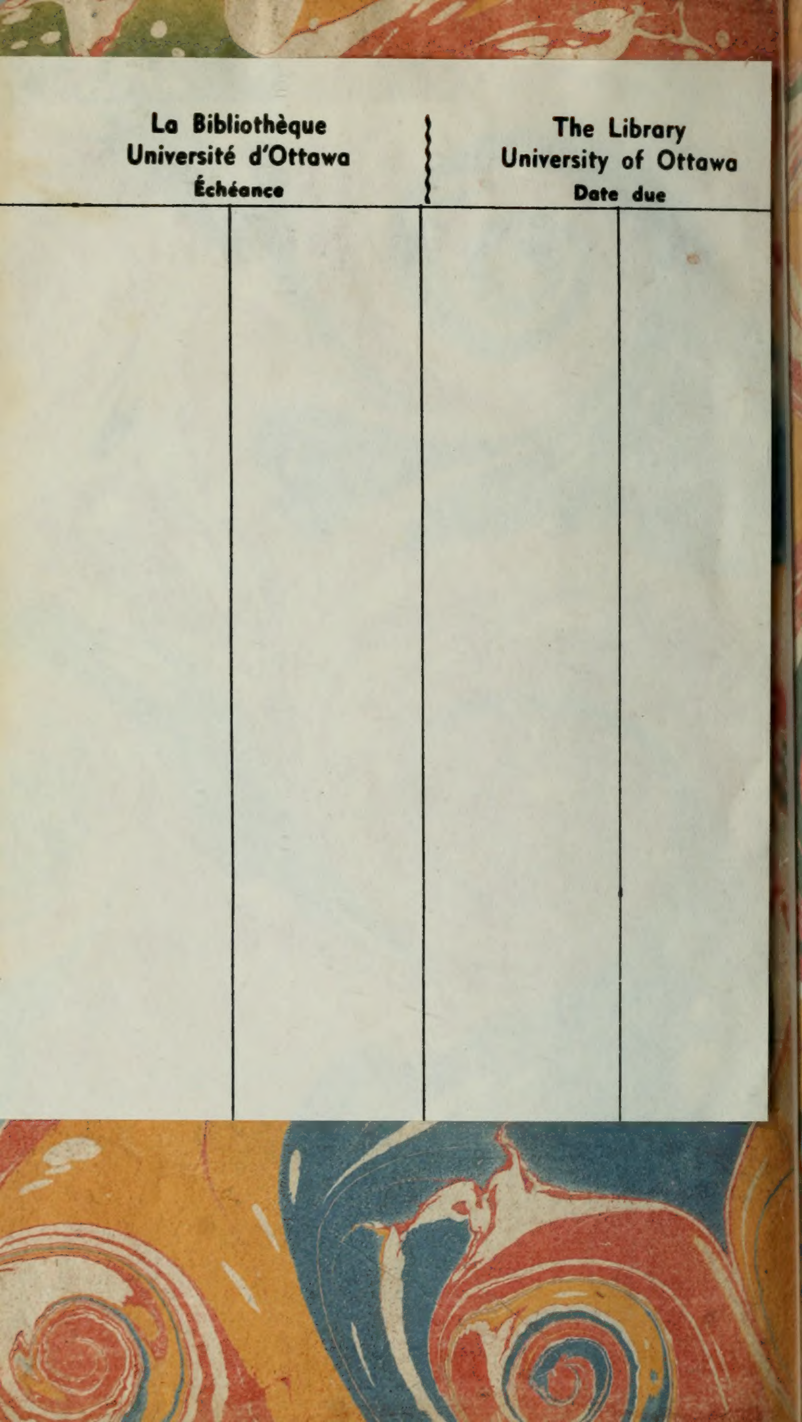
541, note (1), l. 5, ſur la fauſſe ambaſſade, *liſ.* ſur les prévarications de l'ambaſſade.

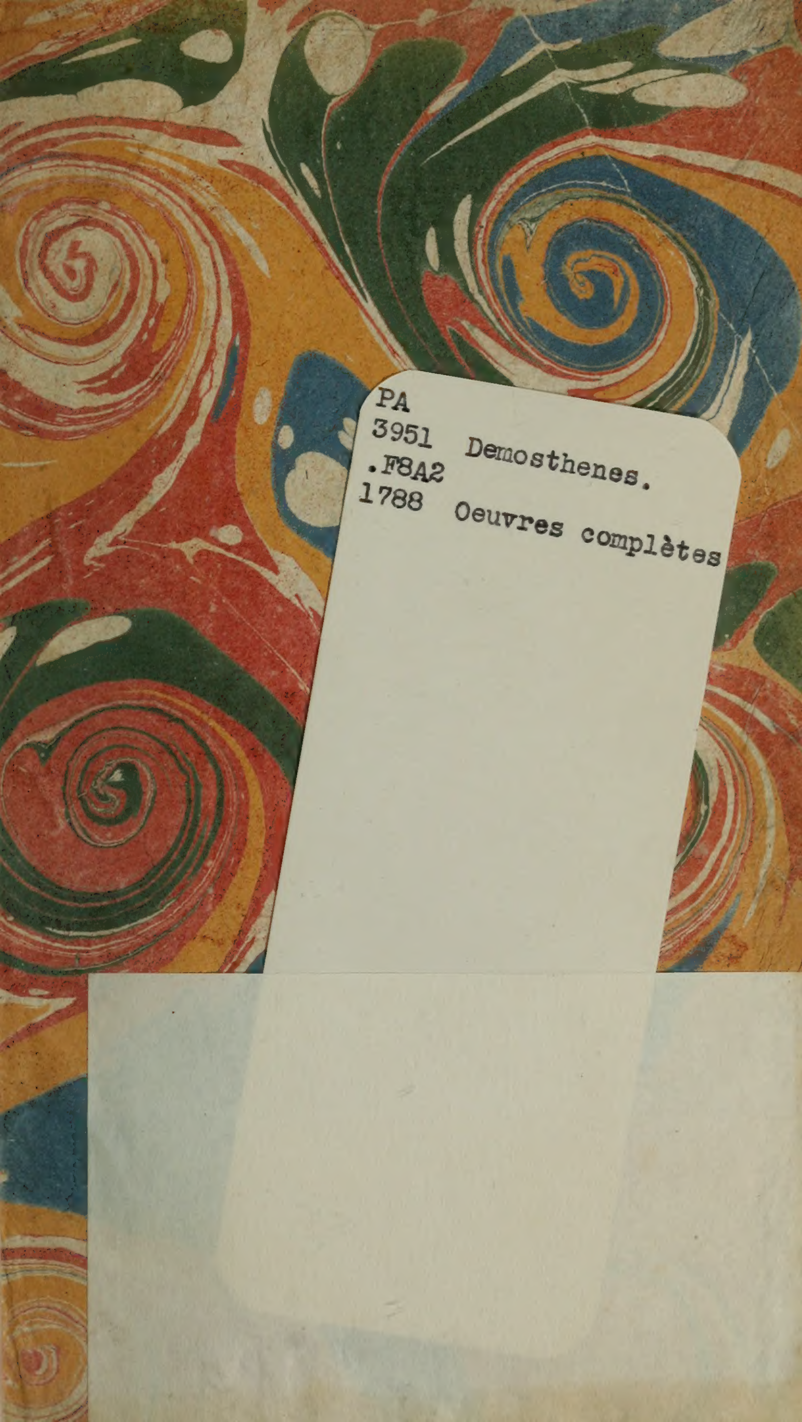
549, l. 13 & 14, *mettez une note ſur Aulon & Thraſylle.* Aulon & Thraſylle, deux quartiers d'Athenes, ou deux pays de l'Attique, dont les auteurs ne parlent pas.

576, l. 10, imiter, *liſ.* éviter.






La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
The Library
University of Ottawa
Date due



PA
3951 Demosthenes.
.F8A2
1788 Oeuvres complètes

